



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

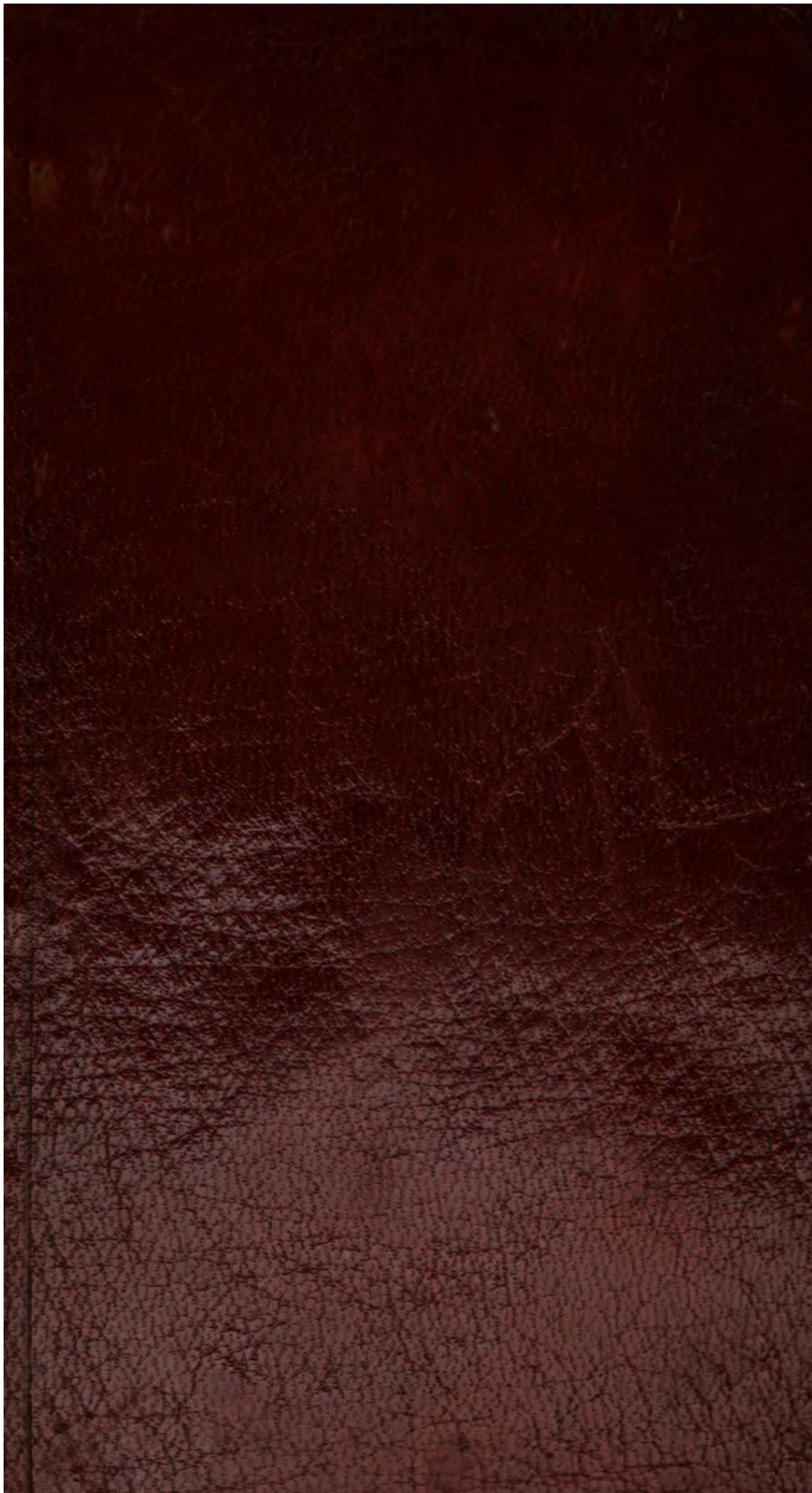
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

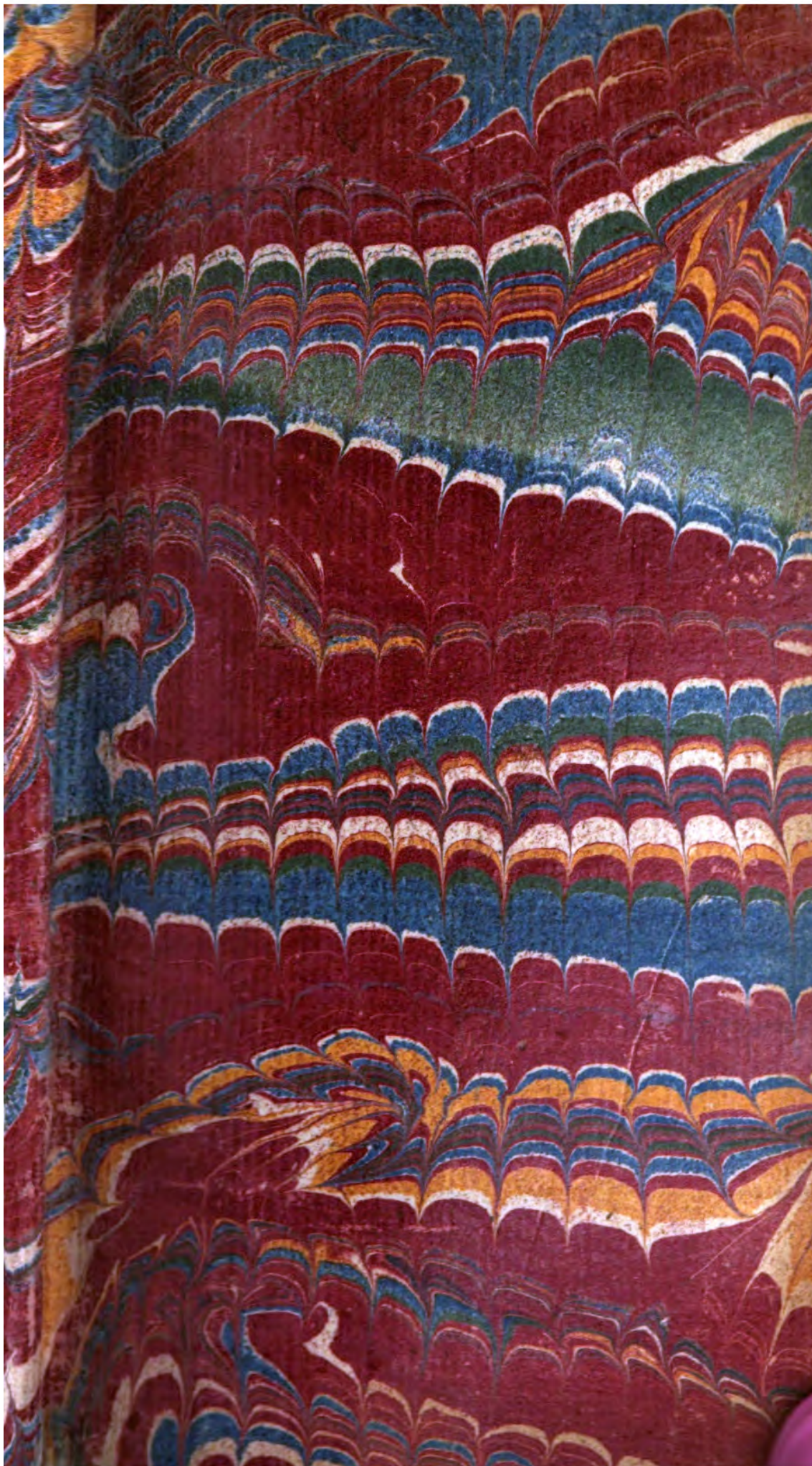




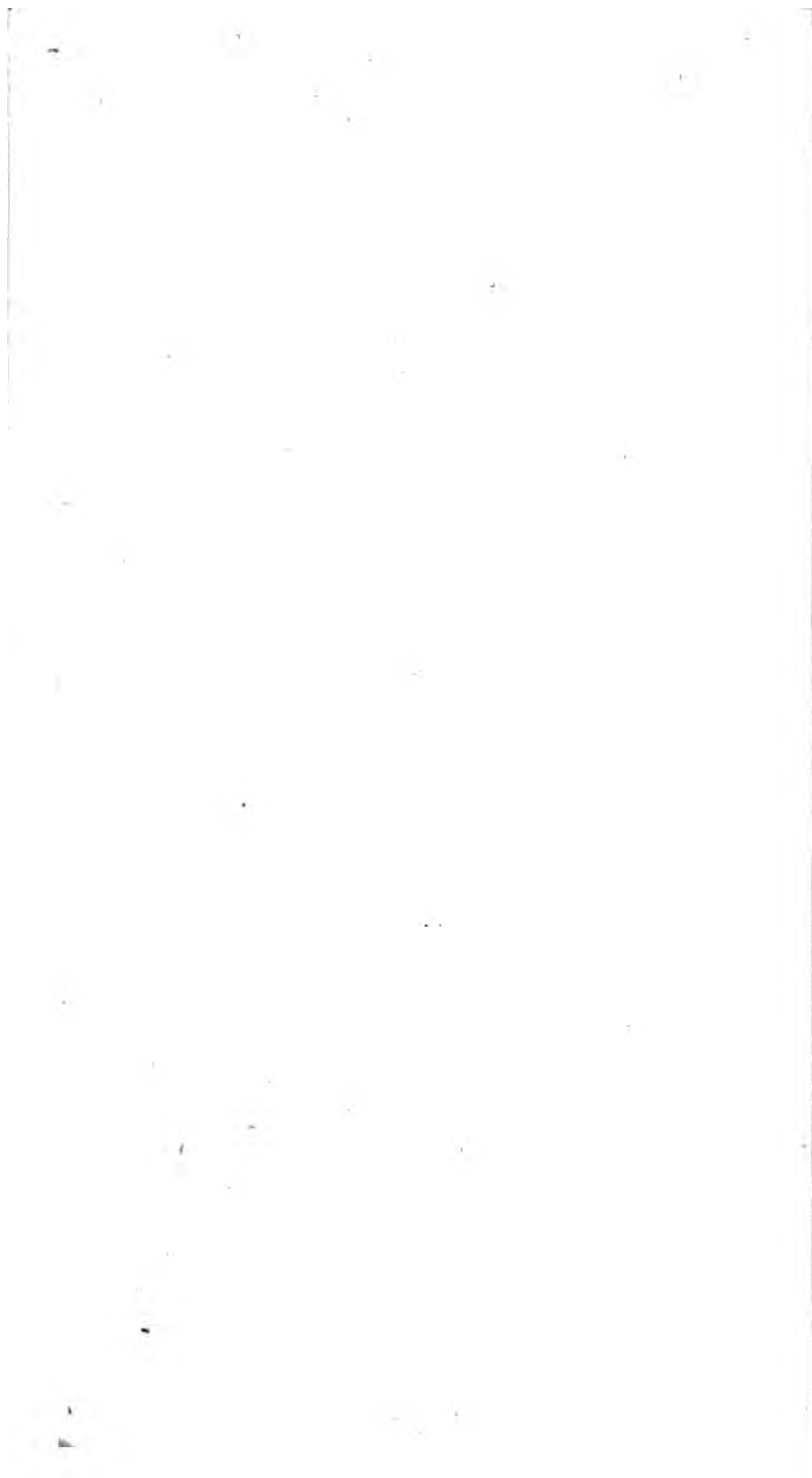
*Livre
de la
Bibliothèque
de
L. Dupont*

*Il me semble
que jusqu'à ce qu'un
homme ait lu tous
les livres anciens, il
n'a aucune raison
de leur préférer les
nouveaux
(Lettres Persanes)
CVIII*

Imité de J.B. SCOTIN.



Vit. Fr. II A 2183



ŒUVRES
DIVERSES

DE

MR. ROUSSEAU.

Nouvelle EDITION revûë, corrigée
& augmentée par lui-même.

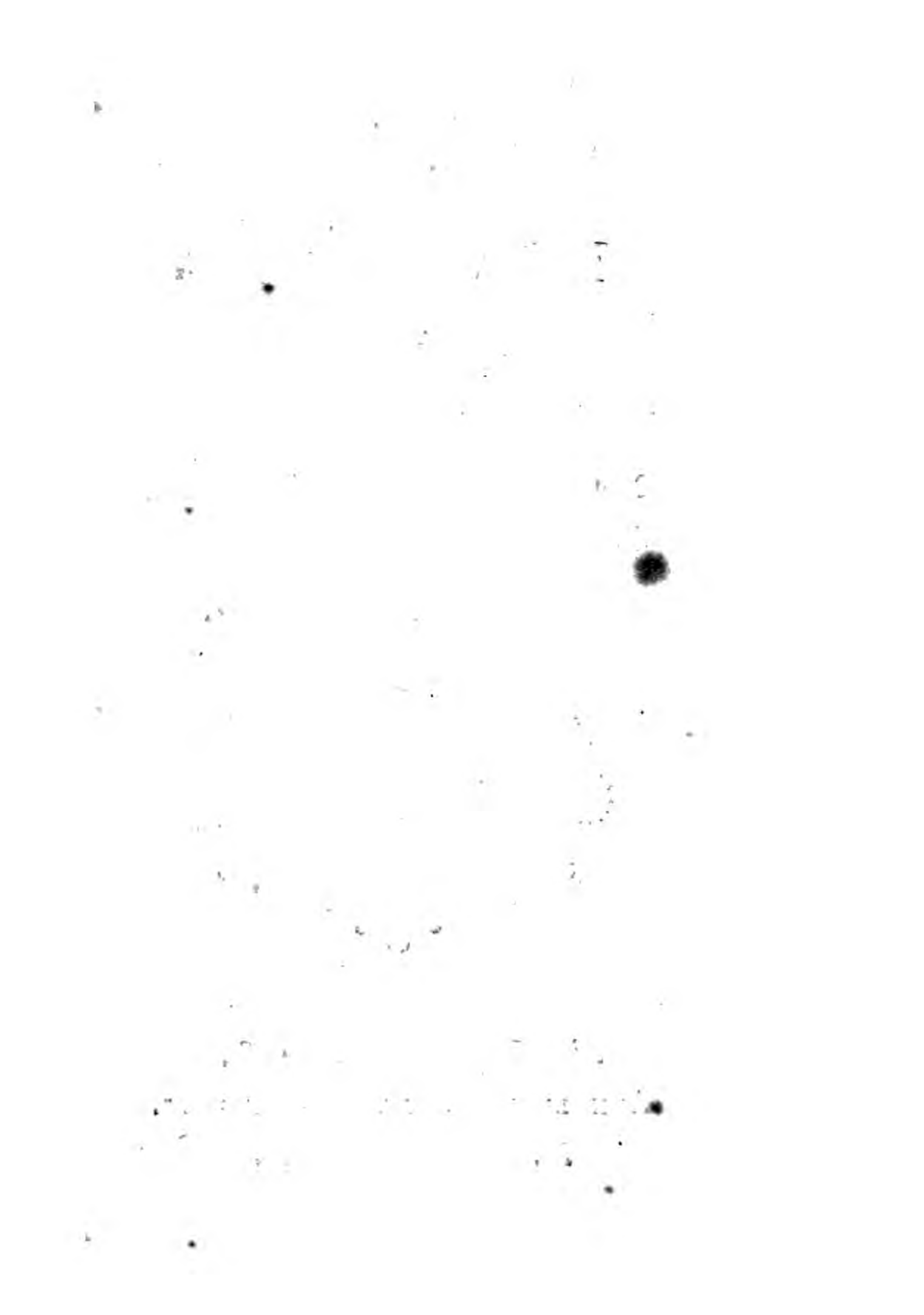
TOME SECOND.



A LONDRES;

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE

M. DCCXXXI.





EPIGRAMMES, LIVRE I.

EPIGRAMME I.



E Dieu des Vers sur les bords du
Permesse
Aux deux Venus m'a fait offrir des
vœux.

L'une à mes yeux fit briller la sagesse,
L'autre les ris, l'enjoûment & les jeux :
Lors il me dit : choisi l'une des deux.
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au Dieu de la Lyre,
Les séparer c'est avilir leur prix.
Laissez-moi donc toutes deux les élire :
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

EPIGRAMME II.

CE traître Amour prit à Venus sa mere
 Certain bijou pour donner à Pſyché.
 Puis dans les yeux de celle qui m'eſt chere,
 S'enfuit tout droit ; ſe croyant bien caché.
 Lors je lui dis : Te voilà mal niché,
 Petit larron , cherche une autre retraite.
 Celle du cœur ſera bien plus ſecrete.
 Vraiment , dit-il , ami , c'eſt m'obliger :
 Et pour payer ton amitié diſcrete,
 C'eſt dans le tien que je me veux loger.

EPIGRAMME III.

PRêt à descendre au manoir tenebreux,
 Ja de Caron j'entrevoyois la barque,
 Quand de Califte un baiſer amoureux
 Me rendit l'ame, & vint frauder la Parque.
 Lors de ſon livre Eacus me démarque,
 Et le Nocher tout ſeul l'onde paſſa.
 Tout ſeul ? Je faux. Mon ame traversa
 Le fleuve noir ; mais Califte, Califte
 En ce baiſer dans mes veines gliffa :
 Part de la ſienne, avec quoi je ſubſiſte.

EPIGRAMME IV.

LE bon Vieillard qui brula pour Bathille,
 Par Amour seul étoit ragailardi.
 Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
 Pour rechauffer un Vieillard engourdi.
 Pour moi, qui suis dans l'ardeur du midi,
 Merveille n'est que son flambeau me brule.
 Mais quand du soir viendra le crépuscule,
 Tems où le cœur languit inanimé,
 Du moins, Amour, fai-moi baillet cedule
 D'aimer encor, même sans être aimé.

*EPIGRAMME V.*

Quels sont ces traits qui font craindre Caliste
 Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?
 Quel est ce feu qui brule à l'improviste,
 Ravage tout, & met tout aux abois?
 Seroit-ce feu saint Elme, ou feu Grégeois?
 Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse.
 Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse?
 Non. Et quoi donc? Ce sont regards coquets,
 Jeux de prunelle, en qui flame est incluse,
 Qui brule mieux qu'arquebuse & mousquets.

EPIGRAMME VI.

Sur ses vieux jours la Déesse Venus
S'est retirée en un saint Monastere.

Et de ses biens, propres & revenus,
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.
Or de ce legs signé devant Notaire,
L'exécuteur fut l'ainé de ses fils.

Mais le matois n'en prit point son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes.
Il vous donna les plaisirs & les ris,
Et m'a laissé les soucis & les larmes.

EPIGRAMME VII.

Soucis cuifans au partir de Caliste
Ja commençoient à me supplicier,
Quand Cupidon, qui me vit pâle & triste,
Me dit, ami, pourquoi te soucisier?
Lors m'envoya, pour me solacier,
Tout son cortege & celui de sa mere,
Songes plaisans & joyeuse chimere,
Qui, m'enseignant à rapprocher les tems,
Me font jouïr, malgré l'absence amere,
Des biens passez, & de ceux que j'attens.

EPIGRAMME VIII.

JE veux avoir, & je l'aimerai bien,
 Maîtresse libre & de façon gentille,
 Qui soit joyeuse & de plaisant maintien,
 De rien n'ait cure & sans cesse fretille,
 Qui sans raison toujours cause & babille :
 Et n'ait de livre autre que son miroir.
 Car ne trouver pour s'ébattre le soir,
 Qu'une matrone honnête, prude & sage,
 En verité, ce n'est maîtresse avoir,
 C'est prendre femme & vivre en son ménage.

EPIGRAMME IX.

LE teint jauni, comme feuilles d'automne,
 Et n'invokant autre Dieu qu'Atropos,
 Amour s'en vint, qui me la baillant bonne,
 Tai-toi, dit-il, tu trouveras repos.
 Je me suis tû, croyant sur ce propos
 De ces mignons aller grossir la liste.
 Mais c'est pitié. Loin que ce Dieu m'assiste,
 En me taisant mon mal devient plus fort.
 J'entens, Amour : Vous êtes bon sophiste,
 J'aurai repos, oui, quand je serai mort.

EPIGRAMME X.

Certain Yvrogne, après maint long repas,
 Tomba malade. Un Docteur Galénique
 Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
 Fièvre adurante, & soif plus que cynique.
 Or Hippocras tient pour méthode unique,
 Qu'il faut guérir la soif premièrement.
 Lors le Fiévreux lui dit : Maître Clément,
 Ce premier point n'est le plus nécessaire ;
 Guérissez-moi ma fièvre seulement,
 Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

EPIGRAMME XI.

Sur leurs santez un Bourgeois & sa femme
 Interrogeoient l'Operateur Barri,
 Lequel leur dit : Pour vous guérir, Madame,
 Baume plus sûr n'est que votre mari :
 Puis se tournant vers l'époux amaigri,
 Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
 Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
 Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir,
 Que faire donc ? Je n'en sçai rien, dit-elle ;
 Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir.

EPIGRAMME XII.

Certain Huissier étant à l'Audience ,
 Crioit toujours : Paix-là, Messieurs, paix-là.
 Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
 Son teint pâlit & sa gorge s'enfla.
 On court à lui. Qu'est-ce-ci ? Qu'est-ce-là ?
 Maître Perrin ! A l'aide, il agonise.
 Bessiere * vient. On le phlébotomise.
 Lors ouvrant l'œil clair, comme un basilic ,
 Voilà, Messieurs, dit-il, sortant de crise,
 Ce que l'on gagne à parler en public.

* *Fameux Chirurgien.*

EPIGRAMME XIII.

Par passetems un Cardinal oyoit
 Lire les Vers de Psyché, Comedie,
 Et les oyant pleuroit & larmoyoit,
 Tant qu'eussiez dit que c'étoit maladie.
 Quoi, Monseigneur, à cette rapsodie,
 Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché,
 Et l'autre jour au martyre prêché
 De saint Laurent, parâtes si paisible ?
 Ho, ho, dit-il : Tudieu, cette Psyché
 Est de l'Histoire, & l'autre est de la Bible.

EPIGRAMME XIV.

P Rès de sa mort une vieille incrédule
 Rendoit un Moine interdit & perclus.
 Ma chère fille, une simple formule
 D'Acte de foi. Quatre mots, & rien plus.
 Je ne sçauois. Mon Dieu, dit le Reclus,
 Inspirez-moi. Ça voudriez-vous être
 Persuadée ? Oïï, je voudrois connoître,
 Toucher au doigt, sentir la vérité.
 Hé bien, courage, allons, reprit le Prêtre,
 Offrez à Dieu votre incrédulité.

EPIGRAMME XV.

P At trop bien boire, un Curé de Bourgogne
 De son pauvre œil se trouvoit défermé,
 Un Docteur vient. Voici de la besogne
 Pour plus d'un jour. Je patienterai.
 Ça : vous boirez. . . Hé bien soit, je boirai.
 Quatre grands mois. . . Plutôt douze, mon Maître.
 Cette ptisane. A moi ? reprit le Prêtre.
Vade retro. Guérir par le poison ?
 Non, par ma soif. Perdons une fenêtré,
 Puisqu'il le faut : mais sauvons la maison.

EPIGRAMME XVI.

Certain Curé , grand enterreur de morts ,
 Au Chœur assis recitoit le service.

Certain Frater , grand dissequeur de corps ,

Tout vis à vis chantoit aussi l'Office.

Pour un Procès tous deux étant émus ,

De maudissons lardoient leurs Oremus.

Hom , disoit l'un , jamais n'entonnerai-je ,

Un Requiem sur cet Opérateur ?

Dieu paternel, dit l'autre , quand pourrai-je ,

A mon plaisir , disséquer ce Pasteur ?

EPIGRAMME XVII.

Elle a , dit-on, cette bouche & ces yeux ,
 Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse.

Elle a d'Hébé le souris gracieux ,

La taille libre , & l'air d'une Déesse.

Que dirai plus ? On vante sa sagesse :

Elle est polie & de doux entretien ,

Connoît le monde , écrit & parle bien ;

Et de la Cour sçait tout le formulaire.

Finalement il ne lui manque rien ,

Fors un seul point. Et quoi ? Le don de plaire.

EPIGRAMME XVIII.

C E Monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
 Où chacun fait ses rôles différens.
 Là sur la Scène, en habit dramatique,
 Brillent Prélats, Ministres, Conquerans.
 Pour nous vil Peuple assis aux derniers rangs,
 Troupe futile & des Grands rebutée,
 Par nous d'en-bas la Piece est écoutée.
 Mais nous payons, utiles spectateurs;
 Et quand la Farce est mal représentée,
 Pour notre argent nous sifflons les Acteurs.

EPIGRAMME XIX.

A un pié-plat qui faisoit courir de faux bruits contre moi.

V Il imposteur, je vois ce qui te flate.
 Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
 Par tes discours : & nouvel Erostrate,
 A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
 Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
 D'un faux recit la maligne imposture.
 Mais dans mes Vers, malgré ta conjecture,
 Jamais ton nom ne sera proferé :
 Et j'aime mieux endurer une injure,
 Que d'illustrer un faquin ignoré.

 E P I G R A M M E X X .

LE Traducteur , qui rima l'Iliade ,
 De douze Chants prétendit l'abréger.
 Mais par son stile aussi triste que fade ,
 De douze en sus il a sçu l'allonger.
 Or le Lecteur , qui se sent affliger ,
 Le donne au diable ; & dit , perdant haleine ,
 Hé finissez , Rimeur à la douzaine !
 Vos abrégés sont longs au dernier point.
 Ami Lecteur , vous voilà bien en peine ,
 Rendons-les courts en ne les lisant point.

E P I G R A M M E X X I .

Contre un Voleur médisant.

Lorsque je vois ce moderne Sisyphé
 Nous abboyer , je trouve qu'il fait bien.
 Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
 D'impertinent , que celui de Vaurien.
 Il est sauvé , s'il peut trouver moyen
 Qu'au rang des Sots Phébus l'immatricule ;
 Et semble dire : Auteurs , à qui Catule
 De badiner transmit l'invention ,
 Par charité rendez-moi ridicule
 Pour rétablir ma réputation.

EPIGRAMME XXII.

A un Critique moderne.

Après avoir bien sué pour entendre
 Vos longs discours doctement superflus,
 On est d'abord tout surpris de comprendre
 Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
 Monsieur l'Abbé, dont les tons absolus
 Seroient fort bons pour un petit Monarque,
 Vous croyez être au moins notre Aristarque;
 Mais apprenez, & retenez-le bien,
 Que qui sçait mal, vous en êtes la marque,
 Est ignorant, plus que qui ne sçait rien.

EPIGRAMME XXIII.

Certain Marquis, fameux par le grand bruit
 Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,
 Se plaint par tout que des voleurs de nuit
 En son logis sont entrez sur la brune:
 Ils m'ont tout pris, bagues, joyaux, pécune,
 Mais ce que plus je regrette, entre nous,
 C'est un recueil d'amoureux billets doux
 De cent Beutez, dont mon cœur fit capture.
 Seigneur Marquis, j'en suis fâché pour vous,
 Car ces coquins connoîtront l'écriture.

EPIG. XXIV.

EPIGRAMME XXIV.

LE vieux Ronfard , ayant pris ses besicles ,
 Pour faire fête au Parnasse assemblé ,
 Lisoit tout haut ces Odes par articles
 Dont le public vient d'être regalé.
 Ouais , qu'est-ceci , dit tout à l'heure Horace ,
 En s'adressant au Maître du Parnasse ?
 Ces Odes-là frisent bien le Ferraut.
 Lors Apollon bâillant à bouche close ,
 Messieurs , dit-il , je n'y vois qu'un défaut ,
 C'est que l'Auteur les devoit faire en prose.

EPIGRAMME XXV.

DEpuis trente ans un vieux Berger Normand
 Aux beaux Esprits s'est donné pour modèle.
 Il leur enseigne à traiter galamment
 Les grands sujets en stile de ruelle.
 Ce n'est le tout. Chez l'espece femelle
 Il brille encor , malgré son poil grison ;
 Et n'est Caillette en honnête maison
 Qui ne se pâme à sa douce faconde.
 En verité , Caillettes ont raison.
 C'est le Pédant le plus joli du monde.

Tome II. **B**

EPIGRAMME XXVI.

Pour une Dame nouvellement mariée.

Saigneur Hymen , comment l'entendez-vous ?
Difoit l'ainé des enfans de Cithére.

De cet Objet , qui semble fait pour nous ,
Pensez-vous seul être dépositaire ?

Non , dit l'Hymen , encor qu'à ne rien taire
Pour mon profit vous soyez peu zelez.

Hé , mon ami , reprit l'Enfant ailé ,
Conserve-nous , ainsi que ta prunelle.

Quand une fois l'Amour s'est envolé ,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aîle.

EPIGRAMME XXVII.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur.

Est-on Héros en signalant ses haines

Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.

Est-on Héros en regnant par la peur ?

Séjan fit tout trembler , jusqu'à son maître.

Mais de son ire éteindre le salpêtre ,

Sçavoit se vaincre & réprimer les flots

De son orgueil : c'est ce que j'appelle être

Grand par soi-même ; & voilà mon Héros.

EPIGRAMME XXVIII.

Houdart n'en veut qu'à la raison sublime,
 Qui dans Homere enchante les lecteurs ;
 Mais Arroïet veut encor de la rime
 Desabuser le peuple des Auteurs.
 Ces deux rivaux érigez en Docteurs,
 De Poësie ont fait un nouveau Code ;
 Et bannissant toute regle incommode,
 Vont, produisant ouvrages à foison,
 Où nous voyons que pour être à la mode
 Il faut n'avoir ni rime ni raison.

EPIGRAMME XXIX.

Doctes Héros de la Secte moderne
 Comblez d'honneurs & de gloire enfumez ;
 Défiez-vous du tems, qui tout gouverne ;
 Craignez du sort les jeux accoutumez.
 Combien d'Auteurs plus que vous renommez
 Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage ?
 Non que n'ayez tout l'esprit en partage,
 Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.
 Mais sçavez-vous qui fait vivre un ouvrage ?
 C'est le génie, & vous ne l'avez point.

EPIGRAMME XXX.

G Riphon rimailleur subalterne
Vante Siphon le barboüilleur ;
Et Siphon peinte de taverne
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages.
Car sans Griphon & ses ouvrages ,
Qui jamais eût vanté Siphon ?
Et sans Siphon & ses suffrages ,
Qui jamais eût prôné Griphon ?

Fin du Livre premier.



EPIGRAMMES,

LIVRE II.

EPIGRAMME I.



UAND pour ravoit son épouse Eu-
ridice

Le bon Orphée alla jusqu'aux En-
fers ,

L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourmens divers.
On admira bien plus que ses concerts
D'un tel amour la bizarre saillie ,
Et Pluton même embarrassé du choix ,
La lui rendit pour prix de sa folie ;
Puis la retint en faveur de sa voix.

EPIGRAMME II.

Deux grands Amours, fripons de même race,
S'étoient nichés dans les yeux de Doris.

Un tiers survient, qui leur a dit : De grace,
Recevez-moi : le reste est déjà pris.

Tant pis pour toi, dirent ces mal-appris,
Qui tout à l'heure en deux ou trois bourades
Le firent cheoir sur un sein de cristal.

Lors il leur dit : Grand-merci, Camarades,
Vous êtes bien ; Moi, je ne suis pas mal.

EPIGRAMME III.

Leger de queue & de ruses chargé
Maître Renard se proposoit pour regle.

Leger d'étude & d'orgueil engorgé
Maître Houdart se croit un petit aigle.

Oyez-le bien : Vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid

Que Cendrillon, Peau d'âne ou Barbe bleuë.

Maître Houdart, peut-être on vous croiroit ;
Mais par malheur vous n'avez point de queue.

EPIGRAMME IV.

*Pour Madame * * * à la Chasse.*

Quand sur Bayard par bois ou sur montagne
 A giboyer vous prenez vos ébats,
 Dieux des forêts d'abord sont en campagne
 Et vont en troupe admirer vos appas.
 Amis Sylvains, ne vous y fiez pas.
 Car ses regards font souvent pires niches
 Que feu ni fer ; & cœurs en tel pourchas
 Risquent du moins autant que Cerfs & Biches.

EPIGRAMME V.

*Pour la même, étant à la représentation de l'Opera
 d'Alcide.*

Non, ce n'est point la robe de Nessus,
 Qui consuma l'Amoureux fils d'Alcmène.
 Ce fut le feu de cent baisers reçus,
 Qui dans son sang couloit de veine en veine.
 Il en mourut. Et la nature humaine
 En fit un Dieu, que l'on chante aujourd'hui:
 Que de mortels, si vous vouliez, Climène,
 Meriteroient d'être Dieux comme lui !

EPIGRAMME VI.

Sur la même, qui s'occupoit à filer.

CE ne sont plus les trois Sœurs de la fable
 Qui de nos jours font tourner le fuseau.
 Une Déesse aux mortels plus affable
 Leur a ravi le fatal écheveau ;
 Mais notre sort n'en sera pas plus beau
 D'être filé par ses mains fortunées.
 L'Amour, hélas ! armé de leur ciseau,
 Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

EPIGRAMME VII.

CEphale un soir devoit s'entretenir
 Avec l'Aurore, au retour de la chasse.
 Il vous rencontre ; & de son souvenir,
 En vous voyant, le rendez-vous s'efface.
 Qui n'eut pas fait même chose en sa place ?
 J'eusse failli, comme lui, sur ce point.
 Mais le pauvre, mal tient qui trop embrasse,
 Perdit l'Aurore, & ne vous gagna point.

EPIGRAMME VIII.

ENtrez, Amours, votre Reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ses attraits.
Déjà l'Enfant, qui près d'elle sommeille,
De sa toilette a rangé les apprêts;
Mais gardez-vous d'approcher de trop près,
Car ce fripon, caché dans sa coëffure,
De tems en tems décoche certains traits,
Dont le trépas guérit seul la blessure.

EPIGRAMME IX.

DE ce bonnet, façonné de ma main,
Je te fais don, me dit un jour ma Belle:
Sçache qu'il n'est Roi ni Prince Romain,
Qui n'enviât faveur si solennelle.
Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle
Que vous coëffez; le grand diable s'y met.
Va, va, j'en coëffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

EPIGRAMME X.

UN Maquignon de la ville du Mans
 Chez son Evêque étoit venu conclure
 Certain marché de chevaux Bas-Normands,
 Que l'homme saint louïoit outre mesure.
 Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?
 Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.
 Turcs, Monseigneur ? A d'autres. Je vous jure
 Qu'ils sont Chrétiens, ainsi que vous & moi.

EPIGRAMME XI.

UN Magister, s'empressant d'étouffer
 Quelque rumeur parmi la populace,
 D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
 Dont il tomba, faisant laide grimace.
 Lors un Frater s'écria, place, place :
 J'ai pour ce mal un baume souverain.
 Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace ?
 Non, mon Ami : je le tiens dans ma main.

EPIGRAMME XII.

A Son portrait , certain Rimeur braillant
Dans un logis se faisoit reconnoître :
Car l'ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha le voilà ; c'est lui , dit un vieux Reître ;
Et rien ne manque à ce visage-là ,
Que la parole. Ami , reprit le Maître ,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

EPIGRAMME XIII.

UN vieil Abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un Juge de Garonne ,
Lequel lui dit , portez votre grief
Chez quelque sage & discrète personne.
Conseillez-vous au Palais , en Sorbonne.
Puis quand vos cas seront bien décidés ,
Accordez-vous si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise , plaidez.

EPIGRAMME XIV.

Jean s'est lié par conjugal serment
 A son Alix , si long-tems recherchée.
 Mais quatre mois après le Sacrement ,
 D'un fruit de neuf , elle s'est dépêchée.
 Jean se lamente , Alix est bien fâchée.
 Mais le public varie à leur égard.
 L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée :
 L'autre que Jean s'est marié trop tard.

EPIGRAMME XV.

CE pauvre Epoux me fait grande pitié.
 Incessamment son diable le proméne
 Au moindre mot que nous dit sa moitié ,
 Il se tourmente , il suë , il se déméne.
 Fait - elle un pas ? Le voilà hors d'haleine ,
 Il cherche , il rode , il court deçà , delà.
 Hé , mon Ami , ne prends point tant de peine.
 Tu serois bien duppé sans tout cela.

EPIG. XVI.

EPIGRAMME XVI.

T Rois choses sont que j'admire à part moi.

La probité d'un homme de finance :

La piété d'un Confesseur du Roi :

Un riche Abbé pratiquant l'abstinence.

Pourtant, malgré toute leur dissonance,

Je puis encor ces trois points concevoir.

Mais pour le quart, je m'y pers plus j'y pense.

Et quel est-il ? L'orgueil d'un Manteau noir.

EPIGRAMME XVII.

L Homme créé par le Fils de Japhet

N'eut qu'un seul corps mâle ensemble & femelle.

Mais Jupiter de ce tout si parfait

Fit deux moitez, & rompit le modèle.

Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle

Chacun de nous brule d'être rejoint.

Le cœur nous dit, ha la voilà, c'est elle.

Mais à l'épreuve, hélas ce ne l'est point.

Tome II.

C

EPIGRAMME XVIII.

Avec les Gens de la Cour de Minerve
 Desirez-vous d'entretenir la paix ?
 Louëz les bons , pourtant avec réserve :
 Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
 On ne doit point pour semblables méfaits
 En Purgatoire aller chercher quittance ;
 Car il est sûr qu'on ne mourut jamais ,
 Sans en avoir fait double pénitence.

EPIGRAMME XIX.

Monsieur l'Abbé , vous n'ignorez de rien.
 Et ne vis onc mémoire si féconde.
 Vous perorez toujours , & toujours bien ,
 Sans qu'on vous prie , & sans qu'on vous réponde.
 Mais le malheur c'est que votre faconde
 Nous apprend tout , & n'apprend rien de nous.
 Je veux mourir , si pour tout l'or du monde
 Je voudrois être aussi sçavant que vous.

EPIGRAMME XX.

Qui vous aimant , ô fantasque Beauté ,
 Veut obtenir amitié réciproquë,
 Y parviendra par mépris affecté
 Mieux que par soins , ni gracieux colloque
 Car je connois votre cœur équivoque.
 Respect le cabre , amour ne l'adoucit ;
 Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque.
 Plus on l'échauffe , & plus se rendurcit.

EPIGRAMME XXI.

NE vous fiez , Bachelettes rusées ,
 A ce Galand qui vous vient épier ,
 Et que j'ai vu dans nos * Champs Elisées
 Se promener grave comme un Chapier :
 Car bien qu'il ait poil noir , teint de pourpier ,
 Echine large , & poitrine veluë ,
 Si sçai-je bien qu'Amour en son clapier
 Onc n'eut lapin de si mince valuë.

* Promenade de Paris.

EPIGRAMME XXII.

E Ntre Racine & l'ainé des Corneilles,
 Les Chryfogons se font modérateurs.
 L'un à leur gré passe les sept merveilles ;
 L'autre ne plait qu'aux Versificateurs.
 Or maintenant veillez, graves Auteurs,
 Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
 Pour meriter de pareils protecteurs,
 Ou pour trouver de pareils adversaires.

EPIGRAMME XXIII.

S I de Noé l'un des enfans maudit
 De son Seigneur perdit la sauvegarde,
 Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
 Surpris son pere en posture gaillarde ;
 Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
 Au fond de l'Arche, en guise de relais,
 Il en tira cette espece bâtarde
 Qu'on nomme Gens de Robe & de Palais.

EPIGRAMME XXIV.

*Sur un Extrait impertinent que les Journalistes de Paris
avoient fait de l'Anacréon de Mr. de la Fosse.*

Petits Auteurs d'un fort mauvais Journal ,
 Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres ,
 Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
 Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
 Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
 De quoi blâmer , & l'y trouvez très-bien.
 Nous au rebours , nous cherchons dans les vôtres
 De quoi louer , & nous n'y trouvons rien.

EPIGRAMME XXV.

Aux mêmes.

Grands Reviseurs , courage , escrimez-vous :
 Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
 Plus je verrai fumer votre courroux ,
 Plus je rirai ; car j'aime le desordre :
 Et , je l'avouë , un Auteur qui sçait mordre ,
 En m'approuvant peut me rendre joyeux ;
 Mais le venin de ceux du dernier ordre
 Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

EPIGRAMME XXVI.

J'Ai depuis peu vû ta femme nouvelle,
 Qui m'a paru si modeste en son air,
 Si bien en point, si discrete, si belle,
 L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
 Bref, si parfaite & d'esprit & de chair,
 Que si le Ciel m'en donnoit trois de même,
 J'en rendrois deux au grand Diable d'enfer,
 Pour l'engager à prendre la troisième.

EPIGRAMME XXVII.

*Sur une Ode composée par un miserable Poëte Satirique
 à la louange de Mr. de Catinat.*

O Catinat, quelle voix enrhumée
 De te chanter ose usurper l'emploi ?
 Mieux te vaudroit perdre ta renommée,
 Que los cueillir de si chétif aloi.
 Honni seras, ainsi que je prévoi,
 Par cet Ecrit. Et n'y sçais, à vrai dire,
 Remede aucun : sinon que contre Toi
 Le même Auteur écrive une Satire.

EPIGRAMME XXVIII.

Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.

L'Orsqu'à Pluton le messager Mercure
 Eut apporté le Banquet de Platon,
 Il fit venir le Maître d'Epicure,
 Et lui dit : Tien, li-moi ce rogaton.
 Lors Démocrite, abusé par le ton,
 Lut cet écrit, le croyant d'un Sophiste.
 Qui fut penaut ? Ce fut le bon Pluton ;
 Car son Rieur devint Panégyriste.

EPIGRAMME XXIX.

*A Mr. ****

A Mi, croi-moi, cache bien à la Cour
 Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître,
 C'est le moyen d'y devenir un jour
 Puissant Seigneur & Favori peut-être.
 Et Favori ? Qu'est-ce là ? C'est un Etre,
 Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
 Et qui se rend précieux à son Maître
 Par ce qu'il coute, & non par ce qu'il vaut.

EPIGRAMME XXX.

DE haut sçavoir Phébus ne m'a doté,
Mais des neuf Sœurs je sçai toucher la Lyre.
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint long-tems sous son empire :
J'ai retrouvé repos & liberté :
Mais ce bien-là, certes je le puis dire,
Si c'en est un, je l'ai bien acheté.

Fin des Epigrammes.



P O E S I E S

D I V E R S E S.

E P I T H A L A M E.



*E votre fête , Hymen , voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Quand Jupiter , pour complaire
à Cybelle,

Eut pris congé du joyeux Célibat ,

Il épousa , malgré la parentelle ,

Sa sœur Junon par maxime d'Etat.

Noces jamais ne firent tel éclat.

Jamais Hymen ne se fit tant de fête.

Mais au milieu du celeste apparat ,

Venus , dit-on , cria à pleine tête :

De votre fête , Hymen , voici le jour.

N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Venus parloit en Déesse sensée.

Hymen agit en Dieu très-imprudent.

L'Enfant ailé sortit de sa pensée ,

Dont contre lui l'Amour eut une dent.

Et de là vint que de colere ardent ,

Le petit Dieu toujours lui fit la guerre ,
L'angariant , le vexant , l'excédant
En cent façons , & chassant sur sa terre ,

De votre fête , Hymen , voici le jour .

N'oubliez pas d'en avertir l'Amour .

Malheur , dit-on , est bon à quelque chose .

Le blond Hymen maudissoit son destin :

Mêmes Amour , qui jamais ne repose ,

Lui déroba sa torche un beau matin :

Le pauvre Dieu pleura , fit le lutin .

Amour est tendre & n'a point de rancune :

Tien , lui dit-il , ne sois plus si mutin ,

Voilà mon arc : Va-t-en chercher fortune .

De votre fête , Hymen , voici le jour .

N'oubliez pas d'en avertir l'Amour .

Hymen d'abord se met en sentinelle ,

Ajuste l'arc : & bientôt apperçoit

Venir à lui jeune & gente Pucelle ,

Et Bachelier propre à galant exploit .

Hymen tira , mais si juste & si droit ,

Que Cupidon même ne s'en put taire :

Ho , ho , dit-il , le compere est adroit ,

C'est bien visé . Je n'eusse pu mieux faire .

Amour , Hymen , vous voilà bien remis :

Mais , s'il se peut , soyez long-tems amis .

Or voilà donc par les mains d'Hyménée

D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs blessez .

J'ai vu ce Dieu de fleurs la tête ornée :

Les brodequins de perles rehauffez.
 Le front modeste , & les regards baiffez ,
 En robe blanche il marchoit à la Fête ,
 Et conduifant ces Amans empressez ,
 Il étendoit fon voile fur leur tête.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :
 Mais , s'il se peut , foyez long-tems amis.*

Que faisoient lors les enfans de Cythère ?
 Ils foulageoient Hymen en fes emplois.
 L'un de flambeaux éclairoit le myftère ,
 L'autre du Dieu dictoit les chastes loix.
 Ceux-ci faisoient réfonner le hautbois ,
 Ceux-là dansoient pavane faconnée ;
 Et tous chantoient en Chœur , à haute voix ,
 Hymen , Amour , Amour , ô Hyménée.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :
 Mais , s'il se peut , foyez long-tems amis.*

Enfin finale , après maintes Orgies ;
 Au benoît lit le Couple fut conduit.
 Le bon Hymen , éteignant les bougies ,
 Leur dit : Enfans , bon soir & bonne nuit.
 Lors Cupidon s'empara du réduit.
 Puis maint Amours de rire & de s'ébattre,
 Se rigolant , menant joyeux déduit ,
 Et jusqu'au jour faifant le Diable à quatre.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :
 Mais , s'il se peut , foyez long-tems amis.*

Par tel moyen , entre ces Dieux illustres ,

L'accord fut fait , & le Traité conclu.

Jeunes Epoux , faites que de vingt lustres

Traité si doux point ne soit résolu.

Et puissiez-vous devant l'an révolu

Tant operer , que d'une aimable Mere

Naïsse un beau jour quelque petit joufflu ,

Digne des vœux de l'Ayeul & du Pere.

R O N D E A U.

*Sur la réduction de Lérida , prise par S. A. R.
Mgr. le Duc d'Orleans , en 1708.*

EN moins d'un mois prendre Ville rebelle ,

Faire sauter ramparts & citadelle ,

Tours , bastions , rochers & cætera :

Pour maint Guerriers c'étoit un opéra ,

Pour mon Héros c'est une bagatelle.

On lui disoit : Son nons le boute-selle ,

Retirons-nous , cette Ville est pucelle.

Pucelle soit : Pucelle dansera

En moins d'un mois.

L'Affaire est faite. Il a triomphé d'elle :

Non sans l'avoir , dit-on , échapé belle

Plus d'une fois. Mars , qui la lui livra ,

A fait sa charge. Et l'Amour ? Il fera

La sienne aussi. Nous en aurons nouvelle

En moins d'un mois.

EGLOGUE

E G L O G U E.

PALEMON, DAPHNIS.

PALEMON.

Quels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
 Daphnis ? Nous avons cru te perdre pour toujours,
 Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres aziles,
 Nos hameaux sont deserts & nos champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.
 Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
 La Ville a tout séduit. Et sa magnificence
 Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
 Je l'ai vûë à la fin cette grande Cité.
 Quel éclat ! Mais hélas, quelle captivité !
 Cependant nous courons, fuyant la solitude,
 Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.
 Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
 Devant ses habitans nous ployons les genoux.
 J'ai vû même près d'eux nos bergers, nos bergeres
 Affecter, je l'ai vû, leurs modes étrangères,
 Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
 Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.
 Qui l'eût cru ? De nos champs l'agréable peinture,
 Ces fertiles côteaux, où se plaît la Nature,
 Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,

Nos rustiques débats , nos tendres chalumeaux ,
 Les troupeaux , les forêts , les prez , les pâturages
 Sont pour eux de formais de trop viles images.
 Ils sçavent seulement chanter sur leurs hautbois
 Je ne sçai quel Amour inconnu dans nos bois ,
 Tissu de mots brillans , où leur esprit se jouë ,
 Badinage affecté que le cœur desavouë.
 Enfin te le dirai-je , ô mon cher Palémon ,
 Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

P A L E M O N .

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre ?
 S'ils ne sont plus bergers , pourquoi veulent-ils l'être ?
 Le lion n'est point fait pour tracer les sillons ,
 Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
 Voit-on le paon superbe , oubliant son plumage ,
 De la simple fauvette affecter le ramage ?
 L'amarante emprunter la couleur du gazon ?
 Et le loup , des brebis revêtir la toison.

D A P H N I S .

O si jamais le Ciel à nos vœux plus facile
 Faisoit revivre ici ce berger de Sicile ,
 Qui le premier chantant les bois & les vergers ,
 Au combat de la flute instruisit les bergers !
 Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone
 Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone !
 Tous deux pleins de douceur , admirables tous deux ,
 Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux ,

Soit que de Thestylis l'amoureuse folie
 Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie.
 Quel Dieu sur leurs doux sons formera notre voix ?
 Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
 Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
 Les Silènes tardifs, les humides Nayades,
 Et le Dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,
 Danser au milieu d'eux, à l'ombre des buissons ?

P A L E M O N.

Que faire, cher Daphnis ? Nos regrets ni nos plaintes
 Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
 Mais toi, Disciple heureux de ces Maîtres vantez,
 J'ai vû que de tes sons nous étions enchantez,
 Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un passage
 Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
 Les Muses t'avoüoient, & de leurs favoris
 Ménéalque eût osé seul te disputer le prix.

D A P H N I S.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même.
 Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
 Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
 Quelque gloire pourtant a suivi mes essais :
 Et même nos pasteurs, mais je suis peu crédule,
 M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

P A L E M O N.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
 Ce n'est qu'une chanson simple & presque sans art ;

Mais les timides fleurs, qui se cachent sous l'herbe,
 Ont leur prix aussi bien que le pavot superbe.
 De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

D A P H N I S.

Je m'en souviens. Elle est aisée à retenir.
L'ardente Canicule a tari nos fontaines.
L'Aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines.
On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins,
Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisin.
Qui rend ainsi la terre aride & languissante ?
Faut-il le demander ? Célimène est absente.

P A L E M O N.

Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,
 Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.
J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages :
Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour, pour se venger,
Fait perir à la fois & moutons & berger.

D A P H N I S.

La fuite vaut bien mieux, & ne fut pas perduë,
 Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entenduë.
L'Amour est dangereux. Mais ce n'est point l'Amour
Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour,
C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'allarme,
Qui sans doute sur nous a jetté quelque charme.

P A L E M O N.

Tu m'en fais souvenir. O qu'il fut étonné !

D I V E R S E S.

41

Je crois que de long-tems il ne t'a pardonné:
Mais si j'osois encor te faire une priere :
Te souvient-il du jour que dans cette bruyere
Tu chantois, en goutant la fraîcheur du matin ,
Ces beaux vers, imitez du grand Pasteur Latin :
Revenez , revenez , aimable Galatée ?
Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
Dieux , comme en l'écoutant tout mon cœur fut
frappé !

J'ai retenu le chant , les vers m'ont échappé.

D A P H N I S.

Voyons. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.
Revenez , revenez , aimable Galatée.
Déjà d'un verd naissant nos arbres sont parez.
Les fleurs de leur émail enrichissent nos prez.
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?
Avez-vous oublié nos jardins , nos bocages ?
Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attraits,
Revenez : les Dieux même ont aimé les forêts.
Le timide belier se plaît dans les campagnes ,
Le chevreuil dans les bois , l'ourse dans les montagnes.
Pour moi , de notre instinct nous suivons tous les loix,
Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.

P A L E M O N.

Est-ce tout ? Je me trompe , ou tu m'en fis entendre
D'autres , que même alors tu promis de m'appren-
dre.

D A P H N I S.

Il est vrai. Mais, Berger, chaque chose à son cours.
 Autrefois à chanter j'aurois passé les jours
 Tout change. Maintenant les guerrières trompettes
 Font taire les hautbois & les humbles musettes.
 Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant,
 Voudroit à nos chansons accorder un instant ?
 Les accens les plus doux des cygnes du Méandre
 A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
 Finissons. Aussi bien le soleil s'obscurcit ;
 Du côté du midi le nuage grossit ,
 Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines,
 Le vent semble agiter les ombres incertaines.
 Adieu. Les moissonneurs regagnent le hameau ,
 Et Lycas a déjà ramené son troupeau.

 O D E.

P ourquoi, plaintive Philomète ,
 Songer encor à vos malheurs ,
 Quand , pour appaiser vos douleurs ,
 Tout cherche à vous marquer son zèle ?
 L'Univers, à votre retour ,
 Semble renaître pour vous plaire.
 Les Dryades à votre amour

Prêtent leur ombre solitaire.
Loïn de vous l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure :
La terre reprend sa verdure ,
Le Ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs ,
Le Zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale :
Pour entendre vos doux accens
Les Oiseaux cessent leur ramage ;
Et le Chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.
Cependant votre ame attendrie
Par un douloureux souvenir ,
Des malheurs d'une Sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.
Hélas que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans !
Vous pleurez des peines passées ,
Je pleure des ennuis présents.
Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs ;
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

A M O N S I E U R
LE MARQUIS DE LA FARE ,
S O N N E T ,

Imité d'une Epigramme de l'Anthologie.

L'Autre jour la Cour de Parnasse
Fit assembler tous ses Bureaux ,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains Vers nouveaux.

Après maint Arrêts toujours justes
Contre mille ouvrages divers :
Enfin le Courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le Dieu du Permesse,
Lui dit je connois cette pièce ,
Je la fis en ce même endroit.

L'Amour avoit monté ma Lyre ,
Sa Mere écoutoit sans mot dire.
Je chantois : La Fare écrivoit.

S O N N E T,

A un bel Esprit grand parleur.

Monsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
 Vous êtes un maudit bavart.

Jamais on n'ennuya son monde
 Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore,
 Mais les ennuyeux, tels que vous,
 Eussiez-vous plus d'esprit encore,
 Sont la pire espece de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
 Passe encor, ce n'est pas merveilles.
 Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouye
 D'un homme d'esprit qui m'ennuye,
 J'aimerois cent fois mieux un sot.

L E T T R E

E N V E R S.

A M. de la FOSSE, célèbre Poëte Tragique.

*Ecritte de Rouen, où l'Auteur attendoit un Vaisseau
 pour passer en Angleterre.*

Depuis que nous primes congé
 Du réduit assez mal rangé,

Où votre Muse Pythonisse
Evoque les ombres d'Ulisse,
De Thésée & de Manlius,
Comme l'Auteur d'Héraclius
Faisoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace :
J'ai quatre mauvais jours passé ,
Sans , je vous jure , avoir pensé ,
(Dussiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien ,
Que je terminai par vous dire ,
Que j'aurois soin de vous écrire ,
Je vous écris donc. Et voici
De mon voyage un raccourci :
L'Aube avoit bruni les Etoiles ,
Et la nuit replioit ses voiles ,
Lorsque je quittai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet ,
Un Carosse sexagenaire
D'abord s'offre à mon luminaire ,
Attelé de six chevaux blancs ,
Dont les côtes à travers flancs
A supputer peu difficiles ,
Marquoient qu'ils jeûnoient les Vigiles ,
Et le Carême entierement.
J'entre , & dans le même moment ,

Je vois arriver en deux bandes,
Trois Normands & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déjà les pavez sont broyez.
Les fouïets hâtifs sont déployez,
Qui de cent diverses manieres
Donnent à l'air les étrivieres.
Un jeune esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de Diable.
Car si vous n'en êtes instruit,
Le son qu'un coup de fouïet produit,
N'en déplaît aux doctes pancartes
Et des Rohauts & des Descartes,
Vient beaucoup moins de l'air froissé,
Que de quelque Sylphe fessé,
Qui des humains cherchant l'approche,
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.
Nos Courriers ce bruit entendu,
Connoissant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent. Nous les excitons,
Le Cocher jure. Nous partons.

Nous poursuivions notre avanture,
 Lorsque l'infemale voiture,
 Après environ trente pas,
 Nous renversa de haut en bas.
 Horrible fut la cullebute,
 Mais voici le pis de la chute.
 Les chevaux, malgré le Cocher,
 S'obstinent à vouloir marcher.
 En vain le moderne Hippolyte
 S'oppose à leur fougue subite :
 Sans doute en ce desordre affreux,
Un Dieu pressoit leurs flancs poudreux,
 A la fin leur fureur s'arrête,
 Et moi, non sans bosse à la tête,
 Avec quelque secours d'autrui
 Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique,
 Je mettrai fin à ma Chronique,
 Et de peur de vous ennuyer,
 Je supprime un volume entier
 D'avantures longues à dire,
 Et plus longues encore à lire.
 Vous sçauvez seulement, qu'enfin
 J'arrivai Dimanche matin.

A Rouen, sejour du Sophisme,
 Accompagné d'un rhumatisme,
 Qui me tient tout le dos perclus,

Et me

Et me rend les bras superflus.
 En ce fâcheux état , beau Sire ,
 Je ne laisse de vous écrire ,
 Et me crois de tous maux guéri ,
 Au moment que je vous écris.
 Car en nul endroit du Royaume
 Il n'est cataplasme ni baume ,
 Qui pût me faire autant de bien
 Que cette espece d'entretien.
 A tant , Seigneur , je vous souhaite
 Longue vie & santé parfaite ,
 Et toujours ample déjeûné
 Des lauriers de Melpoméné :
 Tandis que pour sortir de France ,
 Prenant mes maux en patience ,
 J'attends entre quatre rideaux ,
 Le plus paresseux des vaisseaux.

E P I G R A M M E

A Pradon , qui avoit fait une Satire pleine d'invectives contre Mr. Despréaux.

AU nom de Dieu , Pradon , pourquoi ce grand
 courroux ,
 Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?
 Il m'a berné , me direz-vous.
 Je veux le diffamer chez les races futures.

Hé , croyez-moi , restez en paix.
 En vain tenteriez-vous de ternir sa memoire ,
 Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire ,
 Et le grand * Scipion sera toujours mauvais.

* *Tragédie de Pradon.*

O D E

Pour Madame de * * *

Sur le gain d'un procès intenté contre elle par son mari.

Quels nouveaux concerts d'allegresse
 Retentissent de toutes parts ?

Quelle lumineuse Déesse

Attire ici tous les regards ?

C'est Thémis qui vient de descendre,

Thémis empressée à défendre

L'honneur de son sexe outragé :

Et qui sur l'Envie étouffée

Vient dresser un juste trophée

Au mérite qu'elle a vengé.

Par la Nature & la Fortune

Tous nos destins sont balancez.

Mais toujours les bienfaits de l'une

Par l'autre ont été traversez.

O Déeses ! Une Mortelle

Seule à votre longue querelle

Fit succéder d'heureux accords :
Vous voulûtes à sa naissance
Signaler votre intelligence ,
En la comblant de vos trésors.

Mais que vois-je ? La noire Envie ,
Agitant les serpens affreux ,
Pour ternir l'éclat de sa vie ,
Sort de son antre tenebreux ;
L'Avarice lui sert de guide.
La Malice au fouris perfide ,
L'Imposture aux yeux effrontez,
De l'enfer filles inflexibles ,
Secoïant leurs flambeaux horribles ,
Marchent sans ordre à ses côtez.

L'Innocence fière & tranquile
Voit leurs complots , sans s'ébranler ,
Et croit que leur fureur sterile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais son esperance est trompée.
De Thémis , ailleurs occupée ,
Les secours étoient differez :
Et par l'impunité plus fortes ,
Leur audace fraploit aux portes
Des Tribunaux les plus sacrez.

Enfin , Divinité brillante ,
Par Toi leur orgueil est détruit ;

Et ta lumière étincelante
Dissipe cette affreuse nuit.
Déjà leur troupe confonduë
A ton aspect tombe éperduë ,
Leur espoir meurt anéanti ;
Et le noir démon du mensonge
Fuit , disparoît & se replonge
Dans l'ombre dont il est sorti.

Quitte tes vêtemens funebres ,
Fille du Ciel , noble Pudeur ,
La lumière sort des tenebres ,
Repren ta première splendeur.
De cette divine Mortelle ,
Dont tu fis ta guide éternelle ,
Les loix ont été le soutien.
Revien de festons couronnée
Et de palmes environnée ,
Chanter son triomphe & le tien.

Assez la Fraude & l'Injustice ,
Que sa gloire avoit sçu blesser ,
Dans les pièges de l'artifice
Ont tâché de l'embarasser.
Fuyez , Jalousie obstinée ;
De votre haleine empoisonnée
Cessez d'offusquer ses vertus.
Regardez la Haine impuissante

Et la Discorde gémissante ,
Monstres sous ses pieds abbatus.

Pour chanter leur joye & sa gloire ,
Combien d'immortelles chansons
Les chastes Filles de Memoire
Vont dicter à leurs Nourrissans !
O qu'après la triste froidure ,
Nos yeux amis de la verdure ,
Sont enchantez de son retour !
Qu'après les frayeurs du naufrage
On oublie aisément l'orage ,
Qui cede à l'éclat d'un beau jout !

Tel souvent un nuage sombre ,
Du sein de la terre exhalé ,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le celeste flambeau voilé.
La Nature en est consternée.
Flore languit abandonnée ,
Philomèle n'a plus de sons :
Et tremblante à ce noir présage ,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ses moissons.

Mais bientôt vengeant leur injure ,
Je vois mille traits enflammez ,
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit enfermez.

Le Ciel de toutes parts s'allume,
 L'air s'échauffe, la terre fume,
 Le nuage crève & pâlit;
 Et dans un gouffre de lumière
 Sa vapeur humide & grossière
 Se dissipe & s'enfvelit.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.

F A B L E.

*Contre ceux qui publient leurs propres Ecrits sous le
 nom d'autrui.*

UN Rossignol contoit sa peine
 Aux tendres habitans des bois.
 La Grenouille envieuse & vaine
 Voulut contrefaire sa voix.

Mes sœurs, écoutez-moi, dit-elle,
 C'est moi qui suis le Rossignol.
 Vous allez voir comme j'excelle
 Dans le bécarre & le bémol.

Aussitôt la bête aquatique
 Du fond de son petit thorax,
 Leur chanta pour toute musique,
 Brre ke ke kex koax koax.

Ses compagnes crioient merveilles.

Et toujours fière comme Ajax,

Elle cornoit à leurs oreilles

Brreke ke kex koax koax.

Une d'elles un peu plus sage,

Lui dit : Votre chant est fort beau ;

Mais montrez-nous votre plumage,

Et volez sur ce jeune ormeau.

Ma commere, l'eau qui me mouïlle,

M'empêche d'élever mon vol.

Hé bien, demeurez donc Grenoïille,

Et laissez-là le Rossignol.

E P I G R A M M E

*Sur les Tragédies du Sieur ****

CAchez-vous, Lycophrons antiques & modernes,
 Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes
 Pour servir de modele au stile boursofflé.

Retirez-vous, Ronfard, Baïf, Garnier, la Serre,
 Et respectez les vers d'un Rimeur plus enflé,
 Que Rampale, Brebeuf, Boyer ni Longepierre.

R O N D E A U.

EN manteau court , en perruque tapée ,
 Poudré , paré , beau , comme Deyopée ,
 Enluminé d'un jaune vermillon ,
 Monsieur l'Abbé , vif comme un papillon ,
 Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phébus voyant sa mine constipée ,
 Dit : Quelle est donc cette Muse éclopée ,
 Qui vient chez nous racler du violon
 En manteau court ?

C'est , dit Thalie à son rouge trompée ,
 Apparemment quelque jeune Napée ,
 Qui court en masque au bas de ce vallon.
 Vous vous moquez , lui répond Apollon ,
 C'est tout au plus une vieille poupée
 En manteau court.

E P I G R A M M E.

CHryfologue toujours opiné :
 C'est le vrai Grec de Juvenal ;
 Tout Ouvrage , toute Doctrine
 Ressortit à son Tribunal.
 Faut-il disputer de Physique ?

Chryfologue est Phyficien.

Voulez-vous parler de Musique ?

Chryfologue est Muficien.

Que n'est-il point ? Docte Critique,

Grand Poëte , bon Scolaftique ,

Aftrome , Grammairien.

Est-ce tout ? Il est Politique,

Jurifconfulte , Historien ,

Platonifte , Cartefien ,

Sophifte , Rhéteur , Empirique ,

Chryfologue est tout : & n'est rien.

J U S T I F I C A T I O N
D E L A P R E C H E D E N T E
E P I G R A M M E.

A un Important de Cour , qui s'en faisoit l'application.

Bien que votre ton fuffifant
Prête un beau champ à la Satire ,
Ne vous allarmez pas, beau Sire ,
Ce n'est point vous , quant à présent ,
Que ma Mufe a voulu décrire.
Et qui donc ? Je vais vous le dire.
C'est un Prêtre mal décidé ,
Moitié robe , moitié foutane ,
Moitié dévot , moitié prophane ;
Sçavant jusqu'à l'A B C D ;

Et galant jusqu'à la tiffanne.
 Le reconnoissez-vous ? Selon.
 C'est celui qui sous Apollon
 Prend soin des haras du Parnasse ,
 Et qui fait provigner la race
 Des Bidets du sacré valon.
 Le reconnoissez-vous mieux ? Non.
 Quais. Pourtant , sans que je le nomme ,
 Il faut que vous le deviniez.
 C'est l'aîné des Abbez noyez.
 Oh , oh , j'y suis. Ce trait peint l'homme ,
 Depuis la tête jusqu'aux piez.

F A B L E D' E S O P E.

LE malheur vainement à la mort nous dispose.
 On la brave de loin ; de près , c'est autre chose.
 Un pauvre Bucheron de mal exténué ,
 Chargé d'ans & d'ennuis , de forces dénué ,
 Jettant bas son fardeau , maudissoit ses souffrances ,
 Et mettoit dans la Mort toutes ses espérances
 Il l'appelle : elle vient. Que veux-tu , Villageois ?
 Ah , dit-il , vien m'aider à recharger mon bois.

C H A N S O N

SOrtez de vos retraites ,
 Accourez , Dieux des bois.

Au son de nos Mufettes
Accordez vos Hautbois.
Chantez l'objet que j'aime,
Secondez mes desirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaisirs.

Dans ce lieu solitaire
Iris est de retour.
Déesse de Cithère,
Célébrez ce grand jour.
Rappelez sur ces rives
Les Amours envolés,
Les Graces fugitives,
Et les Ris exilés.

Reprenez, belle Flore,
Vos premières couleurs,
Couronnez-vous encore
Des plus brillantes fleurs.
Joignez-vous à Pomone
Pour embellir nos champs :
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.

Sous ces tendres feuillages
Venez, petits Oiseaux,
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux.
Chantez l'objet que j'aime,

Secondez mes desirs ;
 Et rendez le Ciel même
 Jaloux de mes plaisirs.

B A L L A D E.

C'Est tout de bon , Vénus aux cheveux gris.
 Après vingt ans des glaces du veuvage ,
 Le feu d'Amour échauffe vos esprits ,
 Il se ralume aux yeux d'un jeune Page.
 Mais pour fixer ce Jouvenceau volage
 Très peu vous sert de bruler comme un four ;
 Pareil oiseau n'est fait pour votre cage ;
 A cinquante ans serviteur à l'Amour.

Mieux vous sîeroit songer au Paradis ,
 La mort est proche & vous guette au passage ,
 Et cette ardeur dont vos sens sont épris ,
 Ne servira qu'à hâter le voyage.
 Jadis les cœurs vous rendirent hommage ,
 Jadis chez vous les Ris firent sejour.
 Mais maintenant il faut plier bagage ,
 A cinquante ans serviteur à l'Amour.

Il vous souvient d'avoir lû que jadis ,
 Ainsi que vous , sur le déclin de l'âge
 La bonne Antée eut semblable soucis.
 Mais , grace à Dieu , Bellerophon fut sage.
 Ce Prince étoit un gentil personnage :

Aussi

Aussi d'abord, sans prendre un long détour,
 En quatre mots il lui tint ce langage :
 A cinquante ans serviteur à l'Amour.

E N V O I.

D Ame, qu'Amour tient encore en servage,
 Si vous fardiez cet antique visage
 D'or ou d'argent, ce seroit un bon tour ;
 Mais non, j'ai tort. Malgré cet avantage,
 A cinquante ans serviteur à l'Amour.

V A U D E V I L L E.

L E Traducteur Dandinière

Tous les matins

Va voir dans leur cimetiére

Grecs & Latins,

Pour leur rendre ses respects.

Vivent le Grecs !

Si le stile Bucolique

L'a dénigré,

Il veut par le Dramatique

Etre tiré

Du rang des Auteurs abjects.

Vivent les Grecs !

Vormes lui fait ses recruës

D'admirateurs.

Il ya criant par les ruës :

Chers auditeurs,

Tome II.

F

Voilà des vers bien corrects.
Vivent les Grecs !

Il a fait un coup de maître
Des plus heureux :
Car pour les faire paroître
Forts & nerveux ,
Il les a fait durs & secs.
Vivent les Grecs !

L'Auteur lui-même proteste
Qu'ils sont charmans.
Et comme il est fort modeste,
Ses jugemens
Ne sçauroient être suspects.
Vivent les Grecs !

Ecrivains du bas étage,
Venez en bref,
Pour faire devant l'image
De votre chef
Cinq ou six Salamalecs.
Vivent les Grecs !

A U X S U I S S E S

Durant leur guerre civile en 1712.

O D E

Imitée d'Horace.

Où courez-vous, cruels ? Quel démon parricide
Arme vos sacrilèges bras ?

D I V E R S E S .

Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes & de soldats ?
Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos passages violez ?
Etes-vous résolu à venger la querelle
De vos ancêtres immolez ?
Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même,
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Egorgez de leurs propres mains.
Tigres plus acharnez que le lion sauvage,
Qui, malgré sa ferocité,
Dans un autre lion respectant son image,
Dépouille pour lui sa fierté.
Mais parlez. Répondez. Quels feux illégitimes
Allument en vous ce transport ?
Est-ce un aveugle instinct ? Sont-ce vos propres crimes ?
Ou la fatale loi du sort ?
Ils demeurent sans voix. Que devient leur audace ?
Je vois leurs visages pâlir.
Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.
Ah, vos destins vont s'accomplir.
Vos peres ont peché. Vous en portez la peine.
Et Dieu sur votre Nation
Veut des profanateurs de sa Loi souveraine
Expier la rébellion.

E P I T A P H E.

Sous ce tombeau git un pauvre Ecuyer,
 Qui tout en eau sortant d'un jeu de Paume,
 En attendant qu'on le vint essuyer,
 De Bellegarde ouvrit un premier tome.
 Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
 Dieu fasse paix au pauvre trépassé.

E L I S E,

EGLOGUE HEROIQUE.

POUR L'IMPERATRICE REGNANTE,

A son retour des Bains de Carlsbad en Bohême.

FAites trêve, Bergers, au chant de vos musettes.
 Pour les tons élevez elles ne sont point faites.
 Si vos seuls chalumeaux doivent regner ici,
 Remettez-les aux Dieux ; ils l'ordonnent ainsi.
 Et pourquoi refuser aux Déitez champêtres
 Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres ?
 Les plaines, les côteaux, les forêts, les vergers
 Sont le séjour des Dieux ainsi que des Bergers.
 Commençons Si nos bois chantent une Immortelle,
 Rendons au moins nos bois & nos chants dignes d'elle.
 Par l'ordre d'Egerie en mortel transformé,

Fidèle sans espoir, content sans être aimé,
Quand sous les traits d'Elise une nouvelle Astrée
Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée,
Pan, le Dieu des forêts (que ne peut point l'Amour!)
Sous l'habit d'un chasseur avoit suivi sa Cour.
Il revient; mais à peine ébranlez dans la nuë
Les chênes d'Hercinie annoncent sa venue,
Que la Nymphé, brulant d'un desir curieux;
Hé bien l'auguste Elise approche de ces lieux.
Dieu des bois, dites-nous, dites, que doit-on croire
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire?
Parlez: l'onde se taît, les aits sont en repos.
Elle dit, & le Dieu lui répond en ces mots:

O Nymphé, qu'à jamais, pour augmenter ma flame,
L'Amour soit dans vos yeux, la vertu dans votre ame.
La Déesse aux cent voix ne nous a point flattez,
Tout ce que nous sçavons de nos felicitez,
Quand nos premiers sujets, sans travail, sans culture
Recevoient tout des mains de la seule Nature:
Tout ce qu'ont vû nos yeux, quand Cybelle & Cérés
Faisoient, jeunes encoré, admirer leurs attraits,
N'approche point, non, non, n'en soyez point surpris
Ni de notre bonheur, ni des charmes d'Elise.
Depuis qu'elle a paru dans ces heureux climats,
Sa vûë a de nos champs écarté les frimats,
Les forêts ont repris une beauté nouvelle,
Les Cieux sont plus serains & la Terre plus belle.

Ce que les clairs ruisseaux font aux humides prez ,
 La celeste rosée aux jardins alterez ,
 Les vignes aux côteaux , les arbres aux montagnes ,
 Les fruits mûrs aux vergers , les épics aux campagnes ,
 De cet Astre vivant les regards bien aimez
 Le sont , n'en doutez point , à ses peuples charmez.
 Leur bonheur semble naître & fleurit sur ses traces :
 Chaque mot de sa bouche est dicté par les Graces.
 Noble affabilité , charme toujours vainqueur ,
 Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur.
 La fière majesté vainement en murmure :
 Pour captiver les cœurs , il faut qu'on les rassure.
 Et quelle ame n'est point saisie à son aspect
 D'étonnement , d'amour , de joye & de respect :
 Soit que du haut du thrône où cent peuples l'adorent ,
 Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent ;
 Soit qu'à travers les bois & les âpres buissons
 Elle fasse la guerre aux tyrans des moissons ?
 J'ai vû , l'œil du Dieu Pan n'est point un œil profane ,
 Les Nymphes de Palès , les Nymphes de Diane ,
 Et la troupe de Flore & celle des Zéphirs
 De nos humbles pasteurs partager les plaisirs ,
 Et former avec eux un précieux mélange
 De chansons d'allegresse & de cris de loüange.
 J'ai vû la Nimphe Echo porter ces doux concerts
 Sur les monts chevelus , sur les rochers deserts.
 Non , cette majesté n'est point d'une mortelle :
 Nous la reconnoissons , c'est Diane , c'est elle ,

Voilà ses yeux, ses traits, sa modeste fierté,
Dans son air, dans son port tout est Divinité.
Ah, vivez! Ah, regnez, Déesse secourable!
Jetez sur votre peuple un regard favorable:
Recevez nos tributs: exaucez nos souhaits:
Faites regner sur nous l'abondance & la paix.
Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes,
L'abeille dans les airs, le poisson dans les ondes,
Votre nom, vos bienfaits, source de nos ardeurs,
Vivront; toujours chers, dans le fond de nos cœurs.
Voilà quel est de tous le sincère langage:
Je vous en dis beaucoup: j'en ai vû davantage.
Ainsi parla le Dieu des pasteurs & des bois.
La Nymphé à ce discours joignit ainsi sa voix:
Votre récit charmant est pour moi, Dieu champêtre,
Ce qu'est au voyageur l'Aurore qu'il voit naître,
Ou ce qu'aux animaux de la soif tourmentez,
Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentez.
Elise est dans mon cœur dès sa plus tendre enfance,
J'étois moi-même aux Cieux le jour de sa naissance,
Quand les Dieux immortels au milieu des festins
Par la joye assemblez, réglèrent ses destins.
De l'Olympe éternel les barrières s'ouvrirent,
Des nuages errans les voiles s'éclaircirent;
Et Jupiter assis sur le trône des airs,
Ce Dieu, qui d'un clin d'œil ébranle l'Univers,
Et dont les autres Dieux ne sont que l'humble escorte,
Leur imposa silence, & parla de la sorte:

Ecoutez, Dieux du Ciel. Les tems sont accomplis.
Elise vient de naître, & nos vœux sont remplis.
Voici le jour heureux, marqué des destinées,
Pour un ordre nouveau de siècles & d'années,
Où Thémis & Vesta relevant leurs autels
Doivent ressusciter le bonheur des mortels.
Chez eux vont expirer la discorde & la guerre.
Un printems éternel regnera sur la terre :
Les arbres émaillez des plus riches couleurs
Porteront en tout tems & des fruits & des fleurs :
Les blez naîtront au sein des stériles arênes,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
Ces tems sous Jupiter non encore éprouvez,
Aux heureux jours d'Elise ont été réservez.
Faites donc à sa gloire éclater votre zele.
Elle est digne de vous : montrez-vous dignes d'elle.
Il dit : & tous les Dieux, l'un de l'autre jaloux,
Lui firent à l'envi leurs présens les plus doux.
Cybelle lui donna cette bonté féconde,
Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde.
Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur,
Versa dans son esprit l'équitable candeur,
La prudence discrete, éclairée & sincere
Et le discernement aux Rois si necessaire.
La Mere des Amours, des Graces & des Ris
A ces divins présens donna le dernier prix ;
Et dans ses moindres traits mit un charme invincible,
Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.

Que vous dirai-je enfin ? Chaque Divinité
Voulut de ses tributs entichir sa beauté.
Junon seule restoit. Quoi ? Pour cette Princesse,
Dit-elle , tout l'Olympe à mes yeux s'intéresse ,
Les dons pleuvent sur elle ; & parmi tant de biens ,
Je n'ai pu faire , ô Ciel , compter encor les miens !
Moi , l'épouse & la sœur du Maître du tonnerre :
Moi , la reine des Dieux , du Ciel & de la Terre.
Ah ! périsse ma gloire , ou faisons voir à tous
Que ces Dieux si puissans ne sont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses.
Je veux lui prodiguer mes grandeurs , mes richesses ;
Je veux que son pouvoit dans les terrestres lieux
Soit égal au pouvoit de Junon dans les Cieux.
C'est par moi que l'Hymen dès ses jeunes années ,
Unira ses destins aux grandes destinées
D'un Alcide nouveau , dont le bras fortuné
De monstres purgera l'Univers étonné.
Il verra les deux mers flotter sous son Empire ;
Et malgré cent Rivaux que la Discorde inspire ,
Pacifique vainqueur , il étendra ses Loix
Sur cent peuples fameux soumis par ses exploits.
Ainsi parla Junon : & ses divins présages
Furent dès-lors écrits dans le Livre des Ages.
C'est ainsi qu'Egerie encourageant sa voix ,
S'entretenoit d'Elise avec le Dieu des bois.
Les Oiseaux attentifs cessèrent leurs ramages :
Le Zéphire oublia d'agiter les feuillages ;

Et les troupeaux épris de leurs concerts touchans ,
Négligeant la pâture , écoutèrent leurs chants.

R O N D E A U.

EN fait d'Amour pour n'être rebuté ,
Des dons du Ciel c'est peu d'être doté.

Jadis Saturne aimoit une pucelle ,
Et , dit l'histoire , elle lui fut cruelle ,
Tant qu'il s'offrit comme Divinité.

Que fit le Dieu ? Honteux & dépité ,
Il se transforme en cheval moucheté ,
Croyant ainsi réussir au près d'Elle

En fait d'Amour.

Pas n'y manqua. Je m'en serois douté ,
Et ce qui doit sur tout être noté ,
Le cas avint au siècle de Cybelle ,
Dans l'Age d'Or. C'est la Loi naturelle ,
Jamais cheval ne s'est vû maltraité

En fait d'Amour.

A M * * *

INTENDANT DES FINANCES.

*Pour Madame * * * qui lui recommandoit le Places
d'un de ses amis.*

Ministre aussi sage qu'affable ,
Aussi généreux qu'équitable ,

Par qui le Dieu Plutus de Paris exilé ,
Doit être , ou jamais , rappelé ;
Recevez le Placet que ma main vous presente ;

Et d'une dextre bienfaisante
Mettez au bas ces mots exquis ,
Soit fait ainsi qu'il est requis.

La Justice vous le conseille
Pour l'interêt du Suppliant :

On sçait que votre esprit concilie à merveille
Et l'interêt du Prince & celui du Client.

Mais peut-être m'allez vous dire ,
Que j'en parle bien aisément :

Et que ces mots , qu'ici je vous presse d'écrire ,
Ne se prodiguent pas si liberalement.

Sansdoute , & je sçais bien , moi toute la premiere ,
Qu'on me feroit telle priere ,

Que je ne voudrois pas dire en termes précis ,
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Au Sexe féminin sied bien la négative.

Et quoique les Beutez , sur tout en ce tems-ci ,
Négligent quelquefois cette prérogative ,

L'ordre veut néanmoins que cela soit ainsi.

Mais ici c'est tout le contraire.

Ministre tant qu'il vous plaira :

Quand notre Sexe vous priera ,

L'ordre veut qu'aussitôt prompt à le satisfaire

Le Ministre réponde ainsi que le Marquis ,

Soit fait ainsi qu'il est requis.

 VERS ALLEGORIQUES

Envoyez à Monseigneur le Duc de Bourgogne dans un mouchoir de gaze, qui avoit servi à essuyer quelques larmes échappées à Madame la Duchesse de Bourgogne, au récit de l'affaire de Nimègue.

Amour voulant lever un Régiment,
Battoit la caisse autour de ses domaines.

Soins & soupirs étoient ses Capitaines.

Dards & brandons faisoient son armement.

Un Etendart lui manquoit seulement.

Il le cherchoit : quand notre jeune Alcide,

Victorieux du Batave timide,

Lui dit : Amour, obéis à mes Loix,

Va de ma part trouver Adélaïde,

Entretien-la de mes premiers exploits :

Cours à ses pieds en remettre l'hommage.

Vole, & revien. Le Dieu fait son message.

En lui parlant, il voit couler soudain

Des pleurs mêlez de tendresse & de joye,

Prix du vainqueur, qu'une soigneuse main

Va recueillir dans un drapeau de soye.

Amour sourit, & le mettant à part,

Bon, bon, dit-il, voilà mon étendart.

Sous ce Drapeau Caporaux ni Gendarmes,

Tours ni remparts, rien ne m'arrêtera.

Et par hazard quand il me manquera,

J'ai

J'ai ma ressource en ses yeux pleins de charmes :
 Notre Héros souvent leur donnera
 Sujets nouveaux à de pareilles larmes.

B I L L E T

A M O N S I E U R D U C H E .

*Qui m'avoit envoyé des Vers qu'il avoit faits étant
 malade.*

Est-ce la Fièvre, est-ce Apollon,
 Qui t'inspire ces sons Attiques,
 Dignes d'être écoutés sur le sacré Vallon ?
 Non, ce ne sont point là les songes fantastiques
 Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau déréglé,
 De spectres, de lutins & de monstres troublé.
 Mais cependant, Ami, quelle peur enfantine
 Te fait désapprouver cette écorce divine,
 Dont l'Atlantique bord fit présent aux humains ?
 Quoi, toujours résister aux dons de la Nature ?
 Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains ;
 Et de tes maux par choix te rendre la pâture ?
 Prends y garde, croi-moi, le péril est pressant.
 La fièvre est comme un loup cruel & ravissant,
 Qui vers les antres sourds traîne un agneau timide,
 Et des coups de sa queue hâtant ses pas retifs,
 Devance le Berger & le dogue intrépide
 Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.

Bientôt le Ravisseur tout palpitant de joye,
 Au fond d'un bois obscur dévorera sa proye.
 Préviens un sort si triste, & par de prompts efforts,
 Résou-toi de chasser cette humeur léthargique,
 Qui peut-être pourroit par quelque fin tragique,
 Que sçai-je ? dévorer & l'esprit & le corps.

V E R S

Pour mettre au bas du Portrait de Mr. Despréaux.

LA vérité par lui démasqua l'artifice,
 Le faux dans ses Ecrits par tout fut combattu :
 Mais toujours au mérite il sçut rendre justice,
 Et ses Vers furent moins la Satire du Vice,
 Que l'Eloge de la Vertu.

V E R S

Envoyez à M. l'Abbé de CHAULIEU,

*Pour servir de Réponse à une Lettre, dans laquelle
 il m'exhortoit à ne point sacrifier la Philosophie
 aux Finances.*

PAR tes conseils & ton exemple
 Ce que j'ai de vertu, fut trop bien cimenté.
 Cher Abbé, dans la pureté
 Des innocens banquets du Temple,
 De raison & de fermeté

J'ai fait une moisson trop ample ,
 Pour être jamais infecté
 D'une sordide avidité.

Quelle honte , bon Dieu ! Quel scandale au Parnasse ,
 De voir l'un de ses Candidats
 Employer la plume d'Horace

A liquider un compte ou dresser des états !
 J'ai vû , diroit Marot , en faisant la grimace ,
 J'ai vû l'Eleye de Clio ,
Sedentem in telonio.

Je l'ai vû calculer , nombrer , chiffrer , rabattre ,
 Et d'un produit au denier quatre
 Discourir mieux qu'Amonio.
 Dure , dure plutôt l'honorable indigence ,
 Dont j'ai si long-tems essayé.

Je sçais quel est le prix d'une honnête abondance ,
 Que suit la joye & l'innocence ;
 Et qu'un Philosophe étayé
 D'un peu de richesse & d'aifance ,
 Dans le chemin de sapience
 Marche plus ferme de moitié.
 Mais j'aime mieux un Sage à pié ,
 Content de son indépendance ,
 Qu'un Riche indignement noyé
 Dans une servile opulence ,

Qui sacrifiant tout , honneur , joye , amitié ,
 Au soin d'augmenter sa finance ,
 Est lui-même sacrifié

A des biens dont jamais il n'a la jouïſſance.
 Nourri par Apollon , cultivé par tes ſoins ,
 Cher Abbé , ne crain pas que je me timpaniſe

Par l'odieuſe convoitiſe
 D'un bien plus grand que mes beſoins.
 Une ame libre & dégagée
 Des préjugez contagieux ,
 Une fortune un peu rangée ,
 Un corps ſain , un eſprit joyeux ,
 Et quelque Proſe mélangée
 De Vers badins ou ſérieux ,
 Me feront trouver l'apogée
 De la felicité des Dieux.

C'eſt par ces maximes , qu'ignore
 Tout riche , Juif , Arabe ou More ,
 Que j'ai ſçu plaire dès long-tems
 A des Proteſteurs que j'honore :
 Et c'eſt ainſi que je prétens
 Trouver l'art de leur plaire encore.
 C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois ,
 Que le gentil Maître François
 Appelle Pantagruéliſme ,
 Qu'à Neuilli La Fate & Sonnin
 Puiſent cet enjoûment benin
 Qui compoſe leur Atticiſme.
 Abbé , c'eſt-là le Catéchiſme
 Que les Muſes m'ont enſigné :
 Et voilà le vrai Quiétiſme
 Que Rome n'a point condamné.

V E R S.

Envoyez à une Demoiselle le jour de St. Denis, sa fête.

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
 La charité fervente & le zèle exemplaire
 Du Saint & célèbre Patron,
 Dont on vous a donné le nom.

Nos Climats à sa gloire ont servi de théâtres,
 Son zèle y renversa le culte des Payens :
 Mais vos yeux font plus d'Idolâtres
 Qu'il ne fit jamais de Chrétiens.
 Et j'admire la Providence

D'avoir en divers tems placé votre naissance :
 Car si l'on vous eût vû vivans en même lieu,
 On eût perdu le fruit de ses soins charitables ;
 Vous eussiez fait donner aux Diables
 Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

V E R S.

*Envoyez à S. E. Madame la Comtesse B*** le jour
 de sa naissance.*

CE n'est pas d'aujourd'hui que Messieurs les Poëtes
 Sont en possession de penser de travers.
 La rime quelquefois couvre bien des sornettes.
 Mais de prétendre dans leurs vers,

Que de Vénus l'Amour ait tiré sa naissance,
 L'Amour à qui les Dieux doivent tous leur essence,
 Qui du Cahos lui-même a tiré l'Univers ;

C'est pousser trop loin la licence.

Un jour ce Dieu, piqué de leurs propos légers,
 Dit : je veux les guerir de cette extravagance :

Et je prétens à cet effet

Former une Beauté que tout le monde adore,
 Qui soit à leur Vénus semblable trait pour trait,
 Et même plus aimable encore.

Aussitôt dit, aussitôt fait,

Et dans le même instant naquit Eléonore.

Dès que l'on vit briller ses yeux,

Tous les Dieux de Paphos délogeant sans trompette,
 S'en vinrent habiter ces lieux.

Et même les Amours plièrent la toilette
 Avec ce que leur Mere eut de plus précieux.
 Sa Rivale en a fait emplette.

Les cœurs, à ce qu'on dit, ne s'en trouvent pas mieux.

Et la pauvre Vénus n'a plus d'autre parure

Que quelques vieux manteaux pendus à son crochet,

Ou quelque mauvaise guipure,

Qu'Elle ramasse à l'aventure

Dans les Opéras de Danchet.

E P I G R A M M E.

Longepierre le Traducteur,
 De l'Antiquité Zélateur,

Imite les premiers Fideles,
 Qui combattoient jusqu'au trépas
 Pour des veritez immortelles,
 Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.

I D Y L L E.

E Chappé du tumulte & du bruit de la ville,
 Muse, je te retrouve en ce champêtre azile,
 Où dans la liberté que tu m'y fais choisir,
 Tu viens me demander compte de mon loisir.
 Il est vrai qu'avec toi dans ces plaines fleuries
 J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;
 Mais pardonne aujourd'hui , si des charmes plus doux
 T'enlèvent un tribut dont ces bords sont jaloux.
 J'y vois de toutes parts , prodigue en ses largesses,
 Cybele à pleines mains répandre ses richesses ;
 De ses bienfaits nouveaux ces arbres sont parez,
 D'une herbe verdoyante elle couvre nos prez.
 Cérès suit son exemple, & de ses dons propices
 Sous la même couleur déguise les prémices.
 Et Bacchus cultivant ses thyrses reverdis,
 N'ose encor à nos yeux étaler ses rubis.
 L'émail riche & brillant que nos champs font éclore,
 N'est encor réservé qu'au triomphe de Flore ;
 Soit par reconnoissance , & pour prix des présens,
 Dont la main de Cybele orna les jeunes ans ;

Ou soit que le Zéphir par quelque heureuse adresse,
 Ait obtenu ce don de la bonne Déesse.
 Car ce Dieu caressant plaît par ses privautez,
 Et se donne souvent d'heureuses libertez.
 On lui pardonne tout, caprices, inconstance :
 Aujourd'hui même encor, si j'en crois l'apparence,
 Deux jeunes Déitez, objets de ses soupirs,
 Partagent à la fois ses soins & ses plaisirs :
 Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on soupçonne,
 Sous les habits de Flore il déguise Pomone.
 C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts
 Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs.
 De la sœur de Progné la voix flateuse & tendre
 Dans ces paisibles lieux seule se fait entendre.
 Heureux, si bien souvent ses accords enchanteurs
 Ne réveilloient l'Amour assoupi dans les cœurs !
 A sa voix les amans renouvellent leurs plaintes,
 Ils sentent ranimer leurs desirs & leurs craintes.
 L'un, outré du mépris qu'on fait de ses amours,
 Appelle vainement la mort à son secours :
 L'autre, témoin des feux d'une infidelle amante,
 Exhale en vains sermens sa colere impuissante.
 Qui pourroit épuiser les songes déreglez,
 Les fantômes trompeurs dont leurs sens sont troublez,
 Quand le sang allumé d'un feu qui l'empoisonne,
 Au retour du printems dans leurs veines bouillonne ?
 Jadis nos sens plus vifs dans la saison des fleurs
 Se sentoient excitez par les mêmes chaleurs,

Mais de trente printems la sagesse escortée
 De jour en jour s'oppose à leur fougue indomptée.
 Pour ceux de qui l'Eté fait meurir la raison,
 Le Printems & l'Hyver sont la même saison.

C H A N S O N.

P Ar un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,
 De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix ;
 Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe.
 Ainsi je doute encor de ma félicité.
 Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un men-
 songe ;
 Mais il dura trop peu pour une vérité.

A M A D A M E

LA PRINCESSE DE CONTI.

*Sur un bruit qui s'étoit répandu que le Roi de Maroc
 étoit devenu amoureux d'Elle sur son Portrait.*

C H A N S O N.

V Otte beauté, grande Princesse,
 Porte les traits dont elle blesse
 Jusques aux plus sauvages lieux.
 L'Affrique avec vous capitule.
 Et les Conquêtes de vos yeux
 Vont plus loin que celles d'Hercule.

STANCES IRREGULIERES.

Contre les Ambitieux.

L'Astre qui partage les jours,
 Et qui nous prête sa lumière
 Vient de terminer sa carrière,
 Et recommence un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
 Le dernier an s'est écoulé,
 Celui-ci passera de même
 Sans pouvoir être rappelé.

Tout finit, tout est sans remède
 Aux Loix du tems assujetti.
 Et par l'instant qui lui succede,
 Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
 Passe pour ne plus revenir.
 La plus fertile des années
 N'a commencé que pour finir.

La même Loi par tout suivie
 Nous soumet tous au même sort.
 Le premier moment de la vie
 Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
 De tant de soins m'embarrasser ?
 Pourquoi perdre le jour qui passe,
 Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un instant peut les voir finir :
Vivons pour l'instant où nous sommes ,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable ,
Qui de la Fortune amoureux ,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des esperances douteuses
Il immole les biens présents.

Insensé ! Votre ame se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits ,
Je ne prétens pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis ,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance ;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien.
 L'avenir peut ne jamais être.
 Le présent est l'unique bien
 Dont l'homme soit vraiment le maître.

E P I T A P H E.

CI-dessous git Monsieur l'Abbé Courtois ,
 Qui mainte Dame en son tems coqueta,
 Et par la ville envoya mainte fois
 De billets doux plus d'un duplicata.
 Jean , son valet , qui très-bien l'assista ,
 Souvent par jour en porta plus de dix :
 Mais de réponse onc il n'en rapporta.
 Or prions Dieu qu'il leur doint Paradis.

S T A N C E S.

Que l'homme est bien durant sa vie
 Un parfait miroir de douleurs!
 Dès qu'il respire, il pleure , il crie
 Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs.
 Un Pédant porteur de tristesse,
 Des livres de toutes couleurs ,
 Des châtimens de toute espece.

L'ardente

L'ardente & fougueuse jeunesse
 Le met encore en pire état.
 Des créanciers, une maîtresse
 Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat.
 L'ambition le sollicite.
 Richesses, dignitez, éclat,
 Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite.
 Mauvaise humeur, infirmité,
 Toux, gravelle, goutte, pituite
 Affiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
 Un Directeur s'en rend le maître.
 Il meurt enfin, peu regretté.
 C'étoit bien la peine de naître.

E P I T A P H E.

CI git l'Auteur d'un gros livre,
 Plus embroüillé que sçavant.
 Après sa mort il crut vivre,
 Et mourut dès son vivant.

E P I G R A M M E.

EN son lit une Damoiselle
 Attendoit l'instant de sa mort.
 Un Capucin brulant de zele
 Lui dépêchoit son passeport.
 Puis il lui dit pour reconfort :
 Consolez-vous, ame fidelle.
 La Vierge est là qui vous appelle
 Dans la sainte Jerusalem.
 Dites trois fois pour l'amour d'elle ,
Domine salvum fac Regem.

C O N T E D U P O G G E .

UN Fat partant pour un voyage ,
 Dit qu'il mettroit dix mille francs
 A connoître un peu par usage
 Le monde avec ses habitans.
 Ce projet peut vous être utile ,
 Reprit un Rieur ingénu ;
 Mais mettez-en encor dix mille
 Pour ne point en être connu.

FRAGMENT D'UNE ODE.

* * * * *

France, à ces images illustres
 Reconnoi ce Roi glorieux,
 Epruvé durant tant de lustres
 Par des succès victorieux.
 Rappelle ces tems qu'on admire :
 Ces tems qui de ton ferme Empire
 Font encor l'immortel appui ;
 Où par lui la Fortune altière
 Triomphoit de l'Europe entière,
 Sans pouvoir triompher de lui.

Déjà le Rhin sur ses deux rives
 Voyoit flotter nos étendarts,
 La Sambre, la Meuse captives
 Nous abandonnoient leurs remparts.
 La terre, les vents & Neptune
 Avoient vû marcher la Fortune
 Sous nos pavillons déployez :
 Et vingt superbes Citadelles
 Voyoient encor les étincelles
 Sortir de leurs murs foudroyez.

* * * * *

P O E S I E S

EN MUSIQUE.

P R O L O G U E

D'un Opera Comique , intitulé LES
AMOURS DE PAN.

La Scène est au Parnasse. On y voit les Poètes illustres de l'Antiquité assis dans le rang des Muses. Melpomène d'un côté paroît à la tête de ceux qui se sont rendus celebres dans le genre Sublime ; & de l'autre , Thalie suivie de ceux qui ont excellé dans le Stile enjouié.

T H A L I E.

Q Uoi, la Scène toujours en proye à la tristesse,
N'a-t-elle à nous offrir que de pompeux malheurs?
Melpomène à nos yeux viendra-t-elle sans cesse
Etaler à grands cris ses tragiques douleurs?
Et le Théâtre, ami de l'allegresse,
N'est-il plus fait que pour les pleurs?
A vos jeux innocens, Mortels, je m'interesse.
Pitié, Terreur, fuyez de ces paisibles lieux.
Du Dieu Pan l'amoureuse adresse
Doit servir aujourd'hui de spectacle à vos yeux.
C'est pleurer trop long-tems la colere des Dieux.
Venez rire de leur foiblesse.

L E C H O E U R.

Thalie à nos jeux s'intéresse.

Pitié, Terreur, fuyez de ces paisibles lieux.

C'est pleurer trop long-tems la colere des Dieux,

Il faut rire de leur foiblesse.

M E L P O M E N E.

Quittez, quittez, ma sœur, une arrogance vaine.

Osez-vous comparer vos frivoles chansons

Aux nobles, aux sublimes sons

De l'heroïque Melpomène ?

T H A L I E.

Hé de grace, ma sœur, trêve de vanité.

Vivez en paix avec Thalie.

Vous sçavez que vingt fois elle a déconcerté

Par une agréable folie

Votre ennuyeuse gravité.

M E L P O M E N E.

Ma voix ressuscite la gloire

Des plus antiques demi-Dieux,

Et je consacre la memoire

De ceux qui brillent à nos yeux.

T H A L I E.

Vos chants par leur lugubre accord

Fatiguent souvent leur oreille.

Ma flute par fois les réveille,

Et votre lyre les endort.

M E L P O M E N E.

Croyez-vous posséder un talent fort utile,
Pour sçavoir rite à tout propos?

T H A L I E.

Vous imaginez-vous qu'il soit si difficile
De faire dormir les Héros?

M E L P O M E N E.

De lauriers immortels je couronne leurs têtes.

T H A L I E.

Je sçai les délasser par d'agréables fêtes.

M E L P O M E N E.

Je vante leurs exploits.

T H A L I E.

J'amuse leurs loisirs.

M E L P O M E N E.

Je prends soin de leur gloire.

T H A L I E.

Et moi de leurs plaisirs.

M E L P O M E N E.

Je m'étonne qu'une Déesse
Des vapeurs de l'orgueil se laisse empoisonner.
L'amour-propre est une foiblesse,
Qu'aux aveugles mortels on doit abandonner.

T H A L I E.

Ne vous y trompez pas. Jupiter, notre pere,
De son orgueil nous fit présent.
L'amour-propre au Parnasse est un vice ordinaire.

D I V E R S E S.

81

Mais le mien est vif & plaifant,
Et le vôtre est sombre & fevere.

M E L P O M E N E.

Vous êtes ma cadette, & le rang entre nous
Doit me donner quelque avantage.

T H A L I E.

Si je fuis plus jeune que vous,
Ne vous étonnez pas fi je plais davantage.

M E L P O M E N E.

Apollon porte ici fes pas,
Et fes attrêts bientôt vont regler nos débats.

A P O L L O N.

Muses, c'en est assez. Finiffez des querelles
Qui profanent en vous le titre d'Immortelles.
De jaloufes rumeurs le Parnasse agité
Aux mortels chaque jour offre assez de quoi rire,
N'apprêtez point encor à leur malignité
De nouveaux fujets de Satire.

Que Thalie en faveur des Héros & des Rois
Respecte Melpoméne & fes antiques droits.
Et vous, qui présidez au cothurne tragique,
Laissez à votre Sœur cueillir quelques lauriers :
Vous aurez votre tour, quand l'hiver pacifique
Aura ramené nos Guerriers.

Disciples renommez des Filles de mémoire,
Chantez ; délassiez-vous des vos travaux fameux.

Moissonnez dans le Champ des Plaisirs & des Jeux,
Après avoir semé dans le Champ de la Gloire.

Chantez , réunissez vos voix,
Essayez d'accorder la Lyre & le Hautbois.

A P O L L O N , M E L P O M E N E , T H A L I E .

Chantez , réunissez vos voix ,
Essayez d'accorder la Lyre & le Hautbois.

Entrée des Muses & des Poètes.

C H A N S O N D' A N A C R E O N

De pampres ornons notre tête,
Au Dieu du Vin soyons constans.
Les plaisirs que Bacchus apprête,
Sont les plaisirs de tous les tems.

Par lui la brillante Jeunesse
Entretient ses vives couleurs:
Et la paresseuse Vieillesse
Reprend ses premières chaleurs.

De pampres ornons notre tête,
Au Dieu du Vin soyons constans.
Les plaisirs que Bacchus apprête,
Sont des plaisirs de tous les tems.

L E C H O E U R .

Chantons , réunissons nos voix ,
Essayons d'accorder la Lyre & le Hautbois.

Tous deux.

C'est vous , qui partagez avec moi cet honneur.

P I C.

Cuistres soumis à ma ferule ,
Chantez la gloire de mon nom.

G O L A S S E.

Choristes de saint Paul , célébrez mon renom ,
Qu'il vole par delà les Colomnes d'Hercule ,

Entrée de Cuistres & d'enfans de Chœur.

DESCHARS *aux deux Auteurs.*

Arrêtez , petits Mirmidons.

De votre vanité reglez mieux la mesure ,
Et sçachez que , sans ma figure ,
Votre maigre Opera , tout farci de lampons ,
Eût paru plus glacé que la Mer des Lapons.

Le Peuple dans mes deux visages ,
Vous a reconnus trait pour trait :
Et vous ne devez ses suffrages
Qu'à ce symbolique portrait.

B A B E T D U F A U R.

Je ne suis point d'humeur chagrine ,
Et l'orgueil n'est pas mon défaut.
Mais on sçait qu'avant l'Arlequine
L'Auditeur bâilloit assez haut.

Cessez donc de crier merveille
Sur votre Opera d'aujourd'hui.

Si chacun en ôtoit ce qui peut être à lui,

Vous montreriez le cul , comme fit la corneille ,
Qui se paroît du plumage d'autrui.

Tous quatre ensemble.

Mais quel objet , ô Ciel ! Quel surprenant mystere !

Quoi, des Esprits en plein midi !

D E S C H A R S.

Je tremble.

B A B E T.

Je frémis.

C O L A S S E.

J'ai peur , quoique hardi.

P I C.

La crainte me sert de clystere.

D E S C H A R S.

Ha , Monsieur l'Aumônier, prenez votre Missel ,
Et conjurez ce spectre à nos yeux si terrible.

P I C.

Helas ! il ne m'est pas possible ,

Car je suis en péché mortel.

L'OMBRE DE LULLI à Colasse.

Tremble , malheureux plagiaire.

C'est l'Ombre de Lulli qui paroît à tes yeux.

Je viens revendiquer les vols audacieux

Que tu m'as osé faire.

Et toi , crains un revers fatal ,

Rimeur enorgueilli des succès de ta veine.

Ton Opera dans peu va du Palais Royal

Passer à la Samaritaine ;

Et la chaise percée est le digne cercueil

Où tomberont enfin tes vers & ton orgueil.

L E C H O E U R.

O sort fatal ! O chute affreuse !

O témérité malheureuse !

I D Y L L E.

Pour les Demoiselles de Saint Cyr.

Fuyez loin de ces lieux , profanes voluptez.
Malheureux à jamais ceux que vous soumettez
A votre funeste puissance !

Ne nous étalez point vos charmes dangereux.

Ce séjour est l'azile heureux

Du repos & de l'innocence.



Ici les frivoles desirs

Ne mêlent point à nos plaisirs

L'impatience & la tristesse.

Nous ne redoutons point l'ennui :

Et chaque jour voit avec lui

Resusciter notre allegresse.



Quelle main nous a fait ces jours délicieux ?

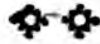


Quelle Divinité nous rassemble auprès d'elle ?



J'en reconnois les rayons glorieux.

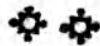
Tout



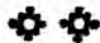
Tout est ici guidé par cet Astre fidele.



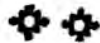
C'est la Vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.



D'un seul de ses regards Elle embellit ces lieux.



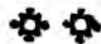
Sa bonté chaque jour pour nous se renouvelle.



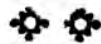
Celebrons à jamais ses bienfaits précieux.



Peut-on lui refuser un amour éternelle ?



Chantons. C'est la Vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.



L'astre du jour sortant de l'onde,
Répand également sa lumière féconde
Sur les palais des Rois & les toits des Bergers.
Telle du sein brillant d'une Cour qu'elle éclaire,
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire
Eclairer nos humbles vergers.

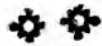


Elle soutient notre jeunesse.
Dans les routes de la sagesse
Nos pas sont par elle affermis.
Des Vices enchanteurs elle confond l'adresse;

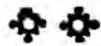
Et son exemple instruit notre foiblesse
A triompher de leurs traits ennemis.



Sans elle quelle main eût conduit notre enfance ?
Nous serions des troupeaux sans guide & sans défense
Au milieu des loups furieux.



Le monde eût infecté notre foible innocence
De son venin contagieux.



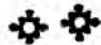
Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux ,
L'orgueil ou l'aveugle licence
De notre pureté seroient victorieux.



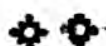
O Vertu , de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours ,
Conduisez-nous sans cesse ,
Protegez-nous toujours.



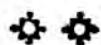
Fasse le juste Ciel qu'avec des traits de flamme
Dans tous les cœurs votre nom soit écrit !
Puissent tous les mortels vous cherir dans leur ame
Autant que le Ciel vous cherit !



Qu'à jamais le souverain Etre
Vous fasse un destin glorieux !
Et puisse le Soleil à nos yeux disparaître
Avant que vous cessiez de paroître à nos yeux !



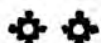
Nous benissons votre présence.



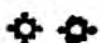
Nous cherissons votre assistance.



Sans vous nos plus beaux jours seroient de tristes nuits.



Vous changez en plaisirs nos plus mortels ennuis.



O Vertu , de qui la tendresse

Prend soin du bonheur de nos jours ,

Conduisez-nous sans cesse ,

Protegez-nous toujours.

C A N T I Q U E.

LA gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'Univers entier doit occuper le zele.

Mais sur tous les humains qui vivent sous les loix ,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste & sainte,

Formidable aux audacieux ;

Sion, séjour délicieux ,

C'est Toi, c'est ton heureuse enceinte

Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire !

Mont sacré, notre unique espoir,

Où Dieu fait regner la victoire,
Et manifeste son pouvoir !

Cent Rois liguez pour nous livrer la guerre,
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts.

Ils ont vû nos sacrez ramparts.
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipitez au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.
Il parle : & nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglez par l'erreut,
Leurs soldats consternez d'horreur,
Leurs vaisseaux submergez & brisez par la foudre :
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sçauroit troubler les Loix inviolables,
Qui fondent le bonheur de ta sainte Cité,
Seigneur, Toi-même en as jetté
Les fondemens inébranlables.

Au pied de tes autels humblement prosternez
Nos vœux par ta clémence ont été couronnez.

Des lieux chers où le jour prend naissance,
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'Univers révere ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits , celebrons la justice

Du Souverain de l'Univers.

Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers ;

Qu'avec nous la terre s'unisse :

Que nos voix pénètrent les airs.

Elevons jusqu'à lui nos cœurs & nos concerts,

Vous , Filles de Sion , florissante jeunesse ,

Joignez-vous à nos chants sacrez.

Formez des pas & des sons d'allégresse

Autour de ces murs révérez.

Venez offrir des vœux pleins de tendresse

Au Seigneur que vous adorez.

Peuple , de qui l'appui sur sa bonté se fonde ,

Allez dans tous les coins du monde

A son Nom glorieux élever des autels.

Les siècles à venir béniront votre zèle ;

Et de ses bienfaits immortels

L'Eternel comblera votre race fidelle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans.

C'est notre Dieu , c'est notre Pere ,

C'est le Roi que Sion révere.

De son regne éternel les glorieux instans.

Dureront au-delà des siècles & des tems.

S O N N E T.

Sur la Grace.

D'Un pere infortuné portant le châtiment ,
Tout homme est aux Enfers soumis dès sa naissance ,

Si la Grace ne vient terrasser leur puissance ,
Unie aux saintes eaux du premier Sacrement.

L'arbitre franc & libre à pecher seulement ,
Devient libre par elle à suivre l'innocence ;
Et méritant pour nous , elle nous récompense
Du bien , dont nos efforts ne font que l'instrument.

Mais si l'ame , sans elle à perir condamnée ,
Ne sçauroit meriter qu'elle lui soit donnée ,
Dois-je donc m'endormir , ou me desesperer ?

Non. Sans la meriter tous ont droit d'y prétendre.
Elle est le prix du sang qu'un Dieu voulut répandre ;
Et c'est déjà l'avoir que de la desirer.

Fin des Poësies diverses.

LE
FLATTEUR,
COMEDIE,

Représentée pour la premiere fois en
Prose au mois de Decembre 1696.

Et nouvellement mise en Vers.

ACTEURS.

CHRISANTE, *Vieux Gentilhomme fort riche.*

ANGELIQUE, *Fille de Chrisante.*

DAMON, *Amant d'Angelique.*

PHILINTE, *Flatteur.*

JUSTINE, *Suivante d'Angelique.*

AMBROISE, *Ancien domestique de Chrisante.*

FRANCISQUE, *Valet de Philinte.*

UN LAQUAIS.

La Scène est chez Chrisante.

P R E F A C E.

LE Poëme Dramatique n'est autre chose qu'une imitation de la nature considerée dans les mœurs des hommes, & renfermée dans les bornes d'une action. Mais comme les loix de la société ont établi des differences considerables parmi les personnes, celles de la Poësie ont dû établir les mêmes différences dans la maniere de les faire agir & de les faire parler. De-là vient le peu de ressemblance qu'il y a entre le stile de la Tragédie qui n'admet que les Rois & les grands Personnages, & celui de la Comédie, qui n'imité que des personnes communes & des actions ordinaires.

On voit assez par-là ce qui a obligé quelquefois nos meilleurs Poëtes à recourir au langage de la prose, qui paroît en effet le plus naturel & le plus accommodé à la qualité des personnes que la Comedie représente. Mais comme parmi ces personnes mêmes, le rang, l'éducation & les interêts forment d'autres differences presque infinies, on ne peut pas dire que le même stile soit toujours également propre à les bien représenter, & c'est pour cela que les mêmes Poëtes se sont servi d'un langage plus soutenu lorsqu'ils ont eu des actions plus sérieuses à décrire, ou des personnes plus importantes à faire parler.

Il suffit de lire leurs ouvrages pour juger des raisons qu'ils ont eues d'en user ainsi, & il est aisé de sentir à quel point certaines Comédies paroîtroient forcées si elles étoient en vers, & combien certaines autres perdroient de leur prix si elles étoient écrites en prose. Car on peut dire qu'il est des vers à l'égard de la prose, comme de la musique à l'égard des vers. Ils arrêtent une déclama-

tion qui doit courir, mais ils soutiennent celle qui doit marcher plus gravement; & quoiqu'un Auteur Comique, qui fait son métier, soit obligé le plus souvent de rompre à dessein la cadence de ses vers, & d'en exténuer la force & l'harmonie, il ne laisse pas de leur rester encore une sorte de dignité, qui donne tout un autre relief que la prose, à une action réglée, & à des personnages au-dessus du commun.

Quoique je fusse fort jeune quand je donnai la première fois au Public la Comédie du Flatteur, je ne laissai pas de concevoir, aussi bien que plusieurs de ceux qui l'ont le plus approuvée, qu'elle étoit du genre de celles qui doivent être écrites en vers: mais j'étois alors si novice dans le métier de la versification, que le desespoir d'y réussir m'empêcha de l'entreprendre. Je crus donc que c'étoit assez pour moi d'avoir fait en prose une Pièce raisonnable, sans entreprendre un second travail au-dessus des forces que je me connoissois alors. Cependant l'ayant reluë depuis dans le dessein de la faire imprimer avec mes autres Poësies, j'ai compris qu'en la tournant en vers, je pourrois la rendre plus digne d'être présentée au Public, & j'ai continué mon entreprise avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle m'a donné lieu non seulement de corriger diverses expressions négligées ou impropres que j'y avois laissées; mais encore de jeter dans plusieurs endroits une vraisemblance & un feu qui leur manquoit dans la prose. J'espère donc que ma peine ne sera point perduë, & que le lecteur me sçaura quelque gré du tems que j'ai employé à perfectionner un ouvrage qui attaque le plus dangereux de tous les vices, & pour le malheur du genre humain, le plus à la mode & le mieux récompensé.



L E
FLATTEUR,
 COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.



U O I tout de bon , Madame ? Une
 paix bien sincère
 Réunit à la fin Damon & votre Pere ?

ANGELIQUE.

Oüi , Justine.

JUSTINE.

Et tous deux arrivent de la Cour
 Résolus d'achever votre hymen dès ce jour ?

ANGELIQUE.

Dès ce jour.

JUSTINE.

Et Damon vous mande ce prodige,
 Lui-même ? En propres mots ?

En propres mots , te dis-je.

J U S T I N E .

Par ma foi , ce discours me plaît fort : & voilà
Un brave homme de Pere. Il est par ci par là
Quelquefois un peu fou , notre Monsieur Chrisante,
Et son humeur souvent est assez mal plaisante :
Mais dans le fond il est bon homme autant qu'on peut,
Et quand on sçait le prendre , on en fait ce qu'on veut.

A N G E L I Q U E .

Enfin tout est d'accord. Et pour surcroît de joye
Damon m'écrit encor par l'homme qu'il m'envoie,
Qu'enfin le Régiment qu'il avoit demandé,
Par ordre de la Cour lui vient d'être accordé.
Ainsi , débarrassé de toute inquiétude ,
Son amour desormais fait son unique étude :
Et cet heureux succès obtenu par ses soins
Me flatte d'autant plus , que je l'attendois moins
Après l'ordre d'un Pere , & l'expresse deffense
Qui m'avoit interdit jusques à sa présence.

J U S T I N E .

Pour moi , je n'ai jamais sçu par qui ni comment
Ils ont pu se broüiller : mais naturellement
Je crois qu'à rassembler toutes les apparences ,
On pourroit parier pour l'homme aux révérences.

A N G E L I Q U E .

Qui ? Philinte ?

J U S T I N E

J U S T I N E.

Et qui donc ? Votre pere aujourd'hui
 Ne consulte, n'entend, ne fréquente que lui.
 Lui seul dans la maison taille, rogne, gouverne.
 C'est l'ame, le ressort & le mobile interne
 De tout ce qui s'y fait : que diantre sçai-je, moi ?
 Voulez-vous parier une chose ?

A N G E L I Q U E.

Et bien, quoi ?

J U S T I N E.

Je pourrois par hazard me tromper ; mais je gage
 Que le drôle a son but, & qu'il vous envisage
 Comme un bien qu'il seroit ravi de confisquer
 A son très-cher ami, pour se l'hypothéquer.

A N G E L I Q U E.

Quels contes !

J U S T I N E.

Eh, mon Dieu, les yeux comme les nôtres
 Sont en fait de Flatteurs moins dupes que les autres ;
 Et je vous soutiens, moi, que votre amant transi
 A fait un pas de clerc en l'amenant ici.

A N G E L I Q U E.

Tu te trompes .te dis-je : & lui-même au contraire
 Semble être de Damon l'interprète ordinaire,
 Il me fait tous les jours l'éloge de sa foi.
 Et sans me prévenir sur tout ce que j'en voi,
 Je n'ai gueres connu d'homme dont les allures
 Semblent à cet égard plus nettes & plus pures.

LE FLATTEUR,
JUSTINE.

Je suis votre servante : & la grossièreté
D'un bon & franc bourru qui dit la vérité,
Me plairoit cent fois mieux que les douceurs polies
De tous ces Complaisans, qui, flattant nos folies,
Ne savent ce que c'est que de penser tout haut,
Et soufflent du même air le froid comme le chaud.
Malheur à tout mortel que leur langue apprivoise.
Mais votre pere vient. Non, c'est son vieux Ambroise.

S C E N E II.

ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

JUSTINE.

TE voilà, mon garçon. Comment va la santé?

AMBROISE.

Serviteur.

ANGELIQUE.

Et mon pere?

AMBROISE.

Il est encor resté...

JUSTINE.

A la Cour?

AMBROISE.

Je vous dis qu'en revenant au gîte...

ANGELIQUE.

Né bien?

JUSTINE.

Acheve donc.

A M B R O I S E.

Ho, n'allons pas si vite,
L'un après l'autre.

J U S T I N E.

Encor, veux-tu finir?

A M B R O I S E.

Tout doux,

Ma mie. A tous Seigneurs tous honneurs. Voyez-vous,
Madame est la maîtresse, & vous la chambrière.
Partant, c'est à Madame à parler la première.

A N G E L I Q U E.

Qu'as-tu fait de mon père? Est-il demeuré?

A M B R O I S E.

Non.

Mais il a rencontré là bas son factoton,
Philinte: & moi, j'ai fait trois ou quatre gambades
Pour n'être pas témoin de leurs complimens fades.

J U S T I N E.

Cet homme a résolu d'assiéger la maison.

A N G E L I Q U E.

Tu lui veux bien du mal.

A M B R O I S E.

Elle a morbleu raison.

Je suis de son avis. Ces diseurs de fadaïses,
Qui chatouillent les gens pour les faire bien aises,
Ne sont bons qu'à noyer; c'est moi qui vous le dis.
Je n'ai pas le discours éloquent; mais mordi,
J'ai le cœur bien placé: je suis un honnête homme;
Et je m'appelle Ambroïse. Un chacun vaut sa somme.
Et basta.

LE FLATTEUR,

ANGELIQUE.

C'est assez. On entre dans la cour.

C'est mon pere lui-même.

S C E N E I I I.

ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE,

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

AH, ma fille, bon jour.

Comment se porte-t-on ici ?

ANGELIQUE.

Fort bien, mon pere.

Vous voilà quitte enfin de la Cour ?

CHRISANTE.

Je l'espere.

Voici notre très-cher, que j'ai vû devant tous.

PHILINTE.

J'aurois eu grand regret d'arriver après vous.

CHRISANTE.

Ah !

PHILINTE.

Quel bonheur pour vous, Monsieur ! Quelle fortune,
 Après le long ennui d'une absence importune,
 De vous revoir ici, dans votre appartement ;
 Et d'y pouvoir jouir de l'entretien charmant
 D'une fille aussi sage, aussi douce, aussi belle,
 Aussi parfaite en tout, que cette Demoiselle !

CHRISANTE.
Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Justine? O quel air sérieux!

Regardez-nous un peu. Malepeste, quels yeux!
Monsieur, voilà la fille, ou je me donne au diable,
La plus vive de France & la plus raisonnable.

CHRISANTE.

D'accord; mais en revanche, elle a trop de caquet.
Il faut la mettre avec cet autre perroquet.
Quand ils jafent ensemble, on entendroit à peine
Sonner le carillon de la Samaritaine.

PHILINTE *éclatant de rire.*

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment?

PHILINTE.

Ha, ha.

CHRISANTE.

Plait-il?

PHILINTE.

Ha, ha.

Où diantre trouvez-vous ces comparaisons-là?

CHRISANTE.
Le mot...

PHILINTE.

Laissez-moi rire un peu, je vous supplie.

CHRISANTE.

Vous trouvez donc?

LE FLATTEUR,

PHILINTE.

Comment, morbleu ? Cette saillie
Vaut mieux qu'un apophthegme, & vient très-à-propos.

AMBROISE *à part.*

Hom, le bon enjoleux.

CHRISANTE.

Ce sont de petits mots
Qu'on trouve en son chemin .. & dont la métaphore ..
Me vient sans y songer ... comme la barbe.

PHILINTE *tirant ses tablettes.*

Encore ?

Ah parbleu, celui-ci ne m'échappera pas.

CHRISANTE.

Vous écrivez cela ?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Le Judas !

CHRISANTE.

Je ne sçai pas d'où vient, mais avec lui, me semble,
J'ai plus d'esprit qu'avec tous les autres ensemble.

PHILINTE.

Ma foi, de vos bons mots, un Auteur réjoui
Feroit un excellent Chrisantiana.

AMBROISE *à part.*

Oùï.

Ce seroit un beau livre.

CHRISANTE.

Hai, hai.

JUSTINE à *Angelique.*

La kytielle
Plait assez au bon homme.

P H I L I N T E.

O ça, Mademoiselle,
Parlons sans flatterie, avez-vous vû jamais
Un teint plus vif, un air plus reposé, plus frais
Que celui que Monsieur montre sur son visage ?
Imagineroit-on qu'il a fait un voyage ?
Et ne semble-t-il pas voir un jeune Seigneur,
Qui sort tout parfumé des mains de son Baigneur ?

C H R I S A N T E.

J'ai donc bonne couleur ?

P H I L I N T E.

Il faudroit vingt saignées
Pour vous pâlir. Je crois, pour moi, que vos années
Vont en rétrogradant ; & plus vous avancez
En âge, sur mon Dieu plus vous rajeunissez.

C H R I S A N T E.

Il est vrai que je suis d'une pâte assez bonne.
Et pourtant certains sots parlant à ma personne,
Sous ombre que j'étois Cornette à Saint Godard,
S'en viennent tous les jours me traiter de vieillard.

P H I L I N T E.

Le beau raisonnement !

C H R I S A N T E.

Angelique, Justine,
Qu'on nous fasse diner. Allez.

SCENE IV.

CHRISANTE , PHILINTE , AMBROISE.

PHILINTE.

Quand j'examine
Cet adorable objet , il me souvient toujours
D'une Sœur qui faisoit le bonheur de mes jours ,
Et de qui la beauté passoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'est pas mal faite , au moins , notre Angélique.

PHILINTE.

C'est votre vrai portrait Et depuis quelque tems
Je l'ai fait remarquer à quantité de gens.
C'est une ressemblance aussi juste , aussi rare ...

AMBROISE *à part.*

Oùi , comme d'une étrille avec une guitare.

CHRISANTE.

Eh ?

AMBROISE.

Je ne parle pas.

PHILINTE.

Une chose , pour moi ,
Que j'admire toujours , c'est ce je ne sçai quoi ,
Cet air de qualité , ce feu d'esprit qui brille ,
Qui distingue d'abord toute votre Famille.
J'ai peine à m'expliquer : mais on s'en apperçoit
Jusqu'aux moindres enfans ; & vous touchez au doigt.

Ce qu'ils feront un jour quand l'âge & votre exemple
 Feront germer en eux une moisson plus ample.
 Et je fus hier au soir deux heures environ
 Avec votre cadet, notre petit Baron :
 Vous ne croiriez jamais les réponses jolies ,
 Les petites raisons, les petites folies
 Dont il nous entretint. Il faut voir , par plaisir,
 Ses thèmes. Dieu me damne , on ne sçauroit choisir
 De ceux du Précepteur, ou des siens.

CHRISANTE,

C'est pour rire...

PHILINTE.

Non, la peste m'étouffe : & ce n'est pas trop dire.
 Mon Dieu, l'aimable enfant, l'aimable enfant !

AMBROISE *à part.*

Fort bien.

Il est bégue, & bossu.

CHRISANTE.

Que chantes-tu là ?

AMBROISE.

Rien.

PHILINTE.

Mais ma foi, le bon sang dans les enfans opère.
 Et l'on voit bien qu'il est le vrai fils de son Père.

CHRISANTE.

Ah point du tout.

PHILINTE.

Mais non : Je parle ingénûment.

Vous sçavez que je dis assez mon sentiment.

Je ne suis point flatteur.

LE FLATTEUR,

AMBROISE *à part.*

Oh non. Le bon Apôtre!

PHILINTE.

Parmi bien des défauts, & j'en ai plus qu'un autre,
 Mon unique vertu, c'est d'être un franc Gaulois.
 Je n'ai point, comme on dit dans notre vieux patois,
 Le don de ménager les choux avec les chèvres,
 Et mon cœur, comme on voit, est toujours sur mes lèvres.

CHRISANTE

Il est vrai.

PHILINTE.

Je ne fais que recueillir les voix,
 Et dirois vos défauts si je vous en sçavois.
 Mais on chante par tout la même litanie.
 Et j'étois hier encor dans une compagnie
 Où nous convinmes tous qu'il n'est point dans Paris
 De Gentilhomme orné de talens plus exquis,
 Plus leste,

CHRISANTE.

Ah.

PHILINTE.

Plus solide,

CHRISANTE.

Ah, Ah.

PHILINTE.

Plus moderé, plus doux.

Plus sociable,

AMBROISE *à part.*

Et plus dupe.

CHRISANTE.

Que diable

Marmôtes-tu tout seul ?

A M B R O I S E.

Je ne dis mot.

C H R I S A N T E.

Voilà

Des prodigalitez d'honneur . . .

A M B R O I S E.

Mais pour cela ,

Je n'en pense pas moins.

C H R I S A N T E.

Ouais , qu'est-ceci ?

A M B R O I S E.

J'enrage

Lorsque j'entens mentir avec tant de courage.

C H R I S A N T E

Comment , traître ?

A M B R O I S E.

Monsieur , quand j'en devrois mourir ,

C'est que , tenez . . . enfin je ne sçaurois souffrir

Qu'on se moque de vous avec des fariboles ,

Et je vois clairement que toutes ses paroles

Sont des brides à veaux. Je n'ai pas la façon

De m'exprimer. Je suis un malheureux garçon.

Mais j'ai de la morale ; & je fais conscience

De voir qu'à tout propos un homme vous encense ,

Et qu'il vous vienne avec des discours fatinez

Bailler de l'encensoir tout au travers du nez.

Faut-il pas quand on voit les choses que vous faites ,

Avoir le diable au corps , pour dire que vous êtes

Modéré ? Là , mettez la main sur le pourpoint.
 Nous ne sommes que trois : ne vous échauffez point.
 Je ne dis pas qu'au fond vous ne soyez bon homme ,
 Vous avez un bon cœur : j'en coviens ; mais en somme ,
 Vous êtes quelquefois un vieillard fort sanguin ,
 Fort inconsideré , fort brutal.

CHRISANTE.

Ah , coquin ,

Tu m'oses dire à moi de ces choses , en face ?

PHILINTE.

Et ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Laissez , laissez , de grace.

Je suis donc un brutal , marouffe ?

AMBROISE.

Assurément.

CHRISANTE.

Comment , belître , encore ?

PHILINTE.

Eh , mon Dieu , doucement.

CHRISANTE.

Non , non ; c'est un coquin , qui , sans nulle vergogne ,
 S'échape . . . Je suis donc un brutal , maître yvrogne ?

PHILINTE.

Ne voyez-vous pas bien que ceci n'est qu'un jeu
 Pour badiner.

CHRISANTE.

Comment badiner ?

AMBROISE.

Non , morbleu ,
 Je ne

Je ne badine point. Chacun me peut entendre ;
Et je dis toujours vrai, quand on me devoit pendre.

C H R I S A N T E.

Atten, traître, atten-moi. Je vais dans un moment
T'apprendre Allons, faquin, qu'on sorte &
Vîte. (promptement,

A M B R O I S E.

Vous me chassez, parce que je vous nomme
De vos surnoms.

C H R I S A N T E.

Ah, traître, il faut que je t'assomme.

S C E N E V.

C H R I S A N T E, P H I L I N T E.

C H R I S A N T E.

C E gueux-là me fera malade tôt ou tard,
Et je ne vis jamais de plus hardi pendar.

P H I L I N T E.

Il est vrai qu'il n'est point d'animaux plus rustiques,
Ni plus impertinens que certains domestiques.

C H R I S A N T E.

C'est tous les jours de même, il ne sçautoit durer
Sans me mettre en colere & me contrequarrer.

P H I L I N T E.

Ces petites gens-là sont bien insupportables.
Plus on les traite bien, plus ils sont intraitables.

C H R I S A N T E.

J'ai tous les jours dessein, depuis près de vingt ans,
De le mettre dehors.

LE FLATTEUR,

PHILINTE.

Il en est encor tems,

Croyez-moi.

CHRISANTE.

Ce coquin ! M'oser dire à moi-même

Que je suis un brutal !

PHILINTE.

Ha, bon Dieu, quel blasphême !

CHRISANTE.

Il me sert assez bien, s'il étoit mieux réglé.

PHILINTE.

En effet.

CHRISANTE.

Il est fou ; mais il est fort zélé.

PHILINTE.

Personne n'est parfait.

CHRISANTE.

Il tracasse, il dispose,

Il fait tout.

PHILINTE.

Il faut bien supporter quelque chose.

CHRISANTE.

Et, comme je vous dis, je serois empêché, !

A trouver un valet qui fût plus attaché.

PHILINTE.

Sans doute. Il faut garder ce garçon-là, vous dis-je ?

La charité le veut, & le bon sens l'exige.

D'ailleurs il est fidèle & des plus avisez.

Mais je vois une porte entr'ouverte. Excusez,

Votre santé pourroit en être importunée.

Les rhumatismes sont fort mauvais cette année.

C H R I S A N T E *à part.*

Voilà certainement un fort joli garçon.

Son exemple à chacun doit servir de leçon.

Bienheureux, qui pourra devenir son beau-père !

P H I L I N T E.

Maintenant tout va bien. Il seroit nécessaire

De mettre un paravent du côté que voilà.

C H R I S A N T E.

Vous êtes trop soigneux, trop bon. Laissons cela.

Vous connoîtrez un jour comment j'y suis sensible,

Et je ne mourrai pas ingrat, s'il est possible.

Or çà, vous resterez à dîner avec nous.

Damon doit s'y trouver.

P H I L I N T E.

Qui ? Damon, dites-vous ?

C H R I S A N T E.

Oùi. J'ai voulu céder aux vœux de la famille.

Nous nous sommes revus. Je lui donne ma fille.

P H I L I N T E.

Votre fille ; fort bien. J'en suis très réjoui.

à part. Hom, je n'attendois pas ce retour innoüi.

C H R I S A N T E.

J'avois de cet hymen détourné mes pensées,

Et j'ai toujours trouvé vos raisons très-sensées.

Mais de tous mes amis je me suis vû tenter.

Que diantre voulez-vous ? Je n'ai pû résister
 Aux persecutions des personnes que j'aime,
 Aux importunités de ma fille elle-même.
 Elle estime Damon : Damon en est épris.
 Dans ces affaires-là le rapport des esprits
 Est un point capital.

P H I L I N T E.

Oùi, sans doute. *à part.* Ah, j'engage !

C H R I S A N T E.

Mille exemples font voir qu'en fait de mariage
 La malediction suit ordinairement
 Le peu de sympathie.

P H I L I N T E.

Incontestablement.

C H R I S A N T E.

Et lorsque les humeurs compatissent entre elles,
 Il faut bien se passer certaines bagatelles.

P H I L I N T E.

Rien n'est plus sagement conçu ni digéré.
à part. Je crève.

C H R I S A N T E.

Ainsi je voi que j'ai bien rencontré,
 Et que vous approuvez qu'un mariage honnête...

P H I L I N T E.

Comment, si je l'approuve ? Il faudroit être bête.
 Et je vous l'aurois, moi, conseillé, tout de bon,
 Si j'avois reconnu du côté de Damon...

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

PHILINTE.

Eh oüi : certain petit langage
Me sembloit éloigner un peu ce mariage.

CHRISANTE.

Comment donc ? Quel langage ?

PHILINTE.

Eh , rien , si vous voulez.
Ce sont des mots en l'air assez mal assemblez,
Qui ne meritent pas . . .

CHRISANTE

Non , non , je suis bien aise
D'apprendre ce que c'est.

PHILINTE.

Mais c'est une fadaïse ,
Vous dis-je : & puisqu'enfin vous devez vous unir ,
Je serois indiscret de vous en prévenir.

CHRISANTE.

Ma curiosité redouble à ce mystere.
Je vous conjure encor de ne me plus rien taire.
Vous êtes mon ami ?

PHILINTE.

Je le suis ; je le doi.

CHRISANTE.

Vous devez donc n'avoir rien de caché pour moi.

PHILINTE.

Puisque vous le voulez , cet ordre m'autorise.

Aussi bien dans le fond ce n'est qu'une sottise.
 Vous sçavez que je vais dans quantité d'endroits,
 Et que Damon & moi nous nous trouvons par fois.
 En certaine maison où j'étois d'avanture,
 La conversation tomba sur la rupture
 De l'hymen d'Angelique ; & Damon dès l'abord
 Nous témoigna tout franc , qu'il s'en consoloit fort ;
 Qu'il avoit, il est vrai , cherché ce mariage
 Parcequ'il y croyoit trouver son avantage.
 Mais que cela manquant , tout n'étoit pas perdu,
 Et qu'on repareroit ce malheur prétendu :
 Qu'il avoit dès long-tems , si ma mémoire est bonne,
 Certains engagements avec une personne . . .
 Je ne me souviens pas comment il l'appella ;
 Et qu'enfin vous étiez d'une humeur . . . pour cela,
 Dispensez-moi . . .

CHRISANTE.

Non, non, l'affaire est importante,
 D'une humeur ?

PHILINTE.

Mais, mon Dieu, d'une humeur si flottante,
 Si bourruë . . . oüi bourruë, il faut le bâton.
 Enfin que vous dirai-je ? Avec ce certain ton
 Que vous lui connoissez , il nous fit votre image
 D'un air . . . Qu'est-il besoin d'en dire davantage ?

CHRISANTE.

Oüi da ? Je suis charmé de ce petit recit.
 Si bourruë ? Ah parbleu , j'en ferai mon profit.

PHILINTE.

Cela ne vous doit point chagriner, & peut-être

A-t-il lâché le mot innocemment.

CHRISANTE.

Le traître!

PHILINTE.

D'ailleurs vous sçavez bien qu'en fait de Sacrement
Ce n'est point à l'amour qu'on s'attache.

CHRISANTE.

Comment?

Dans le tems qu'il me fait parler, qu'il m'amadouë,
Qu'il paroît tout de feu pour moi?

PHILINTE.

Oüi, je l'avouë,

Le procédé n'est pas des meilleurs qu'on ait vû,
Et pour ne point mentir, il faut être pourvû
D'une Philosophie à la votre semblable
Pour passer de sang froid...

CHRISANTE.

Non fai, de par le diable,

Je ne le passe pas de sang froid. Ah, bon Dieu!
Que les hommes sont faux & doubles!

PHILINTE.

C'est le jeu

Qui se jouë à présent; on se flatte, on s'embrasse,
Et puis... le dos tourné, l'on se fait la grimace.
Le monde maintenant n'est que duplicité.
Vous êtes plein d'honneur, de foi, de probité,
Défiez-vous toujours de la vertu moderne,
Et surtout des amis que l'intérêt gouverne.

CHRISANTE.

C'est bien dit: & je vois que malgré tous nos soins,

Les hommes comme vous...

PHILINTE.

Ne parlez pas au moins
De ce que je vous dis. Je crains fort peu la haine ;
Mais je serois fâché...

CHRISANTE.

Ne foyez pas en peine.
Je suis moins imprudent qu'un autre, Dieu merci.
Il vient. Je me retire, & je vous laisse ici.

S C E N E V I.

D A M O N, P H I L I N T E.

PHILINTE.

HE bon jour, mon ami ! Bon Dieu que je suis aise
De vous revoir ici ! Comment, par parenthèse,
S'est passé le voyage ? Embrassons-nous un peu.

D A M O N.

De grand cœur.

PHILINTE.

Vous voi' à charmant. Comment morbleu ?
Cet habit semble fait pour servir de modelle.
Hé bien, je viens d'apprendre une bonne nouvelle.

D A M O N.

Quoi ?

PHILINTE.

Que vous épousez Angelique. Ma foi,
Nul n'en est, je vous jure, aussi charmé que moi,
Et d'honneur, en honneur, personne à cette affaire
Ne s'intéresse autant. Je sors d'avec son pere.

On a parlé de vous de la bonne façon ;
Et je ne m'y suis pas épargné.

D A M O N.

Tout de bon.
Trouvez-vous que son cœur par sa bouche s'exprime,
Et vous a-t-il pour moi témoigné quelque estime ?

P H I L I N T E.

Mais , oùidà : je le trouve assez de vos amis ,
Et ses discours . . . Enfin , je vous avois promis
De vous servir : J'ai fait de mon mieux ; & mes peines,
Comme vous le voyez , n'ont pas été trop vaines.

D A M O N.

Quelles graces! . . .

P H I L I N T E.

Eh si , vous vous moquez , je croi :
Quand j'agis près de lui , je travaille pour moi ;
Je vous jure ; en cela mon mérite est modique.
Vous êtes mon ami , vous aimez Angelique :
Peut-être , avec le tems , pourra-t-elle à son tour
Correspondre . . .

D A M O N.

Comment peut-être ? Son amour
Paroît-il à vos yeux moins vrai qu'à l'ordinaire ?
Et doutez-vous ? . . .

P H I L I N T E.

Eh non , ce n'est pas là l'affaire.
Qu'elle vous aime ou non , il s'agit d'épouser ,
C'est le point. Le restant doit peu vous amuser.

D A M O N.

Mais quoi ? Sur le soupçon que ce discours expose ,

Il semble qu'en secret vous sçachiez quelque chose.
 Ne faites point languir mon esprit affligé,
 Parlez. Ce pourroit-il que le sien eût changé
 Depuis la malheureuse & bizarre deffense
 Qui m'a de la revoir interdit la licence ?
 Hélas ! l'unique bien dont mon cœur soit flatté,
 Dépend , je l'avouerais , de sa fidélité :
 Et si je n'ai le cœur, que me sert la personne ?

PHILINTE.

Oh , oh , notre féal , je crois , Dieu me pardonne ,
 Que vous traitez l'amour sur le pied des Romains.
 Comment diable ? Artamène & tous ses sentimens
 N'y firent jamais oeuvre. Eh , mon cher , je vous prie,
 De ces raffinemens laissons la momerie :
 Contentons-nous toujours des objets apparens :
 Et ne devenons point nous-mêmes nos Tyrans.
 Qu'est-il besoin d'amour quand l'hymen nous assemble
 On n'en vit pas moins bien lorsque l'on est ensemble.
 Au contraire , chacun s'arrange comme il veut :
 Et quand on tient la dot , arrive ce qu'il peut.

DAMON.

Ah , mon cher , pouvez-vous me tenir ce langage ?
 Pensez-vous que ce soit l'interêt qui m'engage ?
 Non , encore une fois , je n'en veux qu'à son cœur.
 Je ne m'en défens point : je l'aime avec ardeur ,
 Et ce seroit pour moi la plus dure souffrance
 De ne devoir sa main qu'à son obéissance.

PHILINTE.

Mais vraiment , j'ignorois que vous pensiez ainsi.

Et si je l'avois sçu par mon accès ici ,
 J'aurois pu sur ce fait découvrir quelque chose.
 Entre nous , Angelique , à ce que je suppose ,
 Voudroit se marier pour sortir de prison ,
 Pour être mariée. Elle a de la raison ,
 La contrainte l'ennuye ; & dans son esclavage
 Elle songe au mari bien moins qu'au mariage.
 Ce n'est pas qu'après tout cette vocation
 Ne puisse être un effet de prédilection.
 Je pourrois me tromper : mais en tout cas , j'espère
 Qu'il me seroit aisé d'éclaircir ce mystère.
 Vous n'avez qu'à parler : commandez seulement.
 Car d'en vouloir juger par vous ; l'œil de l'Amant
 Est , comme vous sçavez , plus facile à surprendre
 Que les yeux d'un ami qui n'a rien à prétendre.

D A M O N.

Ah quel bonheur pour moi, si par quelque heureux jour
 Vous pouviez de ce doute éclaircir mon amour !
 Ce seroit m'affranchir du plus cruel supplice ,
 Et je donnerois tout pour payer ce service.

P H I L I N T E.

Badin ! Allez , allez , je fais ce que je doi.
 Gardons-nous le secret , & fiez-vous à moi.
 J'imagine un moyen de servir votre flâme ;
 Et vous sçaurez dans peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

D A M O N.

Que ne puis-je? . . .

U N L A Q U A I S.

Messieurs , on a servi.

Fort bien.

Allons. Laissez-moi faire , & ne temoignez rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE , FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

ORfus, Monsieur, tandis que dans sa galerie
Le bon Chrisante est seul à rêver, je vous prie,

Discutons un moment nos petits intérêts.

Depuis un an & plus je vous fers à mes frais,

Et pour tout entretien , gages & nourriture ,

J'ai seulement de vous reçu l'investiture

De cet honnête habit , dont vous devez l'argent.

Pour moi, j'ai de finance un besoin très urgent ,

Je vous l'avouë ; ainsi venons au fait , de grace.

Comment prétendez-vous que tout ceci se passe ?

PHILINTE.

L'impertinent ! voilà sans doute un beau sujet

Pour me tirer à part.

FRANCISQUE.

J'ai grand tort en effet .

Ecoutez , j'ai le cœur le plus noble de France ,

Quand mes appointemens me sont payez d'avance :

Mais

Mais d'abord qu'on me doit, je vous en averti,
Je suis un diable, à moins que je ne sois nanti.

PHILINTE.

Oh, tu prens bien ton tems.

FRANCISQUE.

Parbleu oüi, ce me semble.

Depuis le jour maudit que nous vivons ensemble;
Je ne vous vois encor de fonds pour subsister
Que la faveur des fots qui veulent vous prêter.
Cependant le tems court; les gens s'impatientent,
Le crédit diminuë, & les dettes augmentent.
Entr'autres, ce marchand, pour ses deux mille écus,
N'est pas homme à vouloir se payer de Phébus.
Il vous fera coffrer: & dans tous ces orages
Le dénoûment sera que je perdrai mes gages.
Finissons. Sauvez-moi la sensible douleur
De vous faire écrouier, s'il arrivoit malheur.

PHILINTE.

Paix: ne te trouble point Le riche mariage
Qu'ici depuis un mois mon adresse ménage,
Va me mettre en état de nous accommoder,
Et de marcher par tout sans rien apprehender.

FRANCISQUE.

Et, Monsieur, ce sont-là des contes de grand'mere,
Et vous vous repaissez d'une pure chimere.
Voulez-vous que Chrisante ait le cerveau perclus
Au point de s'engendrer d'un Cadet, tout au plus,
Qui ne possède rien qu'un peu de bonne mine,

Et dont il ne connoît que la simple origine.

PHILINTE.

Pauvre esprit ! C'est par-là , ne le vois-tu pas bien ,
 Que je puis à ses yeux me parer d'un grand bien ,
 Et faire , à la faveur de quelques apparences ,
 Pour des réalitez passer mes esperances ?
 Mes caresses , mes soins , ma trompeuse ferveur
 M'ont de cet homme-là sçu gagner la faveur ;
 Et je me vois en droit , quand nous sommes ensemble ,
 De lui persuader tout ce que bon me semble.
 A quoi me serviroit le talent précieux ,
 Le don surnaturel que j'ai reçu des Cieux ,
 De tourner à profit la foiblesse des hommes ?
 Tu le sçais mieux que moi , dans le siècle où nous sommes
 L'amour de la louange & l'imbecile orgueil
 De leur foible raison sont l'ordinaire écueil ;
 Et j'ai mis le grand art où je suis passé maître ,
 A les tromper par là , puisqu'ils le veulent être.
 Je sçais m'accommoder à leurs foibles divers ,
 Flatter leurs passions , encenser leurs travers.
 Sur leurs seuls mouvemens je me regle à toute heure.
 Sont-ils joyeux ? je ris. Sont-ils tristes ? je pleure.
 Et par là , sans risquer qu'un peu de bonne foi ,
 Je les mets hors d'état de se passer de moi.
 J'assujettis leurs cœurs , j'asservis leur prudence ,
 Et les enchaîne aux fers de ma condescendance.
 C'est ainsi qu'un esprit adroit & penetrant
 Sçait mettre en intérêt la sottise d'un Grand ;

Et cette unique porte, aujourd'hui si commune,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.

Du métier que je fais, tu vois quel est le fruit,
Et ce que ma souplesse au besoin me produit.

Enfin, qui n'est pas né Prophète en sa patrie,
Doit à son mauvais sort opposer l'industrie.

Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer ;
Mais mille sots en ont, & je les sçais louer.

Voilà ma terre. On doit la cultiver soi-même.

Mais le produit en est d'une abondance extrême ;

Et croi-moi, mon ami, la vanité des fous

Est le fonds le plus sûr des sages comme nous.

F R A N C I S Q U E.

J'y consens; mais malgré votre ardeur complaisante,

Voilà pourtant Damon d'accord avec Chrisante,

Et mes gages réduits par conséquent à rien.

P H I L I N T E.

Ce raccommodement m'a surpris, j'en conviens,

Ayant à les broüiller mis toute ma logique

Avant l'éloignement du pere d'Angelique.

Mais de mon ascendant je connois le pouvoir.

Nous ajusterons tout, & je n'ai qu'à vouloir.

N'as-tu point remarqué la joye inexprimable

Qu'il sentoit, dans le tems que nous étions à table,

De mes attentions à cultiver son goût,

De mon empressement à lui servir de tout ;

Cette serenité, lorsque j'ouvrais la bouche ;

Et quand Damon parloit, cet air sombre & farouche ?

Je te les garantis plus que jamais broüillez.

Qu'en crois-tu ?

FRANCISQUE.

Moi ? Je crois tout ce que vous voulez.

Mais tout cela n'est pas de l'argent.

PHILINTE.

Oh ! que diantre ,

Tu te rends importun. Tai-toi. Le bon homme entre :

Nous parlerons d'affaire un autre fois. Adieu.

FRANCISQUE *à part.*

Ma foi, mon cher patron, si ceci dure un peu ,

Je suivrai le conseil que m'a donné Justine ,

Et je vous trahirai, le diable m'extermine.

SCENE II.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

Sans compliment. Allons: mettez donc, s'il vous plaît.

So ça , nous voici seuls ; & j'ai grand intérêt

Que votre ame à mes yeux sans nuage s'expose.

J'exige donc de vous , avant toute autre chose ,

Que le cœur soit ici sur les lèvres tracé.

Vous sçavez que je suis votre ami.

PHILINTE.

Je le sçai ,

Et ce titre sur qui tout mon bonheur se fonde ,

M'est d'un prix au dessus de l'Empire du monde.

CHRISANTE.

Eh, eh, pauvre garçon ! ça, parlons entre nous ,

Dites, à quel objet vous déterminez-vous ?
 Quel genre de fortune arrête votre envie ?
 Car encor faut-il prendre un parti dans la vie.
 Et vous êtes au tems . . .

P H I L I N T E.

Que ne vous dois-je point,
 D'entrer ? . . .

C H R I S A N T E.

Repondez-moi de grace sur ce point.

P H I L I N T E.

A vous parler sans fard , je sens que mes idées
 Ne sont point là-dessus encor bien accordées,
 Et je me trouve même en un état moyen,
 Qui ne me permet pas de me fixer à rien.
 Je suis né Gentilhomme , & d'une race antique,
 Avec un bien honnête , il est vrai , mais modique.
 Aux gens qu'un certain rang tient comme assujettis
 Pour tenter la fortune , il n'est que deux partis ,
 Le Service & la Cour. Le premier est stérile.
 Quand les biens ne sont pas notre premier mobile,
 L'autre est , vous le sçavez , glissant & périlleux
 Pour un homme né franc , sincere & scrupuleux.
 Le Ciel ne m'a point fait d'une étoffe assez fine ,
 Pour faire un Courtisan : Je n'en ai ni la mine ,
 Ni le jeu : je ne sçai ni mentir , ni ruser ;
 Je fais profession de ne rien déguiser.
 Que voulez-vous ? J'ai tort : mais je me rends justice :
 Et dans ce pays-là n'eut-on que ce seul vice ,
 On ne chemine pas fort vite assurément.

Ainsi , je me renferme à vivre privément.
Trop heureux , de n'avoir à répondre à personne
Qu'à quelques vrais amis que le destin me donne.

C H R I S A N T E .

C'est parlé sensément : mais un parti plus doux
Pourroit vous convenir: c'est l'Hymen. Entre nous,
N'avez-vous jamais eu là-dessus rien en tête.

P H I L I N T E à part.

Ah, ah. *haut*. Non : & tout franc, voici ce qui m'arrête.
Si j'entrois par l'Hymen dans une autre maison ,
Je voudrois que l'esprit de cette liaison
Fût un esprit de paix , de confiance intime ,
De cordialité , de tendresse & d'estime ,
Trouver dans un beau-pere un ami non suspect.
Avoir pour lui d'un fils l'amour & le respect.
Point de ces intérêts , de ces basses vetilles
Qui troublent aujourd'hui tant d'honnêtes familles.
Voilà mon caractère. Or vous comprenez bien
Que les tendres douceurs d'un si parfait lien
Ne peuvent proceder , pour le rendre durable ,
Que d'un fonds d'amitié parfait , inaltérable :
Cela s'en va sans dire ; & moi j'ai ce malheur ,
Je ne suis point de ceux qui prodiguent la leur.
pour vaine qu'elle soit , mon cœur en est avare ,
Je m'attache avec peine ; & je vous le déclare
Je ne connois que vous tout naturellement
Pour qui la sympathie & quelque jugement
Ait pu faire en mon cœur naître ce qui s'appelle

Véritable respect, & véritable zèle.

CHRISANTE.

Ah, le bon naturel ! Et dites-moi, parlez,
Si quelque ami parfait, comme vous le voulez,
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille,
Et vous offroit pour femme ou sa nièce ou sa fille :
Que feriez-vous ?

PHILINTE.

Qui ? Moi ? Mais à vous dire vrai
Comme je n'en ai pas encore fait l'essai,
Je ne puis bonnement...

CHRISANTE.

Et, non, non, je vous prie,
Dites toujours.

PHILINTE.

Eh mais, parlant sans flatterie,
J'estime qu'on devoit se livrer à la foi
D'un véritable ami.

CHRISANTE.

Bon. Et si c'étoit moi
Qui d'un pareil dessein vous fîsse l'ouverture.

PHILINTE.

Vous ?

CHRISANTE *riant*.

Oùi.

PHILINTE.

Vous plaisantez, je croi,

CHRISANTE.

Non, je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver, avouez-le entre nous.

LE FLATTEUR,

CHRISANTE.

Non, vous dis-je.

PHILINTE.

Comment ? Vous pourriez, dites-vous,
Changer en ma faveur le dessein politique
De marier Damon & l'aimable Angélique ?

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous auriez assez d'autorité
Pour disposer son cœur à cette nouveauté ?

CHRISANTE.

Qui m'en empêcheroit ? Ne suis-je pas le maître ?

PHILINTE.

Il est vrai : mais Damon se fâcheroit peut-être.
Vous vous êtes encor par de nouveaux sermens
Engagez...

CHRISANTE.

Bon ! voilà de beaux engagements !
Je n'ai que malgré moi conclu ce mariage.
Ce diable de Damon , pendant notre voyage
M'a détaché son oncle , un vieillard , qui sous moi
Servoit de volontaire au vieux siège d'Orfoi ;
Bon homme : mais j'aurois suivi d'autres mesures
Si je vous avois eu pour régler mes allures.

PHILINTE.

Mon Dieu , vous vous moquez : vous voyez cent fois
Ce qui convient . . . (mieux

CHRISANTE.

Eh oui , je suis judicieux ,

D'accord ; je juge assez des choses convenables.
 Mais vous voyez de loin, vous , de par tous les diables.
 Enfin , quoiqu'il en soit , au fait dont il s'agit
 Je dois suivre mon gout , je crois.

PHILINTE.

Sans contredit.

CHRISANTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'affaire est réglée
 Là-dedans. On ne doit rien faire à la volée.
 Et sans en dire mot , pour un hymen si doux
 J'avois depuis long-tems jetté les yeux sur vous.

PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous plaire ;
 Et je vous ai toujours honoré comme un pere ;
 C'est au fils d'obéir.

CHRISANTE *transporté de joye.*

Hai , hai. C'à votre main.

Allons , embrassez-moi , mon gendre. Dès demain
 Vous le ferez. Je vois par tout ce que j'observe
 Que vous me chérissiez sans fard & sans réserve.

PHILINTE.

Je ne replique point. Et cet hymen charmant
 Me fait plus de plaisir qu'à vous , certainement ;
 Mais ne craignez-vous point qu'en secret prévenuë
 Votre Fille ? ...

CHRISANTE.

Bon , bon , ma fille m'est connue :
 Elle a voulu Damon , quand je l'ai désiré ;
 Quand je n'en voudrai plus , elle m'en sçaura gré.

Tout cela va son train. En tous cas on sçait faire
Valoir, quand il le faut, l'autorité de pere.

Ha, ha. Je vais passer chez mon Notaire. Adieu.
Et pour la disposer je reviens en ce lieu.

PHILINTE.

Quelles graces!..

CHRISANTE.

Laiſſons. Dites, je vous conjure,

Qu'on mette mes chevaux. *ſeul.* Je viens-là de conclure
Un marché qui, je crois, me fera grand honneur
Et voilà ce que c'eſt qu'un ſage gouverneur.
Si les Chefs de famille avoient la prévoyance
D'étudier tous ceux dont ils font l'alliance,
Nous verrions, j'en ſuis sûr, dans les conditions
Regner moins de ſcandale & d'altercations.

SCENE III.

CHRISANTE, ANGELIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

E St-il permis d'entrer? Et ſans être indiscrete,
Mon pere, oſeroit-on troubler votre retraite?

CHRISANTE.

Non, je ſongeois...

ANGELIQUE.

Damon nous quitte en ce moment
Le cœur de vos bontez touché ſenſiblement.

CHRISANTE.

Son cœur...

ANGELIQUE.

En verité vous aime avec tendresse,
Et vous seriez content de sa délicatesse.

CHRISANTE.

Ma satisfaction. . .

ANGELIQUE.

Est grande, je le crois,
Et vous avez sujet d'applaudir votre choix.

CHRISANTE.

Mon choix. . .

ANGELIQUE.

Fait éclater, il faut que je l'avouë
La penetration dont par tout on vous louë.

CHRISANTE.

Ouais, je vous dis. . .

ANGELIQUE.

Aussi, je vous laisse assez voir
Que je souscris sans peine aux loix de mon devoir.

CHRISANTE.

Encore?

ANGELIQUE.

Mon aveu, je ne sçauois m'en taire,
A suivi de fort près les ordres de mon pere.

CHRISANTE.

Que diable!

ANGELIQUE.

Et je rends grace, ainsi que je le doi,
A toutes les bontez que vous avez pour moi.

CHRISANTE.

Quoi, j'entendrai toujours chanter la même note ?

144 . LE FLATTEUR,
Mais voyez quelle langue, & comme cela trote.
Taisez-vous : & laissons Damon pour ce qu'il est.

ANGELIQUE.

O Ciel ! Et de qui donc parliez-vous, s'il vous plaît ?

CHRISANTE

D'un homme... qui vaut mieux que lui, ne vous déplaît.

Mais nous en résoudrons tantôt plus à notre aise.

Les chevaux sont-ils mis ?

JUSTINE.

Oüi.

CHRISANTE.

C'est assez. Je vais

Sortir pour un quart d'heure. Ayez l'esprit en paix.

Vous apprendrez tantôt mes volontez.

SCENE IV.

ANGELIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

J Ustine,

JUSTINE.

Madame.

ANGELIQUE.

Voilà donc l'époux qu'on me destine !

JUSTINE.

Vos amours sont fujets à de grands incidens.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse !

JUSTINE.

J U S T I N E.

Hom, je crains là-dedans
 Quelque dessous de carte, ou je suis fort trompée.

A N G E L I Q U E.

De quel étonnement, ô Ciel, suis-je frappée!
 Quoi? Sans se découvrir? Sans me nommer celui
 A qui sa cruauté me destine aujourd'hui?
 Mais j'apperçois Philinte; il pourroit m'en instruire.

J U S T I N E.

Fort bien. Voyons un peu ce qu'il pourra nous dire.

S C E N E V.

A N G E L I Q U E, J U S T I N E, P H I L I N T E.

P H I L I N T E *à part.*

S On pete fort. Il faut un peu l'amadoüer.

A N G E L I Q U E.

Vous me voyez, Monsieur, je puis vous l'avoüer,
 Dans un accablement qui ne se peut décrire.

P H I L I N T E.

Comment donc? Juste Ciel! Je frémis. Qu'est-ce à dire?

A N G E L I Q U E.

Vous sçavez à quel point Damon m'est attaché.
 Son amour à vos yeux ne s'est jamais caché.
 Il ne vous cele rien; vous l'aimez, il vous aime;
 Et vous avez cent fois été témoin vous-même
 Des tendres sentimens que son cœur a pour moi,
 Et de ceux dont le mien récompense sa foi.

Hé bien ?

ANGELIQUE.

Le croiriez-vous ? Tout de nouveau mon pere
Dans son inimitié contre lui persevere.

PHILINTE.

Comment, diable ?

ANGELIQUE.

Et de plus, voilà mon desespoir,
D'un autre époux, dit-il, il pretend me pourvoit.

PHILINTE.

Encor ? Et cet époux vous l'a-t-il fait connoître ?

ANGELIQUE.

Non pas ; mais vous pouvez juger, quel qu'il puisse être,
Que jusques à son nom, tout m'en est odieux.
Que je le hais à mort, & qu'il n'est à mes yeux
Qu'un monstre qui s'oppose à ma plus chere envie,
Et qui fait seul obstacle au bonheur de ma vie.

JUSTINE.

Sans doute. Vous verrez que c'est quelque pied-plat,
Quelque faux complaisant, qui par des airs de fat
Aura de votre pere empaumé la cervelle.

Ah, oui, ma foi, c'est bien une fille comme elle
Qu'il faut sacrifier à ces animaux-là ?
Qu'en dites-vous, Monsieur ?

PHILINTE.

Eh, oui : j'entens cela.

C'est parlé de bon sens ; mais . . .

ANGELIQUE.

Eh, je vous conjure,

Au nom de l'amitié, dites sur quelle injure
Fonde-t-il un courroux aussi prompt que le sien ?
Quelles sont ses raisons ?

P H I L I N T E.

Ma foi, je n'en sçai rien,
Vous sçavez qu'en son sens volontiers il abonde,
Et qu'il agit assez sans consulter le monde.
Ce que je puis vous dire, & j'ose l'avancer,
C'est qu'il vous aime plus qu'on ne sçauroit penser,
Et que sur pareil fait, non plus que sur tout autre,
Il ne consultera d'intérêt que le vôtre.
Sa tendresse pour vous est sans comparaison.

J U S T I N E.

Quoi ? Vous ne trouvez pas hors de toute raison
De vouloir engager une fille sensée
Dans un maudit hymen contraire à sa pensée,
Après avoir formé par son consentement
Lui-même tous les noeuds d'un autre engagement ?

P H I L I N T E.

Il a tort.

A N G E L I Q U E.

Ah, Monsieur, ce coup me desespere !

P H I L I N T E.

Ne craignez rien, allez, vous avez un bon pere,
Un homme raisonnable, & qui ne fera rien,
Croyez-moi, qu'il ne sçache y trouver votre bien.
Il m'a parlé cent fois de sa chere Angelique,
C'est son mot ; mais d'un ton si fort, si pathétique,
Avec des mouvemens si doux, si gracieux,

Que les larmes souvent nous en venoient aux yeux.

J U S T I N E.

J'entens. Vous voudriez par pure bonté d'ame
La faire renoncer à sa premiere flame.

P H I L I N T E.

Eh, non : je ne mets point sa flame en compromis ;
Au contraire, Damon est trop de mes amis.

A N G E L I Q U E.

Helas, que je le plains ! Quelle douleur cruelle
Va jeter dans son cœur cette triste nouvelle !

P H I L I N T E.

Ecoutez : il'auroit grand tort assurément,
S'il n'en témoignoit pas un vif ressentiment.

A N G E L I Q U E.

Son cœur ne s'attend guère au coup qui le menace.

P H I L I N T E.

Pour moi, je me connois, j'en moutrois à sa place.

A N G E L I Q U E.

J'en juge par moi-même, & ne m'en défens point,
Je suis de ce malheur touchée au dernier point.

P H I L I N T E.

Quelle fidélité ! Quelle noblesse d'ame !
Quelle douceur charmante ! En vérité, Madame,
C'est une belle chose, & bien rare en ce jour,
De voir dans votre sexe un courage, un amour,
Dont le notre entre nous ne fut jamais capable ;
Et rien à mon avis ne seroit plus coupable,
Qu'un homme qui pourroit par sa legereté

Trahir tant de constance & de sincérité.

ANGELIQUE.

J'entens rentrer mon Pere. Avant qu'il me déclare
 Ses derniers sentimens sur cet hymen bizarre,
 Daignez le prévenir. Je sçai votre pouvoir,
 Et vous avez déjà relevé notre espoir.
 De grace arrachez-lui cette funeste envie.
 Je m'en ressentirai tout le tems de ma vie.

PHILINTE.

Hélas vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Sur tout n'oubliez pas
 De lui représenter le tort, que ce faux pas
 Lui feroit dans le monde, après les assurances
 Dont il a de Damon flatté les esperances.

PHILINTE.

Je ferai tout au mieux.

ANGELIQUE.

Je vais me retirer,
 De peur qu'il ne me vienne encor desesperer.
 Je laisse à votre zele à regler toute chose,
 Et ce n'est qu'en vous seul que mon espoir repose.

PHILINTE.

Laissez faire.

JUSTINE *à part.*

Voilà ce qu'on appelle ailleurs
 Donner son coffre fort à garder aux voleurs.

PHILINTE *seul.*

Par ma foi, tout ceci n'est pas mal ridicule :

150 L E F L A T T E U R ,
Pour l'interêt de quatre il faut que je stipule ,
Un rival , un beau-pere , une maitresse , & moi.
Tout homme en pareil cas doit commencer par soi.
Le bon esprit le veut & la raison l'ordonne.
Du côté que voici la chance n'est pas bonne.
Mais de celui du pere , on peut se ménager
Quelque honnête Traité qui puisse l'engager.
En cas de changement , ce sera ma ressource ;
Et si je n'ai la fille , au moins j'aurai la bourse. ✓

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

C H R I S A N T E , A N G E L I Q U E .

C H R I S A N T E .

JE vous le dis encor sans tant parlementer,
Ce n'est plus sur Damon que vous devez compter ,
Et pour nous expliquer en patole succinte
Je veux que dès demain vous épousiez Philinte.
C'est un joli garçon celui-là ; vertubleu !
J'ai le don , Dieu merci , de m'y connoître un peu.
L'autre est un farfadet , qui sans cesse s'admire ,
Et ne regarde pas les gens , pour ainsi dite.
Quand il vient en visite , ou qu'il dîne chez nous ,
Il croit que tout consiste à jaser avec vous.
Il ne parle qu'à vous , n'a d'yeux que pour les vôtres ,

Et n'écoute jamais ce que disent les autres.
 Mais celui-ci, ha, ha ; c'est un homme arrêté,
 Et qui remarque tout : garçon de qualité
 De plus. Enfin, demain je prétens . . .

A N G E L I Q U E.

Quoi, mon pere?
 C'est Philinte pour qui . . .

C H R I S A N T E.

Tout beau : point de colere,
 S'il vous plaît. N'allez pas vous figurer au moins
 Que le dessein que j'ai, soit l'effet de ses soins.
 Je ne dois son aveu qu'à sa tendresse extrême :
 Car c'est le meilleur cœur. . . Il m'a soutenu même
 Que je devois choisir Damon plutôt que lui.
 Mais après les propos que j'ai sçu d'aujourd'hui,
 Je ne suis pas si sot.

A N G E L I Q U E.

Ah ! daignez le connoître :
 Il m'aime, & je sçai bien qu'il ne sera pas maître
 De son chagrin mortel.

P H I L I N T E.

Oui, oui, de son chagrin.
 Vous ne connoissez pas encor le pelerin.
 Son dessein est tout pris ; & pareille fadaïse
 Ne l'empêchera pas de dormir à son aise.

A N G E L I Q U E.

Quoi, mon pere !

C H R I S A N T E.

Voilà comme l'on vous endort,

Jeunesse temeraire, & vous prenez d'abord
 Pour de l'argent comptant les sornettes frivoles
 D'un blondin séducteur, qui n'a que des paroles.
 Mais moi, je vais au fait. Les barbons comme nous,
 Ne prennent point le change, &...

ANGELIQUE.

Damon, dites-vous?...

CHRISANTE.

Est engagé d'ailleurs à certaine personne,
 Il s'en vante tout haut, & ne vous trouve bonne
 Qu'au dessein d'arrondir le peu de bien qu'il a.

ANGELIQUE.

Lui, qui tantôt encor?...

CHRISANTE.

Chançons que tout cela,
 Il se moque de nous; & dans ce mariage
 Il ne cherche, dit-il, que son pur avantage:
 Mais je lui ferai voir, ou je veux être nul;
 Qu'il s'est, morbleu, trompé dans son petit calcul.
 J'attens à cet effet qu'Ambroise ici m'amene
 Le Banquier qui demeure à la place prochaine.
 Allez : préparez-vous à m'obéir.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

SCENE II.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

LA voilà disposée, & douce comme miel.
 Je ne sçai si Philinte... Ah, c'est lui qui s'avance.

Ouais, il me paroît bien plongé dans le silence,
Il rêve. Qu'est-ce donc, mon gendre? Qu'avez-vous?

P H I L I N T E.

Par ma foi, voulez-vous que je dise? Entre nous
J'ai l'esprit inquiet plus qu'à mon ordinaire.

C H R I S A N T E.

Comment donc? Et sur quoi?

P H I L I N T E.

Je songeais à l'affaire
Dont nous parlions tantôt. Dites-moi : votre esprit
Sur cet engagement ne vous a-t-il rien dit?

C H R I S A N T E

Quoi donc? Que voulez-vous que mon esprit me dise?

P H I L I N T E.

Je ne sçai ; mais je crains que dans cette entreprise
Votre amitié pour moi ne vous séduise un peu,
Et je vois, puisqu'il faut vous en faire l'aveu,
D'invincibles raisons contre cette alliance.

C H R I S A N T E.

D'invincibles raisons?

P H I L I N T E.

Oui, quelque violence
Que je doive me faire, à tout considérer,
Je crois que le plus court est de me retirer.

C H R I S A N T E.

Vous retirer? Pourquoi?

P H I L I N T E.

Mille choses, vous dis-je,

Imposent à mon cœur une loi qui l'afflige.
 Premièrement, il faut se mettre à la raison ;
 Angelique a l'esprit prévenu pour Damon ,
 Et vous sçavez qu'un cœur que son amour possède...

C H R I S A N T E .

Oui? N'est-ce que cela? J'y sçais un bon remede.
 Je ne la prétendois marier que demain ;
 Et dès ce soir je veux que vous ayez sa main.
 Voilà comme je fais , moi.

P H I L I N T E .

Mon Dieu , je vous prie,
 Ne précipitons rien. Voulez-vous qu'elle crie
 Qu'on la rend malheureuse , & que votre pouvoir ..

C H R I S A N T E .

Bon , malheureuse! Oh , oh , je lui ferai bien voir
 Que quand un pere parle , il faut qu'on obéisse.

P H I L I N T E .

Sans doute : c'est un droit fondé sur la justice.

C H R I S A N T E .

Je voudrois bien pour voir qu'elle eût la vision
 De croire s'opposer à ma décision.

P H I L I N T E .

La regle le défend , & la regle est fort bonne.

C H R I S A N T E .

Je sçai ce qu'il lui faut beaucoup mieux que personne ,
 Et ce n'est point à moi de prendre ses leçons.

P H I L I N T E .

Il est vrai , ce sont-là de très-fortes raisons ,

Et vous montrez en tout un bon sens que j'adore ;
Mais enfin . . .

C H R I S A N T E.

Comment, mais? Voudriez-vous encore
Me parler de Damon, après le beau portrait . . .

P H I L I N T E.

Eh, veritablement ce n'est pas trop le fait
D'un homme tel que vous, je le sçai, je l'avouë.

C H R I S A N T E.

Il ne fera pas dit qu'un homme qui me jouë,
Soit l'époux de ma fille ; & je dois prudemment
La faire revenir de son égarement.

Les enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible
Que l'imbecillité d'un pere trop flexible.

P H I L I N T E.

Que ce mot est bien dit ! Quelle solidité !
Quel sens ! Quelle énergie ! Ah, si j'avois été
Dans ma jeune saison conduit par un tel pere,
Mort de ma vie ! . . .

C H R I S A N T E *riant.*

Allez, allez : laissez-nous faire.

Si jamais la raison regle ses sentimens,
Je vous suis caution de ses remercimens.

P H I L I N T E.

Je le crois, comme vous : oui, la chose est probable,
Aussi n'est-ce pas là le point insurmontable.
Mais parlons : mettez-vous en ma place un moment.
L'honneur est délicat. Puis-je civilement

M'opposer au dessein que Damon fait paroître ?
 C'est à lui que je dois l'honneur de vous connoître :
 Honneur plus estimable & plus doux à mes yeux,
 Que tout ce que la terre a de plus précieux.
 Et j'irois, pour le prix d'un si rare service,
 De ses prétentions traverser la justice ?
 C'est ce que concevroit, ou pourroit concevoir
 Le monde, qui souvent décide sans sçavoir.
 On diroit que je suis un ami peu fidele.

C H R I S A N T E.

On diroit mal. La chose est toute naturelle,
 Et chacun sur cela doit penser comme nous.

P H I L I N T E.

Oui, mais chacun est-il aussi sensé que vous ?
 Ne connoissez-vous pas le monde & ses usages ?
 Les fous parlent plus haut quelquefois que les sages.
 Pour moi, je donnerois la moitié de mes jours
 Pour nous mettre tous deux à couvert des discours.
 Car enfin je me sens pour vous, je le confesse,
 De ces transports qui vont jusques à la foiblesse,
 Et c'est sur quoi mon cœur ne peut se rassurer.
 S'il falloit que le sort vînt à nous séparer,
 Je ne songerois plus, dans ma douleur profonde,
 Qu'à quitter pour jamais le commerce du monde.

C H R I S A N T E.

Je suis prêt à pleurer, tant je suis attendri.
 Allez ; vous sçavez peu combien je vous chéri,
 Et vous m'affligeriez plus que je ne puis dire,

Si

Si vous ne consentiez à ce que je desiré.

P H I L I N T E.

Hélas de tout mon cœur. Pour moi je ne veux rien
Que ce que vous voulez. Cherchons quelque moyen
D'ajuster cette affaire avec la bienséance,
Vous jugerez de moi par mon obéissance.

C H R I S A N T E.

Hé bien voyez, cherchez. Ce que c'est que d'avoir
L'ame trop attachée aux règles du devoir!

P H I L I N T E.

A tout prendre , on pourroit , s'il étoit nécessaire,
Trouver une façon de colorer l'affaire.

C H R I S A N T E.

Et quelle ?

P H I L I N T E.

Quand Damon me fit venir ici
Vous n'étiez point encor , ce me semble , éclairci
Du dessein qu'il avoit d'épouser Angelique.

C H R I S A N T E.

Non.

P H I L I N T E.

Ainsi je pourrois prévenir la critique
En disant que j'étois avec vous engagé
Avant qu'à cet Hymen lui-même il eut songé.

C H R I S A N T E.

Eh oui ; cela répond à tout.

P H I L I N T E.

Non , je m'abuse

Car on me répondroit : c'est une foible ruse ;
Quels témoins avez-vous pour nous le garantir ?

Quelle preuve ? A cela qu'aurois-je à repartir ?
 Je passerois encor pour un menteur à gage ;
 Et ce seroit bien pis. A moins qu'un témoignage
 Irrécusable & franc de toute objection
 Ne servît à prouver cette allégation.

CHRISANTE.

Hé bien, ceux qui disent que c'est un stratagême,
 Renvoyez-les à moi. J'appuierai tout moi-même.

PHILINTE.

Vous y voilà. Jamais rien ne fut mieux sauvé.

CHRISANTE.

Eh ? Ce petit détour n'est pas trop mal trouvé.

PHILINTE.

L'invention sans doute est toute des meilleures.

CHRISANTE.

Je ne vais point chercher minuit à quatorze heures.

PHILINTE.

Dans un Conseil d'Etat, ou je m'y connois peu,
 Deux têtes comme vous nous feroient voir beau jeu.

CHRISANTE.

La peste !

PHILINTE.

Ce n'est pas qu'on ne pût encor dire,
 Car vous sçavez jusqu'où va l'esprit de satire,
 Que ce seroit un mot entre nous concerté,
 Une excuse forgée, un trait prémédité,
 Dont nous voulons tous deux éblouir le vulgaire.

CHRISANTE.

Oh dame, je ne sçai donc plus comme il faut faire.

C O M E D I E.

159.

P H I L I N T E.

Attendez. Le secret consiste seulement,
Comme vous avez dit, à prouver hautement
Que j'étois engagé pour l'hymen d'Angelique
Long-tems avant Damon.

C H R I S A N T E.

La chose est sans réplique.

P H I L I N T E.

Et si je vous faisois quelque billet... hé là...
De ces billets... Mon Dieu, comment dit-on cela ?
Quand, pour faire une chose, on traite avec un homme
Sous la condition de payer une somme.

C H R I S A N T E.

Un dédit ?

P H I L I N T E.

Est-ce là ce qu'on nomme un dédit ?

Je ne sçai. Dédit soit. Si donc par un écrit
Datté de ce tems-là, pour fuit toute vetille,
Je m'obligeois à vous d'épouser votre fille,
A peine de payer dix mille écus en or,
Par exemple ?

C H R I S A N T E.

Il est vrai ; mais il faudroit encor.

Que j'en fisse un pareil, sinon...

P H I L I N T E.

Voilà le diable ;

Et je ne pensois pas au plus indispensable.

J'ai la tête si lourde en fait d'affaire.

C H R I S A N T E.

Eh mais

O 2

Ce que vous dites-là ne seroit pas mauvais.
 En effet , en montrant ma promesse & la vôtre
 Dans un double dédit , signé de part & d'autre
 Avant que j'eusse appris les desseins de Damon,
 Nous serions en repos sur le qu'en dira-t-on.

PHILINTE.

Croyez-vous ?

CHRISANTE.

Comment donc. La ruse est admirable.

S C E N E I I I.

CHRISANTE, PHILINTE, AMBROISE.

AMBROISE *à part.*

CE diable de Banquier est un homme introuvable.
 Mais que vois-je ? Toujours ici, matin & soir ?
 Quels diantres de secrets peuvent-ils donc avoir ?

CHRISANTE.

Je suis ravi d'avoir attrapé cette idée.
 Et ma fille en sera bien mieux persuadée
 D'abandonner Damon selon mon juste arrêt,
 Quand on lui fera voir un si grand intérêt.

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Comment diable ? En voici bien d'un autre.

CHRISANTE.

Je veux dès aujourd'hui chasser ce bon Apôtre,
 Et faire l'autre hymen demain tout au plus tard.

PHILINTE.

C'est fort bien dit : mais chut.

CHRISANTE.

Que fais-tu là, pandard ?

AMBROISE.

Ce que j'y fais ? Je vous écoute.

CHRISANTE.

Ah, misérable !

Coquin ! traître !

AMBROISE.

Eh oui, oui, faites bien l'agréable.

Je viens d'entendre là des discours fort jolis.

Monfieur, Monfieur, fçachez que qui se fait brebis,
Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
D'avoir eu si long-tems des Flatteurs à vos trouffes.

PHILINTE.

Vous perdez le respect, bon homme.

AMBROISE.

Le respect ?

Je ne vous en dois point. Si je vous suis suspect,
C'est parce que j'instruis ce bon vieux Gentilhomme,
Qui ne voit pas plus loin que son nez, le pauvre homme !

CHRISANTE.

Si je prens un bâton . . .

AMBROISE.

Morbleu, je ne crains rien,

Et je fais mon devoir comme un homme de bien.

Vous êtes le Seigneur le plus ingrat . . .

CHRISANTE.

Le traître !

Mais on ne parle point de la sorte à son Maître,
Mon cher.

A M B R O I S E.

Eh maugrébleu, je sçai ce que je dis,
Et je n'ai pas besoin de prendre vos avis.

C H R I S A N T E.

Encor ?

A M B R O I S E.

Tout son babil n'est qu'une hapelourde
Pour vous faire en douceur avaler quelque bourde.

C H R I S A N T E.

Tien, si tu ne te tais...

P H I L I N T E.

Mon Dieu, point de courroux.
Achevons notre affaire, & tranquillisez-vous.

C H R I S A N T E.

Oui, c'est bien dit. Entrons. Ren grace à ton bon Ange
Que j'aye affaire ailleurs.

S C E N E I V.

A M B R O I S E *seul.*

C'Est une chose étrange
De voir comme mon maître a l'esprit mal tourné !
Au lieu de profiter de mon sens raffiné,
Il se fâche toujours, il s'échauffe, il tempête.
C'est ce maudit Flatteur qui lui tourne la tête.

Ah , que ce Philosophe avoit un bon cerveau ;
 Qui disoit qu'un Flatteur est comme le Corbeau
 Qui cageole un Renard pour avoir son fromage.
 Morbleu , je ne veux plus rien lire davantage.
 J'ay trop d'esprit.

S C E N E V.

A M B R O I S E , D A M O N.

D A M O N.

VOyons si Philinte est ici ,
 Et sçachons si pour moi ses soins ont réussi.

A M B R O I S E.

Ah c'est vous. J'en ressens une joye incroyable.

D A M O N.

N'as-tu point vu Philinte ?

A M B R O I S E.

Eh oui , de par le diable ,
 Je l'ai vu ; je l'ai vu , vous dis-je , & qui pis est ,
 Entendu.

D A M O N.

Comment donc ?

A M B R O I S E.

Couvrez-vous , s'il vous plait.

Je vais vous regaler d'un secret . . .

D A M O N.

Qu'est-ce à dire ?

A M B R O I S E

Je vous le disois bien qu'il vouloit vous seduire.

Et que ce gaillard-là n'avoit ni foi ni loi.

D A M O N.

Je ne te comprends point.

A M B R O I S E.

Je me comprends bien , moi.

J'entens ce que je dis , & je suis un vieux Reitre..

Eh oui, riez, riez. Philinte avec mon Maître

Vous préparent ensemble un petit impromptu,

Qui vous fera bien rire autrement.

D A M O N.

Que dis-tu?

A M B R O I S E.

Je dis que je les ai surpris en conference

Qui faisoient leur complot , parlant par réverence ;

Afin de vous souffler votre femme.

D A M O N.

Comment ?

A M B R O I S E.

Et pour l'accommoder d'un autre , incessamment.

D A M O N.

O Ciel !

A M B R O I S E.

J'ai voulu même avec un cœur sincère

Donner quelques conseils à son boutru de Pere :

Mais il a pris son pli , dit l'autre , & je voi bien.

Que toutes mes leçons n'en feront jamais rien.

D A M O N.

Philinte trameroit une action si noire !

Cela n'est pas possible, & je n'en puis rien croire.

As-tu bien entendu ?

Parbleu s'il étoit là

Je le lui soutiendrois à lui-même.

SCENE VI.

DAMON, AMBROISE, PHILINTE.

PHILINTE *tenant un papier.*

Voilà

Ce que je demandois. Mais que vois-je ? La peste !
Ceci n'est pas mon compte.

AMBROISE.

Ah, ah, voici le reste

De notre écu. Je veux n'en pas faire à demi.

Tenez, Monsieur, voilà votre dupe d'ami

A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille,

Comme vous lui voulez débaucher notre fille.

DAMON.

Quoi ? Vous me trahissez ? Vous, mon seul confident ?

Vous, de tous mes amis l'ami le plus ardent ?

PHILINTE *se prenant à rire.*

Ah, ah, ah.

DAMON.

Dans le tems qu'à servir ma tendresse

Votre feinte amitié devant moi s'intéresse,

Vous ménagez pour elle un autre engagement ?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

**LE FLATTEUR,
DAMON.**

Plait-il!

PHILINTE.

Ah , ah , ah , ah.

DAMON.

Comment ?

Prétendez-vous tourner la chose en raillerie ?

Et croyez-vous ? . .

PHILINTE.

Ah , ah , permettez que j'en rie.

L'homme le plus sensé que j'aye encor connu

De cette force-là se montrer prévenu ?

Ah , ah , ah : par ma foi je ne sçai que vous dire ,

Mais je ne puis songer à cela sans en rire.

DAMON.

Comment ? vous prétendez justifier . . .

PHILINTE.

Fort bien,

Justifier. Le mot est fort bon , j'en conviens.

Justifier. Parbleu , j'en ai l'ame ravie :

Et je voi bien qu'il faut que je me justifie.

AMBROISE.

Nous aurons encor tort nous autres , sur ma foi.

Vous êtes bas-Normand volontiers ?

DAMON.

Donnez-moi

Quelque éclaircissement du moins , je vous conjure.

PHILINTE.

Ah pour cela d'accord : vous sçaurez l'aventure.

Mais le lieu n'est pas propre à semblable entretien.

Il est certains secrets où... vous m'entendez bien :
 Et le Seigneur Ambroïse a trop de complaisance
 Pour vouloir qu'un secret s'explique en sa présence,
 Nous passerions chez lui pour gens trop indiscrets.

A M B R O I S E.

Paslanbleu , je n'ai pas besoin de vos secrets.
 Vous pouvez en user tout comme bon vous semble
 Qui veut être trompé , le soit. Faites ensemble
 Comme vous l'entendrez. Je suis votre valet.
 Je vous baise les mains.

S C E N E V I I.

P H I L I N T E , D A M O N.

P H I L I N T E.

O C,à, venons au fait.

Dites : n'est-il pas vrai que votre promptitude
 M'a presque soupçonné de peu d'exactitude ?

D A M O N.

Eh parbleu , quand un homme affirme sans détour...

P H I L I N T E.

Doucement Permettez que je gronde à mon tour.
 Vous êtes trop sensé , trop clairvoyant , trop sage ,
 Je le sçai , pour rien croire à mon desavantage :
 Mais à gens comme nous il n'est jamais permis
 D'écouter ce qu'on dit contre de vrais amis ;
 Et je méritois bien que sur l'état des causes

Vous prissiez un peu soin d'approfondir les choses.

D A M O N.

Mais enfin . . .

P H I L I N T E.

Mais enfin, je crois que jusqu'ici
 Vous ne m'avez point pris en défaut, Dieu merci;
 Et je vous ai, je pense, assez donné de preuves
 Que j'ai pour vous un cœur à toutes les épreuves.

D A M O N.

Je m'étonnois aussi qu'après tant de bienfaits
 Vous pussiez démentir . . .

P H I L I N T E.

Au contraire; & jamais
 Je n'ai pour vous servir fait voir tant d'industrie;

D A M O N.

Comment donc ?

P H I L I N T E.

Vous l'avez oublié, je parie.
 Mais que diable est cela? Comme ces gens d'esprit
 Sont distraits! Ce matin ne m'avez-vous pas dit,
 Que ce seroit pour vous la plus dure souffrance
 De devoir Angelique à son obéissance,
 Plutôt qu'à son amour? Et ne m'avez-vous pas
 Chargé de vous tirer de ce tendre embarras ?

D A M O N.

Sans doute: il m'en souvient.

P H I L I N T E

Eh bien, voilà l'affaire.

J'ai de ce petit doute entretenu son pere,

Entendez-

Entendez-vous? J'ai cru lui faire votre cour
 En lui prouvant par là l'excès de votre amour.
 Le bon homme a paru tout ravi de m'entendre.
 Parbleu , je suis charmé , m'a-t-il dit, que mon gendre
 Sçache accorder ainsi l'amour & la raison.
 Voilà comme j'aimois dans ma jeune saison.
 Ce que vous dites-là , m'est d'un fort bon augure
 Pour la félicité de leur chaîne future ;
 Et cet hymen doit être en douceurs très-fecond.
 J'en suis sûr. Là-dessus j'ai pris la bale au bond :
 Et j'ai dit franchement que l'amour d'Angelique
 Me paroïsoit pour vous un peu problématique.
 Il s'est trouvé piqué de ce discours. Et moi ,
 A-t-il repris d'abord , j'engagerois ma foi
 Que toute sa vertu , que toute ma puissance
 Ne pourroient rien gagner sur son obéissance ,
 Si j'obligeois ses vœux à quelque autre lien.
 J'ai parié que non , comme vous jugez bien.
 Dans le moment , j'ai vu monter sur son visage
 Un feu ... Vous connoissez l'humeur du personnage.
 Bref , je veux , m'a-t-il dit , vous en rendre certain.
 Et nous avons conclu que jusques à demain
 Il feroit fort semblant de vous être contraire ,
 Et lui proposeroit l'hymen imaginaire
 D'un Epoux prétendu , dont sans doute il fera
 Un Héros , un ... enfin tout ce qu'il vous plaira :
 A fin que son refus dont je vois qu'il se flatte ,
 Nous fasse voir , dit-il , qu'elle n'est point ingrate .

Et qu'elle n'en doit rien à votre loyauté
En fait de sentimens & de fidélité.

D A M O N.

Est-il possible ? O Ciel ! Que ce recit me charme !
Et que mal à propos j'aurois la moindre allarme
D'une si genereuse & sincere amitié !

P H I L I N T E.

Vous voyez ; quand on sçait les choses à moitié,
On juge toujours mal. Ce vieux rêveur d'Ambroïse
Est venu justement sur la fin de la noïse :
Et n'ayant attrapé que quelques mots confus
Qu'il a pris de travers peut-être , là-dessus
Le bon homme a bâti son idée indigeste.
Car c'est le meilleur fou du monde : mais du reste
Petit esprit.

D A M O N.

Sans doute ; aussi dans un instant
J'ai reconnu l'erreur

P H I L I N T E.

Eh oui , oui , mais pourtant
Vous avez balancé quelque tems en vous-même.
J'ai des yeux. Ecoutez , c'est un mauvais système
Que de juger du cœur des autres par le sien ,
Et l'homme bien sensé croit tout , & ne croit rien.
Parce que l'on se sent un cœur plein de droiture ,
On croit que tous les cœurs sont de même nature :
Et ce n'est pas cela. Ce que je vous en dis ,
N'est pas dans le dessein de troubler vos esprits :

Mais je voi bien des gens qui vous font bonne mine,
 Et qui ne sont rien moins que ce qu'on s'imagine.
 Baste : songez sur tout que le pire venin
 Est celui des serpens du genre féminin.

D A M O N.

Comment? est-ce quelqu'un que votre esprit soupçonne?
 Et Justine?...

P H I L I N T E.

Mon Dieu, je ne nomme personne:
 Mais je connois le monde, & j'entens les discours.
 Du reste s'il est vrai que vous soyez toujours
 Dans le tendre dessein d'éprouver Angelique,
 Je vous demande en grace un peu de politique.
 Car vous concevez bien qu'un secret éventé
 Romproit tout le mystere entre nous concerté.

D A M O N.

Je n'ai garde vraiment. J'ai trop d'impatience...

P H I L I N T E.

Chrisante m'avoit fort ordonné le silence,
 Mais je n'ai pas le don de rien falsifier.

D A M O N.

Vous êtes un ami qu'on ne peut trop payer ;
 Et je ne vois que vous...

P H I L I N T E.

Mon Dieu, voici Justine.

Sauvons-nous, croyez-moi. Cette fille est trop fine
 Pour des gens comme nous, & je gagerois bien
 Qu'elle vient pour sonder votre esprit & le mien.

S C E N E V I I I.

D A M O N , P H I L I N T E , J U S T I N E .

J U S T I N E .

A H vous voilà , Messieurs : le cas est favorable.
Hé bien , Monsieur Damon , votre ami charitable
Des nouvelles du jour vous a-t-il informé ?

P H I L I N T E *bas à Damon.*

Paix.

D A M O N .

Non , je ne sçai rien.

J U S T I N E .

J'en ai le cœur charmé.

Ho bien , apprenez donc qu'un rival vous supplante,
Et que tout de nouveau le bon Monsieur Chrifante
De sa fille prétend que vous vous sépariez.

P H I L I N T E *à Damon.*

Que vous avois-je dit ?

D A M O N .

Diable !

J U S T I N E .

Vous en riez ?

C'est bien fait. Demandez à cet ami sincere :
Il fera mon garant ; car c'est lui . . .

P H I L I N T E .

Oui , ma chere ,

C'est moi-même. Damon le sçait tout comme vous ,
Et l'amitié n'en est pas moins vive entre nous ,
Comme vous le voyez.

JUSTINE.

La chose est héroïque,

Et je n'aurois pas cru qu'il fût si pacifique.

DAMON.

Mais non vraiment. J'en suis au defespoir au moins.

PHILINTE.

Allons, venez, venez. Nous avons d'autres soins.

DAMON.

Adieu, ma chere enfant. Ne perdez point courage.

PHILINTE.

Belle Justine, adieu. Soyez toujours bien sage.

SCENE IX.

JUSTINE, ANGELIQUE.

JUSTINE.

Que diantre est tout ceci? Par ma foi je m'y perds.

Rêvai-je? J'ai pourtant les yeux assez ouverts.

Voici pour ma maîtresse un fort vilain problème.

ANGELIQUE.

N'ai-je pas vu Damon.

JUSTINE.

Il sort à l'instant même,

Madame, & m'a laissée, à ne vous point mentir.

Dans un étonnement dont je ne puis sortir.

ANGELIQUE.

Ah, tu n'as pas encore appris à le connoître.

Le croiras-tu, ma fille? Il me trompoit, le traître.

Mon pere me l'a dit. Il aime en d'autres lieux.

JUSTINE.

Ah, le méchant coquin ! J'ouvre à présent les yeux,
Et ne m'étonne plus s'il étoit si tranquile.

ANGELIQUE.

Et quels sont ses discours ? La feinte est inutile ;
Et s'il croit m'imposer par un zele apparent ,
Il se trompe.

JUSTINE.

Ah, ma foi, de l'air dont il s'y prend ,
Je ne vois dans son fait apparence ni feinte.
Je viens de le trouver tout seul avec Philinte ,
Et j'ai pris ce tems-là pour mettre l'entretien
Sur le nouveau travers de votre pere.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

JUSTINE.

Ils se sont mis à rire ; & m'ont tous deux quittée ,
En se moquant de moi , comme d'une hébétée.

ANGELIQUE.

L'infidèle ! Voilà mon doute décidé.

JUSTINE.

Pour moi , je n'entens rien à tout ce procédé.

ANGELIQUE.

Ah, Justine ! il n'est rien d'assuré dans le monde ,
Et le cœur le plus ferme est moins stable que l'onde.

JUSTINE

Oui , mais nous avons beau connoître le terrain ;
Les hommes en amout marchent toujours leur train ,

Et ne peuvent non plus, quand nous sommes gripées,
Se passer de tromper, que nous d'être trompées.

ANGELIQUE.

Rentrons. Je mets au pis leurs discours captieux ;
Et les hommes sont tous des monstres à mes yeux.

Elle rentre.

JUSTINE.

Oui, oui. Nous connoissons ces ardeurs inquiètes.
Hom. Votre cœur n'est pas si diable que vous faites.
La sotte passion que celle des amans!
Que d'imbecillitez! de chagrins! de tourmens!
Si la fièvre d'amour avoit, quand il nous berce,
Ses jours intermittens, comme la fièvre tierce,
On seroit ces jours-là honteux jusqu'à l'excès
Des sottises qu'on fait quand on est dans l'accès.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

Cesse de m'en parler. Ta peine est superfluë.

JUSTINE.

Mais, Madame. . .

ANGELIQUE.

Non, non, me voilà résoluë,
J'épouserai Philinte avec tranquillité.

LE FLATTEUR,
JUSTINE.

Vous rêvez, que je croi.

ANGÉLIQUE.

Le sort en est jetté.

JUSTINE.

Et si Damon venoit à rentrer dans lui-même ?

ANGÉLIQUE.

Ah, c'est où je l'attens. Ma passion suprême
Est de lui faire voir sur quel ton je le prens,
Et combien ses mépris me sont indifferens.
Il n'apprendra jamais à quoi je me destine,
Sans venir s'expliquer : & c'est alors, Justine,
Que j'aurai le plaisir de me venger de lui,
De braver ses chagrins, d'irriter son ennui,
Et de lui témoigner par un mépris tranquile
Que je suis insensible autant qu'il est fragile.
Si tu le vois au moins, fai-lui bien concevoir
Que je suis resoluë à suivre mon devoir,
Que j'obéis sans peine aux ordres de mon pere,
Et que loin de céder à la moindre colere,
Mes sens ne t'ont jamais patu moins ébranlez.

JUSTINE.

Il faudra donc mentir, puisque vous le voulez.

Ah !

S C E N E II.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, CHRISANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

N On, Monsieur, souffrez que je vous le redise :
Je vous parle peut-être avec trop de franchise.

Mais je mourrois plutôt que d'avoir le malheur
D'exposer votre fille à la moindre douleur.
Je me sens là-dessus des frayeurs ridicules.

C H R I S A N T E.

Bon, bon, vous vous moquez d'avoir de tels scrupules.

P H I L I N T E.

Mais oui, j'ai sur cela, j'en demeure d'accord,
Des principes outrez, qui m'ont souvent fait tort.
Dussai-je m'exposer à perdre une Couronne,
Je ne puis être heureux aux dépens de personne.

C H R I S A N T E.

Quels sentimens d'honneur ! Aucun ne pense ainsi.

P H I L I N T E.

Je ne suis pas fâché de me trouver ici
Pour pouvoir m'expliquer devant Mademoiselle.
Car enfin, je le sens, je suis indigne d'elle.

C H R I S A N T E.

Fi donc.

P H I L I N T E.

Mais point du tout. Damon est gracieux ;
Il a des qualitez : votre Fille a des yeux . . .

A N G E L I Q U E.

Moi, Monsieur ? Trouvez bon que l'on vous desabuse.

P H I L I N T E.

Ah parbleu, sur cela je vous demande excuse.
Je ne sçai pas sur quoi vous fondez vos dégouts :
Mais nos Dames n'ont pas le cœur fait comme vous ;
Et . . .

A N G E L I Q U E.

Mon Dieu, oui, je sçai sa conquête nouvelle ;

Il est fort à la mode.

PHILINTE.

Oh tant , Mademoiselle,

Ma foi ce garçon-là réussira par tout ,

Et la Ville & la Cour seront du même gout.

ANGELIQUE.

Qu'il réussisse ou non , pour moi je l'abandonne.

Qui cherche à plaire à tous , ne doit plaire à personne.

PHILINTE.

Ah , Monsieur, que ce mot est divinement dit!

En comprenez-vous bien la finesse & l'esprit ?

Qui cherche à plaire à tous , ne doit plaire à personne.

Quelle force ! Pour moi , voilà ce qui m'étonne.

CHRISANTE.

Je vous le disois bien , ma Fille a l'esprit fort.

PHILINTE.

Elle tient bien de vous de ce côté.

CHRISANTE.

D'accord.

PHILINTE.

Enfin , Mademoiselle , il est bon de s'entendre.

De votre bonheur seul mon bonheur peut dépendre

Prémierement. Du reste , à quoi bon se flatter ?

Je me connois. Par où puis-je vous mériter ?

Que trouve-t-on en moi ? Quelque peu de franchise,

Une ame à ses devoirs parfaitement soumise ,

Des sentimens , un cœur tendre & passionné :

Voilà tout. Au surplus , je suis assez borné.

JUSTINE *à part.*

Le fourbe!

C H R I S A N T E.

Vous voyez comme la modestie
Avec le vrai mérite est toujours assortie.

P H I L I N T E.

De dire que mon cœur, sans en être jaloux,
Pourroit vous voir passer dans les bras d'un époux
Dont la félicité me rendroit misérable,
Il ne faut point mentir, je n'en suis pas capable.
Car enfin, ce n'est point pour dire une fadeur,
Quand je vis de vos yeux éclater la splendeur,
Je me rendis d'abord : je l'avouerais sans honte,

C H R I S A N T E.

Entendez-vous cela ? hé ?

P H I L I N T E.

Mais au bout du compte,
S'il faut que l'infortune accable l'un de nous,
J'aime infiniment mieux que ce soit moi que vous.

C H R I S A N T E.

Ah l'honnête garçon ! Hé bien que vous en semble ?

A N G E L I Q U E.

Hélas ! il s'en faut bien que Damon lui ressemble.

C H R I S A N T E.

Ah, c'est un petit fourbe, un petit animal...

P H I L I N T E.

Ha mon Dieu, devant moi n'en dites point de mal.
Croyez-moi, l'apparence est souvent peu fidelle.
On vous aura forgé... tenez, Mademoiselle,
Je crois que dans le fond il vous aime toujours.

LE FLATTEUR,
ANGÉLIQUE.

Vous l'a-t-il dit, Monsieur ?

PHILINTE.

Mais oui : dans le discours
Je vois qu'il se ménage assez, je vous assure
Et ce feroit vouloir combler toute mesure ...

JUSTINE.

Mais vous qui nous parlez avec tant de bonté,
Puis-je vous demander si c'est par charité
Que vous feignez d'aimer celle qu'on lui destine ?

PHILINTE.

Quoi, vous me querellez, adorable Justine ?
Moi qui suis votre Ami, moi que vous connoissez ...

CHRISANTE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, sotté.

PHILINTE.

Laissez, laissez.

Vous ne l'entendrez point parler à la volée.
Je vous la garantis fille aussi défilée ...
Je connois quelque peu mes gens, en general.

JUSTINE.

Il est vrai, mais vos gens vous connoissent fort mal.

PHILINTE.

Ah, ah, ah. Sur mon Dieu voilà de ces faillies
Qu'on ne scauroit payer, tant elles sont jolies.
Vous trouverez fort peu de filles, croyez-moi,
Avec tant d'agrément & tant de bonne foi.

CHRISANTE

C H R I S A N T E.

Oui, mais je ne veux point de tant de gentillesse.

J U S T I N E.

Moi? Je n'ai d'intérêts que ceux de ma maîtresse.

P H I L I N T E.

Vous voyez : c'est le cœur qui parle. Oh, pour cela
Vous pouvez vous fier à cette fille-là.

C H R I S A N T E.

Suffit. Je suis ravi, ma fille, de connoître
Qu'enfin vos sentimens sont tels qu'ils doivent être.
Allez. Dans quelque tems vous sçauvez mieux encor
Combien un pere sage est un rare trésor.
Mais Damon vient : il faut que je le congédie.

P H I L I N T E.

J'y veux être présent pour voir la Comédie.

S C E N E I I I.

C H R I S A N T E, P H I L I N T E, D A M O N.

D A M O N.

Q U E ne puis-je, Monsieur, acquitter mon devoir
De toutes les bontez que vous me faites voir.

C H R I S A N T E.

Qu'est-ce à dire ?

D A M O N.

Oui, Monsieur, cette épreuve authentique
Que vous faites pour moi de l'amour d'Angelique,
Est de tous vos bienfaits . . .

LE FLATTEUR,
CHRISANTE.

Faites-vous là, de grace? Quel galimathias

PHILINTE.

Eh, ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Je voudrais bien sçavoir . . .

PHILINTE.

Vous vous ferez malade.

CHRISANTE.

Parlez donc, s'il vous plaît; quelle est cette boutade?

PHILINTE.

La colére est un mal mortel à la santé.

DAMON.

Quais, je ne comprends pas . . .

PHILINTE.

Oui, c'est la verité:

Et j'ai vû de courroux cent personnes faibles
Gagner en s'échauffant de bonnes pleurésies.

CHRISANTE *fort en colere.*

Ho bien, sans m'échauffer ni m'émouvoir le sang,
Monsieur me permettra de lui dire tout franc
Qu'il me fera plaisir de cesser ses poursuites,
Et de nous épargner l'honneur de ses visites.

DAMON.

Moi, Monsieur?

CHRISANTE.

Oui, vous-même en propre original.

DAMON.

Qu'ai-je donc fait, Monsieur, pour me traiter si mal?

P H I L I N T E.

Hé mon Dieu, l'un pour l'autre ayons quelque indulgen-
Faut-il vivre toujours en méfintelligence? (ce.

C H R I S A N T E.

Ce que vous avez fait ?

P H I L I N T E.

C'est un si grand bonheur
De s'entendre & de vivre ensemble en gens d'honneur.

D A M O N.

Je ne merite point un compliment si rude ;

P H I L I N T E.

C'est ce que je disois : tout n'est qu'incertitude.

D A M O N.

Et personne, je crois, n'oseroit soutenir . . .

P H I L I N T E.

Sans doute. On ne doit point se laisser prévenir.
Le monde n'est rempli que de mauvais génies,
Et tout n'est aujourd'hui que fourbe & calomnies.

C H R I S A N T E.

Parbleu, vous m'avez dit vous-même . . .

P H I L I N T E.

Eh oui vraiment,

Je l'ai dit. Il se peut trouver certainement
De fideles amis, des gens de conscience,
A qui l'on peut donner toute sa confiance.
Mais ils sont peu communs, je vous le dis encor ;
Et tout ce qui reluit, croyez-moi, n'est pas or.

à Damon.

Je fais ce que je puis pour desenfiler sa rate.

à *Chrisante*.

C'est assez. Vous avez parlé comme un Socrate.

à *Damon*.

Ne lui répondez rien, & laissez faire à nous.

à *Chrisante*.

Suffit. Tous ces détails sont au dessous de vous.

C H R I S A N T E .

C'est fort bien dit. Adieu, Monsieur : on vous dégage

Des nœuds embarrassans d'un fâcheux mariage.

Ma fille ne veut plus d'un tel adorateur.

Prenez votre parti là-dessus. Serviteur.

S C E N E I V .

D A M O N , P H I L I N T E .

D A M O N .

QU'est-ce donc que j'entens, & quel est ce mystère?

P H I L I N T E .

Vous m'en voyez saisi d'une telle colère

Que je ne puis parler : & je ne vous dis rien

De ce que j'ai souffert durant cet entretien.

D A M O N .

Quoi ? Dans le même jour dans l'instant où vous-même

Vous venez m'exalter sa bienveillance extrême.

P H I L I N T E .

Vraiment vous n'avez eu que des fleurs ; & tantôt

J'ai soutenu pour vous un furieux assaut.

D A M O N

Mais encor , quel motif, quelle raison l'oblige ?..

PHILINTE.

C'est ce que je travaille à découvrir, vous dis-je,
Vous avez près de lui des ennemis fâcheux.

DAMON.

Ciel ! Verrai-je toujours traverser tous mes vœux ?

PHILINTE.

On vous trahit.

DAMON.

Quoi donc ?

PHILINTE.

Sous ombre de services

On vous rend en secret de fort mauvais offices.

DAMON.

Allons, je veux sçavoir d'Angelique...

PHILINTE.

Ah vraiment,

Vous feriez un beau coup. Gardez-vous bien...

DAMON.

Comment ?

Que je m'en garde bien ?

PHILINTE.

N'est-ce pas assez faire,

D'effuyer en un jour tout le travers du pere,

Sans exposer encor vos mouvemens jaloux

Au mépris de la fille ?

DAMON.

Ah, que me dites-vous ?

PHILINTE.

Ah, mon ami, que c'est une étrange Prothée,

Croyez-moi, que le cœur d'une fille éventée !

LE FLATTEUR,
DAMON.

Qu'ai-je oui? Juste Ciel!

PHILINTE.

Je vous le disois bien,
Que qui veut bien compter, ne doit compter sur rien;
Et j'avois grand soupçon de tout ce qui se passe,
Quand je vous en parlois.

DAMON.

Expliquez-vous, de grace,

PHILINTE.

Son pere étoit tantôt, comme je vous ai dit,
Le plus content du monde, & même dans l'esprit,
La croyant un bijou d'amour & de constance,
De voir jusqu'où pourroit aller sa résistance,
En feignant un moment de renoncer à vous,
Et de l'assujettir au choix d'un autre époux.

DAMON.

Hé bien?

PHILINTE.

Je ne sçai pas quelle mouche nouvelle,
Ou plutôt quel démon a piqué leur cervelle;
Mais le pere, la fille, & vous l'avez pu voir,
En un moment tout a changé du blanc au noir.
Je les ai rencontrés qui se donnoient carrière,
Et qui dauboient sur vous de la bonne maniere;
Le pere fulminant en homme transporté,
La fille ricanant aussi de son côté.
Somme toute, elle l'a prié jusques aux larmes
De bannir de ses yeux l'objet de ses allarmes;

Et sur le premier mot d'un autre engagement ,
Elle a d'abord topé très-amiablement.

D A M O N.

Quel coup de foudre, ô Ciel ! Quelle affreuse surprise !

P H I L I N T E.

Excusez, si je parle avec trop de franchise.

D A M O N.

La perfide !

P H I L I N T E.

Il est vrai.

D A M O N.

Me cacher sans remors

Des sentimens si bas sous de si beaux dehors !

P H I L I N T E.

C'est une chose horrible.

D A M O N.

Après tant de constance,

De tendresse, de soins & de persévérance !

P H I L I N T E.

C'est elle. Car pour lui je le connois très-fort.

C'est un homme quinquex ; mais qui revient d'abord ;

Et peut-être demain après tout cet esclandre

Viendra-t-il vous prier de devenir son gendre.

D A M O N.

Moi ? je n'en ferai rien , je suis trop offensé ,

Et l'ingrate . . .

P H I L I N T E.

Ecoutez , ce n'est pas mal pensé.

Ceci se dénouera , mais pour finir l'histoire

Faites un peu le fier si vous me voulez croire ,

Que diable un galant homme estimé comme vous,
 Approuvé dans le monde, & bien venu de tous,
 Est-il fait pour souffrir l'éternelle bourasque
 D'une jeune coquette & d'un vieillard fantasque?
 Vous avez votre part dans ce qui s'est passé :
 Mais j'y suis proprement le plus intéressé.
 Aussi, dans mes discours ils ont pu le connoître,
 J'en suis scandalisé plus qu'on ne sçauroit l'être :
 Et soit dit entre nous, je n'attens plus ici
 Qu'un prétexte à sortir d'avec tous ces gens-ci.

D A M O N.

Il est vrai : mais hélas, je me sens pour ma peine
 Engagé dans les nœuds d'une trop forte chaîne.
 Toute indigne qu'elle est d'un cœur comme le mien,
 Je l'aime.

P H I L I N T E.

En vérité, mon cher, je vous plains bien.

D A M O N.

Il faut que de ce pas j'aie me satisfaire,
 Je m'en vais la trouver, la confondre.

P H I L I N T E.

Au contraire;

Gardez-vous de marquer le moindre desespoir,
 Et foyez, s'il se peut, quelques jours sans la voir.
 Vous connoissez l'humeur des femmes; méprisantes
 Quand on leur laisse voir trop d'amour, complaisantes
 Dès qu'on lâche le pied : qui veut les rétenir,
 Doit paroître toujours prêt à les prévenir,

Tendresse, empressement, ardeurs toujours nouvelles,
 Tout cela va fort bien, tant qu'elles sont fidelles.
 Mais dès que la douceur engendre le mépris,
 Alors faites-leur voir que chacun vaut son prix,
 Que l'on sçait de son cœur ménager l'équilibre,
 Et que pour être amant, on n'en est pas moins libre.

D A M O N.

Oui, vous avez raison, je l'avouë, & je voi
 Que c'est le seul parti qui soit digne de moi.

P H I L I N T E.

Si vous voulez pourtant lui faire quelque avance,
 Je le veux bien.

D A M O N.

Non, non, j'en vois la conséquence,
 Et je lui veux montrer que mes vœux suspendus...
 Elle vient.

P H I L I N T E.

Ah fuyez, ou nous sommes perdus.

S C E N E V.

P H I L I N T E, D A M O N, A N G E L I Q U E.

D A M O N.

Vous ne m'attendiez pas en cette conjoncture,
 Madame ?

A N G E L I Q U E.

Ah, ah, c'est vous ? Non, Monsieur, je vous jure.

P H I L I N T E.

Oh, oh, vous le prenez sur un ton bien aigri,

Et voilà sur un rien bien du charivari.

On ditot à vous voit cet esprit de chicanne,
Que vous êtes brouillez tout de bon, Dieu me damne.

D A M O N.

Moi? Non. Madame a pris son parti sur ce point.
J'ai pris le mien aussi,

P H I L I N T E.

Je n'en disconviens point.

Mais pour ne vouloir pas s'épouser, il me semble.
Qu'on ne doit pas laisser de vivre bien ensemble.
Cela seroit plaisant si l'on étoit soumis
A s'unir par l'hymen, parcequ'on est amis.
On ne pourroit s'aimer que pardevant Notaire.
Et cependant, on voit que c'est tout le contraire.

A N G E L I Q U E.

Ce n'est pas mon dessein, si vous m'avez compris,
D'acheter l'amitié de Monsieur à ce prix.

D A M O N.

J'entens. C'est s'expliquer sans détour ni mensonge
Et l'on ne m'avoit dit que trop vrai . . .

P H I L I N T E.

Quand j'y songe

C'est peut-être le cas le plus particulier.
Qui puisse se trouver dans tout le monde entier,
De voir que deux esprits égaux en politesse,
En mérite, en douceur, en vertu, en sagesse
Ne puissent toutefois avec tout leur effort
Sympatiser ensemble & se trouver d'accord:

D A M O N.

D'autres cœurs n'auront pas la même antipatie.

A N G E L I Q U E.

Sans doute ; & c'est de quoi je suis bien avertie.

P H I L I N T E.

Pour cela , j'ai cent fois fait mes réflexions

Sur ce bizarre effet des constellations.

Car enfin le rapport d'humeur & de génie

Semble devoir des cœurs établir l'harmonie ;

Et cependant . . .

D A M O N.

Non , non , le Ciel entre nous deux

Ne mit aucun rapport : j'en serois bien honteux.

A N G E L I Q U E.

De ces conformitez mon ame est garantie ,

Grace au Ciel. Je serois indigne de la vie.

P H I L I N T E.

Oui-da ? Vous prétendez vous quereller ? Fort bien.

Oh ma foi , pour cela je n'en souffrirai rien.

D A M O N.

De grace apprenez-moi , comme il faut que j'excuse . .

P H I L I N T E.

Non , non , je ne veux point que le monde m'accuse

De vous avoir laissé venir en ce débat

A des extrêmités qui feroient de l'éclat.

D A M O N.

Je voudrois seulement sçavoir . . .

P H I L I N T E.

Eh non , vous dis-je ;

Entre gens du commun tout cela se corrige :
 Mais , diable , chez des gens comme vous élevez
 Les paroles vont loin , si vous ne le sçavez.

ANGELIQUE.

Monfieur peut dire tout fans me faire d'injure.

PHILINTE.

Ah , ma foi , je devine à préfent l'encloucure ,
 Et je n'ai pas besoin d'appeller les docteurs
 Pour voir ce qui produit ces petites hauteurs.
 Vous agiffez en gens qui fongent de plus belle
 A fe rapatrier en fe cherchant querelle.
 Madame , convenez que le fait eft ainfi ,
 Et que c'eft le feul but qui vous retient ici.

ANGELIQUE.

Moi , vous m'accuferiez d'une telle baffeffe.
 Il faut vous détromper. J'ai tort , je le confeffe ;
 Et je rentre chez moi pour guérir pleinement
 Ceux qui pourroient avoir le même fentiment.

Elle s'en va.

DAMON.

Ah , cruelle ! ..

PHILINTE *le retenant.*

Laissez. Point de plainte frivole.
 Notre rufe a joiüé fon jeu fur ma parole.
 Vous voyez quel chagrin vient de faifir fon cœur ,
 Lorsqu'elle vous a vü parler avec froideur.

DAMON *à part.*

Ouais , quel foupçon cruel s'éleve dans mon ame ?

SCENE

SCENE VI.

DAMON, PHILINTE, JUSTINE.

JUSTINE à *Philinte*.**C**hrifante vous attend. Il est avec Madame.

PHILINTE.

Où font-ils ?

JUSTINE.

Au jardin. Ils vous font appeller.

PHILINTE.

Ouf, respirons. Adieu, je m'en vais leur parler,

Et ce soir vous sçavez quel destin est le vôtre.

Sortez de ce côté, je vais entrer de l'autre.

Il sort.

JUSTINE.

Oh par ma foi, Monsieur le fourbe, c'est assez,

Et vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

Demeurez, vous, avec votre petit air rogue.

J'ai oui de là dedans tout votre dialogue,

Et j'ai compris d'abord par tous les mouvemens

Qu'il tâchoit déluder les éclaircissemens.

J'ai voulu l'écartier pour vous tirer de presse,

Et vous donner moyen d'appaiser ma maîtresse.

DAMON.

J'ai bien peur que mes yeux ne s'ouvrent à la fin.

JUSTINE.

Certainement il faut être un homme bien fin

Pour traiter son rival comme un ami solide.

Mon rival ! Juste Ciel ! qu'entens-je ? Ah le perfide !

JUSTINE.

Modérez vos transports. Notre homme aura son fait.

Nous le démasquerons. Il a certain valet,

Qui me fait les doux yeux, & qui volontiers cause.

J'ai déjà commencé d'en tirer quelque chose :

Et puisqu'il faut flatter, nous flatterons aussi.

C'est un fort bon métier ; mais il est, Dieu merci,

D'une pratique aisée ; & telles que nous sommes,

Nous nous en escrimons encor mieux que les hommes.

Mais nous perdons ici notre tems à jaser.

Votre maîtresse est seule ; allez vous excuser.

Tâchez par vos sermens de dissiper sa crainte.

J'entens monter. Entrez, vous dis-je. C'est Philinte.

SCENE VII.

JUSTINE, PHILINTE.

PHILINTE.

Chrisante, m'a-t-on dit, sortoit dans le moment.

JUSTINE.

Il se sera lassé d'attendre apparemment.

PHILINTE.

Et Damon ?

JUSTINE.

Je ne sçais. Il est parti, je pense.

On s'embarrasse ici fort peu de sa présence.

PHILINTE.

Les amans ne sauroient vivre sans se gronder.

Je revenois exprès pour les racommoder.

J U S T I N E.

Oh , vous n'y feriez rien que de l'eau toute claire.

P H I L I N T E.

Est-il possible ?

J U S T I N E.

Oh oui.

P H I L I N T E.

C'est une étrange affaire.

Angelique est fâchée, à ce que je puis voir ?

J U S T I N E.

Horriblement. Cela ne se peut concevoir.

P H I L I N T E.

L'obligeante Justine appaisera l'orage.

J U S T I N E.

Moi, Monsieur ? Point du tout. Je le hais à la rage.

P H I L I N T E.

Oui-dà ? Mais en effet, j'ai oui certains rapports. . .

J U S T I N E.

Assurément. Je vais redoubler mes efforts

Pour tâcher d'affermir son ame chancelante.

Adieu, mon cher Monsieur, je suis votre servante.

P H I L I N T E *seul.*

Oh parbleu, maintenant tout le monde est pour nous :

Et les choses ont pris un chemin assez doux.

Poursuivons : & tandis que le sort est propice ,

Par notre activité prévenons son caprice.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, UN LAQUAIS.

PHILINTE.

Chrisante n'est donc pas encore de retour ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur, il a dit qu'il alloit faire un tour
Auprès de son Banquier.

PHILINTE *seul.*

Bon, voilà notre affaire :

Et moi, je suis d'avis d'aller chez le Notaire,

Et de faire signer le contract dès ce soir.

Dans le cas où je suis, on ne peut trop prévoir ;

Et souvent le hazard jaloux de la prudence

Des plus sages projets démonte la cadence.

SCENE II.

PHILINTE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

AH, Monsieur, vous voilà. Je vous cherche en
tous lieux.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? D'où te vient cet air mystérieux ?

FRANCISQUE.

Je viens vous avertir, comme c'est mon office,

Que ce juif de Marchand vous poursuit en Justice,
Et que ce bourru-là, sans aucune pitié,
De ses deux mille écus prétend être payé.

P H I L I N T E.

Au diable l'animal ! Est-ce là ta nouvelle ?

F R A N C I S Q U E.

Patience. En voici d'une autre bien plus belle.
En vertu d'un papier, il cherche les moyens
De se faire payer sur vous & sur vos biens.
Et comme vous n'avez d'autre effet saisissable
Que votre individu, ce corsaire implacable
A résolu, dit-on, avec ses conjurez
De vous faire saisir par tout où vous serez,

P H I L I N T E.

La peste ! Je vois bien qu'il faut changer de game.
D'où tiens-tu cet avis ?

F R A N C I S Q U E.

Son Facteur, dont la femme,
Entre nous, a pour moi quelque peu de bonté,
M'est venu raconter le fait par charité.

P H I L I N T E.

Fort bien. Et n'as-tu pas eu l'esprit de lui dire
Qu'après le mariage

F R A N C I S Q U E.

Eh, vous me faites rire.
Ils sont tous là-dessus plus mécréans que moi.

P H I L I N T E.

Il faut pourtant calmer ce faquin-là, ma foi.

Qu'en dis-tu, mon enfant ?

FRANCISQUE.

Et vous ?

PHILINTE.

Oh oui, sans doute,

Il le faut appaîser absolument. Ecoute :

Va le voir, & di-lui qu'il faut incessamment :

Qu'il te donne pour moi cent pistoles.

FRANCISQUE.

Comment ?

PHILINTE.

Je dis que j'ai besoin de quelques cent pistoles.

FRANCISQUE.

Ah, ah, l'invention est toute des plus folles.

Sont-ce là vos secrets pour appaîser les Gens ?

PHILINTE.

Parbleu comment veux-tu qu'on prenne mieux son
Chrifante veut ce soit terminer son ouvrage. (tems ?

Il faut bien quelque argent un jour de mariage,

Et quand on n'en a point, je crois sans hésiter

Que le plus grand secret est celui d'emprunter.

FRANCISQUE.

Oui vous avez raison. On ne peut mieux conclure.

Allez donc le trouver : & si par aventure

Vous revenez ici par le même chemin,

Je vous tiens des mortels le mortel le plus fin.

PHILINTE.

Oh vraiment, aujourd'hui j'ai bien plus d'une affaire.

Il faut premierement aller chez le Notaire :

Et d'ailleurs je n'ai pas à perdre un seul moment.
 Va le trouver, te dis-je ; & pour nantissement.
 Voilà certain dédit de trois mille pistoles
 Qui lui garantira l'effet de mes paroles.
 C'est de l'argent comptant. Remets-lui cet écrit.
 Entens-tu ? C'est ainsi que les hommes d'esprit
 Sçavent se démêler des rencontres diverses,
 Et du fort inconstant prévenit les traverses.

FRANCISQUE *après avoir lu.*

Dix mille écus morbleu ! Mais, Monsieur, ce billet...

PHILINTE.

Quoi ?

FRANCISQUE.

Ne seroit-il point quelque peu contrefait ?
 Vous amuseriez-vous à ce métier funeste ?

PHILINTE.

Le sot ! Va ; cours, te dis-je, & j'aurai soin du reste.

S C E N E I I I.

FRANCISQUE *seul.*

DIX mille écus ! Ceci m'est diablement suspect.
 Le Patron du logis est homme circonspect :
 Qui plus est : ce billet, si je sçai m'y connoître,
 Paroit être datté de deux mois ; & mon Maître
 Pendant tout ce tems-là ne m'en a sonné mot.
 Hom, ceci pourroit bien n'être encor qu'un brulot.
 Ce diable d'homme-là fait tant de personnages.
 Baste : mais je crains fort d'en être pour mes gages.

Ah que si je trouvois maintenant quelque emploi,
 Ou quelque occasion qui fût digne de moi !
 Mais, ma foi, je vois bien qu'en ce siècle hypocrite
 Le bonheur n'est point fait pour les gens de merite.

S C E N E I V.

F R A N C I S Q U E , J U S T I N E .

J U S T I N E *à part.*

C Est lui. Tâchons un peu de le faire causer.

Bon jour, Monsieur Francisque.

F R A N C I S Q U E .

Ah, daignez m'excuser,

Je ne vous voyois pas, trop aimable cruelle.

J U S T I N E .

Quel papier tenez-vous ? Un billet ?

F R A N C I S Q U E .

Non, ma belle,

J'ai rompu tout commerce avec les billets doux :

Et je n'en prétens plus recevoir que de vous.

J U S T I N E .

Eh oui, je vous entens Voilà de vos fleurettes.

Fole qui s'y fieroit. Nous sçavons que vous êtes

Un vert-galant.

F R A N C I S Q U E .

Hai, hai.

J U S T I N E .

Je suis grecque en ce point.

Où de vous à moi, je n'en parlerai point,

Racontez-nous un peu vos fredraines galantes ;
On m'a dit qu'elles sont toutes des plus brillantes,
Et que vous en pourriez faire , tout bien compté,
Un fort joli Roman.

F R A N C I S Q U E.

Eh , eh , sans vanité,
Nous avons mis par fois les jaloux en campagne.

J U S T I N E.

Vous voyez que je sçai les foires de Champagne.
Dites donc.

F R A N C I S Q U E.

Je n'ai pas tout le tems qu'il faudroit,
Mon maître m'a prié d'aller dans un endroit...

J U S T I N E.

Que vous êtes pressé ! Voilà comme vous faites.
Vous ne sauriez jamais demeurer où vous êtes,
Petit ingrat. Nos yeux ne sont point assez doux
Pour fixer les desirs d'un homme tel que vous.
Votre cœur est usé , volage.

F R A N C I S Q U E.

Ah , ma Déesse,
Ce soupçon fait injure à ma délicatesse.
Vos beaux yeux m'ont percé jusques au fond du cœur...
D'une atteinte imprévuë , & de qui la rigueur ...
Enchante tous mes sens , & m'agite de sorte ...
C'est la vérité pure ou le diable m'emporte.

J U S T I N E.

Ah que ce tour de phrase est juste , & bien écrit !

Quel meurtre qu'avec tant de talens & d'esprit
 Vous soyez condamné d'être pour tout potage
 Un faquin de laquais du plus petit étage !

FRANCISQUE.

Que voulez-vous ? Il faut vouloir ce que l'on peut ,
 Lorsque l'on n'est pas né pour pouvoir ce qu'on veut.

JUSTINE.

C'est fort bien dit. Voilà certes un beau passage.
 Mais je vous le répète encor , c'est grand dommage.
 Un garçon comme vous , bien-fait ,

FRANCISQUE.

Vous me flattez.

JUSTINE.

Galant ,

FRANCISQUE.

C'est trop d'honneur.

JUSTINE.

Sage ,

FRANCISQUE.

Vous plaifantez.

JUSTINE.

Sacrifier ainsi par pure politesse
 Au service d'autrui la fleur de sa jeunesse !

FRANCISQUE.

Il est vrai que jamais on n'a fait que je crof ,
 Le métier de valet plus noblement que moi ;
 Et depuis que je sers il est encore à naître
 Que j'aye eu trente sols de l'argent de mon maître.

JUSTINE.

Ah le ladre ! Ma foi vous avez très-grand tort.
 Que ne le quittez-vous ?

F R A N C I S Q U E.

Il est vrai mais d'abord

Je voudrais m'assurer de quelque autre fortune.

J U S T I N E.

Bon , voilà bien de quoi J'en sçais mille pour une.

F R A N C I S Q U E.

Mille pour une ? Est-il possible ?

J U S T I N E.

Assurément.

Attendez : sçavez-vous lire ?

F R A N C I S Q U E.

Passablement.

J U S T I N E.

C'est assez. Je connois un riche homme d'affaire

Qui vous fera chez lui son premier Secretaire.

Vous êtes trop heureux.

F R A N C I S Q U E.

Morbleu , voilà mon fait.

Et sitôt que mon maître aura fait & parfait

Le bienheureux hymen où son esprit s'applique...

J U S T I N E.

Quel hymen ? Contre qui ?

F R A N C I S Q U E.

Contre votre Angelique.

J U S T I N E.

Ah, ah , le beau projet que vous nous contez-là!

F R A N C I S Q U E.

Parbleu , mes gages sont assignez sur cela.

J U S T I N E.

Vous êtes un pauvre homme , il faut que je le dise.

N'est-ce pas à Damon qu'Angelique est promise ?

FRANCISQUE.

Oui ; mais mon maître dit que tout est renversé.

JUSTINE.

Votre maître est un fat , & vous un insensé,
Sur quoi fondez-vous donc une erreur si plaisante ?

FRANCISQUE.

Sur un dédit signé de la main de Chrifante.

JUSTINE.

Un dédit ? Sur cela vous fondez son crédit ?
Vous êtes trop plaisant avec votre dédit.

FRANCISQUE *à part.*

Ouais , aurois-je mal fait de vaincre mon scrupule ?
Et seroit-ce en effet une fausse cédule ?

JUSTINE.

Comme vous plaisantez ! Vous êtes un conteur.

FRANCISQUE.

Je ne plaisante point , & j'en suis le porteur.

JUSTINE.

Vous en êtes porteur ? Vous ?

FRANCISQUE.

Oui-dà , sans reproche.

JUSTINE.

Vous avez ce billet ?

FRANCISQUE.

Sans doute , dans ma poche.

JUSTINE.

Ah , fort bien. Vous voilà dans de fort beaux draps
blancs.

FRAN-

COMEDIE.
FRANCISQUE.

205

Comment donc ?

JUSTINE.

Sçavez-vous ce que l'on fait aux gens
Que l'on trouve saisis de fausse signature ?

FRANCISQUE.

Et quand c'en seroit une, est-ce mon écriture ?

JUSTINE.

D'accord. Mais comme on fait brancher les receleurs
Des meubles & bijoux ravis par les voleurs,
On fait brancher aussi tous les dépositaires
Des écrits & billets signez par les faussaires.

FRANCISQUE.

Je tremble.

JUSTINE.

J'en aurois bien de l'affliction.

Mais la loi là-dessus est sans exception.

Croi-moi, pren ton parti de bonne heure, & pour
cause.

Tire-toi d'un service où tu n'as autre chose
Que honte à recevoir, gages à chicaner,
Gueuserie à prétendre & gibet à gagner.
Je veux faire aujourd'hui ta fortune & la mienne.

FRANCISQUE.

Voilà, je vous l'avouë, une bonne chretienne.

JUSTINE.

J'entens venir quelqu'un, passons dans le jardin.
Nous acheverons là de regler ton destin.

S C E N E V.

D A M O N , A N G E L I Q U E .

D A M O N .

Q Uoi , Madame , un perfide , avec effronterie ,
M'aura fait le jouët de sa noire industrie ?
Et vous voulez encore enchaîner mon courroux ?
Ah , j'atteste le Ciel ! . . .

A N G E L I Q U E .

Non , Damon , calmez-vous.

La fureur est toujours un guide peu sincere.
Croyez-moi , ne songeons qu'à détromper mon pere.
Justine se fait fort de dessiller ses yeux.
Elle est zelée , elle a l'esprit ingenieux.
Faisons qu'avec douceur l'affaire s'éclaircisse.
Vous êtes innocent , on vous rendra justice.

D A M O N .

Vous l'ordonnez , Madame , il faut bien le vouloir.
Mais votre égalité me met au desespoir ;
Et vous ne sentez pas la honte où je dois être ,
D'avoir été joué si long-tems par un traître.

A N G E L I Q U E .

Et n'avons nous pas eu tous deux le même sort ?
Cette méprise , allez , ne vous fait pas grand tort.
On n'est point à l'abri d'une fausse tendresse ,
Et tel homme à la cour , où l'on voit tant d'adresse ,
Fait tous les jours tomber son maître en ses filets ,
Qui tombe le premier dans ceux de ses valets.

 SCENE VI.

DAMON, ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

ANGELIQUE.

TU nous quittes, Justine ? As-tu l'ame assez dure ?..

JUSTINE.

Je ne vous quitte point, & je viens de conclure...

Mais, Chrisante paroît ; commencez le discours ;

Et s'il ne se rend pas, comptez sur mon secours.

AMBROISE.

Oh parbleu, nous irons, s'il en est necessaire,

A l'appui de la boule aussi, laissez-nous faire.

SCENE VII.

ANGELIQUE, DAMON, JUSTINE,
AMBROISE, CHRISANTE.

CHRISANTE.

QU'est-ce donc ? Quel conseil tenez-vous tous ici ?
C'est vous, Monsieur ? Je crois vous avoit éclairci

De mon intention ; & j'osois me promettre

Qu'elle seroit suivie un peu plus à la lettre.

DAMON.

Oui, Monsieur, sans sçavoir par où j'ai mérité

Cet excès de colere & de sévérité,

Je vois de quelle main part le coup qui m'affomme.

J'ai donné le premier dans les pieges d'un homme,

Dont je croyois le cœur & la bouche d'accord.

Mais de ma bonne foi le déplorable sort

Devroit, pour mon malheur j'en parle mieux qu'un autre,

Vous faire en vérité craindre un peu pour la vôtre.

A M B R O I S E.

Je suis content de vous : c'est fort bien commencé.

Vous avez plus d'esprit que je n'aurois pensé.

C H R I S A N T E.

Monfieur, je ne fuis pas homme à vous contredire.

Mais vous me permettrez cependant de vous dire

Qu'à mon âge on n'a pas befoin de gouverneur ;

Que mon gendre futur eft un garçon d'honneur,

Dont je connois l'esprit, les mœurs, le caractère ;

Et que je ne crains rien de fa part.

A N G E L I Q U E.

Eh, mon Père,

Craignez tout d'un esprit qui n'a rien de sacré

Que le feul intérêt dont il eft enyvrté,

Qui fous de beaux femblans déguifant fon audace

Péut trahir fes amis pour fe mettre en leur place,

Et qui vous impofant par d'indignes foupçons...

C H R I S A N T E.

Taisez-vous. Je fuis las d'entendre vos chansons.

D A M O N.

Mais, Monfieur, écoutez.

C H R I S A N T E.

Je ne fuis pas fi bête.

J U S T I N E.

Vous ne comprenez pas...

C H R I S A N T E.

Ho tu me romps la tête.

A M B R O I S E.

Je vais vous raconter . . .

C H R I S A N T E.

Tai-toi.

J U S T I N E.

Que diantre aussi

Vous querellez toujours avant d'être éclairci ?
 Vous croyez qu'on vous dit que ce pauvre Philinte
 A trahi son ami par une indigne feinte :
 Qu'il l'a calomnié sans honte ni respect,
 Qu'à votre fille, à vous, il le rendoit suspect :
 Tandis qu'avec douceur contre vous & contre elle
 De mille faux soupçons il broüilloit sa cervelle :
 Mais on n'en parle pas ; on vous dit seulement
 Qu'un homme convaincu d'un tel emportement
 Seroit un imposteur, un scélerat, un traître,
 Un coquin qu'il faudroit jeter par la fenêtre.
 N'est-il pas vrai, Monsieur ?

C H R I S A N T E.

Où : mais pour tout cela . . .

Philinte n'a rien fait de ce que tu dis là . . .

J U S T I N E.

Ce n'est pas ce qu'on dit. Mais si par aventure
 On pouvoit lui prouver une telle imposture ;
 Tout Philinte qu'il est, vous nous permettez bien
 De dire qu'il seroit un infigne vaurien.

CHRISANTE.

Sans doute. Mais son cœur n'en fut jamais coupable.

JUSTINE.

Eh non , on sçait fort bien qu'il n'en est pas capable.

Mais si quelqu'un pouvoit l'en convaincre à l'instant.

CHRISANTE.

Cela ne se peut pas.

JUSTINE.

Il est vrai : mais pourtant...

CHRISANTE.

Discours. Contes en l'air. La chose est incroyable,

Impossible.

AMBROISE.

Impossible ? Oh je me donne au diable,

Je l'en convaincrâi bien moi , je vous en réponds ;

Car c'est la vérité.

CHRISANTE.

Comment , maître fripon ?

JUSTINE.

Eh ne vous troublez point , Monsieur ; laissez le dire.

Philinte est un mouton : & chacun le déchire.

Tout le monde le hait.

CHRISANTE.

Oui : c'est une pitié.

Il fait caresse à tous , il est plein d'amitié.

Cependant contre lui tout le monde fulmine.

JUSTINE.

Voilà comme on est fait. Parce qu'on s'imagine

Qu'il est perfide , ingrat , né pour le mal d'autrui ,

Et qu'effectivement les faits sont contre lui ;
On se met dans l'esprit sans remors ni scrupule
Qu'il faut s'en défier ; voyez le ridicule.

CHRISANTE.

Cela me fait fremir.

JUSTINE.

C'est un garçon d'honneur
Qui sur votre bien seul fonde tout son bonheur ,
J'en suis sûre. Oui Madame , il ne faut point sourire
Parce que chacun sçait que c'est un pauvre sire ,
Sans fortune & sans biens , on voudroit supposer
Que c'est par intérêt qu'il veut vous épouser.
Et moi , je gagerois que ce qu'il en veut faire
N'est que pour l'amitié qu'il porte à votre pere.

A M B R O I S E.

Morbleu ce n'est point là raisonné comme il faut ,
Vous le prenez fort mal , & je vous dis tout haut
Que vous ne valez rien , ma commere Justine.

CHRISANTE.

Si je t'entens , matoufle? . . .

A M B R O I S E.

Et moi , je vous obfine
Que cet homme est un fourbe & des plus signalez.

JUSTINE.

Ce que c'est que l'envie ! Allez , Monsieur , allez ,
Vous avez plus d'esprit que tous tant que nous sommes ,
Quand Philinte seroit le plus méchant des hommes ,
Dès que vous l'approuvez , je le tiens tout parfait.

LE FLATTEUR,
CHRISANTE.

Cette fille a du sens.

JUSTINE.

Par exemple on lui fait :

Un crime capital de certaine promesse
Qu'il a tiré de vous par excès de tendresse.
On veut qu'il n'ait de vous exigé ce dédit
Qu'afin de vous lier par votre propre écrit.
Et moi je suis certaine, & j'y mettrois ma vie,
Qu'il vous le remettrait si c'étoit votre envie.

CHRISANTE,

Sans doute. Je suis sûr qu'il le feroit ainsi.

AMBROISE.

Je gage bien que non.

JUSTINE.

Moi, je gage que si.

Essayons. Il faudroit qu'il fût un homme à pendre.
Un perfide achevé, pour ne vous le pas rendre.
Qu'en dites-vous, Monsieur ?

CHRISANTE.

Il est vrai. J'en conviens.

Mais je sçais le contraire, & j'en jurerois bien,
Comme je jurerois que tout ce qu'on lui prête,
N'est que noire imposture & futeur indiscrete.

DAMON.

Vous me connoissez mal. Il me connoitra mieux.
Je l'attens. Nous verrons s'il soutiendra mes yeux.
Mon honneur attaqué veut que je le confonde.

C H R I S A N T E.

Oh bien, bien ; tout cela fera le mieux du monde,
Mais rien n'ira pourtant que selon mon vouloir.

Ma fille épou sera Philinte dès ce soir.

A cela près, Monsieur, vous serez toujours maître

De rester notre ami, s'il vous convient de l'être.

Autrement, serviteur ; je ne m'en pendrai pas.

Il sort.

J U S T I N E.

L'attaque a bien été. Ne quittez point ses pas.

Je vous suis. Toi, demeure : & si tu vois Philinte,

Di-lui que tout le monde est instruit de sa feinte.

Elle suit.

A M B R O I S E.

Oui, oui. Nous allons voir un homme bien confus.

Parbleu je n'en voudrois pas tenir... vingt écus.

S C E N E V I I I.

A M B R O I S E , P H I L I N T E.

P H I L I N T E *à part.*

LE Notaire me suit, & notre affaire est faite.

Me voilà, grace au Ciel, au but que je souhaite.

A M B R O I S E.

Ah le voilà. Bon jour, Monsieur ; venez chez nous.

La farce est commencée, on n'attend qu'après vous.

P H I L I N T E.

Bon jour, mon vieil ami. Comment vont les harangues ?

LE FLATTEUR,

AMBROISE.

Elles vont assez mal pour les mauvaises langues.

PHILINTE.

Ambroise est plein d'esprit, on ne peut le nier.

AMBROISE.

Riez donc : rira bien qui rira le dernier.

PHILINTE.

Les jolis quolibets ! les phrases naturelles !

AMBROISE

Oh, Damon là-dedans en dit de bien plus belles.

PHILINTE.

Que dis-tu ?

AMBROISE

Le mystère est ma foi découvert ;
Et vous n'en tâterez non plus que Jean de Vert.

PHILINTE *à part.*

Malepeste !

AMBROISE.

Entrez donc. Ils content votre histoire,
Et font de fort beaux vers à votre honneur & gloire.

PHILINTE *bas.*

Comment faire ? Morbleu ! ce revers me confond.

Haut. Ils sont-là tous les deux ?

AMBROISE.

Je le crois qu'ils y sont.

Ah, ah, vous pensiez donc nous prendre pour des bûches ?

Tudieu ! nous connoissons un peu toutes vos ruses,

Je vais les avertir de votre étonnement,

Nous allons voir beau jeu. Ne bougez seulement.

S C E N E I X.

P H I L I N T E *seul.*

Quel contre-tems fatal! Quelle triste avanie!
 Un quart d'heure plus tard l'affaire étoit finie.
 C'en est fait; & je vois qu'en ce pressant danger
 A l'hymen d'Angelique il ne faut plus songer.
 Car quelque prévenu que son pere puisse être,
 Aux regards de Damon je ne sçauois paroître.
 Ma foi, sans mon dédit, je ne serois qu'un sot,
 Et j'ai prudemment fait d'attacher ce grelot.
 Je prévoi que leurs soins vont tout mettre en usage
 Pour me tirer des mains un si précieux gage.
 Mais je ne suis pas homme à rendre un tel billet.
 Allons vîte chez nous attendre mon valet.
 Je ne ferois ici qu'une sotte figure.
 Mais ils viennent. Tenons du moins bonne posture.
 Coupons court: & prenons un ton plus imposant.

S C E N E D E R N I E R E.

P H I L I N T E , C H R I S A N T E , D A M O N ,
 A N G E L I Q U E , J U S T I N E , A M B R O I S E .

C H R I S A N T E .

Oui, oui, nous vous verrons quand il sera présent.
 Vous venez à propos pour m'aider à combattre
 Des gens qui contre vous font les diables à quatre;

Qui disent qu'eux & moi vous nous avez séduits,
 Eux par de faux soupçons, moi par de mauvais bruits;
 Que c'est pour m'attraper que vous m'avez fait faire
 Un dédit, qui n'étoit rien moins que nécessaire;
 Et que si je venois à le redemander,
 Vous crêveriez plutôt que de me le céder.
 Que sçai-je? Ils font de vous une image si noire,
 Que j'en deviendrois fou, si je les voulois croire.

PHILINTE.

J'entens, Monsieur, j'entens Ces mots font spécieux,
 Et je vois bien d'où part ce détour captieux.
 Mais je ne suis pas homme à m'y laisser surprendre,
 Et d'un panneau si doux nous sçaurons nous défendre.

CHRISANTE.

Comment donc? Je ne fais que parler d'après eux;
 Et bien loin de donner dans tous leurs contes bleus,
 Je crois précisément le contraire, vous dis-je.

PHILINTE.

Fort bien. De ce discours je connois le prestige,
 Et je vois ceux qu'ici j'en dois remercier.
 Mais croyez-moi, Monsieur, l'appas est trop grossier.
 Je suis simple, il est vrai; mais quoique sans malice,
 Je sçais de certains traits démêler l'artifice.

CHRISANTE.

Ouais! je vous dis encor que je ne pense à rien...

PHILINTE.

Non, Monsieur, finissons un fâcheux entretien.
 Et puis que vous croyez tout ce qu'on vous rapporte...

DAMON.

D A M O N.

Vous êtes bien hardi de parler de la sorte.

Osez-vous nier ? . .

P H I L I N T E.

Brisons là , s'il vous plaît ,

Et que chacun de nous demeure comme il est.

Les explications sur un pareil mystere

Ne sont ni de mon gout ni de mon caractère.

C H R I S A N T E.

Je ne sçai que penser de tout ce que j'entens.

P H I L I N T E.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les gens :

Mais je ne suis pas fait pour souffrir des injures,

Et de votre côté nous prendrons nos mesures.

C H R I S A N T E.

Qu'entendez-vous par là ?

A M B R O I S E.

Je vous l'avois bien dit

Qu'il vouloit contre vous employer cet écrit,

Que vous avez signé mal à propos.

C H R I S A N T E.

Qu'entens-je ?

Vous auriez contre moi fait ce projet étrange ?

P H I L I N T E.

Je ne sçai ; mais on peut faire valoir ses droits.

C H R I S A N T E.

O Ciel ! Où sommes nous ? & qu'est-ce que je vois ?

Après m'avoir marqué des tendresses si vives ,

Un Imposteur . . .

**LE FLATTEUR,
PHILINTE.**

Tout beau , Monsieur, point d'invectives.
Nous nous verrons ailleurs. Je suis votre valet.

CHRISANTE.

Traître , te voilà fier, & ton crime est complet.
Ce sont dix mille écus que j'y perdrai peut-être.
Mais pour dix mille écus on est trop heureux d'être
Détrompé pour jamais d'un scelerat maudit.

JUSTINE.

Vous le ferez à moins. Voilà votre dédit.

PHILINTE sortant avec précipitation.
Je suis trahi!

CHRISANTE.

Voyons. Oui, c'est-là ma promesse.

AMBROISE.

Au bien de vous revoir , Monsieur.

CHRISANTE.

Par quelle adresse

As-tu pu rattraper ce billet souhaité ?

JUSTINE.

En flattant son valet, comme on vous a flatté.

CHRISANTE.

Tu recevras le prix d'un service si rare.

Venez , Damon. Je veux qu'un prompt hymen repare
Les maux que vous ont fait mes soupçons séducteurs.
Allons ; & desormais puissent tous les Flatteurs,
Par l'exemple du nôtre , apprendre à reconnoître
Qu'enfin la trahison retombe sur le traître.

FIN.

LE
CAPRICIEUX,

OU

LES APPARENCES
TROMPEUSES.

C O M E D I E,

Réprésentée pour la première fois aux
mois de Décembre 1700. & de
Janvier 1701.

A C T E U R S.

ALBERT,	}	<i>Amis.</i>
PAMPHILE,		
HORTENSE,		<i>Fille d'Albert.</i>
LUCILE,		<i>Fille de Pamphile.</i>
VALERE,		<i>Amant d'Hortense.</i>
DAMIS,		<i>Amant de Lucile.</i>
JACINTE,		<i>Suivante d'Hortense.</i>

*La Scène est à Paris dans la Chambre
d'Hortense.*



P R E F A C E.

Quelque respect que j'aye toujours eu pour le Public, & quelque attention que j'aye à m'instruire par ses jugemens, j'avouë que je les ai trouvé si partagez sur ce dernier Ouvrage, que je n'ai pû sçavoir encore ce que je dois en penser moi-même. Ceux à qui ma Comedie n'a pas eu le bonheur de plaire, l'ont condamnée sans restriction; & ceux à qui elle a plu, l'ont louée, pour ainsi dire, sans reserve. De sorte qu'il n'a presque pas été question de sçavoir ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais dans cette Piece, mais seulement si elle étoit tout-à-fait bonne ou tout-à-fait mauvaise.

Cependant lorsque j'ai comparé le jugement des uns avec celui des autres, j'ai trouvé, si je l'osé dire, que ceux qui l'ont si excessivement blâmée, lui ont fait presque autant d'honneur que ceux qui l'ont si obligamment applaudie. En effet, j'ai vû que toute la mauvaise humeur des premiers ne s'est jettée que sur cinq ou six expressions qui, quand elles seroient mauvaises, ne suffiroient pas pour décrier un Ouvrage de dix-huit cens Vers, supposé qu'il n'y eût que cela à reprendre. Encore s'est-il trouvé heureusement pour moi que l'usage avoit déjà établi ces mêmes expressions chez les Ecrivains les mieux reçûs; & chez les personnes les plus polies, entre lesquelles je compte même la plus grande partie de ceux qui les ont desapprouvées.

J'ai donc cru qu'il y auroit une espece d'injustice à moi de consentir que l'on retranchât de notre Langue un petit nombre de façons de parler, protégées d'ailleurs par tant d'honnêtes gens. Et c'est ce qui ma fait refondre à les faire imprimer dans cette Edition ; non pas pour insulter à ceux qui les condamnent, que je n'ai pas dessein d'offenser ; mais pour déferer à ceux qui les approuvent, dont il ne m'appartient pas de mépriser les décisions.

Je conviendrai pourtant que quelques personnes de beaucoup d'esprit m'ont fait une objection plus considérable, & à laquelle véritablement il faut un peu plus de tems pour répondre. Ils m'ont reproché de n'avoir pas marqué assez nettement le caractère du Capricieux, & d'en avoir fait un homme agissant le plus souvent par esprit de contradiction. Mais au fond je ne puis mieux répondre à leur objection que par leur objection même, & j'ai toujours compris que la marque la plus essentielle du caprice étoit d'agir par humeur, de s'obstiner à ne vouloir pas faire ce qu'un autre souhaite, par cette seule raison qu'un autre le souhaite. C'est sur cette idée que j'avois composé une Fable que quelques-uns de mes amis ont vuë, & que j'aurois inserée dans ma Piece, si j'avois crû ces sortes d'embellissemens convenables au caractère de la Poësie Dramatique. La voici.

F A B L E.

*UN jour un Villageois sur son Ane affourché
Trouva par un ruisseau son passage bouché.*

*Tandis que pour le prendre un Batelier s'apprête ,
 Il approche du bord , saute en bas de sa bête ,
 S'embarque le premier ; & sur le pont tremblant
 Tire par son licou l'animal nonchalant.
 Le grison , qui des flots redoute le caprice ,
 Tire de son côté , fait le pas d'écrevisse ,
 Et du maître essoufflé déconcertant l'effort ,
 Lutteur victorieux , demeure sur le bord.
 Enfin tout épuisé d'haleine & de courage
 L'homme change d'avis , redescend au rivage ,
 Prend l'Ane par la queue , & tire de son mieux.
 L'animal aussitôt s'échape furieux ,
 Et du bras qui le tient , forçant la violence ,
 D'un saut précipité dans le bateau s'élance.*

Voilà , si je ne me trompe , la véritable image d'un
 personnage Capricieux. Je sçai bien que chacun s'en
 forme une à sa manière , & qu'à prendre tous les
 hommes en particulier il s'en trouveroit peu qui en
 fissent une même définition. Ces sortes de carac-
 teres à la vérité sont moins simples que celui d'un
 avare , d'un jaloux , d'un menteur dont le nom est
 plus clair que toutes les définitions. C'est ce qui les rend
 beaucoup plus difficiles à traiter que les autres , & celui-
 ci sur tout qui n'avoit pas même de nom chez les an-
 ciens , & qui n'en a un parmi nous que depuis environ
 six-vingts ans. C'étoit pour prévenir en quelque sorte
 les difficultez que je prévoyois qu'on me ferois là-des-
 sus , que j'avois pris soin de faire le portrait de mon
 Héros dès le commencement de la Piece ; & ne m'é-

tant engagé qu'à représenter un homme tel que je l'avois annoncé d'abord , j'avois lieu de croire que , pourvû que je tinsse parole sur la personne , on ne me chicanoit pas sur le nom. En effet , s'il n'y a pour nous mettre d'accord qu'à lui en donner un autre, j'abandonne de tout mon cœur les quatre syllabes dont le mien est composé , & je consens que chacun l'appelle du nom qui lui plaira le mieux ; pourvû que l'on convienne que le personnage que j'ai représenté, est dans la nature : ce que l'on ne sauroit , je pense , me disputer raisonnablement.

Il est vrai que j'aurois pû mettre dans ma Comedie une infinité de traits de caprice , autres que ceux que j'ai dépeints. Mais mon dessein n'a pas été de faire une compilation de toutes les sortes de caprices dont un homme est capable. Ce projet auroit été trop vaste. J'ai dû seulement y faire entrer ceux qui avoient du rapport à ma Fable. Les mœurs doivent être faites pour la Comedie , & non pas la Comedie pour les mœurs ; & si j'avois fait rouler les inégalitez d'Albert sur autre chose que sur le mariage de Lucile & d'Hortense , on m'auroit pu reprocher justement d'avoir fait plutôt une longue digression , qu'un Poëme uniforme & suivi dans toutes ses parties.

Mais , me dira-t-on , vous voulez que votre Capricieux soit un homme qui agisse par humeur ; cependant vous introduisez une fille qui le mene , qui le conduit , qui tourne son esprit de maniere que ce n'est pas tant par lui-même qu'il se détermine, que par la dex-

térité de cette fille. Cela est certain. Aussi les hommes fantasques ne sont-ils pas souvent les plus difficiles à gouverner. Et mon but n'a pas été seulement de faire voir ce que c'est qu'un Capricieux , mais d'enseigner de quelle manière il faut se conduire avec les gens d'une humeur capricieuse. Si la Comédie a quelque utilité , ce n'est pas tant de corriger les hommes , que de montrer ce qu'il faut faire pour vivre avec les hommes incorrigibles. Il n'arrive pas toujours que l'on sorte meilleur du Théâtre , mais au moins il est sûr que l'on en peut sortir mieux instruit.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. J'ajouterai seulement que si j'ai consenti à faire cette Préface , ce n'a point été par la vanité de vouloir confondre mes censeurs sur une matière aussi peu importante que celle-ci , mais pour tâcher à les persuader , tout prêt à me ranger de leur côté si mes raisons ne leur paroissent pas valables. C'est - là tout ce que j'avois à dire aux lecteurs sages & judicieux.

Car pour un certain nombre de personnes d'un goût malade , à qui rien ne plaît que ce qui est outré ; que rien ne frappe que ce qui est gigantesque , je n'entreprendrai point de les guérir ; je leur conseillerai seulement d'employer leur tems à quelque chose de meilleur qu'à voir des Comédies. Il y a trop d'ennui à essuyer pour eux à celles qui ne leur plaisent point , & trop peu de profit à faire à celles qui leur plaisent. Ils trouveront froidement écrit ce qui est écrit sagement , commun ce qui n'est que naturel. Leurs semblables ont fait il y a long-tems le procès à Térence. Ils ont

deux fois interrompu à grand cris une de ses meilleures Comedies , pour faire venir un Saltinbanque & des Gladiateurs. Ils l'ont accusé de froideur , quoique jamais Auteur n'ait exprimé plus vivement les passions , sur tout celle de l'amour. Et tout cela sans doute parcequ'il imitoit un peu trop la justesse de Ménandre . & qu'il ne faisoit point paroître un jeune homme yvre , qui s' imagine voir une * Biche éplorée , fuyant dans les forêts , & implorant son secours contre les chiens qui la poursuivent. Je suis bien éloigné de vouloir me comparer à ce grand homme. Mais je suis sûr que j'aurois plû bien davantage aux gens dont je parle . si j'avois fait de mon Capricieux un personnage toujours dans les délires d'une fièvre chaude , un fou plus propre à faire pitié dans les petites-maisons qu'à divertir d'honnêtes gens sur le Théâtre. Si pourtant ils ont quelque envie de s'instruire de bonne foi , je les avertirai de jeter les yeux sur la Préface qu'un des plus éclairés critiques de notre siècle vient d'ajouter à la tête de ses Poësies. Ils y apprendront que rien n'est beau que ce qui est vrai , & delà ils pourront conclure , s'ils ont un peu de jugement , que pour faire que les mœurs d'une Comedie soient vraies , il faut qu'elles soient prises dans la nature ; que ce n'est point dans les exemples singuliers qu'il faut chercher cette nature , mais dans les exemples généraux ; & qu'ainsi un fou , qui cherche à faire rire par des choses outrées & extravagantes , est proprement ce qui doit s'appeller un personnage froid & insipide ; aussi peu digne d'entrer dans une bonne Comedie , qu'un Valet bouffon qui fait le pendu sur une table , ou le mauvais plaisant dans un fauteuil.

* *Phormion. Prol.*



LE
CAPRICIEUX,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, LUCILE, JACINTE.

HORTENSE.



Vous soupirez, Lucile? Et je ne puis
sçavoir

La cause du chagrin que vous me
faites voir.

C'est trop en vérité s'obstiner au silence;
Et d'un si long refus mon amitié s'offense.

LUCILE.

Non, je ne prétens pas vous rien dissimuler.
Mes propres intérêts m'engagent à parler,
Je suis venuë exprès pour cette confidence,
Et je n'ai que sur vous fondé mon esperance.
Mais je voudrois sçavoir si, sans trop se risquer,
Aux yeux de cette fille on se peut expliquer.

JACINTE.

Ecoutez, c'est selon. Je sçai fort bien me taire
 Quand quelqu'un sans détour me confie une affaire;
 Mais quand ce quelqu'un-là biaise & parle à regret,
 Si par malheur pour lui j'attrape son secret,
 Une maligne humeur dans mes veines s'allume,
 La fièvre de parler me brule, me consume,
 Et je n'en guéris point, que pendant quinze jours
 Je ne l'aille corner dans tous les carrefours.

HORTENSE.

C'est une folle, allez; & je vous répons d'elle.

LUCILE.

Mon aventure, Hortense, est bizarre & nouvelle,
 Je devrois la cacher pour beaucoup de raisons,
 Et je crains...

JACINTE.

Eh mon Dieu, parlez, que de façons!
 J'ai déjà pénétré la moitié du mystère:
 Quelque jeune homme a part, je gage, à cette affaire.
 Eh? Vous ne dites mot? Bon, je l'ai deviné.
 Ce jeune homme est galant, & fort passionné?
 Comment? Vous rougissez? Fort bien, c'est cela même.
 Vous voulez l'épouser, vous l'aimez, il vous aime:
 Mais Monsieur votre pere, ami de son argent,
 A couronner vos vœux est un peu négligent:
 Et c'est-là justement le point qui vous afflige.
 Plaît-il? Vous vous taisez? Je suis au fait, vous dis-je,
 Et voilà, Dieu merci, votre secret connu,

Reste

Reste à l'aller conter droit au premier venu.

LUCILE.

Ah ! gardez-vous en bien.

HORTENSE.

Soyez en assurance.

Quel sort à cet amour a pu donner naissance ?

Vous n'êtes à Paris que depuis quinze jours ;

Et c'est depuis ce tems, si j'en crois vos discours,

Que vous avez quitté ce Couvent, ce me semble,

Où nous avons passé près de cinq ans ensemble.

LUCILE.

Et c'est depuis ce tems qu'un coup inopiné

A désarmé ce cœur à l'amour destiné.

JACINTE.

Je vous le disois bien. Nous sommes pénétrantes.

LUCILE.

Je venois à Paris, où l'une de mes tantes

Au sortir du Couvent me venoit ramener,

Lorsqu'un gros de voleurs vint nous environner.

Jugez....

JACINTE.

Bon, c'est ici que le Roman commence.

LUCILE.

La frayeur où j'étois, m'eût fait mourir, je pense,

Si le Ciel n'eût conduit presque un moment après

Un jeune Cavalier suivi de deux valets.

JACINTE.

Fort bien. Tome premier.

Tome II.

V

LUCILE.

Nos voleurs à la vuë,
 Du bois dont ils sortoient, regagnent l'avenüë,
 Notre libérateur s'offre à nous escorter,
 Et dans le Bourg prochain nous force d'arrêter.
 Que vous dirai-je enfin? Ce que l'on attribüë
 Au pouvoir enchanteur de la premiere vuë,
 Accomplit sur nos cœurs ses effets merveilleux,
 Et dans ce peu d'instans nous sentîmes tous deux
 Que les impressions dont on est moins le maître,
 Sont celles bien souvent que le hazard fait naître.

JACINTE.

Tome second.

HORTENSE.

La fin se conçoit aisément.

Il va chez votre tante, & naturellement
 Instruit de votre nom; & de votre naissance...

LUCILE.

Il n'en sçait rien encor. J'ai voulu, belle Hortense,
 Avant de me commettre à sa discretion,
 M'assurer de ses vœux & de sa passion.
 L'humeur des jeunes gens dont j'ai vu des peintures,
 A porté mon amour à prendre ces mesures;
 Et j'ai mis tant de soins à me cacher de lui,
 Qu'il n'a pu me connoître encor jusqu'aujourd'hui.

JACINTE.

Et notre chere tante est-elle un peu traitable?

LUCILE.

Oui, ma tante a trouvé mon dessein raisonnable;

C O M E D I E.

23

Et sans vous fatiguer d'un fâcheux compliment,
Je pourrais disposer de son appartement,
Si certain intérêt à déduire inutile
Ne l'eût depuis deux jours fait partir de la ville.

H O R T E N S E.

Vous pouvez commander chez moi comme chez vous.
Et puisque votre amant aspire au nom d'époux,
Il faut ingénûment lui dire qui vous êtes,
Et fournir à ses soins les mesures secrètes
Par où de votre pere il vous peut obtenir.

L U C I L E.

C'est l'unique dessein qui m'avoit fait venir.
Puisque vous consentez à ce que je desire,
Je reviendrai tantôt ; & je lui vais écrire
Qu'on l'attend , & que c'est en cette maison-ci
Que de ma destinée il doit être éclairci.

H O R T E N S E.

Fort bien. Je dois sortir pour certaines emplettes,
Vous pouvez disposer de la chambre où vous êtes.

J A C I N T E.

Et moi , je conduirai vos affaires si bien ,
Que personne au logis ne se doute de rien.

L U C I L E.

Que ne vous dois-je point ! Adieu, ma chere Hortense,
Soyez sûre à jamais de ma reconnoissance.

S C E N E I I.

H O R T E N S E , J A C I N T E .

J A C I N T E .

Elle n'est pas trop sotte en matière d'amour.

H O R T E N S E .

Or çà parlons un peu d'affaire à notre tour.
Tu me disois tantôt que l'oncle de Valere
Est venu proposer mon hymen à mon pere.

J A C I N T E .

Je ne jure de rien ; mais enfin je le croi.

H O R T E N S E .

Et comment penfes-tu que mon pere . .

J A C I N T E .

Ma foi,
A parler sur ce point sans beaucoup d'artifice ,
Je doute que sitôt cet hymen s'accomplisse.

H O R T E N S E .

Et sur quelle apparence encor ?

J A C I N T E .

Premierement,

Votre pere a reçu l'oncle de votre amant . . .

H O R T E N S E .

Avec quelque froideur n'est-ce pas ?

J A C I N T E .

Au contraire

Avec toute l'ardeur d'une amitié sincere.

H O R T E N S E .

Hé bien ?

JACINTE.

Ils sont sortis au bout de quelque tems,
Et se sont separez . . .

HORTENSE.

Sans doute, mécontents.

JACINTE.

Point du tout, fort joyeux.

HORTENSE.

Et tu crois que mon pere . . .

JACINTE.

Moi? Je crois qu'il consent à l'hymen de Valere.

HORTENSE.

Pourquoi donc ..

JACINTE.

Et posé ce prompt consentement,
Je croi pouvoir conclure assez conséquemment
Que vous ne verrez point cette affaire accomplie.

HORTENSE.

Es-tu folle?

JACINTE.

Comment folle? Hé mort de ma vie,
Depuis près de vingt ans que pour votre bonheur,
Albert vous mit au monde, ou qu'il s'en fit honneur,
N'avez-vous pas encor appris tout à votre aise,
Que c'est assez de voir qu'une chose lui plaise,
Pour gager à coup sûr qu'il ne la fera pas?
Ne connoissez-vous plus son esprit haut & bas,
Sans cesse possédé de nouvelles pensées,
Qui sont au même instant par d'autres effacées;

En moins d'un tour de main passant du blanc au noir.
 Le matin raisonnable , impertinent le soir ,
 Tantôt faisant le fou , tantôt le Politique ,
 Aujourd'hui querelleur , & demain pacifique ,
 Sans-raison satisfait , sans sujet irrité ,
 Contrariant , bourru , chimerique , éventé ,
 Homme dont la cervelle incessamment voltige ,
 Enfin persécuté d'un éternel vertige ?
 Combien d'états divers , si les gens en sont crus ,
 Depuis qu'on le connoît , n'a-t-il pas parcourus ?
 Campagnard , Citadin , Voyageur , Solitaire ,
 Courtisan , Financier , Magistrat , Mousquetaire ,
 Enfin que vous dirai-je : Il m'a vingt fois semblé
 Aux combats differens de son cerveau troublé ,
 De voir un bataillon d'ames de toute espèce ,
 Qui mutuellement voulant se faire piece ,
 Se chamaillent sans cesse & le jour & la nuit :
 Et dont l'une défait ce que l'autre a construit.

H O R T E N S E .

Tu me le dépeins-là d'une étrange figure ,
 Il est homme d'esprit cependant.

J A C I N T E .

Chose sûre.

Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit.
 Chacun pour être fou n'a pas assez d'esprit.
 Tout bien examiné les plus grands personnages
 Ne sont pas , croyez-moi , quelquefois les plus sages.
 Des gens d'esprit souvent la folie est le lot.

Et par fois la sagesse est la vertu d'un sot.

HORTENSE.

Le voici qui paroît. Tai-toi , je t'en conjure.

S C E N E I I I .

ALBERT , HORTENSE , JACINTE.

ALBERT *à part.*

N On , il n'en fera rien. C'est une chose sûre.

JACINTE.

De quoi s'entretient-il ?

ALBERT.

Que je sois lapidé ,

Si cet hymen jamais est par moi décidé.

JACINTE.

Oh , oh ! l'entendez-vous ?

ALBERT.

Je ne suis point capable

De faire , grace au Ciel , de sottise semblable.

JACINTE.

Que vous avois-je dit ?

ALBERT.

J'ai vécu jusqu'ici ,

En homme raisonnable & sensé , Dieu merci.

JACINTE.

Fort bien.

ALBERT.

Et qui me fait des sermons pareilles

Mérite d'être mis dehors par les oreilles.

JACINTE.

Bon jour, Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

JACINTE.

Qu'est-ce qu'on vous a fait ?

Vous voilà tout fâché, qu'avez-vous ?

ALBERT.

Un sujet.

Le plus juste du monde.

JACINTE.

Et quel sujet encore ?

ALBERT.

Un ridicule,

JACINTE.

Hé bien ?

ALBERT.

Une franche pécore,

JACINTE.

Est-ce tout ?

ALBERT.

Qui tantôt est venu me parler,

D'un chien de mariage à me faire siffler,

HORTENSE.

O Ciel.

ALBERT.

D'un mariage, à me mettre en tutelle

Si j'avois pour le faire assez peu de cervelle.

JACINTE.

Je croyois tout perdu. Quoi ! Ce n'est que cela ?

Bon, bon, vous reviendrez de ces sentimens-là.

ALBERT.

Je n'en reviendrai point.

JACINTE.

C'est une raillerie.

ALBERT.

Je veux être pendu si je me remarie.

JACINTE.

Vous ?

ALBERT.

Moi.

JACINTE.

Très-volontiers , je n'y résiste en rien.

ALBERT.

Je suis veuf , grace à Dieu . je m'en trouve fort bien.

JACINTE.

Qui vous dit de changer d'état ?

ALBERT.

Un imbécile

Que j'ai vu quelquefois au logis de Pamphile ,

Et qui presentement , j'ignore à quel sujet ,

M'est venu sottement tâter sur ce projet.

JACINTE.

Ah , j'entens à présent , & c'est une autre affaire.

J'ai cru que vous parliez d'Hortense & de Valère.

ALBERT.

Non pas diantre , non pas . Ce n'est point de cela.

HORTENSE à Jacinte.

Tu vois.

ALBERT.

C'est un parti sortable celui-là.

HORTENSE.

Voilà de tes soupçons.

ALBERT.

Un hymen honorable.

Et qui n'a rien en soi qui ne soit très faisable.

HORTENSE.

Je te le disois bien.

ALBERT.

J'en ai tantôt reçu

La proposition, ainsi que je l'ai dû.

HORTENSE.

Que t'en semble ?

ALBERT.

Et l'affaire eût été terminée,

Si mes vœux au Couvent ne l'avoient destinée.

JACINTE.

Bon.

HORTENSE.

Au Couvent, mon pere ? Hé, vous n'y songez pas.

ALBERT.

Oui, je suis dégouté des choses d'ici bas.

JACINTE

Fort bien. Monsieur du monde a l'ame degoutée,

Vous en êtes un peu dans le cœur entêtée.

Pour se régler sur vous, il y reste aujourd'hui,

Et vous en sortirez, pour vous régler sur lui.

ALBERT.

A propos de Couvent. On m'a dit que Pamphile

A depuis peu chez lui fait revenir Lucile.

JACINTE.

Vraiment oui. Tout à l'heure elle vient de sortir.

ALBERT.

Oh, oh, vous deviez bien songer à m'avertir;

Elle a depuis cinq ans dû changer de figure,

Et doit être à présent grande comme nature.

JACINTE.

Oh, Monsieur, de la voir vous seriez enchanté ;
Vous ne croiriez jamais comme elle a profité.
Le Couvent forme bien l'esprit sur ma parole.
Pour moi, je ne sçai pas si c'est en cette école,
Qu'elle a pris les leçons qu'on lui voit pratiquer ;
Mais à voir les talens qu'elle fait remarquer,
Il faut que l'on ait pris grand soin de sa conduite ;
Et je n'ai jamais vu de fille mieux instruite.

ALBERT.

Comment diable ?

JACINTE.

Oui vraiment, vous seriez stupefait,
Si vous étiez instruit de tout ce qu'elle a fait ;
Et peut-être qu'elle a depuis quinze journées
Mieux employé le tems qu'un autre en six années.

ALBERT.

Parbleu tu me ravis de me dire cela.
Hem. Ma fille jamais n'aura cet esprit là.
A ce que je puis voir c'est un petit prodige.

JACINTE.

Comment ? C'est une fille admirable, vous dis-je.

ALBERT.

Elle est belle, sans doute ?

JACINTE.

Ho, je vous en repons.

ALBERT.

Elle a de la douceur ?

JACINTE.

Comme un petit mouton.

ALBERT.

De la sagesse?

JACINTE.

Ah, ah.

ALBERT.

De la vertu?

JACINTE.

De reste.

ALBERT.

Et de l'esprit sur tout?

JACINTE.

Comme vous.

ALBERT.

Mal peste.

Il faut assurément qu'on me l'ait faite exprès,
Dieu me damne, je veux la voir un peu de près.

JACINTE.

Vous pourriez bien sentir en voyant sa figure
Quelques desifs d'hymen.

ALBERT.

Tu le crois?

JACINTE.

J'en suis sûre.

Vous ne connoissez pas encor tous vos besoins.

HORTENSE.

Jacinte, parlez mieux.

ALBERT.

Ma fille, parlez moins.

HORTENSE.

Je sçai l'aversion que l'hymen vous inspire,

Mon

Mon pere, & je voulois l'empêcher...

ALBERT.

Qu'est-ce à dire ?

HORTENSE.

J'ai craint que son discours ne vous mît en courroux,
Et que le mot d'hymen...

ALBERT.

De quoi vous mêlez-vous ?

HORTENSE.

De rien.

ALBERT.

Ouais, je vous trouve encor bien téméraire
De vouloir penetrer les sentimens d'un pere.

HORTENSE.

Si je vous ai déplu, j'en suis au desespoir.

ALBERT.

Je crois qu'à mes desseins vous n'avez rien à voir.

HORTENSE.

Sans doute.

ALBERT.

C'est de moi que vous devez dépendre,
Et je n'ai, que je pense, aucun compte à vous rendre.

HORTENSE.

D'accord.

ALBERT.

Je puis vouloir ce qui me semblera,

HORTENSE.

Je l'avouë.

ALBERT.

Et penser tout ce qui me plaira.

HORTENSE.

Fort bien.

LE CAPRICIEUX,

ALBERT.

Finissez donc des sottises pareilles,
Et ne me venez point échauffer les oreilles.

HORTENSE.

Je ne vous dis plus mot.

ALBERT.

Vous faites sagement.

Laissez-nous : & rentrez dans votre appartement.

S C E N E I V.

ALBERT, JACINTE.

ALBERT.

MOrbleu, les peres sont de grands fous, quand j'y
pense,

De s'enterrer tout vifs par pure complaisance,
Et de fuir de l'hymen l'agréable lien,
Pour des enfans parfois qui ne leur sont de rien,

JACINTE.

En effet, c'est avoir un gout bien ridicule ;
Et je ne conçois pas ce bizarre scrupule
De sacrifier tout au bien de ses enfans,
D'être pour l'amour d'eux sage malgré ses dents ;
Et par un sot égard fondé sur des chimeres,
Se priver du plaisir de leur donner des freres.

ALBERT.

Pour moi, je ne vois point d'état plus ennuyeux
Que celui d'être veuf, quand on peut faire mieux.

J A C I N T E.

Sans doute , & pour passer joyeusement la vie ,
Rien n'est tel que d'avoir une femme jolie.

A L B E R T.

Vous ne voyez qu'enfans qui vous font enrager.

J A C I N T E.

Ce ne sont que voisins prêts à vous obliger.

A L B E R T.

Que fripons de valets qui vous font mille pièces.

J A C I N T E.

Qu'amis officieux qui vous font cent caresses.

A L B E R T.

Tout est triste chez vous.

J A C I N T E.

On y rit nuit & jour.

A L B E R T.

Personne ne vous voit.

J A C I N T E.

Chacun vous fait la cour.

A L B E R T.

Ma foi , puisque Lucile est si bien mon affaire ,
J'en veux dire deux mots à Pamphile son pere.

J A C I N T E.

Fort bien , vous ne pouvez suivre un plus beau projet.

Ah , que vous allez être heureux & satisfait !

Pour vous faire un grand nom , quel moyen plus fertile ?

On parlera de vous aux deux bouts de la ville.

Vos éloges d'abord répandus en cent lieux

244 L E C A P R I C I E U X ,
Sur vous de tout Paris attireront les yeux.
Mille gens qui pour l'heure ignorent qui vous êtes,
De vos vertus bien-tôt publieront des gazettes ;
Et dans mille chansons votre nom exalté
Passera glorieux à la posterité.

A L B E R T .

Ah que c'est bien parlé ! J'admire ta sagesse ;
Et je me sens déjà rajeuni d'allégresse.

J A C I N T E .

Après ce mariage, ou même auparavant,
Sans doute vous mettrez votre fille au Couvent,
Pour assurer sa joye aussi-bien que la vôtre ;
La vôtre dans ce monde, & la sienne dans l'autre.

A L B E R T .

Oui, je décide ainsi.

J A C I N T E .

C'est fort bien décidé.

A L B E R T .

Elle enragera fort, j'en suis persuadé.

J A C I N T E .

Elle ? Oh que point du tout. Elle en sera ravie.
Elle aime les Couvens, Monsieur, à la folie.

A L B E R T .

Les Couvens ?

J A C I N T E .

Oui vraiment, & je vous en répons
Elle ne fait semblant de rien ; mais dans le fond
Elle a pour le Couvent un penchant admirable.

A L B E R T .

Ouais.

JACINTE.

Et pour l'hyménée une haine effroyable.

ALBERT.

Quoi...

JACINTE.

C'est la vérité, Monsieur, je vous promets.

ALBERT.

Que diable?

JACINTE.

Mais sur tout vous ne croiriez jamais,
L'excès d'aversion qu'elle sent pour Valere.

ALBERT.

Encore ?

JACINTE.

Et tout cela, parce qu'il sçait vous plaire.

ALBERT.

L'effrontée !

JACINTE.

A vos yeux elle s'en cache fort.
Mais dans le fond du cœur elle le hait à mort.

ALBERT.

Elle le hait? Vraiment je la trouve plaisante.
C'est une bonne fôte, une bonne impudente ;
Il vaut cent fois mieux qu'elle, & lui fait trop d'honneur
De vouloir l'épouser.

JACINTE.

L'épouser? Serviteur.

Il ne l'épousera jamais, j'en suis bien sûre.

ALBERT.

Il ne l'épousera jamais ?

JACINTE.

Non, je vous jure.

ALBERT.

Comment non ?

JACINTE.

Non, Monsieur, je la connois fort bien.
Son cœur repugne trop à former ce lien.

ALBERT.

Oui-dà. Je suis vraiment ravi de la connoître.

JACINTE.

Quand vous le voudriez, vous n'en seriez pas maître.

ALBERT.

Oh, oh ! je n'en serois pas le maître, moi ?

JACINTE.

Vous ?

Rien ne la forcera d'accepter cet époux.
Sans son consentement vous ne pouvez rien faire ;
Et c'est d'elle en un mot que dépend cette affaire.

ALBERT.

D'elle ? O je finirai bientôt cet embarras,
Et lui ferai bien voir qu'elle n'en dépend pas.
Je veux que dès demain à Valere liée,
Pour la faire enrager, elle soit mariée.

JACINTE.

Vous voulez, dites-vous, demain la marier
A Valere ?

ALBERT.

Oui morbleu, pour la mortifier.

JACINTE.

Pourrez-vous bien lui faire un chagrin si funeste ?
Seriez-vous assez dur ?

ALBERT.

Ho, je le suis de reste.

Il faut morigéner ces cerveaux éventez ,
 Et rabaisser un peu leurs petites fiertez.
 Je m'en vais chez Pamphile , & sans aucune pause.
 Je reviens en ce lieu terminer toute chose.

Il sort.

JACINTE.

Grace au Ciel , mon adresse a fort bien réussi ;
 Et voilà notre affaire en bon train , Dieu merci.
 Ces esprits voltigeans ont cela d'agréable ,
 Qu'avec eux la ressource est toujours immanquable :
 Chez eux le changement est toujours de saison ,
 Et parfois la folie y produit la raison.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

H O R T E N S E , V A L E R E.

V A L E R E.

Croirai-je, belle Hortense, un changement si doux ?
 M'est-il permis de vivre & de vivre pour vous ?
 Quoi ? Lorsque mon amour croit sa perte assurée ,
 Mon abord en ces lieux la trouve réparée ,
 Un même instant voit naître & finir mes ennuis ,
 Et mes vœux sont comblez aussitôt que détruits ?
 Mais parlez. C'est à vous de couronner , Madame.

Le bonheur éclatant d'une si belle flame.
 Souffrez que je vous voye en cet heureux moment
 Mêler un peu de joye à mon ravissement,
 Et donner aux transports de ma reconnoissance
 Quelque autre objet plus doux que votre obéissance.

H O R T E N S E.

Oui, Valere, mon cœur assuré de vos feux
 Veut bien d'un libre aveu favoriser vos vœux.
 Je permets à vos yeux de lire dans mon ame
 Tout ce qui peut servir à flater votre flame.
 Mais lorsqu'un doux hymen s'offre à nos vœux constans
 Songez que c'est à vous d'en avancer le tems.
 Bien que de votre amour la preuve me soit chere,
 Il vaut mieux employer un tems si nécessaire
 A presser un honneur qui n'est pas en nos mains,
 Qu'à nous prouver des feux dont nous sommes certains.
 En un mot vous sçavez les humeurs de mon pere ;
 Je ne dois point ici tracer son caractère :
 Mais Jacinte a pris soin de vous faire sçavoir
 Quel retour a tantôt rétabli notre espoir ;
 Prevenez par vos soins un retour plus funeste,
 Qui pourroit nous ravir cet espoir qui nous reste.

V A L E R E.

Oui, Madame, & je vais de ce pas l'exciter,
 A combler le bonheur dont j'ose me flatter.

H O R T E N S E.

Né perdez point de tems. Quelqu'un vient, ce me semble
 C'est lui-même. Je fors, & je vous laisse ensemble.

SCENE II.

ALBERT, VALERE, UN LAQUAIS.

ALBERT *à part.*

J E ne l'ai point trouvé, mais j'irai tant de fois...

VALERE.

Monsieur...

ALBERT.

Ah, ah, mon gendre, est-ce vous que je vois ?

VALERE.

Je viens...

ALBERT.

Embrassons-nous, mon cher, & que ce gage
Soit de notre union le premier témoignage.

VALERE

L'honneur...

ALBERT.

J'avois tantôt quelque autre intention ?
Mais sur cela depuis j'ai fait attention.

VALERE.

L'ardeur...

ALBERT.

Oui, je prétens en vous donnant ma fille,
Vous voir dans peu de jours entrer dans ma famille.

VALERE.

Je dois...

ALBERT.

Je vous le dis, je ne sçache entre nous
Aucun homme qui soit plus à mon gré que vous.

VALERE.

Monsieur...

LE CAPRICIEUX,
ALBERT.

Personne ici, ni dans toute la France
Dont je chérissè plus l'estime & l'alliance.

VALERE.

Je vous fais . . .

ALBERT.

Et je veux, sans aucun examen,
En dépit de ma fille achever votre hymen.

VALERE.

Il faut . . .

ALBERT.

La bonne bête à ce dessein s'oppose,
Et voudroit bien pouvoir faire changer la chose.

VALERE.

J'espère . . .

ALBERT.

Oui, je le sçai, le Couvent fait ses soins,
Et vous lui déplaisez comme la peste au moins.

VALERE.

Je voudrois . . .

ALBERT.

Mais tant mieux, j'en ai l'ame ravie;
Et vous l'épouserez, j'en repons sur ma vie.

VALERE.

J'aurois . . .

ALBERT.

Laissez-moi faire encore un coup.

VALERE.

Enfin . . .

ALBERT.

Si vous ne l'épousez, que je sois un coquin.

VALERE,

Rien ne peut m'allarmer après cette assurance.

Mais daignez m'accorder un moment d'audience.

UN LAQUAIS.

Monsieur Pamphile est là qui demande à vous voir.

ALBERT.

Pamphile ? Bon qu'il entre. Adieu jusqu'au revoir.

VALERE *à part.*

Il ne faut rien presser de peur de lui déplaire,

Remettons à tantôt à lui parler d'affaire.

S C E N E III.

ALBERT, PAMPHILE.

PAMPHILE *à part.*

Voyons comme il prendra la proposition.

ALBERT *à part.*

Tâchons de l'engager à composition.

PAMPHILE.

Je donne le bon jour à mon ancien confrere.

ALBERT.

Très-humble serviteur à notre vieux compere.

PAMPHILE.

Ma foi, je suis charmé de vous trouver ici.

ALBERT.

Et moi je suis ravi de vous y voir aussi.

PAMPHILE.

Comment va la santé ? Vous avez bon visage.

ALBERT.

Et vous ? Vous avez l'air bien fleuri pour votre âge.

P A M P H I L E.

Parbleu oui , je me porte assez bien , franchement.

A L B E R T.

C'est fort bien fait. Pour moi , je vis tout doucement.

P A M P H I L E.

Je n'ai , graces au Ciel , nul souci dans la vie.

A L B E R T.

Je ne suis tourmenté d'aucune maladie.

P A M P H I L E.

Je me trouve aussi verd comme dans mon printemps

A L B E R T.

Et moi tout aussi frais qu'à l'âge de trente ans.

P A M P H I L E.

Je suis veuf , j'ai du bien & fort peu de famille.

A L B E R T.

Grace à Dieu , je suis riche & je n'ai qu'une fille,

P A M P H I L E.

Vous sçavez quel j'étois dans ma jeune saison.

A L B E R T.

Vous m'avez vu jadis assez bon compagnon.

P A M P H I L E.

Je me sens comme alors d'une vigueur extrême.

A L B E R T.

A quelque chose près je suis toujours le même.

P A M P H I L E.

Ma foi , Seigneur Albert , je ne sçai pas pourquoi

Nous sommes restez veufs si long-tems vous & moi.

A L B E R T,

Au effet , c'est pitié d'endurer qu'à notre âge

Nous

Nous sechions sur le pied faute de mariage.

P A M P H I L E.

L'hymen, quoiqu'on en dise, a son utilité.

A L B E R T.

Sans doute. L'homme est né pour la société.

P A M P H I L E.

Il a ses embarras, mais on y remédie,

Quand ce sont des amis avec qui l'on s'alie.

A L B E R T.

Oui, l'hymen peut avoir ses dégouts quelquefois,
Mais on s'en garantit en faisant un bon choix.

P A M P H I L E.

Pour moi, si jamais femme entre dans ma famille,
De mon meilleur ami je veux choisir la Fille.

A L B E R T.

Et moi, je veux aussi, quand je me marierai,
Connoître à fond les gens à qui je m'aliérai.

P A M P H I L E.

Mais à propos d'hymen, de fille & d'aliancé,
Comment gouvernez-vous Mademoiselle Hortense ?

A L B E R T.

Et Lucile ? On m'a dit que, sans m'en avertir,
Vous l'aviez du Couvent fait depuis peu sortir.

P A M P H I L E.

Il est vrai. J'ai pour elle un mariage en vuë.

A L B E R T.

J'espère aussi dans peu voir ma fille pourvuë.

P A M P H I L E.

Vous connoissez Damis, ce jeune homme bienfait ?

ALBERT.

Damis ? Non.

PAMPHILE.

C'est à lui que je songe en secret.

ALBERT.

Valere est votre ami , si j'en crois l'apparence.

PAMPHILE.

Sans doute.

ALBERT.

C'est à lui que j'ai promis Hortense.

PAMPHILE.

Hom. Valere est encor bien jeune à mon avis.

ALBERT.

Je n'ai pas grande foi pour votre beau Damis.

PAMPHILE.

Ecoutez. Voulez-vous mettre à part tout mystere ?

ALBERT.

Parbleu de tout mon cœur, nous ne saurions mieux faire.

PAMPHILE.

J'avois quelque dessein à l'égard de Damis ,

Il est vrai : mais je n'ai ni parlé ni promis.

D'ailleurs depuis un tems il semble fuir ma vuë ;

Et j'ai oui murmurer de certaine inconnuë

Qui sur lui franchement jette un méchant vernis.

Enfin depuis long-tems nous sommes fort unis,

Unissons-nous encor de plus près l'un à l'autre ,

Je vous donne ma Fille, accordez-moi la vôtre.

ALBERT.

Ma foi , je suis charmé de la condition ,

Et de bon cœur je tope à votre intention.
 J'avois aussi donné ma parole à Valere ;
 Mais... C'est un fat. Touchez. Je suis votre beau-père.

P A M P H I L E.

Et moi, je suis le vôtre.

A L B E R T.

Il faut, sans différer,

Que j'aillé à ce dessein ma fille préparer.

P A M P H I L E.

Je vais trouver aussi la mienne en diligence ;
 Et je veux, sous couleur de visiter Hortense,
 Pour vous la faire voir l'envoyer en ce lieu.
 Adieu, Seigneur Albert.

A L B E R T.

Seigneur Pamphile, adieu.

SCENE IV.

A L B E R T, H O R T E N S E.

A L B E R T.

Faisons valoir un peu la raison paternelle
 Holà.

H O R T E N S E.

Plait-il, mon pere ?

A L B E R T.

Approchez-vous, la belle,

On dit que le Couvent est votre unique objet,
 Et que vous romprez tout si l'on ne vous y met.

Moi, mon pere ?

A L B E R T.

Vous-même. On a sçu m'en instruire.
Et là-dessus je suis bien aise de vous dire
Que j'ai d'autres desseins touchant votre intérêt,
Et qu'il faut vous résoudre à l'hymen, s'il vous plaît.

H O R T E N S E.

Toutes vos volontez me doivent être cheres.

A L B E R T.

Et pour ne point traîner en longueur les affaires,
Je prétens que ce soit au plus tard dès demain.

H O R T E N S E.

Un pere a sur nos vœux un pouvoir souverain.

A L B E R T.

C'est fort bien dit à vous. Et pour preuve éclatante
Eu grand desir que j'ai de vous rendre contente,
Après avoir long-tems consulté, balancé,
Voici l'époux enfin où je me suis fixé.

H O R T E N S E.

Quel qu'il soit, de vos mains il m'est fort agréable.

A L B E R T.

Oui, c'est un personnage illustre, venerable,
Un homme consommé, grave, judicieux,
En un mot, le Seigneur Pamphile.

H O R T E N S E *à part.*

Justes Cieux!

A L B E R T.

Allons, témoignez-moi votre reconnoissance.

HORTENSE *à part.*

Quel changement!

ALBERT.

Plâit-il? Vous murmurez, je pense.

HORTENSE.

Ah, mon Pere, excusez, si sur un pareil choix
 Mon respect se dément pour la première fois.
 Votre bonté pour moi si souvent éprouvée,
 Dans le fond de mon cœur sera toujours gravée ;
 Mais permettez qu'ici ce cœur épouvanté
 Appelle à son secours cette même bonté,
 Et que dans un peril dont frémit ma constance,
 J'arme votre amitié contre votre puissance.

ALBERT.

Ouais.

HORTENSE.

Si c'étoit à moi de me donner des loix,
 A vivre auprès de vous je bornerois mon choix ;
 Mais si vous enviez ce prix à ma tendresse,
 Daignez au moins, daignez confier ma jeunesse
 A la loi d'un époux dont j'aime les liens,
 Et dont l'âge & l'humeur soient conformes aux miens.

ALBERT.

Erreur. Un bon esprit jamais ne se hazarde
 De donner la jeunesse à la jeunesse en garde.
 C'est ce qui doit sur tout être considéré.
 Le monde est un chemin d'abîmes entouré ;
 Et lorsqu'en ce chemin, où le plus ferme hésite,
 Un fou de son semblable entreprend la conduite,

Chacun deçà, delà, guidé sans sçavoir où,
Court risque à tout moment de se rompre le cou.

H O R T E N S E.

Hé quoi? De ce dessein rien ne peut vous distraire?
Je ne vous parle point de m'unir à Valere;
Mais vous-même en ce jour, du moins si je l'en croi,
Vous avez à ses vœux engagé votre foi;
Et l'esperance enfin que cet aveu lui donne . . .

A L B E R T.

L'esperance? Ah vraiment vous me la baillez bonne,
Et vous me parlez-là d'un plaisant étourneau.
Ah parbleu, s'il prétend dans son petit cerveau
Ne se perpetuer que par cet hyménée,
Il court fort grand hazard de mourir sans lignée.
Enfin, il faut tenir ce qu'on promet aux gens.
Pamphile est mon ami depuis plus de trente ans;
Et pour le couper court, en un mot comme en douze,
Il faut absolument qu'un de nous deux l'épouse.
Je ne saurois pas, moi, l'épouser, bonnement.
Ergò. Vous m'entendez : trêve de compliment.

H O R T E N S E *à part.*

Ciel! D'un si rude coup allons parer l'atteinte,
Et courons de ce pas en avertir Jacinte.

S C E N E V.

A L B E R T *seul.*

Chose étrange de voir le peu d'entendement
Qui chez les jeunes gens regne présentement!

Pour moi , je ne vois point de plus sotte foiblesse
 Que cet entêtement qu'on a pour la jeunesse :
 Et si j'en étois cru , ce caprice maudit
 Par un Edit exprès se verroit interdit.
 Car enfin le bon sens en toute autre pratique
 S'oppose clairement à cette politique.
 Plus un malade est foible , imbecile , mal sain ,
 Et plus il a besoin d'un sage Medecin.
 Plus un cheval est neuf , ombrageux , indocile ;
 Plus la main qui le guide , a besoin d'être habile.
 Tout le monde en convient. Et pour comparaison ,
 Plus une fille est jeune & foible de raison ,
 Plus celui que l'hymen pour maître lui dispense ,
 Doit avoir , selon moi , d'âge & d'experience.
 Ma foi c'est un abus , & je voudrois pour moi
 Que de même qu'on fait par une antique loi
 Produire aux Chevaliers leurs preuves de noblesse ,
 On fit faire aux Epoux leurs preuves de vieillesse.

S C È N E V I.

ALBERT , JACINTE.

JACINTE.

AH , Monsieur , est-il vrai ce qu'on m'a débité ?

ALBERT.

Quoi ?

JACINTE.

N'est-ce point un conte à plaisir inventé ?

ALBERT.

Comment donc ?

LE CAPRICIEUX,

JACINTE.

Seriez-vous brouillez , vous & Pamphile ?

ALBERT.

Nous ?

JACINTE

Par quel crime a-t-il excité votre bile ?

Quel tort vous a-t-il fait ? Quel mal a-t-il commis ?

ALBERT.

Lui !

JACINTE.

Vous avez toujours été si bons amis.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire ? Parbleu nous le sommes encore ,

Et s'il ma fait du tort , c'est un point que j'ignore.

JACINTE.

Tout de bon ?

ALBERT.

Tout de bon. Sur quel vain fondement ...

JACINTE.

Vous n'êtes point brouillez ensemble assurément ?

ALBERT.

Non , encor un coup non : diantre je suis croyable.

Faut-il pour l'affirmer que je me donne au diable ?

JACINTE.

Ah tant mieux. Par ma foi j'en ai la joye au cœur ;

J'ai toujours bien jugé que c'étoit une erreur ;

Et je ne voyois point d'apparence assez forte

Que vous lui voulussiez faire un tour de la sorte.

ALBERT.

Et quel est donc ce tour dont on veut m'accuser ?

JACINTE.

On dit, voyez un peu comme on aime à jaser,
On dit que vous voulez contre toute apparence ...

ALBERT.

Eh bien ?

JACINTE

Le marier à votre fille Hortense.

ALBERT.

Assurément. Que diantre est-ce qu'on trouve là ?

JACINTE.

Comment ? Vous songeriez en effet à cela ?

ALBERT.

Pourquoi non ?

JACINTE.

Vous auriez résolu dans votre ame

De lui donner demain votre Fille pour femme ?

ALBERT.

Demain. Je l'ai promis, ce n'est point un secret.

JACINTE.

Le pauvre homme ! Ah, Monsieur, qu'est-ce qu'il
vous a fait !

ALBERT.

Comment donc ? Mais vraiment l'équivoque est gentille.
Je suis son ennemi de lui donner ma fille ?

JACINTE.

Sans doute. N'est-ce pas, s'il faut parler sans fard,

Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard ?

Avez-vous oublié ce joli trait d'histoire,

Qui presque tous les jours vous revient en mémoire,

Et dont vous nous avez tant de fois endormis,

D'un Grec , qui pour punir un de ses ennemis
Ayant mis vainement toute chose en usage,
A la fin lui donna sa fille en mariage?

A L B E R T.

Hom ... effectivement. A dire verité
Leur âge peut avoir quelque disparité :
Mais l'inconvénient de cette difference
Tombera beaucoup moins sur lui que sur Hortense,

J A C I N T E.

Au contraire , Monsieur , elle ne risque rien ,
C'est un bonheur pour elle , un sûr & vrai moyen
De lui faire trouver une source féconde
De divertissemens les plus jolis du monde.
Si pour un pareil nœud vous eussiez préféré
Quelque jeune homme aimable , & qui fût à son gré,
Quelque amant distingué , par exemple Valere ;
Elle se borneroit à l'aimer , à lui plaire ,
Ne vivroit que pour lui , ne voudroit voir que lui,
A tout autre plaisir trouveroit de l'ennui ,
Dans les pleurs loin de lui vivroit enlévelie :
Rien n'est plus languissant qu'une semblable vie.
Mais en lui choisissant , comme vous avez fait ,
Un époux suranné , haïssable , malfait ,
Ce ne seront que jeux , bals , cadeaux , sérénades,
Visites , passetems , entretiens , promenades.
Tout ce qu'on voit ici de jeunes gens galans
Se feront auprès d'elle honneur de leurs talens,
Mille plaisirs nouveaux s'offriront devant elle.

Chacun à qui mieux mieux y montrera son zele.
 L'un la regalera d'un superbe cadeau ,
 L'autre l'entretiendra d'une fête sur l'eau.
 Et si vous voulez joindre à cette Centurie
 Tous les revenans bons de la galanterie ,
 Fleurettes, petits soins , billets doux , tendres vœux ,
 Agréables transports , soupirs respectueux ;
 Vous m'avoûrez , Monsieur , que femme dans la vie.
 Ne peut jouïr d'un sort plus propre à faire envie.

A L B E R T.

La peste , ce n'est pas ainsi que je l'entens.

J A C I N T E.

Mais quant à son époux les cas sont differens.
 Contre lui les galans armez d'antipathies
 Ont soin de l'écarter de toutes les parties ,
 Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant
 Pour regler le memoire & payer le Marchand.
 Du reste nul commerce , on le fuit , on le quitte ,
 Comme un pestiferé tout le monde l'évite ,
 Equipages à part , lit , table , appartement ,
 On ne s'informe pas quel il est seulement :
 Et tel qui tous les jours chez Madame voisine ,
 Ne connoît pas Monsieur seulement à la mine ;
 Et venant à le voir de jour sur l'escalier ,
 En le gracieusant d'un fouris cavalier ,
 Lui dira , mon ami , va-t-en voir , je te prie ,
 Si ta belle maîtresse est encor endormie.

A L B E R T.

Diable ! Je serois donc à ce compte un franc fat ,

Si j'allois pour l'hymen troquer mon célibat.

JACINTE.

Je ne dis pas cela, Monsieur ; le Ciel m'en garde :

C'est Pamphile, & non vous, que ce discours regarde.

ALBERT.

Pamphile ? Et palfambleu de quel droit aujourd'hui

Suis-je d'un pareil sort exempt plutôt que lui ?

JACINTE.

Je ne sçai, mais pourtant l'affaire est différente,

Pamphile a cinquante ans.

ALBERT.

Morbleu, j'en ai soixante.

JACINTE.

La barbe lui blanchit.

ALBERT.

J'ai les cheveux tout gris.

JACINTE.

Il a mauvaise mine.

ALBERT.

Et suis-je un Adonis ?

JACINTE

Son esprit déjà même est baissé d'un étage.

ALBERT.

Par ma foi, quelquefois je ne suis pas trop sage.

JACINTE.

Ecoutez, chacun peut risquer à ses dépens ;

Mais si Pamphile & vous êtes si ressemblans,

Ne vous mariez point de peur de quelque esclandre.

ALBERT.

Qui moi ? J'aimerois mieux cent fois me faire pendre.

JACINTE.

JACINTE.

Lucile est fort jolie, elle en a le renom ;

Mais...

ALBERT.

Bon, bon : c'est encore une belle guenon.

JACINTE.

Pour moi, mettant à part tout frivole hyménée,

Je voudrois de moi seul tenir ma destinée,

Vivre toujours garçon, sans soucis, sans emploi,

N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi ;

Et sans desavoüer mon antique sagesse,

Laisser le mariage à la folle jeunesse.

ALBERT.

Oui, c'est bien dit, je vois que ton sens est fort bon.

Pamphile est un vieux fou dépourvû de raison.

Il reviendra tantôt ; je veux, en cas qu'il vienne,

Lui rendre sa parole & retiter la mienne,

Et prétens, comme il faut, prêcher ce vieux badin.

Sans adieu, je m'en vais faire un tour de jardin.

JACINTE seule.

Allons de ce succès informer ma maîtresse.

Voici l'heure à peu près où, selon sa promesse,

Lucile & son amant doivent se rendre ici ;

Et c'est encor sur nous que roulera ceci.

Quelle folie à moi de prendre tant de peine !

Mais le Ciel m'a fait naître avec une ame humaine ;

Et sur le fait d'amour la plus prude aujourd'hui

S'intrigue volontiers pour elle ou pour autrui.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, JACINTE.

LUCILE.

OUI, je sçai le péril où j'étois exposée.
 Mon pere à cet hymen m'a déjà disposée,
 Et c'est de son aveu que je me rends chez vous,
 Où je dois voir, dit-il, ce précieux époux.
 Se peut-il que tes soins m'en ayent débarrassée,
 Et qu'en si peu de tems il change de pensée ?

JACINTE.

Oui. Tout va comme il faut, & depuis un moment
 Le bon homme vous hait assez honnêtement ;
 Mais comme son humeur est fort ambulatoire,
 Ne perdez point de tems, si vous me voulez croire.
 Votre amant va venir, tirez-le d'embaras :
 Dites-lui votre nom, puisqu'il ne le sçait pas ;
 Et mettez-le en état par un aveu sincere
 D'agir ouvertement auprès de votre pere.

LUCILE.

Je ne le mande ici que dans ce sentiment.

JACINTE.

Pour moi, je ne sçais pas, à parler franchement,
 Comment vous avez pu, vous montrant à sa vue,
 Soutenir avec lui le rôle d'inconnuë.

C'est à mon sentiment un métier fort scabreux
 Que celui d'éluder un jeune homme amoureux ;
 Et pour avoir conduit jusques-là les affaires,
 Vous êtes bien habile, ou bien il ne l'est gueres.

LUCILE.

S'il faut sur ce sujet te faire un franc aveu ,
 Nous avons fait tout deux comme l'on fait au jeu.
 Chacun sur son adresse également se fie ,
 Et le hazard enfin décide la partie.
 Il a pour me surprendre employé tous ses soins ,
 Moi , pour m'en garantir , je n'en ai pas pris moins ;
 Et la conclusion , c'est que ma prévoyance
 A joué de bonheur plus que sa vigilance.
 Mais le voici lui même.

S C E N E I I.

DAMIS, LUCILE, JACINTE.

DAMIS.

Enfin il m'est permis
 Madame , de connoître . . .

LUCILE.

Ecoutez-moi, Damis.
 Toi, Jacinte, prend soin que personne ne vienne.
 Enfin, Damis, il faut vous délivrer de peine ,
 Il est tems de finir & de vous réveler
 Un secret que j'ai cru qu'il falloit vous celer.

Vous le sçavez, Damis, l'aventure imprévuë,
 Qui la première fois vous offrit à ma vûë,
 Ne permit pas d'abord au trouble de mes sens
 De pouvoir vous cacher mes feux reconnoissans,
 Et l'Amour profitant du trouble de mon ame
 Ecrivit dans mes yeux son triomphe & ma flame.
 Votre amour en conçut un augure flatteur ;
 Mais en vous découvrant une si prompte ardeur,
 C'eût été trop risquer de vous faire connoître
 Celle en qui vos regards l'avoient sitôt fait naître,
 Avant que de sçavoir si l'ardeur de vos feux
 Meritoit de ma part de semblables aveus.
 Ainsi, pour éprouver votre persévérance,
 Je vous ai dû cacher mon nom & ma naissance,
 Je voulois m'assurer du fond de votre cœur :
 Mes soins ont réussi ; je connois votre ardeur ;
 Il est tems à mon tour de me faire connoître :
 Damis, apprenez donc . . .

J A C I N T E.

Tout est perdu. Mon maître
 Albert vient sur mes pas.

L U C I L E.

O Ciel ! Que ferons-nous ?

D A M I S.

Le cruel contre-tems !

J A C I N T E.

Vîte, separez-vous,
 Je l'entens ; suivez-moi dans la chambre prochaine,
 J'autai soin d'empêcher qu'on ne vous y surprenne.

SCÈNE III.

ALBERT, LUCILE, JACINTE.

ALBERT.

Bon jour, la belle enfant. C'est vous, comme je croi,
Qu'on appelle Lucile, est-ce pas ?

LUCILE.

Oui, c'est moi.

ALBERT.

J'en ai fut ma parole une joye infinie,
Sans compliment. Je viens vous tenir compagnie.
Ma fille tout à l'heure est allée au Palais,
Pour acheter, je croi, quelques colifichets ;
Et ne sçachant que faire en toute la journée,
Je vous fais un présent de mon après-dinée.

LUCILE.

Je venois voir Hortense, & c'est le seul sujet.

ALBERT *souriant.*

Ha, vous ne veniez pas pour elle tout-à-fait.

LUCILE *à Jacinte.*

Que veut-il dire ?

ALBERT.

On est éclairci du mystère.

Baste, je sçais ici ce que vous venez faire.

LUCILE.

Comment donc ?

ALBERT.

Et je suis d'avis à ce propos,

Puisque nous y voilà, de vous dire deux mots.

Entrons dans cette chambre, elle est plus solitaire,
Et nous y parlerons plus sûrement d'affaire.

LUCILE à Jacinte.

Serions-nous découverts ?

ALBERT.

Entrons sans différer.

JACINTE.

Ma maîtresse a la clef; vous ne sçautiez entrer.

LUCILE.

D'ailleurs je dois sortir pour affaire qui presse.

ALBERT.

Ah, puisqu'il est ainsi, vous êtes la maîtresse.

Je veux bien vous sevrer d'un petit déplaisir,

Et j'en entretiendrai votre pere à loisir.

LUCILE.

Mon pere ?

ALBERT.

Oui, j'aime mieux que ce soit par ma bouche
Qu'il apprenne un secret qui d'assez près le touche.

LUCILE.

O Ciel! Et quel est donc ce secret, s'il vous plaît?

ALBERT.

Une chose où tous deux vous avez intérêt.

LUCILE.

Mais encor ?

ALBERT.

Vous voulez que je vous en instruisse?

LUCILE.

De votre honnêteté j'attens cette franchise.

A L B E R T.

Soit. Je vous dirai donc sans affectation
 Que je n'ai vers l'hymen nulle propension :
 Que de ma liberté j'ai l'ame un peu jalouse,
 Et qu'ailleurs vous pouvez chercher qui vous épouse.

J A C I N T E.

Ah, je respire enfin.

L U C I L E.

C'est donc là ce secret
 Dont vous faisiez...

A L B E R T.

Ma foi, j'en ai bien du regret.

Je sçai que votre pere en ce lieu vous envoie,
 Ainsi qu'il m'a promis, afin que je vous voye
 Et sans doute, charmé d'une telle union,
 Il a sçu vous flatter de ma possession :
 Mais j'ai depuis tantôt changé de fantaisie,
 Vous sçavez qu'il n'est rien de stable dans la vie.
 Et quelque espoir enfin qui vous puisse amorcer,
 Vous me ferez plaisir de ne me point presser.

J A C I N T E.

La déclaration est de fort bonne grace.

L U C I L E.

Si c'est-là seulement ce qui vous embarrasse,
 Vous n'avez nul sujet de vous inquiéter,
 Personne n'a dessein de vous violenter,
 Et la complexion que le Ciel m'a donnée,
 Vous met fort à couvert d'un pareil hyménée,
 C'est un point qu'il est bon de vous dire en passa.

ALBERT.

Ah, ah ! Vous le prenez sur un ton fort plaisant.
 Il semble à vous oïir que notre mariage
 Ne dépend que de vous & de votre suffrage.
 Sçavez-vous bien morbleu qu'avec votre air hautain
 Je puis vous épouser, si je veux, dès demain ?

LUCILE.

Dès demain ?

ALBERT.

Dès ce soir, si j'en avois envie.

LUCILE.

La proposition me paroît bien hardie.

ALBERT.

Bien hardie ? Ah parbleu nous allons voir cela.
 Et puisque vous poussez la chose jusques là,
 Que cinquante Lutins m'étrillent en personne,
 Si je ne vous épouse avant que minuit sonne.

LUCILE *riant*.

Vous m'épouserez donc ? C'est un fait assuré.

ALBERT.

Oui, par la têtebleu, je vous épouserai.

LUCILE.

Si vous n'avez jamais de fortune meilleure,
 Vous risquez de passer de fort mauvais quarts d'heure.

ALBERT.

Tout coup vaille, avec moi, l'affaire étant ainsi,
 Vous aurez diablement de tablature aussi.

LUCILE.

peu que vous aimiez les coquettes outrées,
 urai bientôt pris toutes les simagrées.

ALBERT.

Si les maris jaloux ont de quoi vous flatter,
Vous aurez avec moi lieu de vous contenter.

JACINTE.

Voilà pour une Noce un fort joli prélude.

LUCILE.

A vous desespérer je mettrai mon étude.
Je deviendrai bizarre,

ALBERT.

Et moi sombre & grondeur,

LUCILE.

Indocile,

ALBERT.

Brutal,

LUCILE.

Querelleuse.

ALBERT.

Plaideur.

LUCILE.

Enfin je vous répons qu'après cette alliance,
Vous aurez grand besoin de votre patience.

ALBERT.

Et je vous jure aussi que vous aurez bientôt
Matière d'exercer la vôtre comme il faut.

LUCILE.

Il suffit. La dispute un peu loin nous emporte,
Et je vois à la fin qu'il est tems que je sorte.
Adieu. Dorenavant je prendrai mieux mon tems
Pour ne vous plus trouver quand je viendrai céans.
Jacinte.

JACINTE *bas.*

Laissez faire.

S C E N E I V.

A L B E R T , J A C I N T E .

A L B E R T .

AH parbleu , ma mignone ,
 Votre petite langue en argumens foisonne ,
 Mais devant qu'il soit peu je saurai vous montrer
 Que l'on ne gagne rien à me contrequarrer
 Et je vous ferai voir après le mariage . . .

J A C I N T E .

Vous n'aurez pas grand'peine à finir cet ouvrage
 Car vous êtes déjà convenus de vos faits.

A L B E R T ,

Elle en sera la dupe , & je te le promets.

J A C I N T E .

Ah , Monsieur , je voi bien ce qui la rend si fière ,
 Et l'interêt qu'elle a de vous rompre en visière.
 Car vous avez bien vu comme elle vous pouffoit
 Et de quel diable d'air elle vous relançoit.
 Quelque jeune blondin lui donne dans la vuë
 Sans doute , & . . .

A L B E R T .

Tu le crois ?

J A C I N T E .

Oh j'en suis convainquë ,
 Vous dis-je , & quoi qu'au fond vous n'en connoissiez
 rien ,
 Il n'est pas si caché qu'on ne le trouvât bien.

A L B E R T.

Tant mieux morbleu, ma joye en deviendra plus grande
 La bien faite enrager est ce que je demande,
 Et plus pour cet amant son cœur se sent bruler,
 Plus mon hymen aura de quoi la desoler.

J A C I N T E.

Hom. La chose fera, Monsieur, bien difficile.

A L B E R T.

Comment ?

J A C I N T E.

C'est que son Pere est un vieux imbécile,
 Qui s'entête toujours que sa Fille a raison,
 Et qui s'en laisse en tout mener comme un oison.
 Vous ne croitez jamais jusqu'où va sa manie,
 Et l'ascendant qu'elle a sur ce pauvre génie :
 Et s'il faut qu'une fois usant de son crédit,
 Elle ait pu contre vous lui prévenir l'esprit,
 Toute la Ville en corps ne seroit pas capable
 De faire revenir cet esprit intraitable.

A L B E R T.

Le vieux fou !

J A C I N T E

Quant à moi, pour fuir tout embarras,
 J'irois, sans dire mot, le trouver de ce pas,
 Et devant qu'elle pût faire ses diligences
 Je prendrois avec lui toutes mes assurances.

A L B E R T.

Il m'a donné parole.

J A C I N T E

Eh tout cela n'est rien.

Une simple parole est un méchant lien ;
 Chacun se pique assez d'être droit & sincère ,
 Mais ne vous y fiez que pardevant Notaire.
 Si l'on pouvoit fourber avec impunité ,
 Nous ne verrions pas tant de gens de probité.

A L B E R T.

Ce discours me plaît fort & ta raison est bonne.
 Je m'en vais de ce pas lui parler en personne.

J A C I N T E.

Attendez, sçavez-vous en quel endroit il est ?

A L B E R T.

Quoi, n'est-il pas chez lui ?

J A C I N T E.

Nenni pas, s'il vous plaît.

Il est allé passer sa soirée à Vincenne.

A L B E R T.

Qui te l'a dit ?

J A C I N T E.

Sa fille. Il a cette semaine

Acquis en cet endroit , comme elle m'a conté ,
 Une maison des champs pour passer son été.

A L B E R T.

Ces vieillards sont toujours pleins de la bagatelle.
 Et cette maison-là , dans quel endroit est-elle ?

J A C I N T E.

Je ne sçais ; mais on peut vous l'apprendre aisément.

A L B E R T.

Je m'en vais le chercher sans y perdre un moment.

J A C I N T E.

JACINTE.

Allez donc. Je vous vois en ces lieux avec peine.
 Nous en voilà défaits. Tandis qu'il se promene,
 Mettons en liberté notre amoureux transi.

SCENE V.

JACINTE, DAMIS.

JACINTE.

Sortez, beau Prisonnier, nous sommes seuls ici,
 Notre vieux importun ne peut plus nous surprendre.
 Vous avez bien perdu de ne pouvoit entendre
 Comme votre Maîtresse a sçu lui repartir ;
 Pour s'en débarrasser, elle vient de sortir,
 Je m'en vais la chercher, & je vous la ramene.
 Demeurez.

SCENE VI.

DAMIS *seul.*

Grace au Ciel, je me vois hors de peine ;
 Mon cœur d'un faux espoir ne s'est point prévenu,
 Et ce que j'aime enfin, ne m'est plus inconnu.
 L'éclat de ses vertus, cet air noble & modeste
 M'étoient de sa naissance un gage manifeste ;
 Et ce qu'ici je vois, ne fait que confirmer
 Le premier jugement que j'en ai sçu former.
 Oui je me suis enquis d'Albert, de sa famille,

Suivant ce qu'on m'a dit, je vois qu'elle est la fille.
 Employons tous nos soins, & tout notre pouvoir
 Pour lui faire agréer mes feux & mon espoir;
 Et cherchons des amis dont le zèle sincère
 Me puisse ménager une faveur si chère.

S C E N E VII.

P A M P H I L E , D A M I S ,

P A M P H I L E à un Laquais.

IL suffit. Je l'attens. Mais qui vois-je en ce lieu.
 N'est-ce pas là Damis ?

D A M I S.

Je voi Pamphile. O Dieu !

P A M P H I L E.

Que vient-il faire ici ?

D A M I S.

Que pourrai-je lui dire ?

P A M P H I L E.

Je veux tout doucement tâcher de m'en instruire.
 Bon jour, Seigneur Damis, Qui vous croyoit ici!
 Avez-vous quelque accès dans cette maison-ci.

D A M I S.

Non pas beaucoup. Mais vous, selon toute apparence,
 Vous êtes en pays ici de connoissance.

P A M P H I L E.

Oui, je connois Albert, & crois sans vanité
 Qu'au rang de mes amis il peut être compté,

D A M I S.

Il est de vos amis , dites vous ?

P A M P H I L E.

Je m'en flatte.

L'amitié qui nous lie , est d'assez vieille datte ;
Et j'ose présumer , sans me faire valoir ,
Que j'ai sur son esprit quelque peu de pouvoir.
Avez-vous près de lui besoin de mon service ?
Je m'offre de bon cœur à vous y rendre office.

D A M I S.

J'accepte avec plaisir ce généreux secours.

P A M P H I L E.

Hé bien , Seigneur Damis, comment vont vos amours ?
Je ne vous ai point vu depuis plusieurs semaines ,
Mais nonobstant cela , je sçai de vos fredaines.
L'inconnuë : eh ? Comment en êtes vous traité ?
Combien pour la fléchir vous en a-t-il couté ?
Pour moi , je suis charmé de vos bonnes fortunes ,
Et jamais Chevalier n'en eut de moins communes.
Ma foi , Seigneur Damis, plaisanterie à part ,
Votre honneur en ceci court un peu de hazard.
Je suis de vos amis , & défunt votre pere
M'étoit joint , comme on sçait , d'une amitié fort chere
Et je crois comme tel vous devoir librement
Découvrir là-dessus mon petit sentiment.
N'êtes-vous pas honteux , étant ce que vous êtes ,
De jouër , dites-moi , le rôle que vous faites ?
De vous précipiter dans les filets dorez
D'une je ne sçai qui , que vous idolâtrez ,

Qui vous a tout d'un coup donné dans la visière ,
 Et qui probablement n'est qu'une aventurière ,
 Qui tirera de vous tout ce qu'elle pourra ,
 Et qui par un beau jour enfin disparaîtra.

D A M I S.

Quelque desobligeant que soit un tel langage ,
 D'un ami prevenu j'excuse cet outrage.
 Mais si cette beauté que vous deshonnez ,
 N'avoit aucun des traits dont vous la figurez ;
 Si l'esprit , la vertu , l'exacte retenue ,
 Relevoient de son sang la noblesse connue ,
 Que deviendroît alors votre aveugle courroux ?
 Et quels nouveaux conseils recevrais-je de vous ?

P A M P H I L E.

La chose étant ainsi ce seroit un miracle ;
 Et bien loin qu'à vos feux je fisse aucun obstacle ,
 Je serois le premier à les favoriser ,
 Et vous exciterois moi-même à l'épouser.

D A M I S.

Ecoutez. Il est tems de rompre le silence.
 Oui , je connois enfin son rang & sa naissance ,
 Ce n'est plus un mystere ; & ce que j'en ai sçu ,
 Ne dément point l'espoir que j'en avois conçu.
 Mais comme elle est soumise aux volontez d'un pere ,
 C'est de lui que dépend le bonheur que j'espere ,
 J'ai besoin d'un ami qui sur lui puisse agir ,
 Il me faut un second ; voulez-vous m'en servir ?

P A M P H I L E.

Oui : mais il faut d'abord voir si la Demoiselle

Est digne du dessein que vous formez pour elle . . .

D A M I S.

Vous n'en douterez plus quand vous sçaurez qui c'est.
Elle est fille d'Albert.

P A M P H I L E.

Heu ? De qui s'il vous plaît ?

D A M I S.

D'Albert.

P A M P H I L E.

Quoi ? Du Patron de céans ?

D A M I S.

De lui-même.

P A M P H I L E *à part.*

Vertub'eu

D A M I S.

Vous voyez.

P A M P H I L E *à part.*

Quelle surprise extrême !

D A M I S.

Je vous l'avois bien dit que votre vain soupçon
Seroit bientôt détruit quand vous sçauriez son nom.

P A M P H I L E *à part.*

Il faut nous délivrer de ce petit compere.

D A M I S.

Quoi vous rêvez !

P A M P H I L E.

Moi ? Point. je songe à votre affaire.

Et je trouve entre nous le tour des plus adroits . . .

D A M I S.

Comment donc ?

P A M P H I L E.

Ménager deux Amans à la fois ,

De chacun tour à tour être galantifée...
Elle a peur d'en manquer, la petite rusée.

D A M I S.

Ciel !

P A M P H I L E.

Au moins ce n'est pas pour vous en dégoutet.
Vous l'aimez ; dans la vie il faut se contenter :
Mais je ne sçai pas trop comment certain Valere
Pourra s'accommoder de toute cette affaire.

D A M I S.

Ciel, que me dites-vous ! Parlez plus clairement.

P A M P H I L E.

Que diable ! D'où vous vient ce grand étonnement ?
Je ne trouve rien là qui doive vous surprendre.
Si vous la connoissez, on a dû vous apprendre
Que ce Valere en est le galant déclaré,
Et qu'il vit avec elle en amant préféré.
Il la voit à toute heure ; en un mot, elle-même
Ne fait point de façon d'avouer qu'elle l'aime.
Par tout ils sont connus sur le pied que je dis.

D A M I S.

Justes Cieux ! Tous mes sens demeurent interdits.
Ah malgré mon amour je l'oublierois sans peine,
Si de cette noirceur la preuve étoit certaine :
Mais vos discours ont trop de quoi me tourmenter
Pour me priver sitôt du bonheur d'en douter.

P A M P H I L E.

Lui-même il pourroit bien vous éclaircir la chose,
Et... Mais il vient à nous, vous verrez si j'impose.

SCENE VIII.

PAMPILE, DAMIS, VALERE.

PAMPHILE.

Bon jour, Seigneur Valere, en quel état vos feux ?

VALERE.

Vous voyez un amant au comble de ses vœux,
Albert consent enfin au bonheur où j'aspire,
Et sa fille a tantôt pris soin de m'en instruire.

PAMPHILE *regardant Damis.*

Hé ?

VALERE.

Mais ce qui me donne un plaisir sans égal,
C'est ce qu'elle m'écrit touchant certain rival,
Certain fou, qui s'étoit avisé d'y prétendre,
Et qui croyoit qu'Albert en dût faire son gendre.

DAMIS.

Qu'entens-je ?

PAMPHILE.

Et ce fou-là, vous dit-elle qui c'est ?

VALERE.

Non : mais à le sçavoir j'ai fort peu d'intérêt.
Ses lettres, ses sermens, sa promesse donnée,
L'amour qui nous unit depuis près d'une année,
Cette allegresse enfin que répand dans son cœur
Cette heureuse union qui fixe mon bonheur,
Tout cela me fait voir avec trop d'évidence,
Que ma félicité n'est plus en concurrence,

DAMIS.

O Ciel !

LE CAPRICIEUX,
PAMPHILE à *Damis*,
Qu'en dites-vous ?

DAMIS.

A ce que je puis voir,
Monsieur, l'hymen s'apprête à combler votre espoir.
Votre fortune est grande, il faut qu'on le confesse,
Et dans vos bons succès mon-ame s'intéresse.

VALERE.

J'ignore quel sujet vous fait y prendre part ;
Et si vous m'en vouliez informer par hasard,
Je verrois de quel prix je devois reconnoître
La bonne volonté que vous faites paroître.

DAMIS.

Ce détail en ce lieu seroit hors de saison.
Je pourrai quelque jour vous en rendre raison :
Mais le Seigneur Pamphile est homme bon & sage,
Et vous en voudrez bien croire son témoignage.
Il peut en attendant vous informer du fait.
Jusqu'au revoir, Monsieur, je suis votre valet.

PAMPHILE à *part*.

Bon le voilà parti, l'autre ne tiendra gueres.

SCENE IX.

PAMPHILE, VALERE,

VALERE.

Que me veut-il donc dire ? Et quel est ce mystère ?
Je voudrois bien sçavoir par quels motifs secrets
Ce galant homme embrasse ici mes intérêts.

P A M P H I L E.

Ma foi, je ne sçais pas. Mais, ne vous en déplaise,
 Il a quelque raison de n'être pas bien aise ;
 Et, soit dit entre nous, Hortense à son égard
 Me paroît en user d'un air un peu gaillard.

V A L E R E.

Quoi ?

P A M P H I L E.

Je sçais qu'entre vous la difference est forte ;
 Vous valez mieux que lui, j'en conviens: mais n'importe
 Elle a tort, selon moi, d'avoir jusqu'aujourd'hui
 Fait semblant de l'aimer ; pour se moquer de lui.

V A L E R E.

Qu'entendez-vous par là, de grace ? Et quel indice
 Vous peut . . .

P A M P H I L E.

Au bout du compte il faut rendre justice.
 Lorsqu'elle lui donna les premiers rendez-vous.
 Il n'avoit oui parler ni d'elle ni de vous.
 Les sermens ont suivi, les lettres sont venuës,
 Discours passionnez, promesses ingénuës :
 Qui diable comme lui n'eût gobé l'hameçon ?
 Peut-être, direz vous, qu'elle avoit sa raison ;
 Et sans doute craignant qu'à la fin quelque orage
 Ne vînt troubler l'espoir de votre mariage,
 Elle vouloit avoir un époux tout trouvé,
 Pour ne pas tout à fait rester sur le pavé.
 De tels soins volontiers jeune fille s'occupe :
 Mais le pauvre garçon n'en est pas moins la dupe ;

Et vous n'aimeriez pas, je croi, non plus que lui,
A battre les buissons pour le profit d'autrui.

V A L E R E.

Quel est donc ce discours ? Ciel ! seroit-il possible ?
Hortense, se porter à cet excès horrible ?
Trahir... Mais achevez. Quelle conviction,
Quels garans avez-vous d'une telle action ?

P A M P H I L E.

Moi ? Tout ce que j'en sçais, c'est par la voix publique,
Et je prens peu de part à semblable Chronique.
Après tout, que sçait-on ? C'est peut-être un faux bruit.
Voyez, vous en ferez par d'autres mieux instruit.
Si vous étiez moins prompts, vous & l'autre jeune homme
Il pourroit en détail...

V A L E R E.

Comme est-ce qu'on le nomme ?

P A M P H I L E.

Damis.

V A L E R E.

Et son logis ?

P A M P H I L E.

Vers le Palais Royal.

V A L E R E.

Allons, le plus court est de chercher ce rival.
J'y vais ; non pour lui faire aucune violence,
C'est d'elle, & non de lui que j'ai reçu l'offense.
Mais je veux éclaircir le trouble où je me voi ;
Et si je puis prouver son manquement de foi,
Le seul ressentiment que demande ma gloire,
C'est le juste mépris d'une action si noire.

S C E N E X.

P A M P H I L E *seul.*

Voilà , grace au destin , l'un & l'autre écarté ,
 Et le champ de bataille enfin nous est resté.
 Ma foi , le trait est bon. Tudieu notre future ,
 Comme vous galopez la petite aventure.
 Ah devant qu'il soit peu vous changerez de ton ,
 J'y veillerai de près , & je vous en répons ,
 Allons faire deux tours en attendant son pere.
 Comme je le connois d'humeur brusque & légère ,
 Je ne suis pas fâché d'avoir ce conte en main ;
 Et je veux m'en servir pour hâter mon dessein ,
 Pour lui faire valoir l'hymen que je veux faire ,
 Et le porter lui-même à presser cette affaire.

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E .

L U C I L E *seule.*

DAmis ne paroît point. C'est en vain que j'attens.
 A qui doi-je imputer ce nouveau contre-tems ?
 Quel astre , quel destin à mes desirs contraire
 Vient encore traverser l'aveu que je veux faire ?
 L'éloignement d'Albert m'est à peine annoncé ,

Je reviens, & Damis lui-même est éclipsé.
 Pour moi, c'est un abîme où ma raison s'égaré,
 Et plus j'approfondis cette énigme bizarre,
 Moins j'en puis démêler le sens mystérieux.
 Mais Hortense paroît.

SCENE II.

HORTENSE, LUCILE.

HORTENSE.

HE' quoi, seule en ces lieux ?

LUCILE.

Oui, je croi que le sort que mon amour irrite,
 S'attache à renverser tout ce que je médite.
 Damis m'est invisible, & mon étonnement
 C'est que Jacinte sort de mon appartement,
 Et m'en a fait partir en toute diligence,
 Disant qu'il m'attendoit avec impatience.

HORTENSE.

Elle vous a dit juste, & l'on n'en peut douter :
 Cet homme est prompt sans doute à s'impatienter.

LUCILE.

Ce départ, il est vrai, me donne un peu de crainte,
 Et pour me rassurer je voudrois voir Jacinte.

HORTENSE.

Je viens en arrivant de la trouver là bas,
 Un homme lui parloit que je ne connois pas,
 Elle ne peut tarder. Mais cependant, Lucile,

Sur

Sur cet amant si cher êtes-vous bien tranquille ?
Sa foi, ses sentimens vous sont-ils bien connus ?

L U C I L E.

Ah je n'ai , grace au Ciel , nul souci là-dessus.

H O R T E N S E.

Je le croi. Mais pourtant cette ardeur rallentie ,
Ces rendez-vous manquez , cette brusque sortie
D'un homme qui d'abord s'enfuit comme un éclair ,
Tout cela sent un peu son amant du bel air ;
Et sans vous offenser , toute cette aventure
Ni pour vous , ni pour lui , n'est pas un bon augure.

L U C I L E.

Ah , n'aprehendez rien ni pour lui ni pour moi.
Je connois trop Damis pour soupçonner sa foi.
Plût au Ciel , pour guerir une erreur qui le blesse ,
Que vous eussiez pu voir jusqu'où va sa tendresse ,
Les soins respectueux , les nobles sentimens ,
Dont il m'a sçu prouver la foi de ses sermens.
Non , toutes les couleurs que le discours employe ,
Sont peu pour exprimer mon bonheur & ma joye ;
Et si j'ai quelque bien pour vous à desirer ,
C'est d'avoir un amant qu'on pût lui comparer.

H O R T E N S E.

Ce desir genereux marque une ame obligeante :
Et , comme je le dois , j'en suis reconnoissante ;
Mais le sort a déjà prévenu vos souhaits.
L'amour n'a pas sur vous épuisé les bienfaits.
Celui de qui sa main forma pour moi les chaînes ,
Pourroit plaire sans doute à des ames plus vaines ;

Et si je fais pour vous quelques vœux aujourd'hui,
C'est d'avoir un amant qui soit fait comme lui.

LUCILE.

Jacinte vient à nous.

S C E N E III.

HORTENSE , LUCILE , JACINTE.

LUCILE.

AH, ma pauvre Jacinte,
Conçois-tu la frayeur dont mon ame est atteinte ?
Sçais-tu bien que Damis est parti sans me voir ?

JACINTE.

D'un de ses gens là-bas je viens de le sçavoir,
Et j'ai voulu d'abord en penetrer la cause.

LUCILE.

Hé bien ?

JACINTE.

Je n'en ai pu tirer la moindre chose.

LUCILE.

Il t'a laissé du moins une lettre ?

JACINTE.

A peu près.

LUCILE.

Ah, je sçavois fort bien . . .

JACINTE.

Et le moment d'après

Un second domestique est venu me remettre
De la part de Valere une seconde lettre.

Ainsi vous jugerez par ce double billet
 Qui de vos deux amans tourne mieux un poulet,

HORTENSE.

Où sont-ils ?

JACINTE.

Doucement. Je les ai l'un & l'autre.

Voilà votre paquet, & vous, voilà le vôtre.

HORTENSE *ouvrant sa lettre.*

Ceci va vous prouver ce que je vous ai dit.

LUCILE *ouvrant la sienne.*

Vous allez voir aussi comme Damis m'écrit.

HORTENSE.

Dieux ! Que viens-je de lire !

LUCILE.

O Ciel ! Quelle surprise !

HORTENSE.

Dois-je en croire mes yeux ?

LUCILE.

Me ferois-je méprise !

HORTENSE *relit haut.*

De vos yeux pour jamais je sçaurai me bannir ;

Infidelle, je romps une odieuse chaîne ;

Et j'en étoufferois jusques au souvenir,

S'il ne serroit encore à redoubler ma haine.

O Ciel ! A cet excès porter l'indignité !

LUCILE *relit haut.*

Vos yeux aidex de ma foiblesse

Avoient usurpé la tendresse

D'un cœur un peu trop prompt à se laisser charmer ;

292 LE CAPRICIEUX,

Mais ce cœur aujourd'hui ne connoit plus de maître,

Et je cesse de vous aimer

En commençant à vous connoître.

Insulter à ce point à ma crédulité !

Le traître !

HORTENSE,

Hé bien , Lucile ?

LUCILE.

Hé bien , ma chere Hortense ?

JACINTE.

Voilà de jeunes gens en bonne intelligence.

HORTENSE.

Jacinte , que dis-tu d'un pareil changement ?

JACINTE.

Et vous , que vous en semble , à parler franchement ?

HORTENSE.

Mon cœur est pénétré d'un courroux légitime ,

Je l'avouë ; & tout cède au transport qui m'anime.

JACINTE à *Lucile.*

Et vous ?

LUCILE.

Ah , de l'ingrat rien ne peut m'émouvoir ,

Et je fais bien serment de ne le jamais voir.

JACINTE.

Fort bien ; mais comme il faut se fixer dans la vie ,

Quel parti choisira votre philosophie ?

HORTENSE.

Celui d'une retraite , où notre foible cœur

N'aura plus à combattre un amour imposteur.

J A C I N T E.

La ressource est fort belle & le parti fort sage.
 Hé, croyez-moi, le quart des filles de votre âge
 Qui d'un jeune imposteur seduites bien souvent,
 Ont choisi par dépit l'azile du Couvent,
 Enragent d'avoir pris trop promptement leurs bisques,
 Et voudroient bien encor en essuyer les risques.
 Je sçai que ces Messieurs en usent librement,
 Et qu'il eût mieux valu pour vous assurément
 Ne les point honorer d'une amour si parfaite;
 Mais puisque la sottise en est une fois faite,
 Il en faut faire une autre, & vous humaniser
 A chercher tout moyen de les desabuser.
 Les sottises d'amour, quand on les a commises,
 Ne se réparent bien que par d'autres sottises.
 Ainsi sans nous piquer d'un orgueil insensé,
 Songeons à rajuster tout ce qui s'est passé.
 Le mal n'est pas si grand, à bien prendre les choses.
 Ce grand emportement doit avoir quelques causes;
 Et quelque vraisemblance appuyant leurs soupçons,
 A leur courroux sans doute a fourni des raisons.
 C'est ce qu'il faut sçavoir, & de leurs vains scrupules
 Je m'en vais éclaircir les motifs ridicules.
 Adieu, consolez-vous, & me laissez agir.

H O R T E N S E.

Non, non! d'un tel effort j'aurois trop à rougir:
 Et je dois... Elle fuit; mais quoiqu'elle ose dire,
 Je sçaurai suiivre un choix que la raison m'inspire,

Et libre, ensevelie en un profond oubli,
 Eviter les écueils dont le monde est rempli.
 L'innocence est crédule, & peut, sans faire un crime,
 Etre de l'artifice une fois la victime;
 Mais du severe honneur c'est outrager les loix
 Que de risquer de l'être une seconde fois.

LUCILE.

Oui, fuyons un sejour fatal à notre gloire.
 C'en est fait, d'un ingrat j'étouffe la memoire,
 Je suivrai votre exemple; & je veux dès ce jour...

S C E N E I V.

ALBERT, HORTENSE, LUCILE.

ALBERT.

M Augrebleu du voyage, & peste soit l'amour.

LUCILE à *Hortense*.

Je vous quitte.

ALBERT.

Ah, c'est vous. Que les fièvres quartaines
 Puissent ferrer Pamphile & son chien de Vincennes.

LUCILE.

Quel sujet...

ALBERT.

J'ai failli de me rompre le cou.

HORTENSE.

Vous, mon pere? Et comment?

ALBERT.

En cherchant ce vieux fou.

Comme nous étions prêts de sortir de la ville ,
 Mon benêt de cocher , voulant faire l'habile ,
 A de trois coups de fouet appliquez brusquement ,
 De mes chevaux tardifs hâté le mouvement.
 Deux traitres de rouliers venoient bride-abatuë ,
 Faisant également les côtez de la ruë ;
 Et mon double coquin se lançant au milieu ,
 A rencontré si juste & l'un & l'autre essieu ,
 Qu'ils ont en s'accrochant emmené mes deux rouës ,
 Et laissé mon carosse au beau milieu des bouës .

HORTENSE.

L'accident . . .

ALBERT.

Ah parbleu , je n'y serai plus pris ,
 Et si passé demain l'on me trouve à Paris . . .

HORTENSE.

Quoi , vous quittez Paris ?

ALBERT.

Oui , c'est chose concludë :

Tout me déplaît ici , tout m'y choque la vûë ;
 Je vais à la campagne établir mon séjour ;
 Et demain je décampe à la pointe du jour .
 Il faut être morbleu bien fat , bien imbécile ;
 Pour vouloir habiter une maudite Ville
 Où les dangers par tout vous suivent à foison ,
 Où sans compter tous ceux qu'on court dans sa maison ,
 Le bruit , le mauvais air , l'ennui , les maladies ,
 La chute des planchers , le vol , les incendies ;
 Vous n'osez pour sortir faire un pas sans trembler ,
 Sans risquer qu'un bandit vous vienne quereller ,

Qu'une tuille en tombant vous fasse playe ou bosse,
Ou qu'un maudit roulier brise votre carosse.

C'en est fait, j'y renonce; & j'ai lieu de chérir
Le peril fortuné que je viens de courir,
Qui m'inspirant l'ennui d'une vie inquiète,
A fait naitre en mon cœur l'amour de la retraite.

H O R T E N S E.

Loin de blâmer en vous ces justes mouvemens,
Nous avons toutes deux les mêmes sentimens;
Et le choix d'un sejour tranquille & solitaire
Est la seule faveur qui nous puisse être chère.

A L B E R T.

Comment la solitude...

H O R T E N S E.

Est mon plus doux objet.

A L B E R T.

Est-il possible? Et vous?

L U C I L E.

C'est le choix que j'ai fait.

A L B E R T.

Parbleu je vous en loue, & je suis ravi d'aïse
De voir que comme à moi ce parti-là vous plaise.
En effet c'est le seul à regarder de près
Qui puisse convenir à des esprits bien faits.
On n'a point devant soi, quand on renonce au monde
Mille fâcheux objets dont par tout il abonde,
On ne voit point un fat de valets escorté
Du mérite indigent morguer la pauvreté,
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune

Lâchement prosternée aux pieds de la fortune
 Rendre au vice en faveur un hommage effronté,
 Et vendre au plus offrant la libre vérité.
 On n'a point à souffrir cent cabales cruelles,
 Les ennemis cachez, les amis infideles,
 Des oisifs de la Cour les caquets médifans,
 Ni tous les fots discours de nos mauvais plaisans
 En un mot, loin d'ici je veux finir ma vie,
 Et je vous sçais bon gré d'avoir la même envie
 Pamphile doit ce soir venir ici, je croi,
 Et je veux l'enrôler pour venir avec moi.

L U C I L E.

De grace, obtenez-en l'aveu que je desire,
 Qu'il approuve le choix du Couvent où j'aspire

A L B E R T.

Du Couvent ?

L U C I L E.

Qui, c'est-là notre soin le plus doux.
 Et ce que toutes deux nous esperons de vous.

A L B E R T.

Quoi ? L'amour du Couvent est donc l'unique cause ?

L U C I L E.

Sans doute, comment donc entendez-vous la chose ?

A L B E R T.

J'entens que nous ferons mariez cette nuit,
 Que demain du matin nous partirons sans bruit,
 Et que tous quatre unis dans une paix profonde
 Nous irons oublier tout le reste du monde.

L U C I L E.

A ce que je puis voir, nous nous entendons mal.

H O R T E N S E.

Oui, mon Pere, & l'hymen est un lien fatal,
 Un joug, qui changeroit en maux insupportables
 Nos plaisirs les plus doux & les plus souhaitables,

A L B E R T.

Comment donc? Quel mystère...hom, je vois ce que c'est
 Notre hymen vous chagrine, à ce qui me paroît ?
 Le prétexte du Cloître est un trait de prudence.
 Pour attraper du tems, & flatter l'esperance,
 Vous de Valere, & vous de quelqu'autre blondin.
 Et moi, vous me prenez pour un bon Paladin,
 Pour un homme à donner dans tout ce qu'on propose.
 Mais nous verrons tantôt quel tour prendra la chose.
 Pour Valere, je veux être pétrifié
 Si jamais, moi, vivant, il met ici le pié :
 Et pour lui retrancher tout sujet d'esperance,
 Je lui veux dès ce soir prononcer sa Sentence.

H O R T E N S E.

Helas ! Vous flattez là mon plus solide espoir.
 Sauvez-moi pour jamais du peril de le voir.

A L B E R T.

Oh de ce côté-là vous serez bien servie.
 Et si pour le Couvent vous avez tant d'envie,
 Vous pouvez toutes deux compter qu'en nous suivant,
 Vous vivrez comme on fait au plus rude Couvent.
 Nous irons sans former de courses incertaines
 Quelque part dans l'Auvergne ou bien dans les Cevénes.
 Tranquilles, vous vivrez en ces lieux écartez.

Dans le mépris du monde & de ses vanitez :
 Vous passerez ainsi toute l'année entière ,
 Les jours dans le travail, les nuits dans la priere ;
 Et comme en cet état les tribulations
 Du mérite parfait sont les occasions ;
 Nous vous en donnerons tant de toute maniere ,
 Que vos vœux y pourront trouver ample matiere .

L U C I L E.

Ce projet . . .

A L B E R T.

Il suffit. Pamphile soupe ici,
 Je l'ai fait avertir , je vous en prie aussi.
 En attendant daignez me laisser , je vous prie,
 Le loisir d'exercer un peu ma rêverie.

S C E N E V.

A L B E R T *seul.*

Pour ne négliger rien dans le dessein que j'ai,
 A Valere au plutôt je veux donner congé.
 Je vai voir un galant bien penaut que je pense,
 Quand il sçaura le choix où je destine Hortense.
 Ce qui me plait le plus dans mon nouveau projet,
 C'est de faire enrager ce petit freluquet ;
 Et le plaisir de voir ses mines & son geste
 Me flatte cent fois plus morbleu que tout le reste .
 Mais le voici , prenons notre ton décisif.

SCÈNE VI.

ALBERT, VALERE.

VALERE.

Non, infidelle, non.

ALBERT.

Il me paroît pensif,

VALERE.

Vous ne jouïrez pas de votre perfidie.

ALBERT.

Il parle seul.

VALERE.

Mon cœur pour jamais vous oublie.

ALBERT.

Que dit-il ?

VALERE.

Et je romps aujourd'hui sans retour

Tous les engagements d'un odieux amour.

ALBERT.

Il faut que je l'aborde.

VALERE.

Allons trouver son père.

ALBERT.

Serviteur.

VALERE.

Ah, Monsieur, je suis...

ALBERT.

Trêve de compliment.

Sans vous déplaire,

VALERE.

VALERE.

J'y consens. Aussi bien
Je voudrois vous prier d'un moment d'entretien.

ALBERT.

Moi ?

VALERE.

Vous. Mais avant tout je vous demande en grace
D'excuser un discours qu'il faut que je vous fasse.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire ?

VALERE.

Oui, Monsieur, vous m'en voyez confus,
Je sçai tous les bienfaits que de vous j'ai reçus ;
Que vos bontez pour moi, pour toute ma famille,
Vous ont fait à mes vœux accorder votre fille.

ALBERT.

Passons.

VALERE.

Ce matin même, à mon empressement,
Vous avez confirmé ce doux consentement,
Je le sçai.

ALBERT.

Finissons.

VALERE.

Vous connoissiez ma flame,
Jamais félicité ne toucha tant une ame,
Et plût au Ciel!..

ALBERT.

Au fait.

VALERE.

Mais enfin, mon malheur

302 **LE CAPRICIEUX,**
Me prive de jouir d'un si sensible honneur ;
Et de justes raisons que je ne puis vous dire,
A cet aveu si cher m'empêchent de souscrire.

A L B E R T.

Comment donc , s'il vous plait ? Que veut dire ceci ?

V A L E R E.

C'est à mon grand regret que je vous parle ainsi ;
Mais je suis obligé , sans nul détour frivole ,
De vous redemander aujourd'hui ma parole.

A L B E R T.

Ouais , quel est ce discours ? Comment l'entendez-vous ?

V A L E R E.

Je suis au désespoir de vous mettre en courroux,
Et si le sort ...

A L B E R T.

Parbleu , je vous trouve admirable
De me faire à mon nez un compliment semblable.
Vous êtes fort plaisant.

V A L E R E.

J'en suis très-affligé.

A L B E R T,

Il vous appartient bien de me donner congé.

V A L E R E.

J'en rougis , mais enfin c'est un mal nécessaire.

A L B E R T.

C'étoit beaucoup d'honneur que je voulois vous faire.

V A L E R E.

J'en suis persuadé.

A L B E R T.

Ma fille vous vaut bien.

D'accord.

V A L E R E.

A L B E R T.

Pour la fortune , elle ne vous doit rien.

V A L E R E.

Je l'avouë.

A L B E R T.

On ne peut mordre sur la noblesse.

V A L E R E.

J'en conviens.

A L B E R T.

Et par tout on connoit sa sagesse.

V A L E R E.

Je n'ai rien là-dessus à vous dire.

A L B E R T.

C'est vous

Qui m'avez fait parler pour être son époux.

V A L E R E.

Il est vrai.

A L B E R T.

Je n'ai point brigué ce mariage.

V A L E R E.

Sans doute.

A L B E R T.

Et vous m'avez arraché mon suffrage.

V A L E R E.

Oui , vous avez raison , j'en demeure d'accord ,

Je n'ai rien à répondre , & je sçai que j'ai tort.

Nommez mon procédé caprice , extravagance ,

Aveuglement d'esprit , fantaisie , inconstance ;

Mais enfin , malgré moi , je vous l'ai déjà dit ,

De cet heureux hymen l'espoir m'est interdit.

Assez d'autres amans trop heureux de vous plaire,
Brigueront la faveur que vous vouliez me faire.

Pour moi triste jouët du destin endurci
Je suis contraint. . .

A L B E R T.

Oui-dà , vous le prenez ainsi ,
Votre oncle est galant homme.

V A L E R E.

Il se pique de l'être.

A L B E R T.

Je m'en vais le trouver.

V A L E R E.

Vous en êtes le maître.

A L B E R T.

Je sçaurai l'obliger à prendre mon parti.

V A L E R E.

Soit.

A L B E R T.

Et vous en aurez parbleu le démenti.

Vous allez voir.

S C E N E VII.

V A L E R E *seul.*

ENfin je triomphe , & l'ingrate
Ne viendra pas à bout du projet qui la flatte.
Je viens d'approfondir toutes ses trahisons ;
Mon rival m'a lui-même éclairci mes soupçons ,
Lui-même , dégagé des fers d'une infidelle ,

M'a conté de ses feux l'intrigue criminelle ,
 Ces rendez-vous furtifs , ces secrets , ces détours ,
 Tout ce qui prouve enfin ces volages amours.
 Mais je ne me plains point , & ma joye est extrême
 Que dans son propre piège elle tombe elle-même ,
 Et que de deux amans voulant trahir les feux ;
 L'ingrate en même tems les perde tous les deux.
 Nos lettres lui font voir qu'elle s'est fort trompée.

SCENE VIII.

DAMIS, JACINTE, VALERE.

JACINTE à *Damis*.

Vous voilà bien chanceux avec votre équipée.

DAMIS.

O Ciel ! Quelle infortune accompagne mes jours !
 Et qu'ai-je fait , hélas , si j'en crois vos discours !

VALERE.

Que vois-je ? Quel dessein en ce lieu vous ramene,
 Damis ?

DAMIS.

Ah, prenez part à l'excès de ma peine ,
 Pardonnez-moi les maux où je vous ai livré ;
 Et plaignez les ennuis dont je suis déchiré.

VALERE.

Comment ?

ALBERT.

Ma seule erreur a fait naître la vôtre,
 Et mon aveuglement nous séduit l'un & l'autre.

306 **LE CAPRICIEUX,**
J'ai trop suivi l'ardeur d'un transport indiscret,
Nous n'étions point rivaux.

V A L E R E.

O Ciel !

J A C I N T E.

Voilà le fait.

V A L E R E.

De ce discours, grand Dieu, que faut-il que je pense ?

J A C I N T E.

Que vous avez tous deux fait une impertinence,
Que vos feux & les siens sont des cas séparés :
Que jamais il n'a sçu pour qui vous soupirez,
Et que tous deux enfin séduits par l'apparence
Vous avez confondu Lucile avec Hortense.

V A L E R E.

Qu'entens-je, malheureux ! Quel trouble me saisit ?
Quelle triste clarté vient luire à mon esprit ?
Hortense m'est fidelle, & c'est moi qui l'offense,
C'est moi dont la fureur noircit son innocence.
Ah, Jacinte, l'espoir ne m'est-il plus permis ?
Ne puis-je réparer le mal que j'ai commis ?
N'auras-tu point pitié de l'ennui qui m'accable ?

J A C I N T E.

Mais foi, s'il faut vous faire un aveu véritable,
Dans une autre saison vous auriez beau prier,
Au diantre qui pour vous se voudroit employer ;
Mais le tems est trop cher dans cette circonstance
Pour le perdre à boudier ici par bienséance :
Nous ayons à vider une autre question.

Suivez-moi, je vous prens sous ma protection.
 Tâchez par vos respects d'appaifer leur colere,
 Et puis nous resoudrons ce que nous devons faire.

Fin du quatriéme Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

VALERE, HORTENSE, DAMIS,
 LUCILE, JACINTE.

VALERE.
 O U fuyez-vous, cruelle?

DAMIS.

Où portez-vous vos pas?

HORTENSE.
 Cessez de m'arrêter.

LUCILE.

Ne me retenez pas.

VALERE.

Mais du moins écoutez.

HORTENSE.

Je ne faurois entendre.

DAMIS.

Aprenez le sujet...

LUCILE.

Je ne veux rien aprendre.

VALERE.

De grace.

HORTENSE.

Non, vous dis-je.

DAMIS.

Un moment.

LUCILE.

Je ne puis,

VALERE.

Hortense.

HORTENSE.

Laissez-moi.

DAMIS.

Lucile.

LUCILE.

Je vous fuis.

VALERE.

Jacinte, en ma faveur parle à cette insensible.

DAMIS.

Tâche à fléchir pour moi sa colere inflexible.

JACINTE.

Moi? Ma foi, je n'ai rien à faire là-dessus.
 Puisqu'on le veut ainsi, je ne m'en mêle plus.
 Mesdames, je conçois fort bien à votre stile
 Que vous voulez tâter d'Albert & de Pamphile,
 Vous n'aurez pas encore à soupirer long-tems,
 Et dans une heure au plus vos vœux seront contens:
 La fortune pour vous est tout-à-fait brillante.
 Je vous en felicite, & suis votre servante.

HORTENSE.

Ah, Jacinte!

LUCILE.

Arrêtez.

JACINTE.

Vous êtes en courroux;
 Adieu, jusqu'au revoir. Messieurs, retirons-nous.

V A L E R E.

Hé, Madame, de grace...

H O R T E N S E.

Allez, on vous pardonne.

D A M I S.

Lucile, par pitié...

L U C I L E.

Laissez, je suis trop bonne.

J A C I N T E.

Ah nous y voilà donc ? Diantre que de façon,
 Les amans sont bien durs à mettre à la raison.
 Je voudrois bien sçavoir pourquoi tout ce mystere,
 Pour conclure une paix qu'on est ravi de faire ?
 Or çà puisqu'à présent vous voilà tous contens,
 Quittons la faribole, & profitons du tems.

H O R T E N S E.

C'est bien dit.

J A C I N T E.

Il s'agit d'empêcher l'hyménée,
 Dont nos vieillards quinteux ont réglé la journée.

L U C I L E.

Justement.

J A C I N T E.

D'inventer quelque moyen subtil
 Qui de leur sot dessein puisse rompre le fil.

V A L E R E.

Bon.

J A C I N T E.

Et de les brouiller si bien l'un avec l'autre,
 Que leur hymen rompu n'empêche plus le vôtre.

D A M I S.

Fort bien.

Nous voilà cinq, tenons un peu conseil ;
Là , voyons ce qu'on peut résoudre en cas pareil :
Evertüons un peu notre imaginative.

Parlez , vous.

HORTENSE.

Oh , pour moi , je ne suis pas si vive ,
Il me faut du loisir.

JACINTE.

Et vous ?

LUCILE.

En bonne foi,

Je n'imagine rien.

VALERE.

Ni moi non plus,

DAMIS.

Ni moi.

JACINTE.

Fort bien. Vous êtes gens d'un secours fort utile ,
Et vous avez tous quatre un esprit très-fertile.
Je vois bien que vos soins feront peu de progrès ,
Et que ce sera moi qui ferai tous les frais.
Allez , Dieu vous conduise , & me laissez attendre
Que le Seigneur Albert ici vienne se rendre.

HORTENSE.

Pren garde , tu connois son inégalité.

JACINTE.

Tant mieux : nous en aurons plus de facilité
A changer les ressorts de sa tête fêlée.
Tout consiste à le prendre entre bond & volée.

Faites seulement dire au Notaire ici près
 Qu'il dresse vos contrats & les tienne tout prêts.
 Du reste j'aurai soin de le rendre docile,
 Et j'espère fixer son humeur volatile.
 Reposez-vous sur moi.

LUCILE.

Mais enfin quel parti...

JACINTE.

Je sçai qu'il ne sçauroit depuis qu'il est sorti,
 Avoir toujours été chez l'oncle de Valere.
 Il n'aura pas manqué d'aller chez votre pere;
 Et le bon gentilhomme encore tout frappé
 Du conte dont tantôt on l'a préoccupé,
 N'aura pas oublié l'intrigue prétenduë,
 Dont il croit ma Maitresse atteinte & convaincuë.
 Voilà quel est le plan sur quoi... mais le voici,
 Envoyez au Notaire, & me laissez ici.
 Adieu, retirez-vous.

S C E N E II.

ALBERT, JACINTE.

ALBERT.

O Jeunesse imprudente!

O d'un petit cerveau conduite extravagante!

JACINTE.

Il rumine tout seul. Ma foi, je suis au fait.

LE CAPRICIEUX,
ALBERT.

Chut. Il faut doucement éclaircir ce secret.
J'aperçois la Suivante.

JACINTE.

Ah, Monsieur, c'est vous-même.

ALBERT *prenant un visage gai.*

Oui. Tu me vois l'esprit dans une joye extrême,
Et jamais je ne fus si satisfait.

JACINTE.

Tant mieux.

Quel est donc le sujet qui vous rend si joyeux ?

ALBERT.

J'avois un mot à dire à l'oncle de Valere.

Jamais je n'ai vu d'homme à mes vœux moins contraire

De tous mes sentimens il se montre l'appui.

Et pour comble de joye, en sortant de chez lui

On m'a fait le récit d'une histoire bouffonne,

Capable d'égayer la tristesse en personne.

JACINTE.

Quoi donc ?

ALBERT.

Une folie, une intrigue d'amours,

Dont je rirai, je croi, le reste de mes jours.

JACINTE.

Puis-je la sçavoir ?

ALBERT.

Bon. La demande est gentille.

Qui la sçait mieux que toi ?

JACINTE.

Moi, Monsieur ?

ALBERT.

A L B E R T.

Où , ma fille

N'aura pas oublié , connoissant ton esprit ,
De t'en faire du moins quelque petit récit.

J A C I N T E.

Je ne vous comprends point , Monsieur , je vous assure.

A L B E R T.

Tu te railles de nous : hé quoi ? Cette aventure ,
Cette histoire arrivée avec certain Damis ?

J A C I N T E.

Ah , ah , je vous entens. C'est un de mes amis.
Oui , je sçai ce que c'est. Mais , vertu de ma vie ,
L'affaire passée un peu la simple raillerie ,
Je vous en avertis.

A L B E R T.

Pourquoi ?

J A C I N T E.

Comment pourquoi ?

Ce bruit ne vous a pas indigné ?

A L B E R T.

Non , ma foi.

J A C I N T E.

Quoi , d'un aventurier écouter les fleurettes ,
Et tramer avec lui des intrigues secrètes ,
L'amuser quinze jours sous un nom supposé ,
Et de vingt rendez-vous l'avoir favorisé ?
Est-ce là , dites-moi , matière à raillerie ,
Monsieur ? & seriez-vous bien aise , je vous prie ,
Qu'Hortense eût fait un tour pareil à celui-ci ?

A L B E R T.

Que me viens-tu conter ? N'est-ce pas elle aussi ?

JACINTE.

Ma maitresse, Monsieur? l'en serois bien fâchée.

ALBERT.

Comment?

JACINTE.

A son devoir elle est trop attachée.

ALBERT.

Quoi...

JACINTE.

Trop pleine d'esprit & de discernement.

ALBERT.

Ce n'est pas ta maitresse à qui...

JACINTE.

Nenni vraiment,

Ne vous a-t-on pas dit que c'étoit à Lucile?

ALBERT.

Comment Lucile?

JACINTE.

Eh oui.

ALBERT.

La fille de Pamphile,

JACINTE.

Sans doute.

ALBERT.

Quoi? Celui que nous connoissons tous?

JACINTE.

Oui, Monsieur.

ALBERT.

Et si donc, tu te moques de nous,

JACINTE.

Comment donc?

ALBERT.

Ce seroit un fort plaisant prodige

Que lui-même... Eh cela ne se peut pas, te dis-je.

J A C I N T E.

Oh dame, je vous parle avec sincérité,
Et je n'y sçai point, moi, tant de subtilité.

A L B E R T.

Comment, il est donc vrai? Ce n'est point stratagème..

J A C I N T E.

Damis, quand vous voudrez, vous le dira lui-même.

A L B E R T.

Oh, oh! Par la sangbleu, voici bien le meilleur.
Seigneur Pamphile, oui-dà, vous faites le railleur.

J A C I N T E.

Comment? Seroit-ce lui qui vous a...

A L B E R T.

Chose sûre.

Sur le compte d'Hortense il m'a mis l'avanture,
M'en a fait le portrait en termes obligeans,
Comme d'une coquette à faire peur aux gens;
Et s'est mis tout en eau pour me faire comprendre
Que j'étois trop heureux qu'il voulût bien la prendre.

J A C I N T E.

Hom, le rusé vieillard!

A L B E R T.

Et tout cela chargé
De préceptes moraux, dont je suis entagé.

J A C I N T E.

Quel compere!

A L B E R T.

En un mot il a sçû si bien faire,
Quoique j'eusse promis à l'oncle de Valere

316 L E C A P R I C I E U X ,
De marier ce soir ma fille à son neveu ,
Qu'il a tiré de moi , pour lui , le même aveu ,
Et profitant du trouble où m'a mis cette affaire ,
S'est chargé d'amener dès ce soir un Notaire.

J A C I N T E .

Voyez comme l'amour rend l'homme ingénieux,

A L B E R T .

Il aime donc ma fille.

J A C I N T E .

A la rage.

A L B E R T .

Oui ? Tant mieux.

J A C I N T E .

Dès qu'il la voit paroître , il la lorgne , il soupire ,
Fait cent contorsions qui font pâmer de rire ;
Et quand il s'en sépare , il est comme un hibou ,
Triste , rêveur , distrait : enfin il en est fou ,
Vous dis-je , & c'est un homme à se pendre de rage
Si quelqu'autre que lui l'obtient en mariage.

A L B E R T .

Fort bien.

J A C I N T E .

Or comme il voit qu'à tout bien suputer ,
L'intrigue de sa fille est prête d'éclater ,
Et qu'il craint que le bruit d'une telle aventure
Ne fasse , entre vous deux , un sujet de rupture ;
Il a sans dire mot , dressé son petit plan ,
Et sous le nom d'Hortense il produit ce Roman ,
Pour vous rendre plus souple à l'hymen qu'il propose ,

Et vous porter vous-même à conclure la chose.

ALBERT *par reflexion.*

Il en est amoureux !

JACINTE.

Et quoi donc ? Ce détour

Ne sauroit procéder que d'un excès d'amour.

Oh, je vous l'ai bien dit, après cet hyménée

Votre fille, Monsieur, sera trop fortunée.

C'est un petit trésor qu'un vieillard enflammé,

Vous ne le croiriez pas.

ALBERT.

Parbleu, je suis charmé

De sçavoir le motif de ses contes frivoles,

Et je n'en voudrois pas tenir mille pistoles.

JACINTE.

Je vous laisse & je vais . . .

ALBERT.

Atten. Demeure là.

Sa fille est là dedans ?

JACINTE.

Oui, Monsieur.

ALBERT.

Bon cela.

Il faudroit me trouver ce Damis & Valere.

Me les pourtois-ru bien amener ?

JACINTE.

Je l'espere.

ALBERT.

Bon. Notre homme vient. Cour & retourne au plutôt.

JACINTE *à part en s'en allant.*

Nos desseins jusqu'ici prennent le train qu'il faut.

Prêtons l'oreille au reste & faisons sentinelle.

SCENE III.

ALBERT, PAMPHILE.

ALBERT.

C'Est vous, Seigneur Pamphile. Hé bien quelle nouvelle ?

Le Notaire ?

PAMPHILE.

Je viens de passer par chez lui,
Et nous pourrons, je croi, finir dès aujourd'hui.

ALBERT.

Dès aujourd'hui ? C'est être homme exact, ou je meure.

PAMPHILE.

Nos contrats seront prêts dans une petite heure.
Il s'en va les dresser dans les termes de l'art,
Et nous l'aurons ici ce soir tout au plus tard.

ALBERT.

Tout au plus tard. Vraiment le bonheur est insigne.
Et vous avez sans doute une ame bien benigne,
Après l'exploit galant que nous connoissons tous,
De souscrire à l'hymen de ma fille & de vous.

PAMPHILE.

Oui-dà, vous en pourriez trouver de moins tranquilles,
Et je connois des gens un peu plus difficiles.
Le monde sur cela n'est pas fort endormi.
Mais on fait quelque chose en faveur d'un ami.
Je suis homme commode ; & quoiqu'il en avienne,
Ma parole est donnée, il faut que je la tienne.

A L B E R T.

J'admire par ma foi cet excès de bonté.
 Car pour moi , je vous dis la pure vérité ,
 Si votre fille avoit quelque intrigue semblable,
 Je vous la laisserois , ou je me donne au diable.

P A M P H I L E.

Ah vous serez exempt de cette épreuve-là.
 Nous y veillons un peu de trop près pour cela.
 Malepeste : il faut voir avec quelle sagesse
 Je conduis , j'affermis sa débile jeunesse.
 Je ne lui passe rien. Je l'accoutume à voir
 Les mœurs du tems qui court, ainsi qu'un grand miroir
 Où de divers objets les vivantes images
 Par l'exemple d'autrui peuvent nous rendre sages.
 Faites cela , lui dis-je , examinez ceci,
 Imitiez cet exemple , évitez celui-ci.
 Et voilà comme il faut gouverner sa famille.
 Vous n'avez pas ainsi dirigé votre fille.
 Mais baste , nous aurons tout le tems d'y penser.
 Et je prendrai sur moi le soin de la dresser.
 Pour la mienne , aux vertus dès long-tems exercée...

A L B E R T.

Oh vraiment, pour la vôtre elle est toute dressée.
 Et pour peu qu'elle soit soigneuse à cultiver
 Les dispositions qu'elle fait observer ,
 Le mari qu'elle aura trouvera dans la suite.
 Un beau champ à loïer votre rare conduite.

P A M P H I L E

Qu'est-ce donc ? Vous raillez , à ce que je puis voir.

A L B E R T.

Moi , point du tout. Ce sont gens de malin vouloir,
Qui font , à ce qu'on dit , courir une nouvelle
Qui n'est pas autrement honorable pour elle.

P A M P H I L E.

Ah, ah , je voudrais bien apprendre ce que c'est.

A L B E R T.

Volontiers.

P A M P H I L E.

Dites-nous ce secret , s'il vous plait.

A L B E R T.

On lui veut imputer cette intrigue badine ,
Dont tantôt vous faisiez Hortense l'héroïne.

P A M P H I L E.

A ma fille ? Ah, ah, ah , le trait est curieux,
J'en ris de tout mon cœur.

A L B E R T.

Moi , j'en suis fort joyeux.

P A M P H I L E.

Hai, hai , Seigneur Albert.

A L B E R T.

Hai, hai , Seigneur Pamphile,

P A M P H I L E.

La chose à s'éclaircir seroit peu difficile.

A L B E R T.

On va vous l'éclaircir aussi dans un moment.

P A M P H I L E.

Eh , mon Dieu , n'entrons point en éclaircissement,
Croyez-moi , quelquefois il est de la prudence

De cacher certains faits dans un profond silence.
Lorsqu'avec bien des soins on les a pénétrés,
On voudroit bien souvent qu'ils fussent ignorés.

A L B E R T.

Fort bien.

P A M P H I L E.

N'allons donc point ébruiter une affaire
Qui me touche en époux, & vous regarde en père.

A L B E R T.

C'est parler de bon sens : mais des gens m'ont promis
De m'amener Valere avec votre Damis ;
Et...

P A M P H I L E.

Comment, mon Damis ? C'est parbleu bien le vôtre.

A L B E R T.

Nous allons voir cela. Les voici l'un & l'autre.

S C E N E I V.

A L B E R T, P A M P H I L E, D A M I S,
V A L E R E, H O R T E N S E, L U C I L E.

P A M P H I L E.

A H, Messieurs, serviteur. Vous voilà donc ici.
La paix est-elle faite ?

V A L E R E.

Oui, Monsieur, nous voici
Desabusez enfin des erreurs criminelles
Où nous avoient jettez vos discours peu fideles,
Nos esprits & nos cœurs sont d'accord desormais ;
Et vous nous revoyez plus unis que jamais.

LE CAPRICIEUX,
PAMPHILE.

Quoi ?

A L B E R T.

Paix.

D A M I S à Pamphile.

C'est moi, Monsieur, dont l'aveugle foiblesse
A sur un vain soupçon trompé votre sagesse ;
Mais je puis éclaircir ce soupçon outrageux ,
Et vous pouvez aussi favorisant mes vœux
D'un seul mot aujourd'hui fixer ma destinée,
Et la rendre à jamais tranquile & fortunée.

P A M P H I L E.

Qu'est-ce à dire ?

A L B E R T.

Ecoutez.

D A M I S.

Qui : mon unique espoir,

Celle de qui mon cœur adore le pouvoir ,
Qui , voulant de mes feux éprouver la constance ,
M'avoit jusqu'à ce jour déguisé sa naissance ,
Celle enfin qu'à jamais j'ai fait vœu d'adorer ,
C'est Lucile , & c'est vous dont j'ose l'espérer.

P A M P H I L E.

Comment diable ?

A L B E R T.

Vivat.

P A M P H I L E.

Messieurs, est-ce pour rire ?

Qu'est-ce donc, s'il vous plait, que tout ceci veut dire ?

L U C I L E.

Mon pere, à ces discours je dois joindre ma voix ,

J'aime. Si cet amour formé sans votre choix ,
 Tout innocent qu'il est , peut vous sembler coupable ,
 Vous pouvez disposer de mon sort déplorable ,
 Mon cœur en subira l'arrêt sans murmurer ;
 Mais rien que le trépas ne peut nous separer.

P A M P H I L E

Je suffoque.

A L B E R T.

Morbleu , ma joye est sans pareille.
 Venez , mon cher ami , vous avez fait merveille ;
 Embrassez-moi.

D A M I S.

Monieur . . .

A L B E R T.

Je suis charmé de vous ,
 Et je veux établir un commerce entre nous.

D A M I S.

Vous m'honorez bien plus que je ne puis prétendre.

A L B E R T.

Morbleu, si vous voulez, je vous prens pour mon gendre.

V A L E R E *à part.*

Quel homme !

D A M I S.

Pardonnez si l'état de mon cœur
 D'un titre si charmant m'interdit la douceur :
 Mais les yeux de Lucile ont captivé mon ame ,
 Ma bouche a devant vous fait l'aveu de ma flame ,
 Lucile est le seul bien que j'ose souhaiter.

A L B E R T.

Vous l'aimez ? Hé bien , là je veux vous contenter

J'avois de petits droits aussi sur la personne :

Mais vous êtes brave homme ; allez , je vous la donne.

Pour vous , Seigneur Pamphile , il s'agit de sçavoir ,

Si ma fille a sur vous encor quelque pouvoir ,

Si vous l'aimez.

V A L E R E.

O Ciel !

H O R T E N S E.

Je tremble.

P A M P H I L E.

Si je l'aime ?

Ah , Seigneur Albert !

A L B E R T.

Quoi ?

P A M P H I L E.

Cent fois plus que moi-même.

A L B E R T.

Mais là , sans raillerie.

P A M P H I L E .

Oui , c'est sans déguiser.

A L B E R T.

Vous avez donc toujours dessein de l'épouser ?

P A M P H I L E.

Plus que jamais.

A L B E R T.

Touchez-là Ma foi , ma joye en est parfaite.

P A M P H I L E.

Serviteur.

A L B E R T.

C'est ce que je souhaite.

Je vous jure , & mon cœur en est tout transporté

P A M P H I L E.

P A M P H I L E.

Je vous suis obligé de tant d'honnêteté.

A L B E R T.

Oui , j'aurai le plaisir sans délai ni remise
De voir ma fille enfin mariée à ma guise.

P A M P H I L E.

Pour un pere, il est vrai , c'est un plaisir bien doux,

A L B E R T.

Et par dessus cela de me moquer de vous.

P A M P H I L E.

Plait-il ?

A L B E R T.

Oui , par ma foi : Car dès ce soir j'espere
Qu'elle se couchera la femme de Valere.

V A L E R E.

Ah , Monsieur , ce bonheur...

P A M P H I L E.

Quoi me joüer ainsi ?

A L B E R T.

Vous voyez.

P A M P H I L E.

Me trahir , & me berner aussi ?

A L B E R T.

Bon , bon. Il ne faut point que cela vous émeuve.
Vous pourrez l'épouser , quand elle sera veuve.

P A M P H I L E.

Peste l'extravagant. Morbleu je suis bien fat
De compter sur un fou du vingtième carat.

Allons , Damis , venez , je vous donne ma fille.

326 LE CAPRICIEUX,
Laissons ce ridicule & sa sotte famille.

A L B E R T.

Adieu, beau directeur. Morbleu qu'il est fâché !
Je viens de me donner carrière à bon marché.

SCENE DERNIERE.

A L B E R T, J A C I N T E.

J A C I N T E.

Monsieur, on vous demande.

A L B E R T.

Et qui ?

J A C I N T E.

C'est un Notaire.

Qui vient accompagné de l'oncle de Valere.

A L B E R T.

Bon. Allons tous signer le Contrat de ce pas.

J A C I N T E *seul.*

Son caprice à la fin nous tire d'embarras.
Bien des gens comme lui par des motifs semblables
Font souvent sans raison des choses raisonnables,
Et tel à ses dépens vient de rire aujourd'hui,
Qui se croyant fort sage, est aussi fou que lui.

F I N.

LE CAFFÉ,⁷

PETITE COMÉDIE.

Représentée pour la première fois au
mois d'Août 1695.

A C T E U R S.

MAD. JEROSME,	<i>Marchande de Caffé.</i>
LOUISON,	<i>sa Fille.</i>
DORANTE,	<i>Amant de Louison.</i>
MR. JOBELIN,	<i>Notaire.</i>
LA SOURDIERE,	<i>Ami de Mr. Jobelin.</i>
LE CHEVALIER,	} <i>Amis de Dorante.</i>
CORONIS, Gascon,	
L'ABBE',	
CARONDAS,	<i>Poète.</i>
LA FLE'CHE,	<i>Valet de Dorante.</i>
DEUX JOUEURS	<i>de Dames.</i>

P R E F A C E.

L E s Comedies d'un Acte font aussi anciennes que le Theatre. Celles des Grecs se représentoient tout de suite; & la méthode de les partager en cinq Actes est une pratique ingénieuse inconnuë aux premiers Poëtes, & dont l'honneur n'est proprement dû qu'à leurs Scholiastes. Le chant des chœurs, dont ces derniers se sont servis, pour marquer les repos de l'action, & qui faisoit une des grandes beautés de l'ancienne Comedie, n'y fut d'abord conservé que par respect pour l'origine du Poëme Dramatique, qui, comme tout le monde sçait, n'étoit autre chose dans ses commencemens qu'une ou plusieurs chansons rustiques à l'honneur de Bacchus, auxquelles on joignit avec le tems des Episodes, qui en se perfectionnant peu à peu, y introduisirent l'action qui y manquoit.

Nos petites Comedies ont commencé en France à peu près de la même maniere. Ce n'étoit d'abord qu'une chanson grossiere dont quelque Acteur enfariné venoit régaler le peuple après la représentation d'une Pièce serieuse. Les Gros-Guillames, les Jodelets, les Guillot-Gorjus y mêlerent leurs bouffonneries; & il se trouva des Auteurs complaisans qui voulurent bien y mettre la main en les liant par une espee d'action exprimée le plus

souvent en petits vers. C'est ce qu'on appelloit la Farce. L'impression en conserve encore quelques-unes, qui, à dire le vrai, méritoient fort peu de nous être conservées.

Moliere, que nous pouvons regarder comme le créateur de la Comedie moderne, s'avisa le premier de faire de ces petites Pieces un spectacle digne des honnêtes Gens, & le grand succès des Comedies qu'il fit en un acte, & en trois Actes, justifia bientôt qu'il ne manquoit à celles qu'on avoit faites avant lui, que de la noblesse & de la regularité pour être d'excellentes Pieces de Théâtre. Car c'est une pure imagination de croire que le tems d'une Comedie doit être déterminé par autre chose que par le tems de son action; & si on regarde comme une faute de donner vingt-quatre heures de durée à une action qui se représente en deux heures & demie, c'en seroit une bien plus grande de donner deux heures & demie de représentation à une action qui ne doit durer qu'une demi-heure. Il n'est donc pas question de sçavoir si une Comedie d'un Acte peut être parfaite; il ne s'agit que de distinguer celles qui sont parfaites d'avec celles qui ne le sont pas: & comme ce qui constituë le Poëme n'est autre chose que l'instruction qui en est la fin, & le plaisir qui en est le moyen, on peut dire que ceux, en qui ces deux conditions se rencontrent, sont des Poëmes parfaits; & que ceux, à qui l'une des deux manque, ne le sont point: car il est inutile de parler des Poëmes à qui elles manquent toutes

deux , puisqu'ils ne peuvent jamais rien valoir. Or il est certain que l'imitation vive & naturelle d'une chose qui mérite d'être imitée, ne sauroit manquer de plaire & d'instruire ; & sur ce principe je ne craindrai point de dire que de petites Comedies , comme les Précieuses , ou la Comtesse d'Escarbagnas , & quelques autres qui representent dans un tableau achevé des Ridicules dignes de correction , méritent autant de loüange que les plus grandes pieces du même genre , quoiqu'il y ait peut-être plus de travail dans celles-ci que dans les premières.

J'ai cru devoir cet éclaircissement au Public en faveur de plusieurs pieces , auxquelles quelques Sçavans semblent ne refuser la justice qui leur est due , que parce qu'elles n'ont point leurs cinq Actes bien comptez. Je n'ai point eu d'autre vuë en écrivant ces réflexions ; & bien loin d'en vouloir tirer quelque avantage pour moi-même , j'avoüerai de bonne foi que si j'avois été capable de les faire dans l'âge où j'ai composé la petite Comedie suivante, j'aurois choisi un sujet plus digne de l'attention du Public. Car quoiqu'elle représente assez naturellement les personnages qui hantoient les Caffez de ce tems-là , il est toujours vrai qu'elle peint une chose qui ne mérite pas d'être peinte , & que quand même elle n'auroit d'autre défaut , on ne pourroit la ranger tout au plus que dans la seconde classe des petites Pièces , puisqu'il ne suffit pas dans la Comedie de

faire rire le Public , mais qu'il faut encore , si on peut , le faire rire utilement. C'est tout ce que j'ai à dire de ce petit Ouvrage. J'ajouterai seulement qu'en établissant ici des regles qui sont plus anciennes que moi , je n'ai pas prétendu ôter à toutes les Pièces qui n'instruisent point le mérite de leur agrément & de leur vivacité. Ce seroit faire un trop grand tort à quantité de bonnes Comedies anciennes & modernes. Ce que je veux dire , c'est que pour les rendre absolument parfaites , il seroit à souhaiter qu'elles fussent aussi utiles qu'agréables , & qu'en faisant rire leurs Lecteurs elles eussent encore l'avantage de leur apprendre quelque chose qui fût digne de leur être appris.

*Ergo , non satis est risu diducere rictum
Auditoris ; & est in hoc quadam quoque virtus.*



LE C A F F É,¹ C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Salle de Caffé meublée de plusieurs tables. Le Poëte paroît rêvant d'un côté auprès de deux Joueurs de Dames. L'Abbé dort dans le fond, & de l'autre côté Coronis & la Sourdiere disputent ensemble assis, en prenant leur Caffé.

LA SOURDIERE, CORONIS, CARONDAS, L'ABBE', DEUX JOUEURS.

LA SOURDIERE.



Parbleu, je vous soutiens que si.

CORONIS.

Et moi, mordi, je vous soutiens que non. & je mets cent pistoles que nous

n'aurons rien cette année en Hongrie.

LA SOURDIERE.

Vous me feriez enrager, Monsieur Coronis. Vous voulez sçavoir cela mieux que moi, qui vois tous les jours aux Thuilleries un homme qui reçoit toutes les semaines la Gazette de Constantinople.

Quand ce seroit celle de Babilone.

L A S O U R D I E R E.

C'est être bien têtue. Et moi, je vous dis que je vis bien entre ses mains une lettre de l'Aumônier d'un des principaux Bachas, qui marque expressément que le Grand Visir est en marche avec deux cens mille hommes, & qu'il va droit à Belgrade pour l'assiéger par mer & par terre.

C O R O N I S.

Belgrade par mer & par terre ! Où avez-vous appris la Géographie, s'il vous plaît ?

L A S O U R D I E R E.

Comment ? Belgrade n'est pas un port de mer ?

C O R O N I S.

Non pas, que je sçache, ou bien c'est depuis fort peu de tems.

L A S O U R D I E R E.

Morbleu, je sçai la catte, & j'ai voyagé. Je parie que Monsieur Carondas sera de mon avis. Monsieur, hola, Monsieur Carondas, réveillez-vous.

C A R O N D A S.

Ah morbleu, que la peste soit fait de votre babil ! Est-il possible qu'on ne puisse faire ici quatre vers en repos, & que les plus belles pensées du monde y seront sans cesse immolées à la pétulante loquacité du premier importun ?

C O R O N I S.

Quoi ! Vous faites des vers au Caffé ? Voilà un plaisant Parnasse.

CARONDAS.

Je révois à l'épithalame de Monsieur Jobelin, le Notaire, & de la fille du logis. Ils attendent qu'elle soit faite pour se marier ; & j'ai bien voulu y donner un de ces quarts d'heure précieux que j'employe à chanter les loüanges des Dieux & des Héros.

CORONIS.

Comment la petite Louison se marie ! & que deviendra le pauvre Dorante ?

LA SOURDIERE.

Il prendra la peine de s'en passer. Mr. Jobelin est mon ancien ami, & je dois prendre part à tout ce qui regarde ce mariage. Mr. Carondas, peut-on voir votre épithalame ?

CARONDAS.

Je n'en ai fait encore que la premiere Strophe. La voici.

Hymen, io ô hyménée !

Célébrons la douce journée

Où deux Amans heureux s'unissent pour toujours ;

Venez, tendres Amours, combler la destinée

De cette Epouse fortunée

Que de ses flancs féconds puisse dans peu de jours

Sortir une heureuse lignée.

Hymen io ô hyménée !

LA SOURDIERE.

Diable, voilà du sublime, & cela s'appelle un début magnifique.

L E C A F F E' ,

C O R O N I S .

Et très-avantageux pour le futur époux.

C A R O N D A S .

Vous verrez bien autre chose , si je puis obtenir des Libraires qu'ils impriment mon incomparable traduction de la Batracomiomachie d'Homere ; car j'excelle dans les Traductions des anciens auteurs, & je travaille actuellement à mettre en Vers grecs l'Enéide de Virgile, pour la commodité de ceux qui n'entendent point la Langue latine. Mais laissez-moi songer à ma seconde Strophe.

L A S O U R D I E R E .

C'est bien dit , aussi bien notre Caffé refroidit.

C A R O N D A S .

Du flambeau de l'hymen.

I. J O U E U R *de Dames.*

Je vous souffle.

II. J O U E U R .

Attendez , Monsieur : Ce n'est pas cela , vous dérangez le jeu.

I J O U E U R .

Pardonnez-moi : J'ai joué là. Vous avez joué ici. Je vous ai donné à prendre. Vous avez mis dans le soin & je vous souffle.

II. J O U E U R .

Ah ventrebleu , on n'a jamais joué du malheur dont je jouë.

C A R O N D A S .

Eh quoi , toujours du bruit ?

SCENE

SCENE II.

LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOUR-
DIERE, L'ABBE', CARONDAS, LES JOUEURS.

LE CHEVALIER *entre en chantant & dansant.*

LA, la, la, la, ra, re. Allons, hé du Caffé.

CARONDAS.

Encore? De tous côtez?

LE CHEVALIER *chante.*

*Que chacun me suive,
Trinquons hardiment,
Point de ménagement,
Je ne bois jamais autrement.
Je hais un convive
Qui dans un repas,
Ne boit que par compas,
Et craindroit de faire un faux pas.
Que chacun me suive,
Trinquons hardiment,
Point de ménagement,
Je ne bois jamais autrement.*

CARONDAS.

Ah, je n'y puis plus tenir. Sortons, fuyons: *Ultra
Sauromatas fugere hinc libet.*

LE CHEVALIER.

Adieu donc, Monsieur Carondas. [*à Coronis.*] Bon-
jour, mon ami. [*à la Sourdiere.*] Et te voilà, vieux
pecheur.

L'ABBE' *se réveillant & bâillant tout haut.*
 Ahi ouf !

LE CHEVALIER.

Ah parbleu, petit Abbé, mon mignon, je ne vous voyois pas. Comment te portes-tu ?

L'ABBE'.

Quelle heure est-il ?

LE CHEVALIER *brouillant le jeu.*

Ah, ah, Messieurs, vous jouiez aux Dames.

I. JOUEUR.

Morbleu, Monsieur, cela ne se fait point, vous avez tort. Attendez, Monsieur, j'avois gagné. Vous me devez une tasse de café au moins.

II. JOUEUR.

Oui tarare.

S C E N E III.

L'ABBE', LE CHEVALIER, CORONIS,
 LA SOURDIERE.

L'ABBE'.

Dites-moi un peu, jeunes gens, Dorante n'est-il point venu ici pendant que je dormois ? En cas qu'il vienne, je vous prie, Monsieur Coronis, de lui dire que je me suis informé de son Monsieur Jobelin, & que je suis instruit à fond de tout ce qui regarde cet homme-là.

LA SOURDIERE *à part.*

Oh, oh, voici bien d'autres affaires. Malepeste, ceci ne vaut pas le diable. Allons l'avertir de ce qui se passe.

Il s'en va.

L' A B B E'.

Pour moi, j'ai rendez-vous chez Forel. Il est tard, & j'ai peur qu'on ne soupe sans moi. Je n'ai point diné.

C O R O N I S.

Comment, Monsieur l'Abbé, à dix heures du soir n'avoir point diné & être yvre? Quelle benediction!

L' A B B E'.

Je me suis mis à table ce matin entre sept & huit, & nous avons déjeuné jusqu'à l'heure qu'il est.

L E C H E V A L I E R.

Voilà un pauvre garçon qui me fait pitié.

L' A B B E'.

Nous n'avons bu qu'environ vingt-cinq bouteilles de vin à quatre. J'ai laissé les trois autres sous la table, & je suis venu ici boire deux bouteilles de ratafia pour abaisser les fumées du vin. J'ai fait un petit somme, me voilà prêt à recommencer.

C O R O N I S.

Quel heureux naturel! Quel tempérament!

L' A B B E'.

Pour vingt-cinq bouteilles s'enyvrer! Quelle honte est-ce là? Il n'y a plus d'hommes, mes amis, & le monde va toujours en déclinant. Je soutiens encore un peu noblesse; mais je m'en irai comme les autres. Bon soir, Messieurs, je m'en vais boire à votre santé.

S C E N E I V.

CORONIS, LE CHEVALIER, DORANTE.

LE CHEVALIER.

O U diable trouverons-nous Dorante?

F f a

**LE C A F F E',
C O R O N I S.**

Et donc? Le voici, Dieu me damne. D'où viens-tu, grand belitre? L'Abbé te cherchoit tout-à-l'heure. Il a nouvelles à t'apprendre.

D O R A N T E.

Où est-il allé?

C O R O N I S.

Il sort de sortir. Tu le trouveras chez Forel.

D O R A N T E.

Il faut necessairement que je lui parle ce soir.

LE C H E V A L I E R.

Qu'est-ce, mon ami, on dit que tu n'épouses plus en ce pays-ci?

D O R A N T E.

Ma foi, cela m'intrigue un peu franchement.

C O R O N I S.

Comment tu serois amoueux? O le fat!

D O R A N T E.

Amoureux ou non. Je t'afflure que la petite personne est fort aimable, & sa beauté à part, elle a vingt mille écus. Cela ne méssieroit point à un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

LE C H E V A L I E R.

Tu n'es pas riche, nous le sçavons; mais un Gentilhomme se noyer dans une Chocolatière, il y a de la folie, ma foi; il y a de la folie.

D O R A N T E.

De la folie! Va, va, mon pauvre Chevalier, l'interêt a rapproché les conditions, & nous voyons bien des Gentilshommes qui vivoient en roturiers, s'ils n'avoient épousé des roturières.

C O R O N I S.

Sans doute , & la délicatesse sur les mes-alliances ne subsiste plus que chez les Allemans.

D O R A N T E.

Au bout du compte qu'est-ce que je risque ? Je suis Gentilhomme & gueux. Elle est roturière & riche. J'aurai de l'argent pour ma noblesse , la compensation ne m'est pas de savantageuse. Vous êtes tous deux mes amis. Je ne desespere pas encore ; & si vous voulez me seconder , avant qu'il soit peu , nous ferons bien tourner la chance.

L E C H E V A L I E R.

Oui-dà , de quoi s'agit-il ? Tu sçais que je suis à toi , à vendre & à engager.

C O R O N I S.

Tu sçais combien je t'aime , & avec quelle fidélité nous avons toujours partagé les émolumens du lansquenet.

D O R A N T E.

Voici ce que je veux faire. Vous sçavez que notre Notaire est joüeur , & que la confiance qu'il a en son habileté fait qu'il s'embarque le plus aisément du monde. Or , j'ai un valet qui assurément est un des plus adroits fripons qu'il y ait à vingt lieuës à la ronde. J'ai concerté avec lui qu'il engageroit mon homme au jeu , & que pendant que vous amuseriez ce vieux renard de la Sourdière , qui ne le quitte jamais.. . Mais voici mon valet.

S C E N E V.

LA FLECHE, DORANTE, LE CHEVALIER, CORONIS.

LA FLECHE.

Monsieur, je n'ai pu trouver votre gros Abbé, & si j'ai été dans tous les cabarets de la Ville.

DORANTE.

Je sçais où il est, il suffit. Va-t-en étudier ton personnage, & revien quand il sera tems.

LA FLECHE.

Etudier, dites-vous? Vraiment voilà bien de quoi, & j'en ai bien fait d'autres. Il n'y a que huit jours que j'ai l'honneur de vous servir; mais quand nous nous connoitrons mieux, vous verrez qu'en fait de fourberie, personne, Dieu merci, n'est capable de me faire la leçon. S'agit-il de déniaiser quelque étranger nouvellement débarqué, de faire mordre un jeune homme à l'hameçon d'une coquette, ou de maquignonner un mariage impromptu? C'est moi qu'on vient chercher; j'excelle, je triomphe. Mais sur tout pour enfler une dupe à quelque jeu que ce soit, & lui tirer par cent moyens ingénieux tout l'argent de sa bourse, je suis le garçon de France le plus en réputation.

LE CHEVALIER.

Vertubleu voilà un joli garçon!

DORANTE.

Di-moi, n'est-tu jamais venu ici?

LA FLECHE.

Oh vraiment , Monsieur , pardonnez-moi. J'ai été autrefois un des principaux Marguilliers du Caffé, & j'avois droit de séance à ce banc redoutable , d'où il part tous les jours tant d'arrêts contre la réputation des femmes , où les mysteres du Gouvernement sont si bien développés , & les interêts des Princes de l'Europe si savamment approfondis. Vous moquez-vous , je suis plus connu dans les Caffés , que Pilot Bouffi dans les Cabarets.

CORONIS.

Je gagerois à l'entendre , qu'il est de quelque Province au delà de la Loire. Il n'est pas permis d'avoir tant d'esprit autrement.

LA FLECHE.

Je suis de Dauphiné à vous rendre mes services.

CORONIS.

Malepeste joli Pays. De l'argent peu à la verité , mais de l'esprit beaucoup. C'est l'apanage de la Nation.

DORANTE.

Mais on te reconnoitra.

LA FLECHE.

Point du tout , Monsieur. C'est mon sort que le déguisement , & je suis un petit Prothée. Est-il question de représenter un Partisan , par exemple ? J'ai des secrets pour me noircir la barbe , épaissir ma taille , me rendre l'œil hagard , & grossir mon ton de voix. Faut-il faire un jeune Abbé ? Qui sçait mieux que moi rapetisser sa bouche , rirc des épaules , marmoter une chanson , faire la main

potelée , prendre un visage gai & un ton radouci ? Par cent petites métamorphoses de cette nature j'avois amassé quelque argent , & je serois à mon aise sans un revers de fortune qui m'a coulé à fond.

D O R A N T E.

Comment ? Un revers de fortune.

L A F L E C H E.

Oui. Un fils de famille à qui j'avois gagné un soir mille écus au jeu , s'avisa d'éplucher ma conduite dans un procès qu'il me fit. La Justice donna une mauvaise tournure à la chose , & cela m'a ruiné. J'ai été obligé de revenir à la livrée.

D O R A N T E.

Fort bien. Mais voici Monsieur Jobelin. Retire-toi , & va te préparer.

S C E N E V I.

Mr. JOBELIN , LE CHEVALIER,
CORONIS, DORANTE.

Mr. JOBELIN *à part.*

IL me semble que je suis assez propre , & qu'en cet état je puis aller faire le galant auprès d'une maitresse.

LE CHEVALIER *à Dorante.*

Comme le voilà beau ! Il vient ici pour coqueter. Oh parbleu , il faut que je déränge l'œconomie de sa parure. Bon soir , Monsieur Jobelin. Vous ne faites pas semblant de nous voir.

J O B E L I N.

Serviteur , je n'ai pas le tems de m'amuser.

LE CHEVALIER *en l'amusant de son galimathias. lui chiffonne son rabat le déboutonne & le met en desordre.*

Eh que diable ne sauroit-on vous dire un mot ? Je suis bien aise de vous faire compliment sur vos noces. Car enfin il seroit fort extraordinaire que dans un Caffé il ne se trouvât pas une fille dont l'esprit pût entrer en concurrence, pour la preference... de votre indifference. Vous me direz que quand il s'agit de se marier, il y a peu de conformité entre le douaire de votre affection & le preciput, de vos sentimens ; mais aussi vous m'avoûrez que quand on veut se retirer dans son ménage, la Comedie, le Bal & les promenades sont des choses qui divertissent beaucoup. Pour ce qui est de l'Opera, comme je vous dis, je n'aime guère à aller aux Thuilleries; mais à cela près je trouve, tout compté, tout rabattu, que c'est fort bien fait à vous de vous marier.

J O B E L I N.

Que diantre me dit-il là ? J'écoute de toutes mes oreilles, & je n'y comprends rien.

L E C H E V A L I E R.

Mais à propos de tapisseries : on est quelquefois bien aise de se mettre dans ses meubles. Par exemple, voilà une tabatiere qui est assez jolie ; mais si vous aviez vu les brocatelles de Venise, c'est tout autre chose. Je ne dis pas que Launay ne soit le premier homme que nous ayons en fait de vaisselle, quoiqu'à le bien prendre la manufacture des Gobelins ne laisse pas d'avoir son me-

rite. Mais après tout depuis que les toiles des Indes sont défenduës, je suis pour les bureaux de la Chine.

J O B E L I N.

Quel coq-à-l'âne est ceci ? Mais à quoi est-ce que je m'amuse ?

S C E N E V I I.

LOUISON , DORANTE , LE CHEVALIER , CORONIS , JOBELIN.

J O B E L I N.

Voici ma maitresse: il faut la saluer. Mademoiselle.,

LOUISON & tous les autres.

Ah , ah , ah , ah , ah , ah.

J O B E L I N.

Qu'est-ce donc que vous avez à rire ? Mais que vois-je ? Comme me voilà débraillé. Ah ! j'enrage de paroître comme cela. Morbleu , Messieurs , je vous enverrai au Diable avec vos sottises.

D O R A N T E.

Laissez-moi seul , mes amis. Je vais vous joindre chez Príncipe , & nous acheverons là de régler nos affaires.

S C E N E V I I I.

D O R A N T E , L O U I S O N ,

D O R A N T E.

HE' bien, Louison , vous allez être mariée, je perds toute espérance d'être à vous , & vous avez consenti à un mariage qui me fera mourir.

L O U I S O N.

Mon Dieu! Pourquoi me querellez-vous ? Est-ce ma faute à moi ? Ma mere m'a menacé de me renvoyer dans le Couvent, si je n'épousois Monsieur Jobelin. Je serois bien aise d'être mariée avec vous : mais je ne veux point retourner au Couvent.

D O R A N T E

Quoi ! Vous verrez vos attraits en proye à un homme haïssable, & qui n'en connoitra jamais le prix ; & moi, il faudra me résoudre à vous perdre, à ne vous jamais voir ? Ah, Louison, je le vois bien, vous ne m'aimez plus.

L O U I S O N.

Allez, allez, laissez faire ma mere, puisqu'elle veut que je me marie. Quand je ne serai plus sous sa conduite, nous nous verrons, & nous nous aimerons tant qu'il vous plaira

D O R A N T E.

Non, ce n'est pas là de quoi me contenter ; & je ne saurois souffrir que votre personne & votre cœur soient partagés. Consentiriez-vous que je fisse en sorte d'empêcher votre mariage ?

L O U I S O N.

Oui, pourvû que ma mere ne sçût pas que je vous l'ai conseillé, car elle me querelleroit bien fort.

D O R A N T E.

Elle n'en sçaura rien. Aimez-moi toujours, c'est tout ce que ma tendresse exige de vous.

L O U I S O N.

Voyez-vous, elle m'a toujours tenu dans la dependance, & elle ne veut pas seulement que je parle aux

Messieurs qui viennent ici, parce qu'elle dit que leurs discours font venir l'esprit aux filles. Elle ne veut pas que j'en aye.

D O R A N T E .

Mais, Louison, si ce que je médite, alloit manquer, que feriez-vous ?

L O U I S O N .

Ce que je ferois ? Dame, je vous l'ai déjà dit, je ne veux point retourner au Couvent. Ah voilà ma mère, ne lui dites pas que je vous aime au moins.

D O R A N T E .

Je vai rassembler les Gens dont j'ai besoin pour mon entreprise.

S C E N E I X .

Mad. J E R O S M E , L O U I S O N .

Mad. J E R O S M E .

Q U'est-ce donc , petite fille , vous parlez à des hommes quand je n'y suis pas ?

L O U I S O N .

Je vous demande pardon , ma mere, c'est lui qui me parloit.

Mad. J E R O S M E .

Monsieur Jobelin est-il ici ?

L O U I S O N .

Oui, il m'a pensé faire mourir de rire de la figure dont il étoit bâti. Apparemment il est allé se raccommo-
der, & Dieu merci il ne m'a point parlé.

Mad.

Mad. JEROSME.

Qu'est-ce à dire ? Est-ce ainsi qu'il faut parler d'un homme que vous allez épouser ? Il faut dire : ma mere, il ne m'a point parlé , j'en suis bien fâchée.

LOUISON.

Moi, fâchée de cela ? Je n'aime point à mentir.

Mad. JEROSME.

Ouais , qu'est-ce que tout ceci ? Vous ne l'aimez donc pas , à ce que je voi ?

LOUISON.

Moi , ma mere ? Hélas ! non.

Mad. JEROSME.

Non ?

LOUISON.

Non. Vous m'avez dit qu'il ne falloit point qu'une fille aimât les hommes ; je fais ce que vous m'avez dit.

Mad. JEROSME.

Mais il faut aimer celui-là , puisqu'il sera votre mari.

LOUISON.

C'est donc une nécessité qu'il faille aimer son mari ? Si cela est , donnez-m'en un autre , je vous prie.

Mad. JEROSME.

Comment dites-vous ? Ah , ah , petite impertinente, vous êtes entêtée , à ce que je vois , & quelque colifichet blondin vous aura donné dans la vuë. N'est-ce point Narcisse , ce petit fat , qui depuis le matin jusqu'au soir se fait l'amour à lui-même , qui passe toute la journée à se mirer dans sa perruque , ajuster sa steinquerque , & se faire les yeux doux dans un miroir ?

LOUISON.

Oh si , ma mere , j'aimerois autant aimer une femme

L E C A F F E ,

Mad. J E R O S M E .

Je parie que c'est ce jeune Conseiller qui vient ici tous les soirs en épée & en chapeau bordé.

L O U I S O N .

Qui ? Ce Bourgeois qui se croit de qualité parce qu'il s'enivre avec ceux qui en sont ? Mon Dieu , il a mille défauts que je ne saurois souffrir.

Mad. J E R O S M E .

Si bien donc que c'est Dorante qui vous tient au cœur.

L O U I S O N .

Dorante ?

Mad. J E R O S M E .

Eh bien, Dorante ? Vous ne lui trouvé point de défaut à celui-là.

L O U I S O N .

Hélas ! Pourquoi lui en trouverois-je ?

Mad. J E R O S M E .

Je ne m'embarasse pas que vous lui en trouviez , je sçai qu'il est assez honnête homme ; mais Mr. Jobelin a une bonne charge par devers lui , & c'est mieux votre fait qu'un jeune homme qui n'a rien que son esprit & sa bonne mine. En un mot , c'est lui que je veux qui soit votre époux. Le voici , qu'on lui fasse civilité , & qu'on réponde comme il faut à tout ce qu'il dira.

S C E N E X.

Mr. JOBELIN , Mad. JEROSME , LOUISON.

Mad. J E R O S M E .

Monsieur , voilà ma fille qui est ravie de vous voir , & qui se dispose le plus agréablement du monde à vous épouser.

L O U I S O N.

Oui, voilà un beau magot pour être ravie de l'épouser.

J O B E L I N.

Mademoiselle, tout ainsi qu'ès pays coutumiers le vassal est tenu de prêter serment de foi & d'hommage lige entre les mains de son Seigneur féodal, ayant qu'entrer en possession des terres acquises dans la mouvance; de même, viens-je en qualité de votre vassal indigne vous promettre foi & loyauté perpétuelle avant qu'entrer en possession du fief seigneurial de vos beautés, à moi acquis par la cession de Madame votre mère, & le contrat qui sera incessamment passé pardevant les Notaires au Châtelet de Paris.

Mad. J E R O S M E.

Allons, petite fille, répondez.

L O U I S O N.

Moi, je ne sçai ce qu'il me veut dire; qu'il se réponde lui-même, s'il s'entend.

Mad. J E R O S M E.

Impertinente! Elle dit, Monsieur, qu'elle vous est fort obligée, & que le don de votre cœur lui est extrêmement cher.

J O B E L I N.

Mon cœur, Mademoiselle, est un immeuble qui vous appartient, & sur lequel vous avez hypothèque depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Mad. J E R O S M E.

Eh bien, vous voilà muette?

L O U I S O N.

J'ai bien affaire de son hypothèque, je n'en bois jamais.

Ahi. Monsieur , il faut l'excuser si elle ne répons pas aux choses que vous lui dites , elle est un peu honteuse. Le mariage l'enhardira , & demain à l'heure qu'il vous plaira, nous ferons dresser le contrat. Allons , petite fille, Monsieur , je vous donne le bon soir.

J O B E L I N *après avoir salué Louison qui détourne la tête.*

Voilà les affaires en bon train. La mere prévenueë , la fille charmée de moi , le mariage prêt à conclure , & vingt mille écus qui vont me sauter au colet. Oh parleu , je ne craindrai plus la persecution de mes créanciers , & j'aurai enfin de quoi payer ma Charge. Ma foi, les habiles gens se tirent toujours d'intrigue, & l'esprit est le vrai passe-par-tout de la fortune.

S C E N E X I.

LA SOURDIERE, JOBELIN.

LA SOURDIERE.

A H, vous voilà à la fin , il y a deux heures que je vous cherche.

J O B E L I N.

Ah , serviteur , je suis bien aise de vous rencontrer.

LA SOURDIERE.

J'ai bien des choses à vous dire.

J O B E L I N.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

LA SOURDIERE.

La mine est éventée, & Dorante est instruit de toutes vos affaires.

JOBELIN.

La beccasse est bridée, & demain le mariage doit être conclu.

LA SOURDIERE.

Je vous dis encore une fois de prendre garde à vous, & qu'on songe à vous jouer un mauvais tour.

JOBELIN.

Un mauvais tour, à moi? Et qui cela, s'il vous plait?

LA SOURDIERE.

Dorante.

JOBELIN.

Dorante! Ah parbleu, c'est bien d'un novice comme lui que je m'embarasse. Allez, allez, Monsieur de la Sourdiere, nous sommes un peu grecs, & on ne prend pas des chats comme nous sans mitaines. J'ai mis ordre à tout, ayez l'esprit en repos.

LA SOURDIERE.

Vous me faites mourir avec votre confiance imprudente, & ... Mais quelle figure est ceci?

SCENE XII.

JOBELIN, LA SOURDIERE, LA FLECHE *déguisé & contrefaisant l'ivre.*

LA FLECHE *à part.*

VOici mes gens Jouons bien notre role & faisons les donner dans le panneau. Ah, Messieurs, ser-

viteur. J'interromps votre conversation, peut-être ; mais tout coup vaille. On m'a dit que vous étiez Monsieur Jobelin. Est-il vrai ?

J O B E L I N .

Oui, c'est moi. Que me veut cet yvrogne-là ?

L A F L E C H E .

Je vous en sçai bon gré, car j'ai besoin de vous. Je vous ai tantôt été chercher dans votre étude ; mais comme vous n'y étiez pas, je ne vous y ai point trouvé ; & je suis allé delà à l'Alliance prendre un peu de nourriture, modérément pourtant.

J O B E L I N .

Je le voi bien.

L A F L E C H E .

La modération est une belle chose.

J O B E L I N .

De quoi s'agit-il ?

L A F L E C H E .

Attendez que je rappelle mes idées. Ah, m'y voici. Je voudrois que vous me fîssiez un petit plaisir. Je vous demande pardon, Monsieur, si je parle de mes affaires devant vous. Vous le voulez bien ?

L A S O U R D I E R E .

Ah, Monsieur, de tout mon cœur.

L A F L E C H E .

De tout mon cœur : Fort bien. Vous êtes un brave homme. Or comme vous sçavez, ou comme vous ne sçavez pas, je suis Capitaine dans le regiment de Limoges.

J O B E L I N .

Vous êtes Capitaine ? Et que faites-vous à Paris pen-

dant que tout le monde est en campagne ?

L A F L E C H E.

Je suis venu pour faire une recruë , & en attendant je passe le tems au cabaret à faire mes observations sur la guerre présente.

J O B E L I N.

Voilà des observations d'un grand secours à la république !

L A F L E C H E.

D'un grand secours ? Je me donne au diable , si j'étois General d'armée , & qu'on me laissât faire , j'ai un plan dans ma tête pour conquérir toute l'Europe en une campagne. Ecoutez bien ce raisonnement - ci. Je voudrois avoir deux armées , l'une au Midi , & l'autre au Septentrion. Avec celle-ci je marche en Allemagne , & je commence par m'emparer de toutes les vignes qui bordent le Rhin. Les Allemans n'ayant plus de vin , il faut qu'ils crévent , la mortalité se met dans leur armée , & par conséquent me voilà maître de tout ce pays-là. J'y fais rafraichir mes troupes & de-là je passe en Hollande. Allons , me voilà en Hollande , qui m'aime , me suit. Je vais d'abord . . . Attendez , je crois que nous ferions mieux de conquérir auparavant la Turquie. Qu'en croyez vous ? Oui , c'est bien dit. Allons , enfans , ne nous rebutons point. Nous arriverons bientôt. Nous voici déjà dans la Grece. Ah le beau pays ! Dieu sçait comme nous allons soufler de ce bon vin grec Mais , Messieurs , ne vous enyvrez pas au moins. Tuidieu nous avons besoin de notre cervelle. Buons seulement chacun notre bou-

teille en chantant une petite chanson :

Et brin bron brac ,

Donnez-moi du tabac , la relera , &c.

J O B E L I N .

Voilà un pauvre diable qui est bien yvre.

L A S O U R D I E R E .

Prenez haleine , Monsieur , vous avez fait une assez belle campagne.

L A F L E C H E .

Voilà ce qu'on appelle faire la guerre cela , & aller vite en besogne.

J O B E L I N .

Oui , mais voilà bien du pays battu , & pour faire tout ce chemin-là , il faudroit donner des chevaux de poste à toute votre armée. Revenons à votre affaire , s'il vous plait. Que souhaitez-vous de moi ?

L A F L E C H E .

Je m'en vais vous le dire. J'ai quinze hommes à refaire à ma Compagnie avant de retourner à notre garnison , & , comme je n'ai point d'argent , voilà un diamant de cinq cens écus que je vous prie de me faire mettre en gage pour deux ou trois cens pistoles.

J O B E L I N .

Pour deux ou trois cens pistoles ? Vous voulez dire deux ou trois cens écus.

L A F L E C H E .

Eh oui , quelque chose comme cela.

J O B E L I N *à part.*

Peste , voilà un fort beau diamant. Ce seroit un vrai

présent à faire à ma maitresse. Tâchons d'empaumer cet yvrogne-là. Monsieur, vous ne trouverez guère que quatre cens francs là-dessus.

L A F L E C H E.

Quatre cens francs ! J'aimerois mieux que le diamant fût au fond de la Mer Méditerranée. Allons, je m'en vai le jouier au piquet pour cent pistoles contre le premier venu. Je n'aime point à lanterner, moi.

J O B E L I N *à part.*

Parbleu il ne faut pas manquer l'occasion. Il est fou comme une grive. Embarquons-le dans le jeu. Monsieur, si vous êtes homme à jouier, je vous ferai votre affaire.

L A F L E C H E.

Oui ? Parbleu, j'aime les gens d'accommodement. Touchez-là. Je veux vous procurer la pratique du Regiment pour tous les contrats de mariage & d'acquisition de rente que feront nos Officiers.

J O B E L I N.

Je vous remercie. Je croi que les acquisitions, aussi bien que les mariages de ces Messieurs-là se font aisément sans contrat.

L A F L E C H E.

Allons-nous en là-dedans boire une bouteille de Perfico.

J O B E L I N.

Volontiers. Je tiens l'âne par la bride, & le diamant est bien avanturé.

L A F L E C H E *à part.*

Le poisson est dans la nasse, & nous allons voir beau jeu. Allons, mon ami : Lara lera lera.

LE C A F F E',
LA S O U R D I E R E.

Il faut que je conduise ceci de l'œil. Je serai bien aise de lui aider à gagner le diamant, afin d'être de moitié.

S C E N E X I I I.

LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIÈRE.

LE CHEVALIER & CORONIS.

A A, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CHEVALIER.

Parbleu cela est trop plaisant, ah, ah, ah. Eh bon soir, la Sourdière : où vas tu ?

LA SOURDIÈRE.

Laisse-moi aller. J'ai affaire.

LE CHEVALIER.

Je suis ton serviteur. Tu ne t'en iras pas que je ne t'aye conté ce qui vient de nous arriver, cela mérite bien ton attention. Nous étions chez Principe...

LA SOURDIÈRE.

Je n'ai pas le tems de t'entendre.

C O R O N I S.

Oh cadedis vous nous écouterez, ou nous aurons du bruit.

LE CHEVALIER.

Un de nos amis qui se desennuyoit à casser des vitres & des lanternes dans la rue Saint Honoré, a été poursuivi par une Compagnie du Guet à pied. Les Archers ont passé pardevant la Boutique. Nous les avons arrêtez en

leur présentant du roffoli & de l'eau de vie. Ils y ont pris gout , & pendant qu'ils buvoient , nous leur avons escamotté leurs armes. Ils s'en sont apperçus, recours à la razade. Ils ont voulu se fâcher , autre razade ; si bien que de razade en razade , nous les avons tellement enyvrez , qu'ils ont pris querelle ensemble , & se sont donné je ne sçai combien de coups de poing. Le Sergent plus yvre qu'eux , les a tous menez au Châtelet, comme perturbateurs du repos public. Ne trouves-tu pas cela plaisant ?

L A S O U R D I E R E.

Oui fort plaisant. Vous jouiez à vous faire de jolies affaires. Boire le jour , courir la nuit , casser des vitres , arracher des enseignes, enyvrer le Guet : voilà le secret d'attraper un jour quelque bon coup de mousquet sur les oreilles.

L E C H E V A L I E R.

Oh vous voilà, Monsieur le Caton, qui parlez par sentences. Parbleu vous ne le prenez pas mal. Sçais-tu bien qu'il n'y a rien de meilleur pour la santé que de berner de tems en tems les Gens qui nous déplaisent ? Demande aux Médecins : cela éclaircit les humeurs , cela rafraîchit le sang , & cela aide à la digestion.

C O R O N I S.

Sans doute. Comment mordi des coquins s'érigeront en perturbateurs des divertissemens de Lune, & nous ne reformerions pas cet abus ?

L A S O U R D I E R E.

Ma foi, ce sont vos affaires. Serviteur.



LE C A F F E' ,
LE C H E V A L I E R .

Que diantre tu es bien pressé ! Parlons un peu d'affaires. As-tu vu le nouvel Opéra ?

LA S O U R D I E R E .

Non , & n'ai nulle envie de le voir.

LE C H E V A L I E R .

Et-toi l'as-tu vu ?

C O R O N I S .

Oui , certes je l'ai vu.

LE C H E V A L I E R .

Hé bien , di-nous un peu , comment le trouves-tu ?

C O R O N I S .

Cadedis comment je le trouve ? ravissant , merveilleux. Tout ce qui s'appelle Opéra , voyez-vous , ne peut être que bon & agréable ; & la raison la voici. C'est que dans un Opéra vous trouvez de tout : Vers , Musique , Ballet , Machines , Simphonies : c'est une variété surprenante, il y a de quoi contenter tout le monde. Voulez-vous du Grand , du Tragique , du Pathétique ?

Le perfide Renault me fuit ,

Tout perfide qu'il est , mon lâche cœur le fuit . . .

Aimez-vous le tendre , le doux , le passionné ,

Non , je ne pourrois pas encor

Quitter mon Berger pour Médor.

Voulez-vous du burlesque ?

Mes pauvres Compagnons , hélas !

Le Dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

Voulez-vous de la morale ?

Les Dieux punissent la fierté ,

Il n'est

Il n'est point de grandeur que le Ciel irrité

N'abaisse quand il veut, & ne reduise en poudre,

Et le reste On y trouve jusqu'à des vaudevilles & des imitations naïves des airs du Pont-neuf, si vous voulez.

Les rossignols dès que le jour commence,

Chantent l'amour qui les anime tous.

En un mot, c'est un enchantement, & ce seroit une chose accomplie, si l'on pouvoit faire en sorte que le chant fût fait pour les vers, & les vers pour le chant.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne me divertis point à l'Opera, & je n'y vais jamais que pour folâtrer dans les coulisses avec quelque danseuse.

CORONIS.

Il est vrai que bien des gens y vont présentement pour tout autre plaisir que celui des oreilles.

SCENE XIV.

Mad. JEROSME, LE CHEVALIER,
CORONIS, LA SOURDIERE.

Mad. JEROSME.

Messieurs, il est minuit sonné, faites-moi la grâce de vous retirer.

LA SOURDIERE.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Atten, atten. Et par quelle raison nous retirer, Madame Jerosme ?

Tome 11.

Hh

**LE C A F F E' ,
Mad. J E R O S M E.**

Par la raison, Monsieur, que voici l'heure des femmes, & puisqu'elles ne viennent pas vous incommoder le jour, il est bien juste que vous leur laissiez la nuit: chacun le sien n'est pas trop.

L E C H E V A L I E R.

Vous êtes pour les récréations nocturnes, Madame Jerosme.

Mad. J E R O S M E.

Oh vraiment, si on n'avoit d'autres rentes que la dépense qui se fait ici de jour, & sans le casuel de la nuit, on courroit risque d'avoir les dents bien longues. Vous êtes cinq ou six, qui, pourvû que vous soyez toute une après-dinée ici à chanter des chansons, dire des fadaïses, conter une histoire de celui-ci, une aventure de celle-là, & faire la chronique scandaleuse du genre humain, ne vous embarrassez pas du reste. Cependant ce n'est pas là mon compte, & je ne dîne pas de vos conversations. Vous voilà trois, par exemple, qui me devez de l'argent depuis long-tems, & qui ne parlez non plus de payer, que si vous étiez ici logez par étape.

C O R O N I S.

Quant à moi, Madame Jerosme, je vous dois, je pense, trois écus, mais j'attens ma lettre de change.

L E C H E V A L I É R.

Pour moi, je suis brouillé avec ma petite Marchande de dorure, & je ne saurois vous payer qu'à la paix.

L A S O U R D I E R E.

Et moi, je vous proteste que le premier argent que

je gagnerai à trois dez , sera pour vous.

Mad. JEROSME.

Voilà des dettes bien assurées.

S C E N E X V.

JOBELIN, LA FLECHE, Mad. JEROSME,

CORONIS, LE CHEVALIER.

LA SOURDIERE.

CORONIS *au Chevalier.*

VOici nos gens. Songeons à ce que nous a recommandé Dorante.

LA FLECHE.

Vous me devez six-vingts pistoles : payez-moi, je ne joue plus.

JOBELIN.

Comment , vous ne me donnez pas ma revanche ?

LA FLECHE.

De quoi vous plaignez-vous ? Je vous ai gagné au Piquet ; vous me demandez votre revanche à pair & non ; je vous la donne ; je ne vous gagne que douze cens livres ; & j'ai hazardé mon diamant qui en vaut quinze cens ; C'est cent écus que je pers clairement ; il me semble que je fais assez bien les choses.

JOBELIN.

Tudieu , vous avez la parole bien libre , pour un homme qui étoit yvre il n'y a qu'un moment.

LA FLECHE.

C'est que je me suis desenyvré en gagnant votre argent.

Allons , les bons comptes font les bons amis . payez-moi tout à l'heure , ou je vous passe mon épée au travers du corps.

J O B E L I N .

Messieurs , separez-nous , je vous prie.

L E C H E V A L I E R .

Comment morbleu , on insulte Monsieur Jobelin ?

C O R O N I S .

Allons sandis , coupons les oreilles à ce maraud.

L A S O U R D I E R E .

Des épées tirées ! Allons-nous en d'ici.

Mad. J E R O S M E .

Messieurs , quel desordre ! Je suis perduë.

L A F L E C H E .

Comment , canailles ? Deux contre un ? Ah , j'ai le corps percé : je suis mort : un Chirurgien.

Mad. J E R O S M E .

Misericorde ! Un homme tué dans ma maison ! Me voilà ruinée.

C O R O N I S .

Sauvons-nous , Messieurs.

S C E N E X V I .

D O R A N T E , L' A B B E ' , Mad. J E R O S M E ,
J O B E L I N , L A F L E C H E .

D O R A N T E .

Quel bruit ai-je entendu ? Mais que vois-je ? Ha
Ciel ! Monsieur de Boisclair , qui vous a mis en
cet état.

LA FLECHE.

Ah, mon cousin, je me meurs, trois coquins viennent de m'assassiner, & c'est ce scelerat de Notaire qui les a fait agir. Eh, de grace, qu'on me fasse venir le Suceur du Régiment.

SCENE XVII.

DORANTE, JOBELIN, L'ABBE',
Mad. JEROSME.

DORANTE.

UN de mes parens assassiné ! Ah, je vous apprendrai à qui vous vous joüez, Holà, laquais, qu'on m'aille querir le Commissaire.

JOBELIN.

Ah, je tremble, & je voudrois être bien loin.

L'ABBE'.

Vous voilà dans un vilain cas, Madame Jerosme, & j'en suis fâché pour l'amour de vous.

Mad. JEROSME.

Monsieur Dorante, ne me perdez pas, je vous conjure.

DORANTE.

Non, non, cela ne se passera pas ainsi, c'est mon cousin germain, on l'a assassiné chez vous; c'est à vous à m'en répondre, & je prétens que justice soit faite.

Mad. JEROSME.

Hé, Monsieur, voudriez-vous me ruiner ?

DORANTE.

Vous n'en serez pas quitte à si bon marché, &c.

H h 3.

je veux vous faire punir corporellement.

L'ABBÉ.

Corporellement! Cela ne vaut pas le diable, Madame Jerosme.

SCÈNE DERNIÈRE.

DORANTE, L'ABBÉ, Mad. JEROSME,
JOBELIN, LA FLECHE *en Commissaire*
avec un faux nez.

DORANTE.

Voici fort à propos Monsieur le Commissaire. Monsieur, on vient de tuer ici un Officier, qui est de mes parens. Je vous prie de faire votre charge.

LA FLECHE *prenant une voix entouée.*

Votre laquais m'a informé de la chose, & j'ai amené des Archers pour conduire les délinquans au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Au Châtelet!

JOBELIN.

Monsieur, je suis Notaire Royal, & Conseiller du Roi.

LA FLECHE.

N'importe. Le délit est flagrant: il y a mort d'homme, & vous viendrez au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Ah, je suis au desespoir. Monsieur l'Abbé, faites en sorte que je n'aille point au Châtelet.

L'ABBÉ.

Attendez, je viens de trouver un moyen d'ajuster ce-

ci. Dorante , il faut accommoder cette affaire-là , mon enfant. Il ne tient qu'à toi de ruiner Madame Jerosme , mais en seras-tu mieux ? Elle a une jeune fille. Il faut qu'elle te la donne en mariage , & qu'il ne soit plus parlé de rien.

DORANTE.

Non , non , Madame l'a promise à Monsieur Jobelin , il faut la laisser faire. Elle le croit riche , & je vois bien . . .

L' A B B E'.

Lui riche ! Il n'a point d'autre patrimoine que son industrie , & il y a actuellement une Sentence contre lui pour le paiement de sa charge ; n'est-il pas vrai , Monsieur Jobelin ?

JOBELIN.

Ah , tout est découvert , j'enrage !

Mad. JEROSME.

Qu'entens je ? Vous devez votre charge , Monsieur ? Vraiment un jour plus tard j'allois faire un joli marché.

L' A B B E'.

Hé bien , Madame , êtes vous dans le gout de ma proposition ?

Mad. JEROSME.

Oui , Monsieur , puisque je suis détrompée , je serai ravie de donner ma fille à Monsieur Dorante , pourvu qu'il appaise l'affaire qui vient d'arriver.

L' A B B E'.

Oh pour cela , Madame , il en est le maitre , je

vous assure. C'à, il n'y a qu'à dresser le Contrat tout à l'heure. Monsieur Jobelin se trouve ici fort à propos.

JOBELIN.

Moi, dresser le Contrat!

DORANTE.

Tout beau, ne vous faites pas tirer l'oreille, ou je vai faire entrer les Archers.

LA FLECHE.

Et l'on vous mènera au Châtelet.

JOBELIN.

Quoi, j'aurai encore la mortification de faire le contrat de mariage de mon rival? Ah, maudit pair & non.

DORANTE.

Allons, Monsieur l'Abbé, & Monsieur le Commissaire, venez servir de témoins & signer au Contrat que nous allons passer tout-à-l'heure.

LA FLECHE.

Ma foi, voilà une véritable aventure de Caffé.

F I N.

LA
CEINTURE
MAGIQUE,

PETITE COMEDIE;

Réprésentée devant le Roi au mois
de Fevrier 1701.

ACTEURS.

MAD. MERLUCHE, *Vieille.*
LUCETTE, {
BALIVERNE, { *ses Nièces.*
OCTAVE, {
HORACE, { *leurs Amans.*
TRUFALDIN, {
LE CAPITAN, { *Tuteurs amoureux.*
FRANCISQUE, *Fourbe.*

La Scène est dans une Place publique.

A U

L E C T E U R.

C' Est ici un Ouvrage de commande & un travail de douze heures. Ainsi j'ai lieu d'espérer que les plaisanteries n'en seront point examinées trop sérieusement. On sçait que l'intention de la Comedie est de faire rire, comme celle de la Tragédie est de faire pleurer. Il n'y a rien de moins naturel que de voir Jupiter déclamant les vers d'Euripide, & Hercule négociant avec les oiseaux un passage pour la fumée des Sacrifices. Cependant ces plaisanteries sont reçues dans Lucien & dans Aristophane, parcequ'elles excitent la passion, & que cette premiere regle couvre toutes les irrégularitez. Il n'est donc pas nécessaire de justifier ici ce qui pourroit sembler un peu outré dans la petite Comédie que l'on va voir, puisqu'on vouloit qu'elle fût ainsi, & qu'elle a produit l'effet que l'on en attendoit. Il seroit peut-être plus à propos de rapporter à quelle occasion elle a été faite : mais la modestie ne me permet pas de nommer au Public tous les Acteurs illustres qui ont bien voulu s'en faire un amusement. Il me suffit de conserver pour moi-même le souvenir éternel des bon-

tez du grand Prince qui m'en a fourni l'idée , & le trop
juste regret d'une Auguste Princesse à qui la France doit
le plus cher objet de son amour ; & qui en auroit fait
elle-même le bonheur & les délices , si une mort pré-
maturée ne l'eût enlevée à la fleur de son âge.



LA
CEINTURE
MAGIQUE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MERLUCHE, LUCETTE,
BALIVERNE.

Mad. MERLUCHE.



R çà, mes niées, parlons un peu d'affaires. Vous commencez à devenir grandes filles, mes enfans, & à votre âge, je le sçai par mon experience, les jours sont longs & les années sont courtes. Je crois qu'il est tems ou jamais de songer à vous pourvoir. Feu Monsieur Goguelu, votre pere, se voyant près d'aller rendre ses comptes en l'autre monde, s'avisa de faire un testament. Il eut bien mieux fait de mourir subitement, le pauvre homme. Il n'eut pas cet esprit-là. Il vous laissa sous la tutelle, vous du Capitan, & vous du Seigneur Trufaldin, deux aussi grands benêts, sans les flatter,

qu'il y en ait dans le païs. En cette qualité il a réglé qu'ils pourroient vous épouser au bout de l'an, ou bien vous marier à leur fantaisie. Voilà l'année finie. Quelle est votre intention à toutes deux.

LUCETTE.

Hé mais, ma tante... pour ce qui est de moi... dame... je ne sçai pas que vous dire... car... voyez-vous... une fille... enfin... vous comprenez bien,

Mad. MERLUCHE.

Voilà une réponse fort claire. Et vous ?

BALIVERNE.

Ah, ma tante, en vérité, vous demandez-là des choses bien extraordinaires. Comment voulez-vous qu'en vous réponde ? Et le moyen d'acheminer la pudeur & la bienséance aux termes d'une déclaration comme celle-là.

Mad. MERLUCHE.

Oui, voilà donc votre réponse ? Mademoiselle Lucette ; & vous, Mademoiselle Baliverne, est-ce là tout ce que vous avez à me dire.

BALIVERNE.

Nous ne difons pas cela, mais enfin...

Mad. MERLUCHE.

Vous ne dites pas cela, mais enfin... mais enfin vous ne dites rien. Et moi qui n'ai pas le loisir de lanterner, je suis votre servante. Faites vos affaires comme vous l'entendrez.

LUCETTE.

Ah, ma tante, ne vous en allez pas.

B A L I V E R N E.

Mon Dieu, ma tante, que vous êtes pressante ! Vous traitez les sentimens du cœur avec une autorité tyrannique, & vous ne leur donnez pas le tems de se développer par les gradations necessaires.

Mad. M E R L U C H E.

Vous n'êtes pas mal impertinentes, mes petites nièces, mais enfin il n'y a qu'un oui ou un non qui serve. Vous, Lucette, voulez-vous épouser le Capitan ? Eh ? Quoi ? N'est-ce pas oui que vous dites ?

L U C E T T E.

Non vraiment, ma tante.

Mad. M E R L U C H E.

Ah, voilà parler. C'est quelque chose que cela. Et vous, êtes-vous dans la resolution de prendre Trufaldin pour mari ? Plait-il ? Dépêchez-vous, ou je m'en vais.

B A L I V E R N E.

Puisque vous me défendez de periphraser mes élocutions ; & que vous exigez de mon ingénuité le laconisme d'une décision monosyllabique ; la particule negative est celle dont je me servirai pour vous répondre.

Mad. M E R L U C H E.

Voilà bien du Phébus pour dire non. Ah, jeunesse, jeunesse ! O ça, puisque ces deux-là ne vous conviennent point, j'en ai deux autres à vous proposer, qui vous sont venu demander ce matin à moi. Le premier est un grand garçon . . .

B A L I V E R N E.

N'est-ce pas un jeune homme qui vient quelquefois au logis ?

Mad. MERLUCHE.

Cela se peut.

BALIVERNE.

Qui est si bienfait & qui a des manières si polies ?

Mad. MERLUCHE.

Oui.

BALIVERNE.

Qui est toujours vêtu si magnifiquement ?

Mad. MERLUCHE.

Vous y êtes.

BALIVERNE.

Qui s'appelle Horace ?

Mad. MERLUCHE.

Justement.

BALIVERNE.

Et qui loge dans la grande Place vis-à-vis la maison
du Gouverneur ?

Mad. MERLUCHE.

C'est cela même.

BALIVERNE.

Je ne le connois point.

Mad. MERLUCHE.

Au diantre soit la petite mijaurée.

LUCETTE.

Et qui est l'autre, ma tante ?

Mad. MERLUCHE.

L'autre est un jeune homme du même âge, riche,
age, bienfait & qui s'appelle Octave. Vous riez ? Je voi
bien que vous ne le connoissez pas comme votre sœur.

LUCETTE.

Pardonnez-moi, ma tante, je le connois fort bien.

Mad. M E R L U C H E.

Elle est de bonne foi celle-ci. Hé bien, consentez-vous à le recevoir pour époux ?

L U C E T T E.

Oui, ma tante.

Mad. M E R L U C H E.

Et vous, serez-vous bien aise d'épouser Horace ?

B A L I V E R N E.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Mad. M E R L U C H E.

Voilà qui est bien. Rentrez chacune chez vous. Je vais parler à vos tuteurs. S'ils y consentent, l'affaire se consommera dès aujourd'hui ; & s'ils n'y consentent point, je sçaurai bien les y obliger par force ou par adresse.

S C E N E I I.

Mad. M E R L U C H E , T R U F A L D I N , L E C A P I T A N.

L E C A P I T A N.

Q U'on porte mes armes chez le fourbisseur, que mes pistolets soyent bien nettoyez, & que mon épée de combat soit prête au plus tard dans demi-heure.

T R U F A L D I N.

Je reviens dans le moment: qu'on m'attende au logis, & qu'on ait soin de faire bien mitonner mon potage pour ce soir.

Mad. M E R L U C H E.

Ah, les voici fort à propos. Je vous cherchois, Messieurs ; & j'ai une proposition à vous faire, à tous deux.

TRUFALDIN.

Me voilà prêt à vous ouïr.

LE CAPITAN.

Parlez.

Mad. MERLUCHE.

Vous êtes Tuteurs de mes Nièces. Elles sont en âge d'être pourvuës, & je dois, comme leur Tante, penser à leur établissement. Vous, Seigneur Trufaldin, vous connoissez Horace ? Il vous demande votre pupile en mariage. Et vous, Seigneur Capitan, Octave est de vos voisins. Il est dans le dessein de prendre Lucette pour épouse. Voyez ce que vous avez à répondre.

TRUFALDIN.

Allons, Seigneur Capitan.

LE CAPITAN.

Répondez, Seigneur Trufaldin.

TRUFALDIN.

Je ne parlerai pas le premier.

LE CAPITAN.

Parlez, parlez, je vous le permets.

TRUFALDIN.

L'honneur vous appartient.

LE CAPITAN.

Hé bien, je vous l'ordonne.

Mad. MERLUCHE.

Il ne faut point tant de cérémonie pour dire une parole. Parlez vous, Seigneur Trufaldin, quelle réponse faut-il que je fasse à Horace ?

TRUFALDIN.

Vous pouvez lui répondre qu'il n'a qu'à prendre par-

ti ailleurs, & que je ne suis pas dans le sentiment de lui donner votre nièce.

Mad. MERLUCHE.

Et par quelle raison, je vous prie ?

TRUFALDIN.

Par la raison que je suis dans le dessein de la prendre pour moi.

Mad. MERLUCHE.

Fort bien. Et vous, que souhaitez-vous que je dise de votre part à Octave ?

LE CAPITAN.

Vous lui direz que s'il veut avoir Lucette, il n'a qu'à la venir chercher au bout de cette épée.

Mad. MERLUCHE.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LE CAPITAN.

Parceque je suis résolu, moi, de lui faire l'honneur de la prendre pour femme.

Mad. MERLUCHE.

Je ne manquerai pas de leur dire cela de votre part : mais en attendant je puis vous répondre de la mienne, que mes nièces ne seront, ni pour vous, ni pour vous.

LE CAPITAN.

Pauvre femme ! Et où diable pouvez-vous trouver un parti plus avantageux, un parti en qui se rencontrent plus éminemment le bien, la noblesse, & la valeur ? Pour mon bien il est connu de tout le monde. J'ai huitante mille écus, à quelques zeros près, de patrimoine. Quant à la noblesse, cadedis je descens, moi, qui vous

380 LA CEINTURE MAGIQUE,
parle, en droite ligne, de Nembroth. Et pour ce qui est de la valeur, celle d'Alexandre, celle de Thémistocle, de Scipion, de Pompée, de César; vétille. J'ai par devers moi trente batailles plus sanglantes que celle du Granique, sans compter les combats singuliers; & les procédez qui feront un jour le tableau le plus splendide du Théâtre d'honneur.

Mad. MERLUCHÉ.

Cela est vrai, témoin ce procédé que vous eutes il y a quelque tems contre un passant, qui vous donna je ne sçai combien de soufflets, sans que vous vous missiez en défense.

LE CAPITAIN.

Et donc? Vous voulez que je m'aïlle commettre contre un fat qui n'est peut-être pas Gentilhomme? D'ailleurs, je ne fais rien moi qu'avec délibération. Ce coquin me prit pendant que je déliberois; & dans le tems que j'allois prendre mon parti, le poltron s'esquiva.

Mad. MERLUCHÉ.

Eh, mon ami, croyez-moi, vous êtes vous-même le plus grand poltron qu'il y ait à vingt lieuës à la ronde; comptez là-dessus. Mais pour couper court, j'ai à vous dire en un mot comme en cent, que je ne me soucie ni de Nembroth ni de Faribroth; que je suis la tante de mes nièces; & qu'à moins qu'elles ne consentent à vous épouser, je seconderai de tout mon pouvoir tous les stratagêmes qu'Horace & Octave mettront en œuvre pour vous les enlever à l'un & à l'autre.

TRUFALDIN.

J'empêcherai bien qu'Horace ne me l'enleve; & ma

maison sera si bien fermée, que je défie homme vivant d'y entrer sans canon.

LE CAPITAN.

Cadedis, si je vois Octave approcher mon hôtel de cinq cens pas, je le reduirai si bien en poussiere, que le vent emportera ses cendres jusques à la moyenne région de l'air.

Mad. MERLUCHE.

Sans tant de forfanterie, tâchez d'avoir entre ci & ce soir le consentement de mes niées. Si vous me faites voir qu'elles vous aiment, je signerai la premiere à votre contrat. Sinon, je vous ferai connoitre de quel bois se chauffe Madame Merluche.

TRUFALDIN.

Soit. Je rentre, & je vais sur le champ avoir une explication là-dessus.

LE CAPITAN.

Je vais aussi faire expliquer Lucette. Souvenez-vous cependant que je suis le Capitan Escarbonbardon de la Spondrillade. C'est tout dire.

SCENE III.

Mad. MERLUCHE, HORACE, OCTAVE.

HORACE.

HE' bien, Madame, quelle réponse vous a-t-on faite ?

OCTAVE.

Quelles nouvelles avez-vous à nous apprendre ?

Mad. MERLUCHE.

Une bonne & une mauvaise. Mes niées ne s'éloignent

pas de vous épouser ; mais leurs tuteurs se sont mis dans la tête de les épouser eux-mêmes.

H O R A C E.

Que ferons-nous pour détourner l'exécution de ce fatal dessein ?

O C T A V E.

Quels moyens employerons-nous pour empêcher ce funeste mariage.

Mad. M E R L U C H E.

C'est à vous à y rêver. Ce sont deux hommes très-propres à donner dans tous les panneaux qu'on leur voudra tendre. Mais ils vont être furieusement en garde contre vous. Votre soin est de faire en sorte de tirer mes nièces de chez eux pour les amener chez moi, & le mien est de faire tenir vos contrats tout prêts, afin de profiter vite de l'occasion. Adieu. Songez à vos affaires : je vais songer aux miennes

S C E N E I V.

H O R A C E , O C T A V E.

H O R A C E.

M On cher Octave, n'imaginez-vous rien pour détourner l'orage qui nous menace ?

O C T A V E.

Non.

H O R A C E,

Comment faire pour sortir du Labyrinthe où nous sommes ?

O C T A V E.

Je ne sai.

H O R A C E.

Ce brutal de Trufaldin ne souffrira jamais que nous entrions chez lui.

O C T A V E.

Et ce faquin de Capitan va être en garde contre toutes les tentatives que je pourrois faire, pour parler à l'aimable Lucette.

H O R A C E.

Nous ne pourrons pas même leur écrire.

O C T A V E.

Qui est-ce qui rendroit nos lettres ?

H O R A C E.

Tous nos valets leur sont connus.

O C T A V E.

Quel parti prendre ? A quelle invention recourir ?
Quelle résolution former ?

H O R A C E.

Rêvez un peu de votre côté, tandis que je rêverai du mien.

S C E N E V.

H O R A C E , O C T A V E , F R A N C I S Q U E .

F R A N C I S Q U E .

LE mérite & les talens sont bien persécutés en ce siècle de fer. J'ai toujours oui dire que l'argent des sots est le patrimoine des Gens d'esprit ; & cependant il n'est pas permis de prendre son bien où on le trouve ; & vous êtes perpétuellement exposé ou aux irruptions de la populace, ou aux brutalitez de la Justice. Il faut voir si je serai plus heureux dans cette Ville-cique dans les autres, & . . .

H O R A C E.

Il me semble que j'ai vu ce coquin-là quelque part.

F R A N C I S Q U E.

Voilà un homme qui me connoit. Passons de l'autre côté

O C T A V E.

Que vois-je ? N'est-ce pas ? . . . oui. Eh , c'est toi ,
mon pauvre Francisque ? Par quelle aventure te retrou-
vai-je en ce pays-ci ? Te voilà dans un plaisant équipage.

F R A N C I S Q U E.

Vous voyez un exemple des caprices de la fortune.

O C T A V E.

Il semble que le Ciel t'ait fait venir ici pour nous ti-
rer d'embarras. Seigneur Horace , voilà l'homme qu'il
nous faut , le génie le plus heureux , l'esprit le plus
fertile en expédiens que nous puissions jamais trouver.

H O R A C E.

J'ai quelque idée de l'avoir vu il n'y a pas long-tems.

O C T A V E.

Qu'as-tu donc fait depuis six ans que tu as quitté
mon service.

F R A N C I S Q U E.

Ma foi , Monsieur , on a beau se tourmenter pour bien
faire , quand on est né malheureux , on ne réussit jamais
à rien. Au sortir de chez vous , me voyant en âge de
prendre un parti , je m'étois jetté dans les Finances. Nous
étions cinq ou six qui avions fait une compagnie pour
lever un droit sur les particuliers qui vont tard dans les
ruës. Cela alloit assez bien dans les commencemens :
mais dans la suite nous fumes traversés. Un faux-frere
revela les mysteres de la société. Nous nous dispersâmes :
& moi

& moi qui ai toujours eu les inclinations belliqueuses, je me jettai dans le parti des armes. Comme je ne trouvai pas d'abord d'occasions d'aller exercer ma valeur sur la Frontiere, je me mis à faire la petite guerre dans Paris, où en peu de tems je me rendis assez recommandable. Au bruit de mes grandes actions le Lieutenant Criminel fut curieux de me voir. Il m'envoya un de ses Gentilshommes, & me témoigna qu'il seroit bien aise que nous eussions un quart d'heure de conversation ensemble. Je ne pus me dispenser de lui particulariser quelques faits, dont il n'avoit oui parler qu'en gros. Il en fut charmé. Et pour me récompenser, il me donna de son pur mouvement un emploi sur les Galeres de France. J'y ai servi cinq ans avec honneur; je m'y suis fort distingué. Enfin, comme je n'exerçois que par commission, mon tems étant expiré, j'ai été licencié; & je me suis retiré dans cette Province, en attendant quelque occasion qui puisse me conduire à un poste plus élevé.

O C T A V E.

Je prens part aux dignitez que ton merite t'a procurées, & . . .

H O R A C E.

Ah par ma foi, je me le remets à son recit. C'est lui que j'ai vu il y a six semaines à Marseille voler, en présence de toute la Ville, le cheval d'un Gentilhomme.

F R A N C I S Q U E.

Voler un cheval? Vous me faites tort. Il est vrai que nous sortimes ensemble de la Ville, à bride abatuë: mais ce ne fut pas ma faute.

H O R A C E.

Comment ce ne fut pas ta faute?

FRANCISQUE.

Non vraiment. Comme je passois par une petite rue fort étroite, je trouve un cheval qui étoit justement en travers du chemin. Je me mis en devoir de passer par derrière. On me cria, prenez garde, il vous donnera un coup de pied. Je voulus aller par devant. On me dit, n'avancez pas, il vous mordra. Si bien donc que, de peur d'être mordu ou estropié, il falloit nécessairement que je passasse par dessus. Effectivement je mis le pied dans un des étriers & je passai une jambe. Dans ce tems-là ce diable de cheval prend le mors aux dents, & m'emporte à vingt-cinq lieuës de là. Voyez, je vous prie, si cela s'appelle voler un cheval.

OCTAVE.

Il a raison, ce n'est pas lui qui emmena le cheval, c'est le cheval qui l'emmena.

HORACE.

Voilà un Compere qui a de l'esprit, & qui pourroit bien, s'il vouloit, nous tirer de l'inquietude où nous sommes.

OCTAVE.

O ça, mon pauvre Francisque, te sens-tu toujours ces nobles dispositions que je t'ai vuës autrefois, ce génie heureux pour la fourberie, cette genereuse tendresse pour l'argent, ce vertueux mépris des coups de bâton & des étrivieres.

FRANCISQUE.

Toujours, Monsieur. Je n'ai point varié; & depuis que je ne vous ai vu, j'ai encore fortifié mes perfections de la connoissance de tous les arts qui peuvent enrichir la profession de Fourbe. Je suis Empirique, Astrologue,

Maitre en fait d'armes, Tailleur, Serrurier, Maitre à danser. En un mot, j'ai cinquante trois métiers, avec lesquels je meurs de faim, c'est la vérité : mais si dans l'un ou dans l'autre je puis vous être bon à quelque chose, vous pouvez disposer librement de mon sçavoir-faire.

OCTAVE.

Il s'agit de tromper la vigilance de deux Argus, qui tiennent dans l'esclavage deux filles qui sont sous leur tutelle.

HORACE.

D'empêcher que ces deux brutaux n'épousent ces deux belles personnes.

OCTAVE.

De faire en sorte de les tirer de leur maison pour les conduire chez leur tante, qui est dans nos intérêts.

HORACE.

Et de trouver moyen de leur faire tenir à chacune une Lettre, qui les instruisse de ce que nous aurons imaginé.

OCTAVE.

L'un d'eux est le Capitan Escarbonbardon, qui demeure dans ce logis.

HORACE.

Et l'autre, nommé Trufaldin, est logé dans cette maison.

FRANCISQUE.

J'en ai déjà oui parler comme de deux imbecilles à joüer par deffous jambe : & s'ils sont comme on me les a dépeints, je vous les expedirai en bref, sur ma parole.

HORACE.

J'entens ouvrir. Il ne faut pas qu'on nous voye ensemble. Sortons ; & allons chez la tante concerter notre entreprise.

S C E N E V I.

TRUFALDIN, LE CAPITAN.

TRUFALDIN.

EH bien, Seigneur Capitan, en quelles dispositions avez-vous trouvé Lucette?

LE CAPITAN.

Par la sandis, faut-il le demander? N'étois-je passât de mon fait? Je ne suis pas moins l'amour des belles que la terreur des ennemis.

TRUFALDIN.

Elle a consenti à votre mariage?

LE CAPITAN.

Au contraire, ma présence a fait une si vive impression sur son cœur, qu'elle en a perdu le sens; & au lieu de oui, qu'elle vouloit dire, elle m'a toujours répondu non.

TRUFALDIN.

Il faut que j'aye fait la même impression sur le cœur de la mienne, car elle m'a répondu de la même manière.

LE CAPITAN.

Je n'en ai jamais manqué une. Je n'ai besoin que d'un regard, d'un coup d'œil, je vous les enforcelle toutes.

TRUFALDIN.

Vous verrez que ces vives impressions-là seront cause que nous ne les épouserons ni l'une ni l'autre.

LE CAPITAN.

La pudeur les retient, sûr ma parole.

TRUFALDIN.

Cela se pourroit bien; car j'ai oui dire à la mienne,

qui lit les Romans, qu'Astrée ne déclara sa passion à Céladon qu'à la fin du cinquième volume.

L E C A P I T A N.

Voilà le fait. Nous n'avons qu'à attendre. Elles y viendront tôt ou tard.

T R U F A L D I N.

Je trouve la chose assez problématique , & je voudrois pour beaucoup être éclairci de la vérité.

S C E N E V I I.

T R U F A L D I N , L E C A P I T A N , M a d . M E R L U C H E .

M a d . M E R L U C H E .

JE suis bien aise de vous rencontrer. On vient de m'adresser un homme admirable, un fameux Astrologue qui est arrivé depuis peu en ce pays-ci. C'est un personnage extraordinaire, un homme qui possède la Philosophie cabalistique, & les sciences divinatoires, comme celui qui les a faites. Il m'a dit du premier coup tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis au monde ; & il m'a assuré qu'il vous feroit voir clair, comme le jour, si vous êtes aimez de mes nièces. Vous sçavez que j'ai mis votre mariage avec elles à cette condition-là ; & j'en passerai par tout ce qu'il me dira.

T R U F A L D I N.

Envoyez-le nous promptement, Madame Merlu-
che, envoyez-le nous promptement.

L E C A P I T A N.

Quant à moi, je suis sûr de Lucette. La sotte m'adore, autant vaut ; mais baste, ne laissez pas de m'envoyer ce pauvre diable.

Mad. MERLUCHE.

Il est à deux pas d'ici , je vais vous le faire venir tout
presentement.

TRUFALDIN.

Il faut voir si cet habile homme nous apprendra ce
que nous désirons sçavoir.

LE CAPITAN.

Le voici sans doute.

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN,
FRANCISQUE *habillé en Docteur.*

FRANCISQUE *s'avance au milieu d'eux, les prend cha-
cun en même tems par la tête & les fait incliner fort bas,
puis les releve fort brusquement ; après quoi il leur dit :*

Puisse Jupiter dans le signe du Lion présider tou-
jours à vos entreprises.

TRUFALDIN.

Quelle diantre de cérémonie est ceci ?

FRANCISQUE.

Je suis le célèbre Astrologue Melchior Alcofribas ,
issu en droite ligne de la Nimphe Egérie & du Sylphe
Oromasis, petit-fils de Mercure Trismegiste, neveu d'A-
grippa , oncle de Nostradamus , beau-frère de Mélusi-
ne & cousin germain de l'Almanach de Milan.

LE CAPITAN.

Ce Gentilhomme a de belles alliances.

FRANCISQUE.

Vous voyez en moi le type, le prototype & l'archi-
type des Philosophes, l'Intendant general des sept Pla-

netes , le Commissaire ordonnateur des Eclipses & le Gouverneur perpétuel des deux Ourfes, du Dragon, du Serpent, du Chien, de l'Hydre, du Taureau, du Lion, du Scorpion & de toute la Ménagerie celeste.

T R U F A L D I N.

Monfieur le Docteur , nous voudrions . . .

F R A N C I S Q U E.

C'est moi, qui ai inventé la Cabale ; qui ai mis dans le monde les sciences occultes, Chiromancie , Pédoman-
cie , Hydromancie , Pyromancie , Alestromancie , Ster-
nutomancie , Négromancie , Pharmacie & Apoplexie.

L E C A P I T A N.

Nous voudrions ſçavoir . . .

F R A N C I S Q U E.

Il y a dix-fept cens ans que je voyage dans le monde, où je ſuis connu ſous le nom de Juif errant. Depuis ce tems-là j'ai parcouru tous les Royaumes de la terre, la France , l'Espagne, l'Italie, la Turquie, la Hongrie, l'Efclavonie, la Moldavie, la Scythie, la Tartarie, l'Arabie, l'Abiffinie, l'Egypte & le Pays du Maine ; & enfin je ſuis venu m'établir en cette Ville pour me re-
poſer un peu de toutes mes longues fatigues.

T R U F A L D I N.

Vous devez avoir apporté beaucoup de curioſitez de tous ces Pays étrangers que vous venez de nommer.

F R A N C I S Q U E.

Sans doute : mais j'en ai donné la plus grande partie au cabinet du Roi des Terres Australes ; & je n'ai apporté avec moi, qu'une pomme de canne au bec corbin, faite d'une dent de lait de l'Elephant blanc ; une Pyramide

392 LA CEINTURE MAGIQUE,
d'Egypte avec la momie de Pharaon ; un Basilic d'Ethi-
opie qui a tué deux cens mille hommes aux guerres
de Congo ; le Perroquet du Grand Mogol qui parle dix-
sept sortes de langues, & répondoit aux harangues des
Ambassadeurs ; une fiole de sens commun , dont je
vous ferai présent , si voulez ; & une Perruque faite des
cheveux de la Comete qui parut en mil six cens qua-
tre vingts-un.

LE CAPITAN.

Mon ami , je veux pour joindre à ces raretez , te faire
présent d'une de mes épées. Ce sera le plus beau meu-
ble de ton trésor.

TRUFALDIN.

Monsieur le Docteur , nous sommes persuadés de
votre admirable sçavoir , & nous vous prions de nous
éclaircir un doute. Nous sommes tuteurs de deux jeu-
nes personnes que nous avons dessein d'épouser : mais
leur tante n'y veut point consentir qu'elle ne sçache si
nous en sommes aimez , & elles s'expliquent là dessus
d'une maniere très-ambiguë. Or nous serions bien aises
par le moyen de vos rares connoissances , d'apprendre
au vrai ce qui en est.

FRANCISQUE.

C'est-à-dire , que le Soleil de leurs regards a fait éclip-
ser la lune de votre entendement , & que vous voudriez
sçavoir par moi si l'étoile de vos desirs se pourra trouver
quelque jour en conjonction avec la Planete de leur
consentement.

TRUFALDIN.

C'est cela même.

FRANCISQUE.

Et dites-moi un peu, . . . Quel rêve avez-vous fait cette nuit ?

TRUFALDIN.

Ah malepeste, j'ai fait le plus terrible rêve du monde. Je songeois que j'étois métamorphosé en choüette, & que je voyois dans l'air une quantité prodigieuse d'alloüettes. J'en ai vu une entr'autres, la plus appétissante du monde, & j'ai volé après elle pour la gober : mais comme j'en étois tout proche, il est venu un étourneau qui me l'a enlevée sur la moustache ; & tout d'un coup, j'ai repris ma figure humaine : avec cette différence, que je me suis trouvé avec un nez si long, que je n'en ai jamais pu voir le bout. Je vous prie de me dire quel signe c'est.

FRANCISQUE.

Quel signe c'est ?

TRUFALDIN.

Oui.

FRANCISQUE.

C'est signe . . . C'est signe . . . De mort subite.

TRUFALDIN.

De mort subite ?

FRANCISQUE.

Oui, c'est cela assurément. Ne dormez-vous pas volontiers quand vous avez fait un bon repas ?

TRUFALDIN.

Quelquefois, quand je suis seul.

FRANCISQUE.

Mort subite. Ne vous prend-il point des envies de bâiller quand vous voyez bâiller quelqu'un ?

TRUFALDIN.

Pour l'ordinaire.

224 LA CEINTURE MAGIQUE,

FRANCISQUE.

Mort subite. Et quand il fait un vent de bize en hy-
ver, n'avez-vous pas froid au bout du nez ?

TRUFALDIN.

Toujours quand je vais à l'air.

FRANCISQUE.

Mort subite, vous dis-je ; *subitus, subita, subitum ;*
per omnia sæcula sæculorum.

TRUFALDIN.

Comment diable, mort subite !

FRANCISQUE.

Oui : mais consolez-vous, ce ne sera que dans soixante
ou quatre vingts ans.

TRUFALDIN.

Passé pour cela.

FRANCISQUE.

Or sus. Je vais travailler à vous faire connoître claire-
ment si vous êtes aimez ou non des deux pupilles que
vous voulez épouser.

TRUFALDIN.

Je vous en prie de tout mon cœur.

FRANCISQUE.

Si j'avois achevé ma Carte cosmo-geo-hydro-choro-
topographique du Royaume de Saturne, je vous met-
trois l'affaire au net dans le moment : mais au défaut de
cela, j'ai une Ceinture constellée qui a servi autrefois au
Prête-Jean, dans une semblable occasion, & qui fera le
même effet après quelques préparations nécessaires.

TRUFALDIN.

Cela fera des merveilles.

FRANCISQUE *à part.*

Voici deux Lettres, qu'il faut faire tenir aux Nièces.

T R U F A L D I N.

Qu'est-ce que c'est que ces deux papiers que vous tenez-là ?

F R A N S I S Q U E.

Chut Ce sont deux lettres . . . Je veux dire deux Tables Astronomiques, dont l'une contient votre thème natal, & l'autre l'horoscope des enfans qui doivent naître de votre mariage. C'à, commençons l'operation ; mettez-vous à genoux.

T R U F A L D I N.

À genoux ?

F R A N C I S Q U E.

Oui, à genoux, & appuyez-vous sur vos deux mains. Allons vous, Monsieur le Spadassin, qui bayez aux corneilles ; à genoux.

L E C A P I T A N.

Comment, malheureux, à genoux, moi ? Si tout l'Univers s'érouloit sur mes épaules, il n'auroit pas le talent de me faire plier la jambe.

F R A N C I S Q U E.

Comment ? Vous êtes refractaire aux ordonnances de l'Astrologie ? Je vous déclare de la part du Zodiaque, que vous allez devenir hydropique.

L E C A P I T A N.

Hydropique !

F R A N C I S Q U E.

Non seulement hydropique, mais encore pulmonique,

L E C A P I T A N.

Je suis mort !

F R A N C I S Q U E.

Non seulement pulmonique, mais encore épileptique,

LE CAPITAN.

Monsieur le Docteur!

FRANCISQUE.

Non seulement épiléptique, mais encore paralytique

LE CAPITAN.

Misericorde!

FRANCISQUE.

Et qu'enfin après avoir été hydropique, pulmonique, épiléptique, paralytique, & par dessus cela phrenétique, vous mourrez herétique. Adieu.

LE CAPITAN.

Holà, Monsieur le Docteur, ne vous en allez pas, nous nous mettrons comme il vous plaira.

FRANCISQUE.

Ah que diantre, on a bien de la peine à vous mettre à la raison. Allons, bien bas. Encore plus bas. Voilà qui est bien. Ne tournez pas la tête.

Francisque après avoir fait plusieurs contorsions & prononcé quelques mots barbares, leur attache derrière le manteau les deux lettres qu'il veut faire tenir à Lucette & à sa sœur, en leur disant de tems en tems:

Ne tournez pas la tête : ensuite de quoi il leur dit, Voilà qui est fait. Levez-vous.

TRUFALDIN *en se relevant.*

C'est une chose admirable que l'Astrologie.

FRANCISQUE.

Francisque pour empêcher qu'aucun d'eux ne puisse voir ce qui est attaché sur le manteau de l'autre, se met entr'eux, & leur passe à chacun un bras sous le sien, en leur tenant le discours suivant.

Messieurs voici un argument qui vous fera voir l'existence, la certitude & l'évidence de l'Astrologie judiciaire

ciaire. Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît. Les Astres... Non. Les Planetes... Si fait, je dis bien: les Astres... Je croi pourtant que ce sont les Planetes. Ma foi, je ne sçai si ce sont les Planetes ou les Astres. Tant y a que c'est l'un ou l'autre. Or ces Planetes ou ces Astres, si vous voulez, ressemblent à des Etoiles. Remarquez bien ceci. Les Etoiles sont comme des flambeaux. Les flambeaux produisent la lumiere. La lumiere est ce qui nous illumine. En illuminant, elle chasse les tenebres. Les tenebres se forment dans la nuit. La nuit... tous les chats sont gris. Atqui: le Pole arctique & le Pole antarctique formant une espede triangle hexagone par la simpatie qu'il y a avec l'antipathie des rayons du Soleil & de la Lune, il s'enfuit que la réverbération... de la subordination... qui se trouve... pour ainsi dire... par exemple... comme... dans un tourbillon: les influences... les influences... Comment vous appelez-vous?

TRUFALDIN.

Je m'appelle le Seigneur Trufaldin,

FRANCISQUE.

Voilà un vilain nom. Pourquoi diable vous appelez-vous comme cela? Trufaldin! Il ne faut qu'un nom comme celui-là, pour déconcerter tout l'Observatoire.

TRUFALDIN.

Aportez-nous donc viteement votre Ceinture constellée.

FRANCISQUE.

Je vais vous la chercher. Mais vous avez là des manteaux qui vous embarrassent. Vous ne pourrez jamais vous en servir avec ce harnois-là. Apellez vos deux maîtresses afin qu'elles les emportent. Aussi bien est-il nécessaire que je les voye.

398 LA CEINTURE MAGIQUE,
LE CAPITAN.

C'est fort bien pensé.

TRUFALDIN.

Il a raison.

SCENE IX.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, LUCETTE,
BALIVERNE, FRANCISQUE.

LE CAPITAN.
Hola, Lucette.

TRUFALDIN.

Descendez, Baliyerne.

LUCETTE.

Que vous plait-il, Seigneur Capitan ?

BALIVERNE.

Que désirez-vous, Seigneur Trufaldin ?

LE CAPITAN.

Otez-moi le manteau, & me le pliez proprement.

TRUFALDIN.

Prenez ma houppelande & gardez bien de la gâter.

LUCETTE & BALIVERNE *apercevant les deux lettres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CAPITAN.

A qui en avez-vous donc ?

TRUFALDIN.

Qu'est-ce que ce fou-rire qui vous prend ?

LUCETTE.

Ce n'est rien, Seigneur Capitan.

BALIVERNE.

C'est un rire de reminiscence, Monsieur.

FRANCISQUE.

Je vais maintenant chercher votre affaire.

SCENE X.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE.

TRUFALDIN.

Voilà un homme d'un prodigieux sçavoir.

LE CAPITAN.

S'il étoit aussi consommé dans la science des armes que dans celle de l'Astrologie, j'en ferois mon valet de chambre.

FRANCISQUE.

Je vous apporte la Ceinture en question. Mais je n'ai pas songé à une chose. Le Prête-Jean est fort gros, & vous êtes tous deux assez menus. Cela ne pourra jamais vous servir séparément. Car pour bien faire il faut que vous soyez extrêmement serrez.

LE CAPITAN.

Comment ferons-nous donc ?

FRANCISQUE.

Attendez ; je m'avise d'une chose. Elle a assez de longueur pour vous servir en même tems. Vous n'avez qu'à vous mettre dos à dos, & je vous l'attacherai à tous deux par le milieu du corps.

TRUFALDIN.

Oui ; mais si on nous voit en cet état, on se moquera de nous.

FRANCISQUE.

Bon, bon : personne ne passe à l'heure qu'il est. Laissez-moi faire seulement.

400 LA CEINTURE MAGIQUE,

TRUFALDIN.

Elle est d'acier, Monsieur le Docteur ?

FRANCISQUE.

Vraiment oui. C'est une Ceinture magique, semée de Talismans, gravez au signe & à l'heure de Mercure en quadrat avec Jupiter. Vous verrez avec cela des choses terribles.

LE CAPITAN.

Terribles ? Cela ne fera-t-il point peur au Seigneur Trufaldin ?

FRANCISQUE.

En aucune façon.

LE CAPITAN.

Vous la fermez au cadenas, Monsieur le Docteur ?

FRANCISQUE.

Eh oui vraiment. Cela est essentiel. Or sus voilà qui est bien. Vous allez voir tout à l'heure des choses qui vous surprendront.

LE CAPITAN.

Je suis fort serré, Monsieur le Docteur.

TRUFALDIN.

Et moi aussi.

FRANCISQUE.

Tant mieux, vous ne sauriez l'être trop. Demeurez-là, je vais faire un tour, & je reviens dans le moment. *à part.*
Allons promptement faire venir nos deux Amans.

S C E N E X I.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE,

HORACE, OCTAVE.

TRUFALDIN.

NE voyez-vous rien, Seigneur Capitan ?

COMEDIE.

403

LE CAPITAN.

Je ne vois rien.

FRANCISQUE à Horace & à Octave.

Voilà nos renards dans le piège, profitez-en. Je me retire.

TRUFALDIN.

Morbleu , je vois quelque chose moi. Horace s'approche de ma maison.

LE CAPITAN.

Ah ventre ! Octave vient à mon logis.

TRUFALDIN

On ouvre ma porte !

LE CAPITAN.

On ouvre aussi la mienne!

TRUFALDIN.

Baliverne sort avec lui !

LE CAPITAN.

Lucette lui donne la main !

TRUFALDIN.

Laissez-moi donc aller.

LE CAPITAN.

Laissez-moi aller vous-même.

BALIVERNE à Trufaldin.

Seigneur Trufaldin , je vous souhaite toutes sortes de prospéritez.

LUCETTE au Capitan.

Seigneur Capitan , je suis votre très-humble servante.

TRUFALDIN.

Il me l'emmene, Seigneur Capitan!

LE CAPITAN.

Elle s'en va avec lui, Seigneur Trufaldin !

TRUFALDIN.

Ne me retenez donc pas.

L. I.

402 LA CEINTURE MAGIQUE,
LE CAPITAN.

C'est vous qui me retenez.

TRUFALDIN.

Ah, nous sommes pris pour dupes. Je suis au désespoir. J'enrage.

SCENE XII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE *s'étouffant de rire.*

AH mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que cela? Etes-vous devenus fous? Est-ce une farce que vous jouez?

TRUFALDIN.

Ah, Madame Merluce, votre scelerat d'Astrologue...

Mad. MERLUCHE.

Comme vous voilà fagotez, hé hé hé hé.

LE CAPITAN.

C'est une fourberie...

Mad. MERLUCHE.

Qui est-ce qui vous a ajustez comme cela? Ah ah ah ah.

TRUFALDIN.

Je vous dis que...

Mad. MERLUCHE.

On va se moquer de vous.

LE CAPITAN.

C'est ce coquin...

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas raisonnable.

TRUFALDIN.

Je veux vous dire...

Mad. MERLUCHE.

Un homme sérieux comme vous !

LE CAPITAN.

Vous sçavez...

Mad. MERLUCHE.

Une personne de votre profession !

TRUFALDIN.

Peste soit de la babillarde. Je vous dis que c'est ce pendant que vous nous avez envoyé , qui nous a mis en cet état ; & pendant ce tems-là Octave & Horace ont emmené vos nièces.

Mad. MERLUCHE.

Octave & Horace ont emmené mes nièces ?

TRUFALDIN.

Oui , mais . . .

Mad. MERLUCHE.

Si cela est , c'est un signe évident qu'elles ne vous aiment point.

LE CAPITAN.

Débarrassez-moi de cette ferraille , & je les attrapai, fussent-ils au fond des abymes de l'océan.

S C E N E X I I I .

TRUFALDIN , LE CAPITAN , Mad.
MERLUCHE , OCTAVE , HORACE.

HORACE.

Vous n'irez pas si loin , Messieurs. Nous voici.

Mad. MERLUCHE à *Trufaldin & au Capitain.*

Mes enfans , il faut avaler cela tout doucement. Je vous ai proposé tantôt deux partis sortables pour mes nièces. Vous avez voulu vous approprier leurs personnes

404 LA CEINTURE MAGIQ. COMEDIE.

& leur bien. Cela ne vous a pas réussi. Elles sont chez moi. J'ai signé leur contrat. Le voilà. Et si vous voulez être décadennassez, il faut que vous preniez la peine de le signer aussi.

TRUFALDIN.

Moi, signer le contrat ?

LE CAPITAN.

J'aimerois mieux ne porter jamais épée.

OCTAVE.

Seigneur Capitan, je veux bien commencer par vous mettre en liberté ; mais quand vous y serez, soyez persuadé que je vous donnerai les étrivières jusqu'à ce que vous ayez signé.

LE CAPITAN.

Donnez. Je signerai à votre considération.

TRUFALDIN.

Puisque la chose est faite, il faut bien s'y résoudre.

OCTAVE.

Vous pouvez aller maintenant où il vous plaira.

Mad. MERLUCE.

Seigneur Octave & vous seigneur Horace, venez chez moi pour y célébrer vos mariages. Et vous, Messieurs, rentrez chacun dans votre logis : & si vous m'en croyez, ne parlez de cette aventure que le moins qu'il vous sera possible.

SCENE DERNIERE.

Sept Masques conduits par Francisque, & portant la marque des sept Planetes, viennent former une Entrée mêlée de Recits, par où finit la Comedie.

E I N.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenuës dans ce Second Tome.

EPIGRAMMES,

LIVRE I.

Epigramme	j.	<i>Le Dieu des Vers</i>	page 1
Epigramme	ij.	<i>Ce traître Amour</i>	2
Epigramme	iii.	<i>Prêt à descendre</i>	Ibid.
Epigramme	iv.	<i>Le bon Vieillard</i>	3
Epigramme	v.	<i>Quels sont ces traits</i>	Ibid.
Epigramme	vj.	<i>Sur ses vieux jours</i>	4
Epigramme	vij.	<i>Soucis cuisans</i>	Ibid.
Epigramme	viii.	<i>Je veux avoir</i>	5
* Epigramme	ix.	<i>Le teint jauni</i>	Ibid.
Epigramme	x.	<i>Certain Tyrogne</i>	6
Epigramme	xj.	<i>Sur leurs santez</i>	Ibid.
Epigramme	xij.	<i>Certain Huissier</i>	7
Epigramme	xiii.	<i>Par pasetems</i>	Ibid.
Epigramme	xiv.	<i>Près de sa mort</i>	8
* Epigramme	xv.	<i>Par trop bien boire</i>	Ibid.
Epigramme	xvj.	<i>Certain Curé</i>	9
Epigramme	xvij.	<i>Elle a, dit-on,</i>	Ibid.
Epigramme	xviii.	<i>Ce Monde-ci</i>	10
Epigramme	xix.	<i>Vil imposteur</i>	Ibid.
* Epigramme	xx.	<i>Le Traducteur</i>	11
Epigramme	xxj.	<i>Lorsque je vois</i>	Ibid.
* Epigramme	xxij.	<i>Après avoir</i>	12
* Epigramme	xxiiij.	<i>Certain Marquis</i>	Ibid.
* Epigramme	xxiv.	<i>Le vieux Ronsard</i>	13
** Epigramme	xxv.	<i>Depuis trente ans</i>	Ibid.
* Epigramme	xxvj.	<i>Seigneur Hymen</i>	14

T A B L E

** Epigramme	xxvij. <i>Est-on Héros</i>	page 14
† Epigramme	xxviii. <i>Houdart n'en veut</i>	15
† Epigramme	xxix. <i>Doctes Héros</i>	Ibid.
Epigramme	xxx. <i>Griphon rimailleur</i>	16

EPIGRAMMES, LIVRE II.

* Epigramme	j. <i>Quand pour ravoir</i>	page 17
* Epigramme	ij. <i>Deux grands Amours</i>	18
† Epigramme	iiij. <i>Leger de queue</i>	Ibid.
Epigramme	iv. <i>Quand sur Bayard</i>	19
Epigramme	v. <i>Non ce n'est point</i>	Ibid.
Epigramme	vj. <i>Ce ne sont plus</i>	20
Epigramme	vij. <i>Céphale un soir</i>	Ibid.
* Epigramme	viiij. <i>Entre Amours</i>	21
* Epigramme	ix. <i>De ce bonnet</i>	Ibid.
Epigramme	x. <i>Un Maquignon</i>	22
Epigramme	xj. <i>Un Magister</i>	Ibid.
* Epigramme	xij. <i>A son portrait</i>	23
* Epigramme	xiiij. <i>Un vieil Abbé</i>	Ibid.
* Epigramme	xiv. <i>Jean s'est lié</i>	24
* Epigramme	xv. <i>Ce pauvre épouse</i>	Ibid.
* Epigramme	xvj. <i>Trois choses sont</i>	25
* Epigramme	xvij. <i>L'homme créé</i>	Ibid.
* Epigramme	xviiij. <i>Avec les Gens</i>	26
* Epigramme	xix. <i>Monsieur l'Abbé</i>	Ibid.
Epigramme	xx. <i>Qui vous aime</i>	27
Epigramme	xxj. <i>Ne vous fiez</i>	Ibid.
Epigramme	xxij. <i>Entre Racine</i>	28
† Epigramme	xxiiij. <i>Si de Noé</i>	Ibid.
Epigramme	xxiv. <i>Petits Auteurs</i>	29
** Epigramme	xxv. <i>Grands Reviseurs</i>	Ibid.
** Epigramme	xxvj. <i>Fai depuis peu</i>	30
Epigramme	xxvij. <i>O Catinat</i>	Ibid.
Epigramme	xxviiij. <i>Lorsqu'à Pluton</i>	31
* Epigramme	xxix. <i>Ami, croi-moi</i>	Ibid.
Epigramme	xxx. <i>De haut sçavoir</i>	32

P O E S I E S D I V E R S E S.

E P I T H A L A M E.	page 33
R O N D E A U <i>sur la prise de Lérida</i>	36

T A B L E.

EGLOGUE.	page 37
ODE. <i>Pourquoi</i> , plaintive <i>Philomele</i> ,	42
SONNET à <i>M. le Marquis de la Fare</i>	44.
SONNET à un <i>bel esprit</i> .	45
LETTRE à <i>M. de la Fosse</i> .	Ibid.
EPIGRAMME <i>sur une Satire de Pradon</i> .	49
ODE <i>pour Madame de ***</i>	50
* FABLE.	54
* EPIGRAMME. <i>Cachez-vous, Lycophrons</i>	55
RONDEAU. <i>En manteau court</i>	56
EPIGRAMME. <i>Chrysologue</i> ,	Ibid.
* JUSTIFICATION.	57
* FABLE D'ESOPE.	58
CHANSON.	Ibid.
* BALLADE.	60
VAUDEVILLE.	61
* ODE <i>Aux Suisses</i> .	62
* EPITAPHE.	64
ELISE, EGLOGUE.	Ibid.
RONDEAU. <i>En fait d'Amour</i>	70
PLACET A <i>M. ***</i>	Ibid.
* VERS ALLEGORIQUES.	72
BILLET à <i>M Duché</i> .	73
VERS <i>Pour le Portrait de M. Despréaux</i> .	74
VERS à <i>M. l'Abbé de Chauvieu</i> .	Ibid.
VERS à <i>une Demoiselle</i> .	77
* VERS <i>Envoyez à S. E. Madame la Comtesse B ***</i>	Ibid.
EPIGRAMME. <i>Longepierre</i> ,	78
IDYLE.	79
CHANSON.	81
AUTRE <i>Pour S. A. S. Madame la Princesse de Conti</i> .	Ibid.
* STANCES IRREGULIERES.	82
* EPITAPHE.	84
STANCES.	Ibid.
EPITAPHE.	85
EPIGRAMME.	86
CONTE DU POGGE.	Ibid.
FRAGMENT.	87
* PROLOGUE.	88

T A B L E.

* DIALOGUE.	page 93
* IDYLE.	96
* CANTIQUE.	99
* SONNET <i>sur la Grace.</i>	102

PIECES DE THEATRE.

LE FLATTEUR.	page 107
LE CAPRICIEUX.	227
LE CAFFE'.	333
LA CEINTURE MAGIQUE.	373

Fin de la Table du second Tome.

SUPPLEMENT
AUX
ŒUVRES
DE

Mr. ROUSSEAU,

Contenant les Pièces que l'Auteur a
rejetées de son Edition.

Donné au Public par Mr. D.

Avis de l'Éditeur.

ON n'auroit jamais songé à publier les Pièces qui composent ce petit Recueil, s'il avoit été possible de résister aux reproches d'une infinité de personnes distinguées, qui, ayant souscrit pour toutes les Oeuvres de Monsieur R O U S S E A U, se sont plaint d'une suppression qui les frustrait de leur attente. Il a donc fallu déferer à leurs instances. Mais pour accorder cette nécessité avec la délicatesse de l'Auteur, on a retranché, de l'aveu même des Soucrivans, les deux Operas qu'il a jugé indignes de sa plume, & quant aux autres Pièces qui ont déjà paru, on a pris soin d'en détacher toutes celles qui lui ont été faussement attribuées, pour ne donner que ce qui est incontestablement de lui. Ce choix s'est fait avec une exactitude & une fidélité dont on a des preuves qui pourroient passer pour démonstrations, s'il étoit permis de les reveler au Public. C'est tout ce qu'on a pu faire pour diminuer le petit déplaisir que cette Impression pourroit donner à un Auteur dont on a tout sujet de se louer, & qui dans le séjour qu'il a fait ici, ne s'est pas moins fait estimer par sa conduite que par ses talens.

LA
MANDRAGORE,
COMEDIE.

Tirée de l'Italien de Machiavel.

A C T E U R S :

LE DOCTEUR CACARELLE.

LUCRECE , *sa femme.*

SOSTRATE , *mere de Lucrece.*

LEANDRE , *amant de Lucrece.*

SBRIGANI , *homme d'intrigues.*

COVIELLE , *valet de Leandre.*

FRERE TIMOTHE'E , *Moine.*

UNE DEVOTE.

La Scène est à Florence.



L A
MANDRAGORE,
C O M E D I E.

A C T E I.
S C E N E P R E M I E R E.

LEANDRE, COVIELLE.

LEANDRE.



IE N çà, Covielle. J'ai deux mots à
te dire.

COVIELLE.

Me voici.

LEANDRE.

Tu as été surpris de me voir partir de Paris si précipi-
tamment, & je pense que tu ne l'es pas moins de me
voir oisif depuis un mois à Florence.

COVIELLE.

Vous dites vrai.

LEANDRE.

Si j'ai differé jusqu'ici à te mettre dans ma confiden-
ce, ce n'est pas que je me sois défié de ta fidelité, mais
c'est que je suis persuadé que pour tenir une chose se-

6 LA MANDRAGORE,

crete, il est bon de n'en rien dire sans nécessité. Présentement que je puis avoir besoin de toi, je veux t'expliquer de quoi il est question.

COVIELLE.

Un valet ne doit point s'ingérer des affaires de son maître, mais quand le maître trouve à propos de lui en faire part, son devoir est de l'écouter & de le servir loyalement. J'ai toujours pratiqué cette maxime, & j'espère ne m'en point écarter à l'avenir.

LEANDRE.

Je le croi. Tu m'as bien oui dire une centaine de fois (& il n'y aura pas grand mal quand je te le redirai pour la cent & unième) qu'ayant perdu mon pere & ma mere à l'âge de dix ans, mes tuteurs m'envoyèrent à Paris, où j'en ai passé vingt, trouvant plus de sûreté à y rester, que dans l'Italie desolée depuis dix ans par les guerres que le Roi Charles a commencé d'y porter.

COVIELLE.

La chose est ainsi.

LEANDRE.

Et comme mon bien se trouvoit vendu, à la reserve de ma maison, je pris le parti de rester en France, où j'ai passé mes dix dernieres années le plus heureusement du monde.

COVIELLE.

Je sçai cela.

LEANDRE.

Je partageois mon tems entre l'étude, le plaisir & les affaires, & cela de façon que l'un ne nuisoit point à l'autre. Je vivois en repos, appliqué à me mettre bien avec

COMEDIE.

7

tout le monde & à n'offenser personne : ami du bourgeois , du gentilhomme , du citoyen , de l'étranger , du pauvre & du riche.

COVIELLE.

C'est la vérité.

LEANDRE.

Dans ce tems-là , la Fortune jalouse de mon bonheur fit arriver à Paris un certain Camille Calfucci.

COVIELLE.

Je commence à me douter de quelque chose.

LEANDRE.

Il venoit souvent manger chez moi avec d'autres Florentins. Un jour la conversation tomba sur la beauté des femmes d'Italie & de France ; & comme j'étois trop jeune quand je partis d'Italie pour pouvoir entrer dans leur dispute , un autre Florentin prit parti pour les Françaises contre Camille , qui , après bien des discours de part & d'autre , s'avisa de dire enfin que , quand toutes les Italiennes seroient des monstres , il avoit une parente qui toute seule étoit capable de soutenir leur reputation.

COVIELLE.

Je vois clair présentement.

LEANDRE.

Il nous dit qu'elle s'appelloit Lucrece , femme du Docteur Cacarello Calfucci , & nous en donna un portrait si achevé , nous fit de si surprenans éloges de sa beauté , de ses graces , de toute sa personne , que tout le monde resta immobile d'étonnement ; & moi , de ce moment-là , il me prit un si furieux désir de la voir , que sans plus

LA MANDRAGORE,

songer ni à la guerre ni à la paix , je pris la résolution de venir ici , où j'ai trouvé Lucrece encore au dessus de sa renommée. Et maintenant je suis à tel point tout-ementé du desir de joiir de ses bonnes graces , que je ne sçai à quel Saint me voier.

COVIELLE.

Si vous m'aviez dit cela à Paris , je vous aurois donné un bon conseil , mais de l'heure qu'il est , je n'ai rien à vous dire.

LEANDRE.

Je ne t'ai pas fait cette confidence pour te demander ton avis , mais afin de te mettre en état de me secourir dans l'occasion.

COVIELLE.

Je suis prêt à tout. Qu'esperez-vous faire ?

LEANDRE.

Hélas , je ne sçai. Tout me desespere. Son naturel premierement , honnête & peu porté à la galanterie , son mari , qui est riche & complaisant à tout ce qu'elle souhaite. Quoique ce ne soit plus un jeune homme , il ne peut pas néanmoins passer pour vieux. D'ailleurs , elle n'a ni parente , ni voisine avec qui elle fasse aucunes parties , point de femme d'intrigues qui ait accès dans sa maison , point de domestique qui ne tremble devant elle : de façon qu'elle est entierement à couvert de toutes tentatives.

COVIELLE.

Ce n'est donc pas la peine de rien tenter.

LEANDRE.

Ho doucement. On vient à bout des affaires les plus

COMEDIE. 5

difficiles , & en amour il n'y a point d'esperances si frivoles qu'une ferme résolution ne puisse rendre efficaces.

COVIELLE.

Oui, mais ces esperances qui vous les fait concevoir ?

LEANDRE.

Deux choses L'une, la simplicité du Seigneur Cacarelle , qui , quoique Docteur , est sans contredit l'homme le plus ingénu & le plus imbecille de Florence. L'autre , l'extrême envie qu'ils ont d'avoir des enfans. Le bon homme , qui est fort à son aise , se voyant sans lignée depuis six ans qu'il est marié , a un desir si desespéré d'en avoir, qu'il s'en meurt , aussi bien qu'elle. J'aurois encore une autre corde à mon arc , qui est la mere de Lucrece ; c'étoit une commere en son tems : mais par malheur elle n'a besoin de rien.

COVIELLE.

Avez-vous déjà entamé quelque négociation ?

LEANDRE.

Oui , mais peu de chose.

COVIELLE.

Et quoi encore ?

LEANDRE.

Tu connois Sbrigani, qui vient tous les jours dîner chez moi. Ce drôle là étoit en premier lieu courtier de bonnes fortunes , & depuis il s'est adonné à écumer les cuisines d'autrui. Et comme il est bon compagnon , le Docteur a fait avec lui grande société. Sbrigani le tonelle, & en tire volontiers quelque argent de fois à autre. J'ai fait amitié avec lui. Je l'ai intéressé dans mon amour , & il m'a

10 L A M A N D R A G O R E ,
promis de m'aider de tout son pouvoir.

C O V I E L L E .

Jusqu'à présent que vous a-t-il promis ?

L E A N D R E .

Il s'est chargé de persuader au Docteur qu'il faut envoyer la femme aux Bains dans ce mois de Mai.

C O V I E L L E .

Qu'arrivera-t-il de là ?

L E A N D R E .

Ce qui en arrivera ? Je trouverai peut-être moyen par là de faire connoissance avec elle. Dans ces sortes d'endroits on ne pense qu'à s'amuser. J'y mènerai avec moi tout ce qui peut contribuer à la joye. Je n'oublierai rien pour paroître magnifique. Je ferai en sorte de m'influener auprès de son mari, & auprès d'elle. Une chose en amene une autre, & le tems vient à bout de tout.

C O V I E L L E .

Cela me plait assez.

L E A N D R E .

Sbrigani m'a quitté ce matin pour aller entretenir le Seigneur Cacarelle, & j'attens de ses nouvelles.

C O V I E L L E .

Les voici ensemble.

L E A N D R E .

Je veux m'éloigner, afin de prendre mon tems pour parler à mon homme quand le Docteur s'en sera allé. Va-t-en au logis. Je t'avertirai si j'ai besoin de toi.

 SCENE II.

LE DOCTEUR, SBRIGANI.

LE DOCTEUR.

JE voi bien que tu as raison, & je raisonnois de tout cela hier au soir avec ma femme. Elle me doit rendre réponse aujourd'hui. Mais, à te parler franchement, je ne vais pas là de bon cœur.

SBRIGANI.

Pourquoi cela?

LE DOCTEUR.

Parce que je n'aime pas à m'écarter de mon nid. Et puis de se transplanter avec une femme, des valets, un ménage, cela est trop embarrassant. De plus, je parlois hier à quelqu'un de ces Medecins: l'un me disoit d'aller à St. Philippe, l'autre aux eaux de la Porette, l'autre ici, l'autre là. Veux-tu que je te dise, je croi que tous ces Docteurs-là sont des ânes, qui n'y voyent que par le trou d'une bouteille.

SBRIGANI.

Je croi que de tout cela, c'est la transmigration qui vous tient le plus au cœur; car vous m'avez la mine de n'être pas accoutumé à perdre de vûë le clocher de votre Paroisse.

LE DOCTEUR.

Tu te trompes. Dans ma jeunesse j'étois un drôle alerte, toujours par voye & par chemins. Sçais-tu bien qu'il n'y avoit pas une foire à Prato où je ne me trouvâsse? J'ai vu tout ce qu'il y a de châteaux autour de Florence, tel que tu me vois; & je te dirai bien autre chose.

12 LA MANDRAGORE,
j'ai été à Pise & à Livourne, moi qui te parle.

SBRIGANI.

Malepeste. Vous avez donc vu la mer?

LE DOCTEUR.

Si je l'ai vûë?

SBRIGANI.

Est-elle plus grande que l'Arne?

LE DOCTEUR.

Bon! Plus de quatre fois, plus de six, plus de sept, Dieu me pardonne. Tien, imagine-toi, qu'on ne voit que de l'eau, & puis encore de l'eau, & toujours de l'eau.

SBRIGANI.

Je suis surpris comment ayant vu tant d'eau, vous avez si grand' peur du bain.

LE DOCTEUR.

Ahi, que tu es idiot. Tu t'imagines que ce n'est rien que de déménager toute une maison. Cela ne va pas comme ta tête. Mais cependant j'ai tant d'envie d'avoir un petit enfant, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour cela. Informe-toi. Demande où il faut aller pour le mieux; & si on ne peut pas faire autrement, nous irons où l'on voudra, ma femme & moi.

SBRIGANI.

C'est bien dit. Allez, & ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

SBRIGANI, LEANDRE.

SBRIGANI.

JE croi que sous le Ciel on ne trouveroit pas un plus sot ni un plus heureux homme que celui-là. Il est riche:

riche: il a une femme belle, sage, bien morigénée; une femme capable de gouverner un Royaume. Pour moi, je trouve qu'on a grand tort de dire que Dieu fait les hommes. & que les hommes s'appartient; car on ne voit autre chose que des maris bien civilisez, qui ont de sottes bêtes de femmes; & des femmes bien apprises, qui ont des maris impertinens. Mais ce qu'il y a de bon, c'est que l'impertinence de celui-ci avancera les affaires de Léandre. Mais le voici lui-même.

L E A N D R E.

Je t'ai vu avec le Docteur, & j'attendois qu'il partit pour sçavoir où nous en sommes.

S B R I G A N I.

Vous sçavez quel homme c'est, irresolu, timide, il a toutes les peines du monde à se résoudre de quitter Florence. Je l'ai un peu réchauffé, & j'espère que nous en viendrons à bout; mais quand nous serons là, je ne sçai si nous en ferons mieux nos affaires.

L E A N D R E.

D'où vient?

S B R I G A N I.

Que sçai-je? Vous sçavez qu'à ces bains on trouve des gens de toutes façons, & il pourroit par hazard s'y rencontrer tel homme à qui Madame Lucrece plairoit comme à vous, qui seroit plus riche que vous, & qui auroit meilleur air que vous; de maniere que vous risquez ou de battre les buissons pour autrui, ou que la concurrence des rivaux la rende plus difficile, ou que s'appriivoisant avec le monde, elle ne prenne gout pour quelqu'autre que vous.

LEANDRE.

Tu dis vrai. Mais que faire ? Quel parti prendre ? Il faut bien que je tente quelque entreprise ; quelque grande , quelque périlleuse , quelque désespérée qu'elle puisse être , j'aime mieux mourir que de vivre comme je vis. Si je pouvois dormir la nuit, si je pouvois manger, si je pouvois me distraire en voyant le monde, s'il m'étoit possible enfin de trouver le moindre soulagement : je prendrois patience. Mais le mal est sans remède , & si je n'étois bercé de quelque espérance, je serois un homme mort. Mourir pour mourir je n'ai rien à ménager , & je ne craindrai point de prendre les résolutions les plus outrées & des plus extravagantes.

SBRIGANI.

Doucement. Modérez votre impétuosité.

LEANDRE.

Je me modère : mais en me modérant il me passe mille pensées tragiques par la tête. C'est pourquoi tenons nous-en au parti des bains ; ou cherchons en quelque autre qui puisse me repaître de quelque espérance , soit réelle, soit chimerique , & qui m'empêche de sécher comme je fais d'angoisse & d'inquiétude.

SBRIGANI.

C'est bien dit. Je suis votre homme.

LEANDRE.

Ecoute. Je sçai que ceux de ta profession ne font pas beaucoup de conscience de se moquer d'autrui. Mais je ne pense pas que tu veuilles me mettre au rang de ces dupes , d'autant que je suis homme à m'en appercevoir , & en ce cas-là tu perdrois non seulement la r-

compense que je t'ai promise , mais encore l'entrée de ma maison pour toute ta vie.

S B R I G A N I.

Vous auriez tort de me soupçonner. Quand même je n'aurois aucun bien à espérer de votre part , j'ai une si grande sympathie pour vous , que vos intérêts me sont chers comme les miens propres. Laissons tout cela. Le Docteur m'a chargé de lui chercher quelque bon Médecin qui sçache à quel bain il faut envoyer sa femme. Je veux que ce soit vous qui fassiez ce Médecin. Je dirai que vous venez de Paris , où vous avez fait je ne sçai combien de belles expériences. C'est un homme crédule , & avec quelques mots de Grammaire , que vous avez appris au Collège , nous lui ferons accroire tout ce que nous voudrons.

L E A N D R E.

A quoi cela nous servira-t-il ?

S B R I G A N I.

A l'envoyer aux Bains que nous jugerons les plus commodes , & peut-être à faire réussir quelque'autre expédient que j'ai imaginé qui sera plus prompt , plus sûr , & plus facile que les Bains.

L E A N D R E.

Que dis-tu ?

S B R I G A N I.

Je dis que si vous avez du cœur , & de la confiance en moi , je vous garentis votre affaire faite avant qu'il soit demain jour. Et quand le Seigneur Cacarelle seroit homme , ce qui n'est pas à approfondir si vous êtes Médecin ou non , la nature de la chose & la brièveté du temps ne lui laisseront pas le loisir de troubler notre dessein.

Tu me rends la vie. J'ai peur que tu ne me donnes une trop belle esperance. Comment feras-tu ?

SBRIGANI.

Vous le sçavez quand il sera tems. Ayons le loisir d'agir, nous aurons celui de parler. Rentrez chez vous & m'y attendez. Je vais trouver le Docteur, & si je vous l'amène, vous avez de l'esprit, vous écouterez ce que je dirai : & vous accommoderez vos réponses au sens de mes paroles.

LEANDRE.

Allons donc. Dieu veuille que de si belles esperances ne se tournent point en fumée.

Fin du premier Acte

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Comme je vous dis, je crois que c'est Dieu qui nous a envoyé cet homme-là pour vous tirer d'embarras. Il a fait à Paris des expériences admirables, & il ne faut pas vous étonner s'il ne fait pas profession de son art à Florence. C'est un homme qui a du bien & qui est à tout moment sur le point de s'en retourner en France.

LE DOCTEUR.

Qu'il s'en garde bien. Cela est de conséquence. Je ne ferois pas bien aise qu'il me fit venir l'eau à la bouche pour me laisser mâcher à vuide.

COMEDIE. 17

SBRIGANI.

Ho ne vous embarrassez pas de cela. Friez Dieu seulement, qu'il entreprenne votre affaire. S'il fait tant que de s'en mêler, il ne vous quittera point qu'il n'ait mis l'ouvrage à sa perfection.

LE DOCTEUR.

De ce côté-là je m'en rapporte à toi. Mais pour ce qui est de la Science, dès que je lui aurai un peu tâté le pouls, je te dirai bien quel homme c'est. On ne me fera pas passer des vessies pour des lanternes.

SBRIGANI.

C'est pour cela que je veux que vous l'entendiez raisonner : & si vous ne le trouvez pas un homme à soutenir la coupelle devant tous les Docteurs du monde, dites que je ne suis pas Sbrigani.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure de par saint Jean. Allons le trouver. Où demeure-t-il ?

SBRIGANI.

Au bout de cette place, à la porte qui est devant vous.

LE DOCTEUR.

Bon. Va heurter.

SBRIGANI.

Holà quelqu'un.

COVIELLE *à la fenêtre.*

Qui est là ?

SBRIGANI.

Léandre est-il là haut ?

COVIELLE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Que ne dis-tu Maître Léandre ?

28 LA MANDRAGORE,

SBRIGANI.

Il ne s'arrête pas à ces fadaïses-là

LE DOCTEUR.

Cela ne fait rien Il faut tendre l'honneur à qui il appartient.

SBRIGANI.

S'il ne le trouve pas bon, c'est son affaire.

S C E N E II.

LEANDRE *en Medecin*, LE DOCTEUR,

SBRIGANI.

LEANDRE.

Qui est-ce qui me demande ?

LE DOCTEUR.

Bona dies, Domine Magister.

LEANDRE.

Et vobis, Monsieur le Docteur.

SBRIGANI.

Qu'en dites-vous ?

LE DOCTEUR.

Fort bien, par mon chef.

SBRIGANI.

Si vous voulez que je demeure avec vous, Messieurs, il faut que vous parliez de manière que je vous entende : autrement nous ferons bande à part.

LEANDRE.

Quelle bonne affaire vous fait venir ?

LE DOCTEUR.

Deux mauvaises, qu'un autre seroit peut-être bien aisé

d'éviter. Je cherche à m'intriguer & à intriguer autrui. Je n'ai point d'enfans & je voudrois en avoir, & c'est pour me donner cet embarras-là, que je viens vous embarrasser.

LEANDRE.

Ce ne sera jamais un embarras pour moi de vous rendre service à vous & à tous les gens de bien. Je n'aurois pas employé tant de veilles à étudier à Paris, si ce n'étoit afin de me rendre utile aux personnes d'honneur, comme vous.

LE DOCTEUR.

Dieu vous le rende. Quand vous aurez besoin de mon ministère, je vous servirai d'aussi bon cœur. Mais revenons *ad rem nostram*. Croyez-vous que le bain soit bon pour préparer ma femme à devenir grosse ? Car je sçai que Sbrigani vous a conté de quoi il s'agit.

LEANDRE.

Il est vrai. Mais avant que de vous répondre, il est nécessaire de sçavoir la cause de la stérilité de votre femme, d'autant qu'il peut y en avoir plusieurs. *Nam causa sterilitatis sunt aut in semine, aut in matrice, aut in instrumentis seminariis, aut in virgâ, aut in causâ extrinsecâ.*

LE DOCTEUR.

Mort non d'un diable, voilà le plus grand habile homme que j'aye vu de ma vie.

LEANDRE.

Outre cela, la stérilité pourroit être causée par quelque impuissance de votre part, & en ce cas-là c'est un mal incurable.

LE DOCTEUR.

Impuissance moi ? Ah, ah, vous me faites rire. Re-

gardez moi bien : il n'y a peut-être pas dans tout Florence un plus rude escarmoucheur que le Seigneur Cacatelle , afin que vous le sçachiez.

LEANDRE.

Si cela est , ne vous embarrassez pas. Nous vous trouverons un bon remede.

LE DOCTEUR

Y en a-t-il d'autre que le Bain ? Je serois bien aise d'être quitte de cette incommodité-là , & ma femme aussi.

SBRIGANI.

Oui , oui , il y en a d'autre. Le Seigneur Léandre est un homme si cireonspect que rien plus. Ne m'avez vous pas dit , Monsieur le Médecin , que vous sçavez faire , je ne sçai quoi , qui rend une femme fertile du soir au matin.

LEANDRE.

Oui , mais je ne me fers pas de cela pour tout le monde , car je ne veux point passer pour un Charlatan.

LE DOCTEUR.

N'avez pas peur de moi. Vous m'avez si fort émerveillé par votre sçavoir , qu'il n'y a rien que je ne croye , & que je ne fasse de tout ce que vous direz.

SBRIGANI

Monsieur le Medecin , je pense qu'il seroit bon que vous vissiez un peu l'urine de la malade.

LEANDRE.

Sans doute on ne peut rien faire autrement.

SBRIGANI.

Appellez Covielle , afin qu'il aille avec Monsieur le Docteur , & qu'il revienne au plutôt nous en apporter chez vous.

LEANDRE.

Hé, Covielle, va-t'en avec le Seigneur Cacarelle.
Quand il vous plaira de revenir, je vous dirai quelque
chose de bon.

LE DOCTEUR.

Comment, quand il me plaira? Tout à l'heure. J'ai
plus de confiance en vous qu'un Suisse dans son espadon.

SCENE III.

LE DOCTEUR, COVIELLE.

LE DOCTEUR.

Ton maitre est un grand genie d'homme.

COVIELLE.

Ah ah, vous ne sauriez croire.

LE DOCTEUR.

Je m'imagine que le Roi de France en fait grand cas.

COVIELLE.

Beaucoup.

LE DOCTEUR.

Et voilà pourquoi il aime tant à demeurer en ce pays-là.

COVIELLE.

Sans doute.

LE DOCTEUR.

Il fait fort bien. Dans celui-ci il n'y a que des cancre
qui n'estiment point la vertu. J'en fais plus de nouvel-
les que personne. Il n'y a point de Legiste, sans vanité,
mieux alimenté de Paragraphes, que moi: & avec tout
cela, si j'attendois après ma science pour dîner, je pour-
rois bien dire mes Graces avant le Benedicité.

LA MANDRAGORE,
COVIELLE.

Gagnez vous bien cent ducats par an ?

LE DOCTEUR.

Bon ! Pas cent francs, pas cent sols. Oh en ce pays-ci, si vous n'avez pas de quoi vivre selon votre état, vous ne trouveriez pas du feu sur une tuile. Toute la vie d'un Docteur se passe à assister à des Theses, ou à se chauffer au Soleil dans la place publique. Baste je n'ai besoin de personne, grace à Dieu. Je voudrois que le plus pauvre de la Ville me ressemblât. Je serois pourtant fâché de dire cela tout haut, car on pourroit me mettre quelque maltôte sur le corps qui me feroit suer plus que je ne voudrois.

COVIELLE.

Cela pourroit bien être

LE DOCTEUR.

Nous voici à la maison. Atten moi là, je vais revenir.

COVIELLE.

Allez.

S C E N E I V.

COVIELLE *seul.*

MA foi, si tous les Docteurs ressembloient à celui-là, nous pourrions bien vuider nos differends à coups de pierres. J'ai bien peur que mon maitre avec sa folie, & que Sbrigani avec sa fourberie ne lui fassent ici quelque vergogne, à quoi il ne s'attend pas. Et véritablement je n'en serois pas fâché, pourvu qu'on n'en fût rien, car moi & mon Maitre pourrions bien en payer

les pots cassés. Le voilà déjà devenu Médecin Je ne sçai pas trop où cela nous mènera. Mais voici le Docteur qui revient avec une fiole pleine d'urine. Ah, ah, ah, qui ne riroit d'un oison bridé comme celui là ?

S C E N E V.

LE DOCTEUR, COVIELLE.

LE DOCTEUR *se tournant vers sa maison.*

HO bien, j'ai toujours fait jusqu'ici à votre guise, je prétens en cette occasion-ci que vous fassiez à la mienne. Ouais Si je croyois n'avoir point d'enfant, j'aurois plutôt épousé une Paysane. Ah, te voilà, Covielle. J'ai eu toutes les peines du monde à faire piller ma sorte de femme. Elle a encore plus d'envie que moi de faire un enfant : mais quand il faut qu'elle fasse quelque chose, c'est une histoire.

COVIELLE.

Prenez patience. Avec de bonnes paroles on vient à bout des femmes.

LE DOCTEUR.

Comment faire ? Elle me fait enrager. Va vite dire à ton maître & à Sbrigani que je les attens.

COVIELLE.

Les voici, qui viennent.

S C E N E V I.

LE DOCTEUR, LEANDRE, SBRIGANI.

SBRIGANI *d Leandre.*

LE Docteur est facile à persuader. Toute la difficulté ne roule que sur la femme.

LA MANDRAGORE,

LEANDRE.

Avez vous là de l'urine ?

LE DOCTEUR.

En voilà une fiole toute pleine.

LEANDRE.

Donnez. Cette urine-là dénote une grande débilité dans la partie des reins.

LE DOCTEUR.

Où elle me paroît trouble. Elle ne fait pourtant que de sortir.

LEANDRE.

Cela n'est pas extraordinaire. Non mulieris urinae sunt semper majoris grossitici & albedinis, & minoris pulchritudinis quam virorum, & cela, propter amplitudinem canalium & mixtionem eorum quae exeunt ex matrice.

LE DOCTEUR.

Vertu non pas de ma vie. Je suis tout extasié d'entendre cet homme-là.

LEANDRE.

J'ai peur que votre femme ne soit pas bien couverte la nuit, & que ce ne soit-là ce qui engendre ces crudités dans son urine.

LE DOCTEUR.

Elle a pourtant une bonne coëtre avec encore une couverture. Mais c'est qu'elle est toujours quatre heures tous les soirs à enfiler des patenottes, & elle est toute gelée quand elle se met au lit.

LEANDRE.

Enfin, Seigneur Docteur, ou vous avez confiance en moi, ou vous ne l'avez point; ou mon remède est bon, ou il ne l'est pas. Quand à mon remède, je vous le donnerai

nerai ; & si vous vous fiez en moi , vous vous en servirez , & si d'aujourd'hui en un an vous ne voyez pas votre femme avec un petit enfant sur son giron , je suis prêt à consigner deux mille ducats.

L E D O C T E U R.

Dites hardiment. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Je vous crois comme mon Confesseur.

L E A N D R E.

Il faut que vous sçachiez que pour faire devenir une femme grosse il n'y a point de recette plus sure qu'un Julep composé d'une infusion de Mandragore. C'est une chose que j'ai experimentée cent fois , & qui n'a jamais manqué ; & sans cela , de l'heure que je vous parle , la Reine de France seroit sterile , & une infinité de Princesses du sang.

L E D O C T E U R.

Est-il possible ?

L E A N D R E.

Cela est comme je vous le dis. Et ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'est que j'ai avec moi tous les ingrédients qui entrent dans cette potion-là , de maniere que vous pourrez l'avoir , quand vous voudrez.

L E D O C T E U R.

Quand me la donnerez vous ?

L E A N D R E.

Ce soir après soupé : parceque le Croissant est très bien disposé , & le tems ne sauroit être plus convenable.

L E D O C T E U R.

Qu'à cela ne tienne , donnez moi la potion , & je la ferai prendre à ma femme,

LEANDRE.

Il est bon de vous dire une chose, c'est qu'après qu'une femme a pris cette drogue-là, le premier homme qui a affaire avec elle, meurt au bout de huit jours sans pouvoir rechaper.

LE DOCTEUR.

Malepeste, je ne tâte pas de cela. Gardez votre Médecine. Vous me la baillez bonne.

LEANDRE.

Là, là, remettez vous. Il y a bon remède.

LE DOCTEUR.

Et quel remède ?

LEANDRE.

C'est de faire sur le champ coucher avec elle quelqu'un, qui tire tout le poison de cette Mandragore ; après quoi il n'y a plus de danger.

LE DOCTEUR.

Je n'en ferai rien.

LEANDRE.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Comment vertableu ? Ma femme seroit grosse, & je serois cocu moi ?

LEANDRE.

Que dites vous là, Monsieur le Docteur ? Je vous croyois plus sage que vous n'êtes. Comment vous faites façon de faire une chose que le Roi de France & tous les grands Seigneurs ont faite ?

LE DOCTEUR.

Comment voulez vous que ce jeu-là puisse réussir ? Si je le dis à ma femme, elle ne voudra pas. Si je ne le

dis point , elle s'apercevra de la surpercherie. Et puis si la Justice vient à sçavoir cela , hé ? C'est un cas verveux , que de causer la mort à un homme.

L E A N D R E.

Si ce n'est que cela qui vous tient vous n'avez qu'à me laisser faire.

L E D O C T E U R.

Et comment ferez vous ?

L E A N D R E.

Je vais vous le dire. Je vous donnerai ce soir la potion. Vous la ferez prendre à votre femme , & tout aussitôt vous la ferez mettre au lit & vous attendrez jusqu'à neuf heures & demie, dix heures. Quand cela sera fait, nous nous travestirons, vous, Sbrigani, Covielle & moi. Nous nous mettrons en sentinelle quelque part autour d'ici , & le premier malotru que nous verrons passer , nous nous jetterons sur lui , & le bâton à la main , nous le conduirons chez vous dans l'obscurité. Quand il sera là , vous le mettrez dans le lit de la malade , & vous lui direz ce qu'il faudra qu'il fasse. Et puis le matin nous le mettrons dehors avant le jour. Vous ferez bien laver votre femme , & vous pourrez faire avec elle ce que bon vous semblera.

L E D O C T E U R.

Puisque le Roi & les Princes ont passé par là , j'en suis content ; mais sur tout prenez garde que la Justice n'en sçache rien.

L E A N D R E.

Qui voulez-vous qui l'aille dire ?

L E D O C T E U R.

Reste une chose difficile & importante.

LEANDRE.

Laquelle ?

LE DOCTEUR.

C'est de résoudre ma femme. Je ne croi pas que nous en puissions venir à bout.

LEANDRE.

J'entens bien cela. Mais je ne voudrois pas être le mari pour n'être pas le maître de ma femme.

SBRIGANI.

Attendez, il me vient une bonne pensée.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

SBRIGANI.

Si nous la faisons exhorter par son Confesseur.

LEANDRE.

Oui, mais le Confesseur. Qui est-ce qui l'exhortera.

SBRIGANI.

Belle demande ! Vous, moi, l'argent, *la perversité*, la nôtre.

LE DOCTEUR.

Je crains que par défiance de moi elle ne veuille point encore aller trouver son Confesseur.

SBRIGANI.

Il y a encore un moyen.

LE DOCTEUR.

Di donc vite.

SBRIGANI.

C'est de l'y faire mener par sa mère.

LE DOCTEUR.

Hom, sa mere a bien du pouvoir sur son esprit.

SBRIGANI.

Tant mieux. Je suis sûr qu'elle fera de notre avis. Or fus ne perdons point de tems, il se fait tard. Allez prendre l'air, Seigneur Leandre, & faites que nous vous retrouvions sur les huit heures chez Monsieur le Docteur. Nous allons tâcher de persuader la mere. Nous en viendrons à bout, je la connois. Après cela nous itons trouver ce bon religieux, & nous vous rendrons compte de ce qui se sera passé.

LEANDRE.

Au nom de Dieu, Sbrigani, ne me quitte point.

SBRIGANI.

Qu'est-ce? Vous voilà bien ébaubi.

LEANDRE.

Que faire, que devenir, où aller?

SBRIGANI.

De ce côté-là, de celui-ci; la ville est si grande.

LEANDRE.

Je suis sur les charbons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

SOSTRATE.

J'Ai toujours oui dire que de deux maux qu'on a à choisir, il est de la prudence de prendre le moindre. Si vous n'avez que cet expedient-là pour avoir des en-

fans, & que vous le puissiez pratiquer en conscience, je vous conseille de vous en servir.

LE DOCTEUR.

Il n'y en a point d'autre.

SBRIGANI.

Nous allons le Seigneur Cacarelle & moi, consulter Frere Timothée, pendant que vous irez prendre votre fille pour le venir trouver avec elle.

SOSTRATE.

C'est bien dit. Je vais la chercher tout à l'heure.

SCENE II.

LE DOCTEUR, SBRIGANI,

LE DOCTEUR.

TU t'étonnes peut-être qu'il faille tant de cérémonies pour faire entendre raison à ma femme ; mais si tu sçavois les choses, tu ne serois plus surpris.

SBRIGANI.

Ha, c'est que toutes les femmes sont défiantes.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas cela. C'étoit la femme du monde la plus complaisante de son naturel. Mais une de ses voisines lui ayant mis en tête, que si elle faisoit vœu d'entendre quarante jours de suite la première Messe au Couvent de saint Dominique, elle deviendroit grosse infailiblement : elle le fit & y alla bien une vintaine de fois. Croirois-tu qu'un gros cafard de Moine faisoit dé-

ja la pirouette autour d'elle : & cela de façon qu'elle n'a plus voulu y retourner. Cela est bien vilain au moins que ceux qui devoient nous donner l'exemple , fassent de ces choses-là.

SBRIGANI

Ah , mon Dieu , cela fait trembler.

LE DOCTEUR.

Depuis ce tems-là , au moindre mot elle dresse les oreilles comme un lièvre , & tout ce qu'on lui propose lui fait peur.

SBRIGANI.

Vraiment je ne m'en étonne plus. Et son vœu ?

LE DOCTEUR.

Elle s'en est fait relever.

SBRIGANI.

Elle a bien fait. Or ça , si vous avez là vingt-cinq Ducats donnez les moi , car il est bon de faire quelque petit présent au Pere pour le mettre dans nos intérêts.

LE DOCTEUR.

Tu as raison. Pren les. Je tâcherai d'épargner cela sur autre chose.

SBRIGANI.

Ces moines sont fins & madrez , & cela est naturel , car ils savent leurs péchez & les nôtres. Ainsi à moins qu'on ne prenne bien ses mesures , on ne fait pas avec eux tout ce qu'on voudroit. C'est pourquoi j'apprehende qu'en lui parlant, vous ne disiez quelque chose qui gâte nos affaires. Un homme comme vous qui étudie

toujours , entend ses livres : mais dans les choses du monde il se trouve tout desorienté. (*à part.*) Je meurs de peur que ce loutdaut-là ne nous fasse quelque chose de travers.

LE DOCTEUR.

Di moi donc ce qu'il faut que je fasse.

SBRIGANI.

Laissez moi parler tout seul, & n'ouvrez pas la bouche que quand je vous ferai signe.

LE DOCTEUR.

Je le veux bien. Quel signe me feras-tu ?

SBRIGANI.

Je me mordrai une lèvre & je fermerai un œil. Souvenez vous bien de cela. Combien y a-t-il que vous n'avez parlé à ce bon Pere ?

LE DOCTEUR.

Il y a plus de dix ans.

SBRIGANI.

Bon. Je lui ferai croire que vous êtes devenu sourd, & vous ne repondrez, ni ne sonnerez mot, à moins qu'on ne vous parle bien haut.

LE DOCTEUR.

Soit.

SBRIGANI

Ne vous inquiétez pas, si vous m'entendez dire quelque chose qui vous paroisse hors de propos. Tout cela viendra à notre but.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure,

SCENE III.

FRERE TIMOTHE'E, UNE DEVOTE.

FRERE TIMOTHE'E.

SI vous voulez que j'entende votre confession, vous n'avez qu'à dire.

LA DEVOTE.

Non pas pour aujourd'hui. On m'attend, & je me sens toute soulagée depuis que je vous ai parlé. Avez vous dit ces Messes de Notre-Dame ?

FRERE TIMOTHE'E.

Oui, ma chere sœur.

LA DEVOTE.

Tenez, voilà un florin : je vous prie de dire tous les Lundis la Messe des morts pour l'ame de feu mon mari. Encore que j'aye bien souffert avec lui, bon sang ne peut mentir : je ne saurois m'en souvenir sans pleurer. Mais m'assurez vous bien qu'il est en Purgatoire ?

FRERE TIMOTHE'E.

Sans doute.

LA DEVOTE.

Je n'en sçai rien. Vous sçavez comme il me tourmentoit la nuit, les propositions... hélas, je m'en plaignois tous les jours à vous. J'avois beau dire que je ne voulois pas, il étoit si importun. Oh mon Dieu, ayez pitié de moi

FRERE TIMOTHE'E.

Ne vous affligez pas : la misericorde de Dieu est gran-

34 L A M A N D R A G O R E ,
de & quoiqu'un homme soit grand pécheur , il ne lui
faut qu'un moment pour s'en repentir

L A D E V O T E .

Croyez vous que le Turc vienne cette année en Italie?

F R E R E T I M O T H E ' E .

Oui , si vous ne faites pas dire des prieres.

L A D E V O T E .

Ha le bon Dieu nous assiste: j'ai grand' peur de ces in-
fideles , qui empalent les femmes toutes vives. Mais je
vois dans l'Eglise une de mes voisines à qui j'ai affaire.
Je vous donne le bon jour , mon Pere.

F R E R E T I M O T H E ' E .

Votre bon Ange vous conduise.

S C E N E I V .

F R E R E T I M O T H E ' E , L E D O C T E U R , S B R I G A N I .

F R E R E T I M O T H E ' E .

IL n'y a point de personnes plus charitables ni plus
incommodes que les femmes. En les chassant , vous
évitez l'ennui & le profit. Et les écoutant , vous trou-
vez le profit & l'ennui. Mais on n'a point de miel sans
mouches. Que faites vous là , gens de bien ? Ne vois-je
pas le Signeur Cacarelle ?

S B R I G A N I .

Parlez haut. Il est si sourd qu'il n'entend goutte.

F R E R E T I M O T H E ' E .

Vous soyez le bien venu.

SBRIGANI.

Plus haut.

FRERE TIMOTHE'E.

Le bien venu.

LE DOCTEUR.

Et vous le bien trouvé , Pere.

FRERE TIMOTHE'E.

Comment vous portez vous ?

LE DOCTEUR.

A votre service.

SBRIGANI.

Parlez à moi, mon reverend Pere ; car pour vous faire entendre de lui , vous mettriez toute la place en rumeur.

FRERE TIMOTHE'E.

Que souhaitez vous de moi ?

SBRIGANI.

Monfieur le Docteur que vous voyez, & un autre homme de bien que je vous nommerai , ont plusieurs centaines de ducats à vous mettre entre les mains pour faire des aumônes.

LE DOCTEUR.

Comment , mort de ma vie ?

SBRIGANI.

Taisez vous de par tous les diables. Ne foyez pas surpris , mon pere , de tout ce qu'il dira , car il n'entend point , & quelquefois il croit entendre , & répond tout à rebours.

FRERE TIMOTHE'E.

Poursuivez , & laissez lui dire ce qu'il voudra.

LA MANDRAGORE,
SBRIGANI.

De cet argent-là j'en ai une partie sur moi, & ils ont dessein, comme je vous ai dit, que ce soit vous qui en fassiez la distribution.

F R E R E T I M O T H E' E.

Helas ! volontiers.

S B R I G A N I.

Mais il faut auparavant que vous nous aidiez dans un malheur qui est survenu à Monsieur le Docteur, & qui interesse l'honneur de toute sa famille. Il n'y a que vous qui puissiez nous rendre ce service-là.

F R E R E T I M O T H E' E.

Qu'est-ce qu'il y a ?

S B R I G A N I.

Je ne sçai si vous connoissez un Seigneur Camillo Calucci, neveu de Monsieur, que voilà.

F R E R E T I M O T H E' E.

Je le connois.

S B R I G A N I.

Ce Seigneur Camille partit, il y a environ un an, pour aller en France où il avoit quelques affaires, & comme il y a quelque tems qu'il est veuf, n'ayant personne à qui confier une grande fille qu'il a toute prête à marier, il la mit pour jusqu'à son retour dans un Couvent dont je ne puis pas vous dire encore le nom.

F R E R E T I M O T H E' E.

Qu'est-il arrivé ?

S B R I G A N I.

Il est arrivé, soit par la négligence des Religieuses, soit

soit par l'extravagance de la fille , qu'elle se trouve aujourd'hui enceinte de quatre mois ; de maniere que si on ne remédie à cet accident-là , les Religieuses , le Couvent , le Docteur , la Fille , le Pere , & toute la Maison des Calfucci vont être deshonnorez ; & Monsieur le Docteur a tant de peur que cette affaire n'éclate qu'il a fait vœu en cas qu'elle néclate point de donner trois cens ducats pour l'amour de Dieu.

L E D O C T E U R.

Quel diable de galimathias !

S B R I G A N I.

Paix donc. Et c'est vous, comme je vous dis, sur qui ils ont jetté les yeux ; car il n'y a que vous & l'Abbesse qui puissiez les secourir.

F R E R E T I M O T H E' E.

Par quel moyen ?

S B R I G A N I.

En persuadant à l'Abbesse de laisser prendre à la fille un breuvage pour précipiter sa délivrance.

F R E R E T I M O T H E' E.

Le cas demande reflexion.

S B R I G A N I.

Songez à tout le bien qui resultera de cette bonne action-là. Vous conservez l'honneur à tout un Couvent , à une Demoiselle , & à toute sa parenté. Vous rendez une fille à son pere , le repos à un Docteur , la paix à une Famille. Vous faites du bien à un nombre infini de pauvres. Et de l'autre côté vous ne faites tort qu'à une

38 LA MANDRAGORE,
chétive masse de chair qui n'est pas encore vivante,
qui ne sent rien & qui peut se détruire en mille manières.
Pour moi , je crois que quand on trouve occasion
de faire du bien , il ne la faut pas manquer.

FRERE TIMOTHE'E.

Dieu soit loué. Je suis d'accord de ce que vous souhaitez , pour l'amour de Dieu & du prochain. Dites moi le nom du Couvent. Donnez moi le breuvage , & si vous l'avez agreable, quelque argent pour commencer à faire la charité.

SBRIGANI.

On me l'avoit bien dit que vous étiez un bon Religieux. Tenez , voilà toujours douze ducats en attendant. Le Monastere s'appelle . . . mais attendez , voilà un homme qui me fait signe. Je vous rejoins dans un moment , ne vous en allez pas , je vous en prie.

S C E N E V.

FRERE TIMOTHE'E, LE DOCTEUR.

FRERE TIMOTHE'E.

Cette fille à combien est-elle de son terme ?

LE DOCTEUR.

J'étouffe.

FRERE TIMOTHE'E.

Je vous demande de combien elle est enceinte.

LE DOCTEUR.

De cinq cens diables qui l'emportent.

FRERE TIMOTHE'E.

Pourquoi dites-vous cela ?

LE DOCTEUR.

Parceque j'enrage.

FRERE TIMOTHE'E.

Ouais. Je me doute de quelque fourberie. J'ai affaire à un fou & à un sourd, l'un s'enfuit & l'autre ne répond point. Mais en tout cas si ce n'est point là de la fausse monnoye, elle me fera plus de profit qu'à eux. Voici mon drôle qui revient.

S C E N E V I.

SBRIGANI, FRERE TIMOTHE'E, LE DOCTEUR.

SBRIGANI.

Grandes nouvelles, mon pere; grandes nouvelles.

FRERE TIMOTHE'E.

Qu'y a-t-il donc ?

SBRIGANI.

Cet homme, à qui je viens de parler, m'a dit que notre Demoiselle s'est délivrée toute seule.

FRERE TIMOTHE'E

Fort bien, l'aumône s'en ira à tous les diables.

SBRIGANI.

Que dites vous là ?

FRERE TIMOTHE'E.

Je dis que vous en êtes plus obligez de faire l'aumône, pour remercier Dieu.

4° LA MANDRAGORE,
SBRIGANI.

L'aumône se fera , pourvû que vous rendiez un service au Docteur dans une autre affaire.

FRERE TIMOTHE'E.

Quelle affaire ?

SBRIGANI.

Une chose de moindre peine , de moindre scandale, plus convenable pour nous , plus utile pour vous.

FRERE TIMOTHE'E.

Dites-moi ce que c'est. J'ai conçu tant d'amitié pour vous , qu'il n'y a rien que je ne fasse pour votre service.

SBRIGANI.

Entrons dans l'Eglise , je veux vous le dire tête à tête ; & si Monsieur le Docteur veut bien nous attendre , nous reviendrons tout à l'heure.

LE DOCTEUR.

Voilà ce qui s'appelle un coup d'épée dans la muraille.

FRERE TIMOTHE'E.

Allons.

S C E N E VII.

LE DOCTEUR.

E St-il jour ? Est-il nuit ? Rêvai-je ? Suis je fou , ou imbriaque ? Je n'ai pourtant pas trop bu d'aujourd'hui, Ce nigaut de Sbrigani laisse là mon affaire pour conter des balivernes. Au lieu de parler d'une chose , il parle d'une autre. Il me fait faire le sourd &

je ne sçai pourquoi. J'aurois voulu l'être pour ne point entendre toutes ces sottises-là. Je me trouve vingt-cinq ducats moins que je n'avois, je n'ai pas encore entendu un mot de mon affaire, & me voilà tout seul à garder le mulet. Mais les voici qui reviennent, à la malheure pour eux s'ils n'ont point parlé de ce qui me regarde.

SCENE VIII.

FRERE TIMOTHEE, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

FRERE TIMOTHEE.

FAites venir Lucrece & sa Mere: Je sçai ce que j'ai à dire, & si mon credit ne me manque au besoin, je vous répons du succès avant le jour de demain.

SBRIGANI.

Fort bien, Seigneur Docteur, voilà Frere Timothée qui consent à tout.

LE DOCTEUR.

Ah que je suis aise! Je me sens tout transporté d'allegresse. Sera-ce un garçon?

SBRIGANI.

Un garçon.

LE DOCTEUR.

Oh, oh, oh, je pleure de joye.

FRERE TIMOTHEE.

Tenez-vous dans l'Eglise, tandis que je parlerai à ces Dames, & prenez garde qu'elles ne vous voyent. Quand elles seront parties je vous dirai leur réponse.

S C E N E IX.

FRERE TIMOTHE'E *seul.*

JE ne sçai qui de nous trois est le plus trompé. Ce matois de Sbrigani est venu me tâter le poulx avec une hittoire fausse, ne voulant pas risquer, en cas de refus, de me découvrir la vraye. Il est vrai que j'ai donné tout du long dans le panneau: mais je n'y ai pas de regret. Léandre & le Docteur sont tous deux riches, & j'espere tirer parti de l'un & de l'autre. D'ailleurs je n'ai rien à craindre, car ils ont autant d'interêt que moi à garder le secret. Toute la difficulté est de persuader la femme, car elle est sage & de bonne conduite. Mais je la prendrai du côté de la conscience. Les femmes ont peu de cervelle, & quand il s'en trouve une qui sçait dire quatre mots, on l'admire comme quelque chose de beau, parcequ'au Royaume des aveugles les borgnes sont Rois. La voici avec sa Mere, qui est une bonne bête, & qui me fera d'un grand secours pour conduire sa fille où j'ai envie de l'amener.

S C E N E X.

SOSTRATE, LUCRECE.

SOSTRATE.

Vous devez être persuadée, ma fille, que votre honneur m'est aussi cher que le mien propre, &

que je ne voudrois pas vous conseiller une chose où il y auroit du mal. Je vous le redis encore, si frere Timothée vous assure qu'il n'y a point de péché, vous ne devez pas balancer un moment.

L U C R E C E.

Je me suis toujours défiée que la passion que mon mari a d'avoir des enfans, lui feroit faire quelque extravagance. Et c'est pour cela que toutes les fois qu'il m'a proposé quelque chose, j'ai toujours été sur mes gardes, sur tout depuis ce que vous sçavez qui m'est arrivé au Couvent de Saint Dominique. Mais veritablement, de toutes les imaginations qui lui ont passé par la tête, celle-ci est la plus surprenante. Vouloir que je m'abandonne à une chose si infame? Que je consente qu'un homme meure pour me deshonorer? Non, quand je serois toute seule dans le monde, & qu'il n'y auroit que moi pour conserver la nature humaine, je ne crois pas que je pusse me résoudre à prendre un parti si honteux

S O S T R A T E.

Je ne saurois tant disputer, pour moi. Vous parlerez au Pere, vous verrez ce qu'il vous dira, & après cela, si vous êtes sage, vous vous rendrez à l'avis de ceux qui veulent votre bien.

S C E N E X I.

FRERE TIMOTHE'E, SOSTRATE, LUCRECE.

FRERE TIMOTHE'E.

SOyez la bien venuë, ma chere fille. Je sçai ce qui vous amène; le Docteur m'en a instruit. Il y a plus.

de deux heures que je suis après à feuilleter mes livres pour examiner le cas dont il s'agit , & tout examiné je trouve bien des choses , tant en general qu'en particulier, qui autorisent l'expedient qu'on vous a proposé.

LUCRECE.

Parlez vous serieusement , ou si c'est pour vous railler.

FRERE TIMOTHE'E.

Ah , ma fille , sont-ce là des choses susceptibles de raillerie ? Est-ce d'aujourd'hui que vous me connoissez ?

LUCRECE.

Non , mais voilà la plus étrange proposition dont on ait jamais oui parler.

FRERE TIMOTHE'E

Je ne suis pas pour vous contredire. Mais il ne faut pas que vous disiez cela. Il y a des choses , qui du premier coup d'œil paroissent terribles, extraordinaires, impossibles ; & quand on les approfondit , on trouve qu'elles sont aisées , innocentes , praticables. C'est pour cela , qu'on dit que la peur est toujours plus grande que le mal. L'affaire dont nous parlons, est de cette nature-là.

LUCRECE.

Dieu le veuille.

FRERE TIMOTHE'E.

Et pour revenir à ce que je vous disois. Il y a une règle générale qu'il faut toujours avoir devant les yeux pour assurer la conscience. C'est que quand d'un côté

vous voyez un bien sûr , & de l'autre un mal incertain, il ne faut jamais se défrister du bien par l'apprehension du mal. Ici le bien est certain ; vous deviendrez enceinte, & par là vous acquerez une ame à Notre Seigneur. Le mal n'est pas sûr , car ce n'est pas une nécessité absolue que l'homme qui aura affaire avec vous après la potion que vous aurez prise , doive mourir. Il y a du péril , mais il s'en trouve quelquefois qui ne meurent pas. Enfin la chose est douteuse ; c'est pourquoi il est bon que votre mari n'encoure pas le danger. Quant à l'action , ce ne peut pas être un péché ; car qui est-ce qui fait le péché ? Ce n'est pas le corps, c'est la volonté. D'où vient qu'une femme péche ? C'est parce qu'elle fait tort à son mari, & vous lui obéissez. Elle péche, parce qu'elle prend plaisir à l'acte qu'elle fait, & vous faites celui-là malgré vous. D'ailleurs, il faut considérer la fin en toutes choses. La fin que vous vous proposez, est d'aller en Paradis, n'est-il pas vrai ? Et pour y aller, il faut contenter votre mari. La Bible nous apprend que les filles de Lot, croyant être demeuré seules dans le monde eurent commerce avec leur propre pere. Voilà bien autre chose, comme vous voyez : mais parce que leur intention fut bonne, elles n'offenserent point Dieu.

L U C R E C E.

Ah, que me persuadez-vous là ?

S O S T R A T E.

Laisse toi persuader, mon enfant. Consideré ce que

46 LA MANDRAGORE,
c'est qu'une femme stérile. Voi quand elle devient
veuve comme tout le monde l'abandonne, lorsqu'elle
n'a point d'enfans pour la soutenir.

FRERE TIMOTHE'E.

Je vous jure , ma fille , par le reliquaire que j'ap-
orte , qu'il n'y a pas plus de mal à consentir à ce que
votre mari veut de vous qu'à manger de la viande le
mercredi , qui est un peché qui s'efface avec de l'eau
benite.

LUCRECE.

Helas ! mon pere , où me reduisez vous ?

FRERE TIMOTHE'E.

Je vous reduis à faire une chose qui vous obligera
de prier Dieu pour moi toute votre vie , & qui vous
fera encore plus agréable dans un an qu'à cette heure.

SOSTRATE.

Laissez , laissez , mon Pere , elle fera ce que nous
voudrons. Je veux la mettre ce soir dans le lit , moi.
De quoi as-tu peur , ma petite ? Il y a cinquante fem-
mes dans la ville qui en rendroient graces au Seigneur.

LUCRECE.

Hé bien , j'y consens , puisqu'on le veut. Mais je ne
ferai pas envie demain matin.

FRERE TIMOTHE'E.

Ne vous allarmez point , ma fille. Je prierai Dieu
pour vous. Je vous promets de dire l'Oraison de l'An-
ge Raphaël , qui vous accompagne. Allez à la garde
de Dieu , & préparez vous bien devotement à ce mis-

tere, afin de vous mettre en état de l'accomplir ce soir.

S O S T R A T E.

Adieu, mon Pere. La paix soit avec vous.

S C E N E X I I.

FRERE TIMOTHE'E, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

S FRERE TIMOTHE'E.
Brigani, ho Sbrigani.

S B R I G A N I.

Hé bien, comment cela va-t-il ?

FRERE TIMOTHE'E.

Bien. Elles s'en sont retournées en disposition de bien faire, & la mere ne quittera point sa fille qu'elle ne l'ait mise dans le lit.

LE DOCTEUR.

Nous dites-vous vrai ?

FRERE TIMOTHE'E.

Comment donc ? Vous voilà bien-tôt guéri de votre surdité ?

S B R I G A N I.

C'est par l'intercession de Saint Clement qu'il a obtenu cette grace-là.

FRERE TIMOTHE'E.

Vous devriez bien nous en faire peindre un petit *ex voto*, afin de faire gagner quelque chose au Couvent.

LE DOCTEUR.

Laissons cela. Croïez-vous que ma femme fasse bien des difficultez ?

48 LA MANDRAGORE,
FRERE TIMOTHE'E.

Point du tout , vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Je suis le plus joieux des hommes.

FRERE TIMOTHE'E.

Je le crois , vous aurez dans neuf mois un petit gar-
çon que vous baiserez tout votre saoul , & vous ferez
les cornes à ceux qui n'en ont point.

SBRIGANI.

Or çà , mon Pere , retournez à vos oraisons. Si nous
avons besoin de vous, nous vous le manderons. Et vous,
Monsieur le Docteur , allez vous en entretenir Lucrece
dans sa bonne disposition , pendant que j'irai faire sou-
venir notre Medecin de nous envoyer la potion à sept
heures , afin que nous aïons du loisir pour ce qui nous
reste à faire.

LE DOCTEUR.

Tu as raison. Adieu.

FRERE TIMOTHE'E.

Le Ciel vous maintienne en santé.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE.

JE brûle d'impatience de sçavoir ma destinée. Est-il
possible que je n'entende point parler de Sbrigani ?
Le jour est prêt à finir , & je ne vois personne qui
viene

vienne soulager mon inquietude. De quels tourmens d'esprit n'ai-je pas été assailli? Se peut-il que la Fortune ne nous puisse accorder une faveur qui ne soit compensée par une disgrâce? Plus mon esperance s'est accruë, plus ma crainte augmente. Malheureux que je suis! Le moïen que je vive dans le trouble qui m'agite! Je suis un vaisseau battu par deux vents contraires, & d'autant plus en péril qu'il est plus près du Port. La simplicité du Docteur me donne de l'esperance; la dureté de Lucrece m'inspire la crainte; & l'une & l'autre de ces deux passions me déchire, & me fait perdre le repos. Je cherche quelquefois à vaincre l'amour qui me tyrannise, & je me dis à moi-même: Malheureux, que fais-tu? A quoi penses-tu? Ignorest-tu combien la possession des biens que l'on souhaite le plus ardemment, est au dessous de l'image que nos passions nous en ont tracée? Arme-toi de résolution, & si tu ne peux fuir ton malheur, tâche au moins de le supporter avec courage. Mais j'ai beau me faire ces belles remontrances. Je suis assiégué de desirs qui me percent, qui me dévorent, & qui me consument des pieds jusqu'à la tête. Je n'entends plus, je ne vois plus, je ne respire plus, les forces me manquent, mes genoux s'affoiblissent, ma voix s'éteint, les bras me tombent, le cœur me bat, la cervelle me tourne. Hé, Sbrigani, Sbrigani, ne paroîtras-tu point? Mais je le vois. Enfin voici le moment qui va décider de ma vie ou de ma mort.

SCENE II.

LEANDRE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Est-ce que je ne trouverai Leandre nulle part? Je cours de tous côtés sans pouvoir le joindre. Si j'avois une mauvaise nouvelle à lui apporter, je l'aurois rencontré il y a une heure. Où se sera-t-il caché? Ces amoureux ont du vif-argent dans les jambes, ils ne peuvent durer en place.

LEANDRE.

Il regarde de tous côtés, il cherche, il paroît content. Sbrigani, mon cher Sbrigani.

SBRIGANI.

Ah vous voilà, où diable vous foutez-vous?

LEANDRE.

Quelles nouvelles?

SBRIGANI.

Bonnes.

LEANDRE.

Est-il vrai?

SBRIGANI.

Admirables.

LEANDRE.

Lucrèce est gagnée?

SBRIGANI.

Oui.

LEANDRE.

Le Moine a fait notre affaire?

SBRIGANI.

Il l'a faite.

LEANDRE.

O le bon petit Moine ! Que je vais prier Dieu pour lui !

SBRIGANI.

Voilà des prieres bien placées ! Ce ne sont pas des prieres qu'il vous demande.

LEANDRE.

Que demande-t-il ?

SBRIGANI.

De l'argent.

LEANDRE.

Je lui en donnerai. Qu'est-ce que tu lui a promis ?

SBRIGANI.

Trois cens ducats.

LEANDRE.

Tu as bien fait.

SBRIGANI.

Le Docteur en a donné vingt-cinq.

LEANDRE.

Comment cela ?

SBRIGANI.

Il les a donnez, suffit.

LEANDRE.

Et la mere de Lucrece ?

SBRIGANI.

Bon, c'est elle qui a tout fait. Dès qu'elle a sçu que sa fille pourroit avoir une bonne nuit sans pecher, elle n'a eu ni fin ni cesse qu'elle ne l'ait fait venir trouver le Frere Timothée ; & à force de prieres, de menaces,

52 L A M A N D R A G O R E,
d'exhortations, elle a si bien fait, que Lucrèce a consenti à tout ce qu'on a voulu.

L E A N D R E.

O Dieu ! Par quels mérites ai-je pû obtenir tant de faveur ? Je me sens mourir d'allegresse.

S B R I G A N I.

Quel homme est ceci ? Tantôt il veut mourir de chagrin, tantôt c'est de plaisir. Avez vous donné ordre à la potion ?

L E A N D R E.

Cela est fait.

S B R I G A N I.

Que lui envoïerez-vous ?

L E A N D R E.

Un verre d'hypocras pour lui conforter l'estomac & lui réjoüir le cerveau. Mais malheureux que je suis ! c'est fait de moi.

S B R I G A N I.

Comment donc ? Qu'est-ce qu'il y a ?

L E A N D R E.

Je suis perdu sans ressource.

S B R I G A N I.

A qui diable en a-t-il ?

L E A N D R E.

Tout est perdu, te dis-je. Je me suis moi-même mis la corde au cou.

S B R I G A N I.

Pourquoi cela ? Parlez donc, si vous voulez, sans vous cacher le visage.

COMEDIE.
LEANDRE.

53.

Tu ne te souviens pas que je suis convenu avec le Docteur, que nous irions tous avec lui chercher quelqu'un pour le mettre cette nuit avec sa femme ?

SBRIGANI.

Qu'est-ce que cela fait ?

LEANDRE.

Comment, ce que cela fait ? Si je suis avec vous autres je ne pourrai pas être choisi, & s'il ne me voit pas, il se doutera de quelque chose.

SBRIGANI.

Vous avez raison, mais n'y a-t-il point de remède ?

LEANDRE.

Je n'y en vois point.

SBRIGANI.

Laissez moi rêver à cela.

LEANDRE.

Tu es mon Ange tutelaire. Je suis en repos si tu veux me secourir.

SBRIGANI.

Je l'ai trouvé.

LEANDRE.

Comment ?

SBRIGANI.

Je ferai en sorte que Frere Timothée, qui vous a si bien servi, nous tire cette épine-là du pied.

LEANDRE.

De quelle façon ?

SBRIGANI.

Nous devons tous nous déguiser. Je ferai travestir le

LA MANDRAGORE,

Moine, il contrefera la voix, son visage, sa contenance. Je lui trouverai un habit; & nous dirons au Docteur, que c'est vous qui vous êtes ainsi déguisé.

LEANDRE.

L'invention est bonne. Mais que ferai-je cependant?

SBRIGANI.

Il faut que vous vous mettiez une mandille sur le corps. & avec une guitare que vous tiendrez, vous viendrez de ce côté-ci chantant une chanson.

LEANDRE.

A visage découvert?

SBRIGANI.

Vraiment oui. Si vous portiez un masque, cela le feroit entrer en défiance.

LEANDRE.

Mais il me reconnoîtra.

SBRIGANI.

Point du tout: vous n'aurez qu'à faire la grimace, disloquer votre visage, vous tordre la bouche, grossir les levres, cligner les yeux. Voyons un peu comme vous ferez.

LEANDRE.

Est-ce comme cela?

SBRIGANI.

Non.

LEANDRE.

Ainsi?

SBRIGANI.

Pas tout à fait.

LEANDRE.

De cette façon-là?

COMEDIE.

55

SBRIGANI.

Bon. Retenez bien cela. J'ai un nez chez moi que vous vous appliquerez bien proprement sur le votre.

LEANDRE.

Hé bien après cela que faudra-t-il faire ?

SBRIGANI.

Quand vous serez arrivé proche de nous , nous vous enveloperons , nous vous saisirons votre guitare , nous vous pousserons par les épaules dans la maison , nous vous mettrons au lit : & le reste ce seront vos affaires.

LEANDRE.

Tout cela est bien pensé. Il ne reste plus que l'exécution.

SBRIGANI.

Nous ferons ce qu'il faudra. Mais pour vous mettre en état d'y retourner , c'est de vous seul que cela dépend.

LEANDRE.

Que faut-il faire ?

SBRIGANI.

Il faut tâcher de gagner son esprit pendant cette nuit, vous donner à connoître avant que de partir , lui découvrir votre stratagême , lui exagérer votre passion , lui remontrer que son honneur dépend du traitement que vous recevrez d'elle. Il est impossible qu'elle ne s'accorde avec vous , & qu'elle ne prenne des mesures pour faire durer votre intelligence.

LEANDRE.

Crois-tu que cela arrive ?

J'en suis sûr. Mais nous perdons du tems & il s'en va huit heures. Appelez Covielle , envoyez la potion au Docteur, & m'attendez chez vous. Je vais trouver notre Frere Frapart, le faire déguiser & le conduire ici, après quoi nous irons chez le Docteur pour achever ce qui reste.

LEANDRE.

C'est bien dit. Dépêche-toi.

SCENE III.

LEANDRE, COVIELLE.

Covielle.

LEANDRE.

COVIELLE.

Monsieur.

LEANDRE.

Pren ce gobelet d'argent qui est dans l'armoire de ma chambre. Apporte le moi , & pren garde de verser ce qui est dedans.

COVIELLE.

Tout à l'heure.

LEANDRE.

Il y a dix ans que ce garçon-là est à moi , & il m'a toujours servi fidelement. Je puis bien me fier encore à lui dans cette occasion ; & quoique je ne lui aye rien dit de notre tromperie, je vois bien qu'il l'a penetrée, car il n'est pas sot, & entre assez bien dans le fait.

COMEDIE.

COVIELLE.

Voilà ce que vous demandez.

LEANDRE.

Cela est bien. Porte vite ment cela au Docteur, & di lui qu'il le donne à sa femme, immédiatement après qu'elle aura soupé, & que nous l'irons trouver quand il sera tems : va vite & revien de même.

COVIELLE.

J'y vais.

SCENE IV.

LEANDRE.

JE meurs d'impatience que Sbrigani revienne avec notre Moine ; & on a raison de dire qu'il ennuye bien à qui attend. Je diminue de plus de dix livres par heure, quand je pense où je suis présentement, & où je dois être dans deux heures d'ici. Je crains à tout moment qu'il ne survienne quelque diablerie qui fasse échouer notre entreprise. Si cela arrivoit, cette nuit-ci seroit la dernière de ma vie certainement : car je me jetteroie dans la riviere, ou je me pendrois, ou je me précipiteroie du haut de quelque fenêtre, ou je me donneroie un coup de poignard sur la porte : enfin je feroie quelque chose pour m'empêcher de vivre. Mais je crois voir Sbrigani. C'est lui-même. Il mène avec lui un petit boiteux tout contrefait C'est le moine sans doute, qui voit l'un, voit l'autre. Qui est celui

38. LA MANDRAGORE,
qui les aborde ? C'est Covielle apparemment qui re-
vient de faire la commission. Attendons les ici pour
concerter les mesures qui nous restent à prendre.

SCENE V.

LEANDRE, SBRIGANI, COVIELLE.
FRERE TIMOTHE'E *déguisé.*

COVIELLE.
Qu'est cet homme-là, Sbrigani ?

SBRIGANI.

C'est un homme de bien.

COVIELLE.

Est-il boiteux, ou s'il en fait semblant ?

SBRIGANI.

Tai toi.

COVIELLE.

Il a la mine d'un grand pendart.

SBRIGANI.

Veux-tu te taire, marouffe ? Où est ton Maître ?

LEANDRE.

Me voici. Soyez les bien venus.

SBRIGANI.

Ah, Seigneur Leandre, faites un peu la leçon à votre
Covielle. Il a déjà dit vingt extravagances.

LEANDRE.

Ecoute, j'ai une chose à te recommander : c'est de
faire ce soir tout ce que Sbrigani te dira comme si

c'étoit moi-même qui te l'eût dit ; & ni de ce que tu sçais , ni de ce que tu vois , ni de ce que tu devines , garde-toi d'en faire le moindre semblant , il y va de ma fortune , de mon honneur , de ma vie & de la tienne.

COVIELLE,

Vous serez obéi.

LEANDRE.

As-tu donné ce gobelet au Docteur ?

COVIELLE.

Oui.

LEANDRE.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

COVIELLE.

Que tout seroit prêt à l'heure qu'il faudra.

FRERE TIMOTHE'E.

Est-ce là le Seigneur Leandre ?

LEANDRE.

Four vous obéir. Nos conditions sont arrêtées , vous pouvez disposer de moi & de toute ma fortune comme de la votre propre.

FRERE TIMOTHE'E.

On me l'a dit , & je le crois. Je fais pour vous ce que je ne voudrois pas faire pour tous les hommes du monde.

LEANDRE.

Vous n'y perdrez pas vos peines.

FRERE TIMOTHE'E.

Il me suffit de vos bonnes graces,

SBRIGANI.

Laissons toutes ces cérémonies. Nous allons nous travestir , Covielle & moi. Venez avec nous , Seigneur Léandre , pour en faire de même. Le Pere nous attendra , & nous reviendrons incessamment le rejoindre , pour aller chez le Docteur.

LEANDRE.

C'est bien dit. Allons vite.

FRERE TIMOTHE'E.

Je vous attends.

SCENE VI.

FRERE TIMOTHE'E *déguisé.*

ON dit bien vrai que la mauvaise compagnie conduit l'homme à la potence , & qu'on se perd aussi souvent pour être trop bon comme pour être trop méchant. Dieu m'est témoin que je ne pensois point à faire tort à personne. J'étois dans ma cellule , je disois mon office , j'entretenois mes dévotes. Il a fallu que ce diable de Sbrigani soit venu qui m'a fait mettre un pied dans le borbier , & puis la jambe , & puis tout le corps , sans que je puisse sçavoir comment je m'en tirerai. Ce qui me console c'est que quand il y a plusieurs personnes intéressées dans une affaire, tous concourent également à la faire réussir. Mais voici déjà Sbrigani de retour avec le valet de Leandre.

SCENE

 SCENE VII.

F R E R E T I M O T H E ' E , S B R I G A N I ,
C O V I E L L E , *tous trois déguisez.*

F R E R E T I M O T H E ' E .

Soyez les bien revenus.

S B R I G A N I .

Nous trouvez-vous bien comme cela ?

F R E R E T I M O T H E ' E .

Fort bien.

S B R I G A N I .

Il ne nous faut plus que le Docteur. Acheminons-nous du côté de chez lui. Il s'en va neuf heures.

C O V I E L L E .

On ouvre la porte. N'est-ce point quelqu'un de ses valets ?

S B R I G A N I .

Non, c'est lui. Ah, ah, ah.

C O V I E L L E .

De quoi ris-tu ?

S B R I G A N I .

Qui pourroit s'empêcher de rire ? Il a une robe de chambre qui ne lui couvre pas les fesses. Que diable a-t-il là sur sa tête, on dirait d'un camail. Comment ? je crois qu'il a une épée. O le fat ! Il marmote entre ses dents. Rangeons nous pour écouter. C'est encore apparemment quelque grabuge de sa femme.

SCENE VIII.

LE DOCTEUR *travesti.*

Combien de Bagueneries n'a-t-il pas encore fallu essuyer de notre folle ? Elle a commencé par en-voïer coucher dehors tout le monde, les valets, la ser-vante, le chien & le chat. Passe pour cela, la précau-tion est bonne. Mais ce que je n'approuve point, c'est toutes les simagrées qu'elle a faites pour entrer dans ce lit. Je ne veux pas : que voulez-vous que je fasse ? Lais-sez moi-là, pati, pata. La peste soit de la nigaude. Je veux bien qu'une femme soit un peu têtue, mais aussi il y a raison par tout. Je n'ai jamais vû une tête de li-notte comme celle-là. Et cependant si quelqu'un lui alloit dire, je voudrois que la plus sage de toutes les femmes de Florence fût pendue, elle prendroit cela pour elle. Mais tout compté, tout rabatu, il faudra qu'elle vienne au fait ; & je ne quitterai point, com-me dit l'autre, que je n'aye tout vû de mes mains. Ce-pendant je me suis équipé comme il faut. Le diable ne me reconnoîtroit pas dans cet habit-là. Je paroïs plus jeune, & plus délibéré de vingt-ans ; & il n'y a point de Dame dans la ville qui ne m'accordât la courtoïse but à but sur ma bonne mine.

 SCENE IX.

SBRIGANI, LE DOCTEUR, FRERE TIMOTHE'E,
COVIELLE.

SBRIGANI.

Bon soir , Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

A l'aide.

SBRIGANI.

N'ayez pas peur. Nous sommes ce que vous cherchez.

LE DOCTEUR.

Ah , ah , c'est vous. Vous avez bien fait de vous nommer , car j'allois vous donner de cet estoc droit au milieu de la poitrine. N'es-tu pas Sbrigani ? Et toi , Covielle ? Et celui-là , Monsieur le Médecin ? Hé ?

SBRIGANI.

Vous l'avez deviné.

LE DOCTEUR.

O qu'il est bien déguisé ! Par ma foi je ne l'aurois pas reconnu.

SBRIGANI.

C'est que je lui ai fait mettre deux noix dans la bouche afin de contrefaire son visage & sa voix.

LE DOCTEUR.

Tu es un lourdaut. Que ne m'as-tu dit cela d'abord ? J'en aurois mis autant. Ne sçais-tu pas de quelle conséquence il est qu'on ne me reconnoisse pas à la parole ?

SBRIGANI.

Tenez, tenez, mettez cela dans votre bouche.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

SBRIGANI.

Une bouille de cire.

LE DOCTEUR.

Donne. Ahi, ca, ca, pu, co, cu, spu Les males avives, bourreau, que m'as-tu donné là ?

SBRIGANI.

Je vous demande pardon, j'ai pris l'un pour l'autre.

LE DOCTEUR.

Ca, ca, pu, pu. Que diable est-ce là ?

SBRIGANI.

C'est un peu d'aloës.

LE DOCTEUR.

Que la fièvre te serre. Poua. Vous ne dites rien, Monsieur le Médecin.

FRERE TIMOTHE'E.

C'est que Sbrigani m'a mis en colère.

LE DOCTEUR.

O que vous contrefaites bien votre voix.

SBRIGANI.

Nous perdons ici du tems : ça mettons notre armée en bataille. Léandre fera à la corne droite. Je serai à la corne gauche. Et Monsieur le Docteur sera entre les deux cornes. Pour toi, Covielle, tu feras l'arrière-garde. Le mot du guet sera Saint Coucou.

L E D O C T E U R.

Quel Saint est-ce là ?

S B R I G A N I.

C'est le plus grand Saint & le plus fêté qu'il y ait en France. Allons , mettons-nous en marche. Il faudroit envoyer devant un espion pour sçavoir ce qui se passe. Va-t'en , Covielle , & tu nous viendras dire ce que tu auras vu.

L E D O C T E U R.

Prenons garde de nous tromper , Messieurs. Si nous allions écheoir à quelque pié plat , infirme & cassé , & qu'il fallût recommencer demain , cela ne seroit point plaisant.

S B R I G A N I.

Laissez faire , Covielle est habile homme. Le voici qui revient Qu'est-ce que tu as trouvé ?

C O V I E L L E.

Le plus joli petit paillard que vous ayez jamais vu. Il n'a pas plus de vingt - cinq ans , & il vient de ce côté-ci avec une guitare dont il jouë.

L E D O C T E U R.

Voilà notre affaire, si cela est : mais pren bien garde, car le mal retomberoit sur ton dos.

C O V I E L L E.

Cela est comme je vous le dis , en conscience.

S B R I G A N I.

Le voici. Avançons tout doucement afin de l'entourer.

LA MANDRAGORE,
LE DOCTEUR.

Tirez-vous de là , Monsieur le Medecin. Vous êtes comme une buche de bois.

SBRIGANI.

Allons. Ferme. Tenez bien. Ren la guittare, coquin.

LEANDRE *déguisé.*

Au secours. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

LE DOCTEUR.

Tu le vas voir. Qu'on lui enveloppe la tête pour empêcher qu'il ne crie.

SBRIGANI.

Faisons lui faire la pirouette afin qu'il ne se reconnoisse pas. Bon. Encore une fois. Voilà qui est bien : fourrons-le dans la maison.

FRERE TIMOTHE'E.

Seigneur Docteur , je vais me reposer. La tête me fait un mal de mort. Je vous reverrai demain matin.

LE DOCTEUR

Allez , allez, nous n'avons plus que faire de vous. J'ai conduit ceci bien vigoureusement.

S C E N E X.

FRERE TIMOTHE'E.

LEs voilà dans la maison. Moi je m'en retourne au Couvent. Pour vous, Messieurs les Spectateurs , ne critiquez rien que vous n'avez entendu jusqu'au bout. Notre action ne sera pas interrompuë : car je

vous assure que les Acteurs ne dormiront point. Je dirai mon office. Sbrigani & Covielle souperont , car ils n'ont d'aujourd'hui ni bu ni mangé. Le Docteur ira & viendra , pour mettre ordre à tout ; & pour ce qui est de Lucrece & de Léandre , je ne pense pas qu'ils s'endorment : car si j'étois à la place de l'un , & vous à la place de l'autre , je suis bien sûr que nous n'aurions pas envie de dormir ni vous ni moi.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

F R E R E T I M O T H E E.

JE n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tant j'ai d'envie de sçavoir ce qui s'est passé. Pour tuer le tems je me suis occupé à je ne sçai combien d'exercices differens. J'ai dit mes Matines. J'ai lu une vie des Saints. J'ai été dans notre Chœur , J'ai rallumé une lampe qui étoit éteinte. J'ai mis une robe neuve à une Notre-Dame qui fait des miracles. Ahi. Combien de fois me suis-je tué de dire à nos Pères de la tenir propre ? Ils ne s'embarassent pas de cela , & puis on s'étonne que la dévotion se refroidisse. J'ai vu autrefois plus de cinq cens bougies allumées tout autour , & aujourd'hui vous n'en trouveriez pas quinze. Voilà ce que c'est que de ne pas maintenir sa réputation. Tous les soirs après

Complies nous avions coutume d'y faire la procession & tous les Samedis nous y allions chanter les Litanies. C'étoit à qui feroit son vœu & son offrande, parce qu'on voyoit une image fraîche & bien entretenüe, & dans la confession nous avions soin d'exhorter les hommes & les femmes à y faire leur vœu. Présentement on ne fait plus rien de tout cela, aussi le Tronc & le Luminaire vont comme il plaît à Dieu. O quelle pauvre espece que nos Religieux d'à présent ! Mais j'entens du bruit dans la maison du Docteur. Les voilà par ma foi qui mettent dehors le Prisonnier. Je suis encore arrivé à tems. Ecoutons sans nous montrer.

SCENE II.

LE DOCTEUR, SBRIGANI, COVIELLE,
LEANDRE, *déguisé.*

PRen le par un bras, & moi par l'autre ; & toi
(à Covielle) tien le bien par derrière.

LEANDRE.

Ne me faites point de mal.

SBRIGANI.

Nâye pas peur. Qu'on le fasse tourner deux ou trois fois afin qu'il ne sçache pas d'où il fort.

LEANDRE.

Rendez-moi donc ma Guitarre.

SBRIGANI.

Va-t-en chien de paillard. Si je t'entens souffler

je te couperai le cou.

LE DOCTEUR.

Le voilà parti. Allons nous r'habiller & fortons de bonne heure, afin qu'il ne paroisse pas que nous ayons veillé cette nuit.

SBRIGANI.

C'est parler sagement.

LE DOCTEUR.

Allez vous en, vous autres, trouver Maitre Leandre, pour lui dire comment cela s'est passé.

SBRIGANI.

Que voulez vous que nous lui disions ? Nous n'avons rien vu. Vous sçavez bien qu'aussitôt que nous sommes entrez, nous avons été souper dans la Cuisine. Vous & votre Belle-mere êtes restez aux mains avec lui ; & depuis nous ne vous avons pas revu qu'à présent.

LE DOCTEUR.

Vous avez raison. O que j'ai de belles choses à vous dire ! Vous sçavez que ma femme étoit dans le lit dès neuf heures J'ai donc pris mon drôle ; & afin de lui faire reprendre des forces, je l'ai méné dans une petite dépense qui est au dessus de ma sale à manger, J'avois pris la précaution de n'y mettre qu'une petite lampe dans un coin, qui jettoit seulement un peu de lueur blafarde & obscure, car je mourois de peur qu'il ne me connût.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

LE DOCTEUR.

Je lui ai dit de se deshabiller. Il faisoit le sot. Je me suis retourné devant lui comme un dogue, & quand il a vu que je lui montrois les dents, cela a été bientôt fait. Il est laid de visage, à la vérité. Il avoit un nez effroyable, & une bouche toute de travers, mais je n'ai jamais vu une si belle peau; blanche, unie, ferme; & le reste à l'avenant.

SBRIGANI.

Vous l'avez donc examiné de point en point?

LE DOCTEUR.

Quelque sot y auroit manqué. Si par hazard il s'étoit trouvé avoir quelque galanterie, hé? où en serois-je?

SBRIGANI.

Peste que vous êtes prévoyant!

LE DOCTEUR.

Après m'être assuré qu'il étoit bien sain, je l'ai pris par le bras & je l'ai tiré derrière moi sans lumière jusques dans la chambre de ma femme. Je l'ai fait mettre dans le lit; & avant de partir, afin qu'on ne m'en fît pas accroire, j'ai été bien aise de toucher la chose au doigt, pour voir si l'affaire alloit bien.

SBRIGANI.

Il faut avoüer que vous avez gouverné tout cela avec une grande prudence.

LE DOCTEUR.

Après avoir bien-tâté & bien examiné, je suis sorti de la chambre, j'ai fermé la porte, & j'ai été trouver

la mere de ma femme avec laquelle j'ai passé la nuit à causer auprès du feu.

S B R I G A N I.

De quoi avez-vous causé encore ?

L E D O C T E U R.

De la sottise de Lucrece, qui autoit beaucoup mieux fait de consentir tout d'un coup à ce que nous voulions, sans tant d'allées & de venuës. Ensuite nous avons parlé de ce petit enfant que j'aurai. Il me semble que je le vois déjà, tant je suis aise. Enfin nous avons oui sonner cinq heures ; & comme je craignois que le jour ne parût, je suis rentré dans la chambre. Crois-tu bien que ce coquin-là ne vouloit pas se lever ?

S B R I G A N I.

Je m'en doute bien.

L E D O C T E U R.

J'ai eu toutes les peines du monde à le faire sortir du lit. A la fin pourtant il a fallu qu'il se levât. Je lui aïs rendu ses habits, je vous ai été appeller, & nous l'avons reconduit de la maniere que vous avez vû.

S B R I G A N I.

Tout cela s'est fort bien passé.

L E D O C T E U R.

Que dirois-tu qui me fait de la peine à tout cela ?

S B R I G A N I.

Quoi ?

L E D O C T E U R.

C'est ce pauvre malheureux qui mourra peut-être

72 LA MANDRAGORE,
dans quatre jours. Voilà une nuit qui lui coutera bien
cher.

SBRIGANI.

Parbleu il faut bien peu de chose pour vous inquieter.
Laissez-le là , c'est son affaire.

LE DOCTEUR.

Je voudrois bien voir presentement le Seigneur Leandre pour lui conter tout cela de fil en aiguille.

SBRIGANI.

Vous le verrez devant qu'il soit peu. Il commence
à faire grand jour. Que faites-vous? Je m'en vais chan-
ger d'habit pour moi.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi. Je ferai lever & laver ma femme , &
puis la menerai à l'Eglise pour faire ses relevailles en
quelque façon. Je voudrois bien que Leandre s'y trou-
vât avec toi , pour voir tous ensemble le Frere Timo-
thée , & le recompenser de ses bons offices.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Je l'avertirai.

SCENE III.

FRERE TIMOTHE'E.

J'AI entendu tous leurs raisonnemens , & je ne scau-
rois me lasser de rire de la sortise de ce bon hom-
me. Mais la conclusion de son discours est ce qui me
rejouit

réjouit le plus. Puisqu'ils doivent me venir trouver , il ne faut point que je reste ici. Je veux retourner dans l'Eglise , où ma marchandise sera de meilleur débit. Mais qui vois-je sortir de cette maison ? C'est Sbrigani avec Leandre. Je ne veux point qu'ils me voient pour la raison que j'ai dite , & quand ils ne viendroient point , je saurai bien les aller trouver .

S C E N E I V.

LEANDRE , SBRIGANI.

LEANDRE.

Comme je t'ai dit , mon cher Sbrigani , jusqu'à une heure après minuit l'inquietude ne m'a point quitté ; & quoique je goutasse des plaisirs inconcevables , je n'étois point encore content. Mais enfin , après m'être découvert à elle , & lui avoir exagéré l'excès de ma passion , lui remontrant combien la simplicité de son mari nous mettoit en état de vivre heureux sans honte , & lui donnant ma foi que si Dieu venoit à en disposer un jour , je n'aurois jamais d'autre femme qu'elle ; persuadée par mes discours , & éprouvant la différence des caresses d'un jeune amant à celles d'un vieux époux , tout d'un coup après quelques soupirs elle a rompu le silence , & s'est prise à dire : Puisque ta hardiesse & la sottise de mon mari , l'ingénuité de ma mere , & la malice de mon Directeur m'ont poussé à faire

une action que de moi-même je n'aurois jamais osé penser, je veux croire que c'est un ordre souverain d'en-haut qui l'a réglé ainsi, & je ne suis pas la maîtresse de m'opposer aux volontez du Ciel. Ainsi je te reconnois dès ce moment pour mon Maître, mon Seigneur, mon Pere, mon Epoux, & tout ce que j'ai de plus cher au monde. Et ce que mon Mari a exigé de moi pour une nuit, je veux qu'il te soit acquis pour toute ta vie. En écoutant ces mots, j'ai pensé expirer d'excès de plaisir, la joye m'a coupé la parole, & je n'ai pu lui répondre la centième partie des choses que je lui voulois dire. Enfin je me trouve le plus heureux, le plus content de tous les hommes du monde, & si la mort ou le tems, ou quelque autre malheur ne me fait point perdre une si douce félicité, je ne changerois pas mon bonheur contre celui des bienheureux qui sont dans le Ciel.

S B R I G A N I.

J'ai certainement une grande joie du bien qui vous est arrivé, & vous voyez bien que je ne me suis pas trompé dans la prédiction que je vous avois faite. Mais que devenons-nous présentement ?

L E A N D R E.

Il faut aller au Couvent, où je lui ai promis de me trouver, parce qu'elle y doit venir avec sa Mere, & son Mari.

S B R I G A N I.

J'entens ouvrir leur porte. Les voilà qui sortent. Le Docteur est derrière elle.

COMEDIE.

LEANDRE.

Allons les attendre dans l'Eglise.

SCENE V.

LE DOCTEUR, SOSTRATE,

LUCRECE.

LE DOCTEUR.

Lucrèce, nous devons toujours faire les choses avec la crainte de Dieu, & non pas comme des étourdis.

LUCRECE.

Que faut-il encore faire ?

LE DOCTEUR.

Voyez comme elle répond. Vous diriez d'un coq qui est sur ses ergots.

SOSTRATE.

Ne vous fâchez pas. Elle est encore un peu alterée.

LUCRECE.

Que voulez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je veux que nous allions trouver le Frere Timothée, afin qu'il vous dise l'oraison des relevailles, car il faut vous regarder d'aujourd'hui comme régénérée.

LUCRECE.

Allez y donc sans faire tant de discours.

LE DOCTEUR.

Ho , ho , ma mie , vous avez la parole bien haute ce matin. Vous étiez hier à moitié morte.

LUCRECE.

C'est à vous que j'en ai l'obligation.

SOSTRATE.

Allez , allez chercher le Pere. Mais il n'est pas besoin , le voilà qui sort de l'Eglise.

 SCENE VI.

FRERE TIMOTHE'E , LE DOCTEUR ,

SOSTRATE , LUCRECE , LEANDRE ,

SBRIGANI.

FRERE TIMOTHE'E.

Leandre & Sbrigani m'ont dit d'aller à la rencontre du Docteur & qu'ils nous joindroient dans le moment.

LE DOCTEUR.

Bona dies , mon Reverend.

FRERE TIMOTHE'E.

Soyez tous les bien venus , & bon prou vous fasse , Madame , que Dieu vous envoie dans neuf mois un beau garçon.

LUCRECE.

Ainsi soit-il.

LE DOCTEUR.

Ne vois-je pas Leandre & Sbrigani ?

FRERE TIMOTHE'E.

Oui.

LE DOCTEUR.

Faites les venir ici.

FRERE TIMOTHE'E.

Avancez, avancez.

LE DOCTEUR.

Monsieur le Médecin , mettez-là votre main dans celle de ma femme.

LEANDRE.

Très-volontiers.

LE DOCTEUR.

Lucrée , voilà celui qui fera cause que nous aurons un bâton pour soutenir notre vieillesse.

LUCRECE.

Je lui suis très-obligée du bien qu'il m'a fait , & je veux qu'il soit notre Compere.

LE DOCTEUR.

Ah je suis bien aise de vous voir raisonnable. Il faut qu'ils viennent tous deux dîner aujourd'hui avec nous.

LUCRECE.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Et je veux leur donner la clef du passage qui est sous notre gallerie , afin qu'ils viennent nous voir à leur commodité : car ils n'ont point de compagnie & sont tout seuls dans leur maison , comme des bêtes.

73 LA MANDRAGORE , COMEDIE.

LUCRECE.

J'en suis d'accord , puisque cela vous fait plaisir.

FREERE TIMOTHE'E.

Ne me donnerez vous rien pour faire des charitez ?

LE DOCTEUR.

Ho , ho , Dieu sçait si je vous donnerai.

SBRIGANI.

Et ce pauvre Covielle ne lui ferez-vous pas un présent ?

LE DOCTEUR.

Il n'a qu'à dire , tout ce que j'ai , est à lui.

FREERE TIMOTHE'E.

Madame Softrate , vous voilà toute ragillardie. Vous avez mis un jeune rejetton sur une vieille souche.

SOSTRATE.

Qui est-ce qui ne rajeuniroit pas à voir tout ceci ?

FREERE TIMOTHE'E.

Entrons tous dans l'Eglise afin de dire les oraisons accoutumées. Je retournerai ensuite achever mon Breviaire ; & chacun fera comme il l'entendra. Vous, Messieurs les Spectateurs , ne vous arrêtez pas davantage. Mon Office est long , & ces Messieurs & ces Dames ne sortiront pas par ici. Portez-vous bien , & applaudissez.

Fin du cinquième & dernier Acte.

P O E S I E S.

C A N T A T E.

NE me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,
 Difoit le Dieu d'Amour aux Nymphes des forêts.

Si j'ai rendu tant de cœurs misérables ;
 De tant d'heureux Mortels si j'ai troublé la Paix,
 Et si tout l'Univers se plaint de mes forfaits,
 Les Destins seuls en sont coupables ;
 Ils m'ont voilé les yeux par d'injustes Arrêts,
 Et je ne saurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde
 Je porte au hazard mon flambeau.
 Otez à l'Amour son bandeau,
 Vous rendrez le repos au Monde.

Les Mortels d'une ardeur extrême
 M'ont choisi pour leur commandet :
 Mais comment puis-je les guider ?
 Je ne puis me guider moi-même.

Dans une obscurité profonde
 Je porte au hazard mon flambeau,
 Otez à l'Amour son bandeau,
 Vous rendrez le repos au Monde,

Ainsi parloit l'Amour. Mais quel heureux effort
 Pouvoit accomplir ce miracle ?
 C'est à vous, belle Iris, c'est à vous que le Sort
 Permettoit de lever cet invincible obstacle.
 Un Dieu jouït par vous de la clarté du jour.
 Mais dans vos yeux, ô Ciel, quelle clarté nouvelle
 S'offrit aux regards de l'Amour !
 Surpris, en vous voyant si charmante & si belle,
 Il vous donna dès-lors une foi solennelle
 D'abandonner pour vous, & Vénus, & sa Cour.

L'Amour a quitté sa Mere
 Pour se soumettre à vos loix :
 Il ne vit que pour vous plaire,
 Et la Reine de Cythère
 N'ose condamner son choix.

Les Graces & la Jeunesse
 Vous parent de mille fleurs,
 Et peignent votre sagesse
 Des plus riantes couleurs.

L'Amour a quitté sa Mère
 Pour se soumettre à vos loix :
 Il ne vit que pour vous plaire,
 Et la Reine de Cythère
 N'ose condamner son choix.

Goutez, Mortels, goutez les heureux avantages,
 Qui depuis si longtems vous étoient inconnus.
 L'Amour est sans bandeau. Que de maux prévenus !
 Et pour vous, jeunes cœurs, quel fortuné présage !

Iris a défilé les yeux
 Du Dieu qui regit la Nature.
 Amour, tes traits victorieux
 Ne partent plus à l'avanture.
 On ne voit plus d'Amant rebelle,
 Ni de cœurs lassez de leurs fers.
 Les yeux de l'Amour sont ouverts :
 Il n'en blesse plus que pour elle.

C A N T A T E.

L Absence m'a fait voir la honte de mon choix,
 Et je romps la prison, où sous de dures loix
 Gémissoit mon ame captive :
 Mais mon cœur vainement eût rentré dans ses droits,
 Je n'ai pu retrouver ma raison fugitive,
 Qu'en la perdant une seconde fois.

Amour, tu finis mes peines,
 Et mes yeux se sont ouverts ;
 Mais pour soulager mes chaînes,
 Faut-il me donner des fers ?

Mon cœur sauvé de l'orage,
 N'en est que plus agité,
 Et je fors de l'esclavage,
 Sans trouver la liberté.

Amour, tu finis mes peines,
 Et mes yeux se sont ouverts ;
 Mais pour soulager mes chaînes,
 Faut-il me donner des fers ?

Mais que dis-je insensé ? Je m'abuse moi-même ;
 Ce ne sont point des fers que je romps en ce jour :
 Non , jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'amour,
 C'est la première fois que j'aime.

Un feu séditieux
 Brûle au fond de mon ame,
 Et d'une humide flamme
 Fait pétiller mes yeux.
 D'un poison que j'ignore,
 Mon sang est allumé,
 Et des feux du Centaure
 Hercule consumé
 Languissoit moins encore
 Que mon cœur enflamé.

Toutefois au milieu de ma douleur profonde,
 Je vous rends grace, ô Dieux, du trouble de mes sens :
 Et quand votre colere en cruauté féconde
 M'accableroit de maux encore plus pressans
 Vous ne sauriez m'ôter l'amour que je ressens.
 Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde.

Aimable souffrance,
 Charmantes langueurs,
 Votre violence

Fait la récompense.
 Des sensibles cœurs.
 La beauté nouvelle
 Dont je suis la loi ,
 Me rendra fidele :
 Je vivrai pour elle
 Bien plus que pour moi.
 Aimable souffrance ,
 Charmantes langueurs ,
 Votre violence
 Fait la récompense
 Des sensibles cœurs.

C A N T A T E.

JEune & tendre arbrisseau , l'espoir de mon verger ,
 Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore ,
 Des faveurs de l'hyver redoutez le danger ,
 Et retenez vos fleurs qui se pressent d'éclore ,
 Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Imitez la sage Anemone.
 Craignez Borée & ses retours.
 Attendez que Flore & Pomone
 Vous puissent prêter leur secours.
 Philomèle est toujours muette ;
 Progné craint de nouveaux frissons.

Et la timide Violette.
Se cache encor sous les gazons.

Imitez la sage Anemone.
Craignez Borée & ses retours.
Attendez que Flore & Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Soleil , pere de la Nature,
Vien répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs ;
Dissipe les frimats , écarte la froidure ,
Qui brule nos fruits & nos fleurs.
Cérès pleine d'impatience
N'attend que ton retour pour enrichir nos bords ,
Et sur ta fertile présence
Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors.

Les lieux , d'où tu prens ta course ,
Virent ses premiers combats :
Mais loin des Climats de l'Ourse
Il porta roujouts ses pas.

Quand les Amours favorables
Voulurent le rendre heureux ,
Ce fut sur des bords aimables
Qu'échauffoient tes plus doux feux.

Les lieux , d'où tu prens ta course ,
Virent ses premiers combats :
Mais loin des climats de l'Ourse ,
Il porta toujours ses pas.

EUROPE

E U R O P E.

CANTATE à deux voix.

EUROPE.
 Quel prodige mystérieux !

O Ciel ! Qu'est devenu ce monstre audacieux
 Dont le perfide effort en ce lieu m'a conduite ;
 Un Mortel s'offre seul à ma vue interdite,
 Mais que dis-je un Mortel ? Europe , ouvre les yeux.
 Au changement soudain que tu vois en ces lieux ,
 A l'éclat qui te frappe , au trouble qui t'agite ,
 Peux-tu méconnoître les Dieux ?

J U P I T E R.

Rendez le calme , Europe , à votre ame étonnée.
 Oui , le Maître des Dieux vient s'offrir à vos fers .
 De vous seule aujourd'hui dépend la destinée
 Du Dieu , de qui dépend celle de l'Univers.
 Partagez les feux & la gloire
 D'un cœur charmé de vos beautés ;
 Que le Dieu que vous soumettez ,
 Aplaudisse à votre victoire.

E U R O P E.

O gloire , qui m'allarme autant qu'elle m'enchanté !
 Gloire , qui fait déjà trembler mon cœur jaloux :
 Plus votre rang m'élève , & plus il m'épouvante.
 Ah ! les Dieux sont-ils faits pour aimer comme nous ?
 Faut-il que la crainte me glace ,
 Lorsque l'amour veut m'enflammer ?

H

Mon cœur est fait pour vous aimer,
 Mais votre grandeur l'embarasse :
 Lorsque l'amour veut m'enflamer,
 Faut-il que la crainte me glace ?

J U P I T E R.

Quoi, victime d'un rang que le Sort m'a donné,
 A vivre sans desirs je serois condamné ?
 J'ignorerois l'Amour & ses vives tendresses ?
 Laissez aux Dieux du moins la sensibilité.
 L'honneur d'être Immortel seroit trop acheté,
 S'il nous défendoit les foiblesses.

E U R O P E.

Auprès des Dieux, hélas, quel moyen d'arriver
 A cette égalité qui forme un amour tendre ?
 Un Mortel jusqu'aux Dieux ne sauroit s'élever ;
 Un Dieu jusqu'aux Mortels veut rarement descendre.

J U P I T E R.

Non, non, ne craignez point de vous laisser toucher.
 L'amour fait disparoitre une gloire importune.

T O U S D E U X E N S E M B L E.

Non, non, ne craignez point de vous laisser toucher.
 L'amour fait disparoitre une gloire importune.

C'est à l'Amour de rapprocher

Ce que sépare la Fortune.

J U P I T E R.

Venez partager avec moi

Cet honneur qu'en naissant j'ai reçu de Cibelle.

Pour premier gage de ma foi,

Recevez aujourd'hui le titre d'Immortelle.

E U R O P E.

Ah ! ne me privez point de l'unique secours ;

Où je pourrois avoir recours ;

Si votre cœur pour moi se laissoit d'être tendre.

Vous dire que je crains votre legereté,

N'est-ce pas assez faire entendre

Que je crains l'Immortalité ?

J U P I T E R.

Non , rien n'affoiblira l'ardeur dont je vous aime ;

J'en jure par l'Amour , j'en jure par vous-même.

Puisse expirer l'Astre brillant du jour ,

Avant que ma tendresse expire.

Puissai-je voir la fin de mon Empire ,

Avant la fin de mon amour.

T O U S D E U X.

Que de notre bonheur l'Amour seul soit le maître ;

Qu'à jamais notre encens brule sur ses Autels ;

Puissent nos feux être immortels ,

Comme le Dieu qui les fit naître.

Epitaphe d'un petit Chien.

P Assant , pleure mon triste sort.

Il fut toujours digne d'envie

Quand je vivois près de Silvie :

Mais sa rigueur causa ma mort.

Amour voyant que la ctuelle

Bravoit ses feux , fuyoit ses loix ,
 Voulut punir ce cœur rebelle.
 Il prend son arc & son carquois ,
 Et plein de courroux il fait choix
 De sa fleche la plus mortelle.
 J'étois alors près de la Belle ;
 Je jouois sans penser à mal.
 L'Amour tira. Le trait fatal
 Part, vole , & m'atteint au lieu d'elle.
 Un feu prompt & sédition
 Se gliffa dès-lors dans mes veines.
 Après mille cruelles peines
 La Mort vint me fermer les yeux.
 Ainsi je garentis Silvie
 Et de l'Amour & d'Atropos.
 Son cœur jouit d'un plein repos.
 Mais il m'en a couté la vie.

C H A N S O N .

Quand vous vous efforcez à plaire
 On croit voir l'Ane contrefaire
 Le petit Chien vif & coquet.
 Et si vous vous contentiez d'être
 Un sot , comme Dieu vous l'a fait .
 On craindroit moins de vous connoitre.

C H A N S O N.

Cette Actrice en vers accomplie
 Sur la Scène se multiplie
 Avec tant d'art & d'agrément,
 Qu'on peut éprouver, quand on l'aime,
 Tous les plaisirs du changement
 Jusques dans la constance même.

C H A N S O N.

Dans le fond d'un jardin
 Certain jeune Blondin
 Attendoit une Sœur novice.
 La Nonnette aux yeux doux
 S'en vint au rendez-vous
 A minuit après le Service.
 Aussitôt qu'il la vit,
 Il s'approche & lui dit,
 Ne faisons point de bruit,
 Profitons de la nuit,
 Commençons un nouvel office.
 Il la prit dans ses bras.
 Elle fit un faux pas.
 Un buisson leur tint lieu de courtine.
 On dit que le fournois
 La fit en tapinois,
 Quatre fois
 Passer par l'étamine.
 La Nonnette sourit,
 Et dit dévotement,
 Ah vraiment,
 Le retour vaut mieux que Matine.

 R O N D E A U .

A U bas du célèbre vallon ,
 Où regne le docte Apollon ,
 Certain Rimailleur de Village
 Fait-le procès au badinage
 D'un des Successeurs de Villon.

Fait il bien ou mal ? C'est selon.
 Mais ses vers dignes du billon ,
 Sont pires qu'un vin de Lignage
 Au bas.

Si l'on connoissoit ce brouillon
 On pourroit lui mettre un bâillon ,
 Et corriger son bredouillage.
 Mais pour un sot il est fort sage
 De n'avoir pas écrit son nom.
 Au bas.

S O N N E T.

Jadis Matelot renforcé ,
Puis General par l'écritoire ,
Roc poignarde son auditoire
Sur ses deux grands pieds plats haussé.

Quand Rois & Cours ont bien passé
Par sa langue diffamatoire ,
Roc de son éternelle histoire ,
Reprend le propos commencé.

Il est vrai que son ton de Cuisinre ,
Pour un tiercelet de Ministre ,
Paroît un peu trop emphasé :

Mais il faut lui rendre justice ,
C'est la politesse d'un Suisse ,
En Hollande civilisé.

Fin des Poësies.

Nam castum esse decet pium Poëtam.

Ipsum, versiculos nihil necesse est,

Qui tum denique habet salem & leporem,

Si sint molliculi aut parum pudici,

Et quod pruriat, incitare possint.

Catull. 16.

EPIGRAMMES.

EPIGRAMME I.

Quand Prométhée eut les humains formez,
 Je veux, dit-il, vous rendre aux Dieux pareils :
 Par quoi ferez tels que Priape, armez
 De braquemars entre les deux orteils.
 Si les forgea, tous beaux & bien vermeils :
 Les uns petits, & les autres plus grands,
 Selon la taille & les corps differens.
 Mais sur le point que chaque carabine
 S'alloit poser sur son vrai parapet,
 Survint Bacchus, dont la liqueur mutine
 De Prométhée échauffa le toupet.
 Donc à la fin le bon fils de Japet
 Tout de travers acheva sa besogne.
 Et de-là vint, dont c'est grande vergogne,
 Qu'aux corps humains, tant soient-ils apparens
 Harnois d'amour furent mal assortis :
 Ayant donné les plus petits aux grands,
 Et les plus grands à nous autres petits.

EPIGRAMME II.

D'Un jeune gats de frayeur tout pantois,
 Frere Remi confessoit le peché.
 Pere, dit-il, j'ai fornicqué six fois.
 Six fois? Ho ho! Quel garçon débauché!
 Ensuite, ayant son tarif épluché,
 Pour un Rosaire absous il le quitta.
 Vint un second qui de neuf se vanta:
 Sa taxe fut d'un Rosaire & demi.
 Mais le dernier troubla Frere Remi;
 Car il avoit onze fois fait le cas.
 Onze? Parbleu mon compte n'y vient pas,
 Ce nombre n'est dans mes capitulaires.
 Lors le Frater calculant par ses doigts,
 Morbleu, dit-il, voilà bien des mysteres.
 Allez le faire encore une autre fois;
 Et pour le tout vous direz deux Rosaires.

EPIGRAMME III.

C'ertain Abbé se manœüffoit
 Tous les matins, songeant à sa voisine.
 Son Confesseur l'interrogeant, disoit,
 Vertu de froc, c'est donc beauté divine?
 Ha! dit l'Abbé, plus gente Chérubine
 Ne se vit onc: c'est miracle d'amour.
 Blancheur de lis, cuisses faites au tout,
 Tetins, Dieu sçait, & croupe de Chanoine.
 Toujours j'y pense, & même encore ici
 Je fais le cas. Par dieu ça, dit le Moine,
 Je le crois bien, car je le fais aussi.

EPIGRAMME IV.

D'Un Monastere à Venus consacré ,
 L'Abbesse étoit prête de rendre l'ame.
 Un vieux Dragon de débauche alteré ,
 Vint en ce lieu pour rafraichir sa flame.
 Las ! je me meurs , lui dit la bonne Dame ,
 Je ne saurois. Parbieu , dit le Soudard ,
 Voilà de l'or ; envoiez quelque part.
 Mais avisez pourtant que la Donzelle
 Ne m'aïlle ici laisser de mauvais fruits.
 Ha croiez-vous que je veuille , dit-elle ,
 Tromper quelqu'un en l'état où je suis ?

EPIGRAMME V.

Aux pieds d'un Moine à barbe vénérable
 Un jouvenceau contoït ses passetems.
 Le jour , bon vin , grand'chere , longue table :
 La nuit , tendrons , ou veuve de vingt ans.
 Le Révérend , levant de tems en tems
 Les yeux au Ciel , disoit , Vierge Marie !
 Quel chien de train ! Quelle chienne de vie !
 Las , j'en conviens , je ne suis en ce lieu
 Pour contester , reprit le bon Apôtre.
 Hé ce n'est pas la tienne de pardieu ,
 Dit le Frater , je parle de la nôtre.

EPIGRAMME VI.

DEux Bernardins de diverses Provinces
 De leurs Couvens faisoient description.
 Chez nous, dit l'un, Moines vivent en Princes,
 Cave & cuisine ont à discretion :
 Item Nonains, avec permission
 De s'en servir quatre fois la journée.
 Quatre ? Parbleu, c'est pitance bornée,
 Dit l'autre Moine : on nous le permet huit :
 Cinq le matin, & trois l'après-dinée ;
 Et si j'enrage encor toute la nuit.

EPIGRAMME VII.

UN Compagnon disoit la ratelée
 A certain Carme : & s'accusoit à Dieu :
 D'avoir donné trente fois l'accolée
 A son amie, en même jour & lieu.
 Le Moine dit, trente fois vertudieu !
 Oui, dit le gars, par la vertu secrète
 D'une racine. Ami, dit le Billette,
 A tout pecheur Dieu fait rémission.
 Or baille moi ta joieuse recette :
 Et te promets mon absolution.

EPIGRAM.

EPIGRAMME VIII.

Certains Huffarts usant du droit de guerre,
Chez un Meûnier entrèrent sans pitié.

Puis à ses yeux, levant leur cimetièrè,

Mirent à mal sa dolente moitié.

Pourtant la sotte, en signe d'amitié,

Du croupion remuoit la charnière.

Dont le mari lui dit : Ha boucanière,

Je suis cœcu, tu prends plaisir au cas.

Hélas, mon fils, répartit la Meûnière,

C'est pour sortir plus vite d'embarras.

EPIGRAMME IX.

UNe Nonain par un Moine requise

Du jeu d'amour, lui dit : Pere Cordon,

Si me faut-il d'abord, peur de surprise,

Par la chatière aulner votre bourdon.

Venez ce soir à l'heure du Pardon.

L'autre n'étant sûr de son allumelle

Le soir venu, fait à la jouvencelle,

Au lieu de lui, tâter son Compagnon.

Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle,

C'est de pardieu celui de frere Ognon.

EPIGRAMME X.

UN Cavalier de Landeau revenu
 Très-mal en point , chopinoit chez un Carme.
 En chopinant vit sur son bras charnu
 Toile de lin dont la beauté le charme.
 Par la mort-bieu , s'écria le Gendarme ,
 Onc Tisserand ne sçut avec tel art
 Filer chemise. Ami, dit le Frapart
 Troussant sa robe , il n'est que d'être habile ,
 Vois-tu bien là Messire Jean Chouart ?
 C'est la quenouille avec quoi je les file.

EPIGRAMME XI.

UN Médecin s'accusoit d'avoir fait
 De sa Venus un petit Ganymède ,
 Le Confesseur lui dit ; Ha Bouc infect ,
 Tison d'Enfer , quel Demon te possède ?
 Pourquoi , trouvant un innocent remede
 Contre la chair , te damner pour si peu ?
 L'autre répond , qu'il a lû que ce jeu
 Rend l'œil plus clair , les visières plus nettes.
 Hé gros butor , reprit le Moine en feu ,
 S'il étoit vrai , porterois-je lunettes ?

EPIGRAMME XII.

EN plein Chapitre un Moine à son retour
 Compte rendoit des frais de son voiage ;
 Tant pour le coche ; & tant pour le séjour ;
 Tant pour le vin ; & tant pour autre usage.
 Puis quand ce vint aux frais du culetage ,
 Le papelard mit vingt livres tournois.
 Lors le Prieur lui dit : par Saint François ,
 C'est trop payé. Trop païé , dit le drole ,
 Je l'ai tant fait mort-bieu , que chaque fois
 Ne coute pas au Couvent une obole.

EPIGRAMME XIII.

UNe fillette accorte & bien apprise
 En pleine ruë un jour se laissa choir.
 Grand vent souffloit , dont sa blanche chemise
 De voltiger fit très-bien son devoir.
 Si que chacun sans lunettes put voir
 A découvert sa gentille chapelle.
 Lors un Béat pour cacher à la belle
 Ce que sçavez , mit son chapeau dessus.
 Chapeaux à moi ? Tirez, tirez , dit-elle ,
 C'est bien assez d'une main tout au plus.

EPIGRAMME XIV.

Diantre soit fait , disoit un passager ,
 Et de la ville & des Dames de Rome.
 Chez la donzelle , on poivre l'Etranger :
 Chez la Matrône , un Mari vous affomme.
 Et chez qui diable ira donc un pauvre homme ?
 Chez les Gitons ? Ami , vous dites bien ,
 Reprit d'abord un Prêtre Italien.
 Et n'aurions-tous rien de meilleur à faire :
 Si ce n'étoit la Bulle d'Adrien,
 Qui par malheur ordonne le contraire.

EPIGRAMME XV.

UN jeune Peintre étant dans une Eglise
 A contempler certains Tableaux connus :
 Dit , je voudrois pour plus de mignardise ,
 Féminiser un peu ces Anges nus.
 Lors une vieille achevant ses Agnus ,
 Lui répliqua : Tai-toi , Jean de Nivelles.
 Vois-tu pas bien que si mince allumelle
 Jamais ne peut nous faire succomber.
 Mais les joïaux , vertuchou , de femelle
 Plus sont petits , plus vous font regimber.

 EPIGRAMME XVI.

Certain Chanoine à la taille légère
 Se confessoit d'avoir fait bricoler
 Une Nonain. Passons, lui dit le Pere,
 C'est du Seigneur la vigne travailler.
 Plus une Veuve. Allons, c'est consoler
 Les affligez. Oui, mais, dit le Chanoine,
 Ce n'est le tout. Comment ? Par Saint Antoine,
 Poursuivit-il, j'ai fourbi contre un mur. . . .
 Qui ? Votre Sœur. Ma Sœur, reprit le Moine ?
 Et moi ta Mere. Adieu. *Remittuntur.*

 EPIGRAMME XVII.

UN Précepteur logé chez un Génois
 Tant proceda, que de fil en aiguille
 Il exploita la Nièce du Bourgeois,
 Et le Disciple, & la Mere, & la Fille.
 Le cas fit bruit : Et le Chef de famille,
 Homme prudent, tira mon drole à part.
 Ça ça, dit-il, venez, Messire Oudart,
 Sur notre peau consommer vos ouvrages.
 C'est bien raison que j'en tite ma part ;
 Puisque c'est moi qui vous donne des gages.

EPIGRAMME XVIII.

Certain Ministre instruisant la jeunesse
 D'une Nonain qui venoit d'abjurer,
 Approchez-moi le vase de liesse,
 Dit-il; nature est prête d'operer.
 Venez, Sara, venez; sans differer,
 Faire un Elu dans la Loi Protestante,
 Pour me prouver votre conversion.
 Las! non pas un, dit-elle, mais cinquante.
 Lors le Ministre; O fille de Sion,
 S'écria-t-il, que la grace est puissante!

EPIGRAMME XLX.

A Deux genoux une gente pucelle
 Se confessoit aux pieds d'un Cordelier,
 Et lui montrait par dessous sa dentelle
 L'échantillon d'un tetin régulier.
 Lors de la chair le Démon familier
 Se fit sentir. Par quoi l'homme d'Eglise
 Lui mit ès mains son joieux éguillon.
 O qu'est ceci? dit la fille surprise.
 Prenez, prenez, reprit le penaillon,
 C'est le cordon de Saint François d'Assise.

EPIGRAMME XX.

Pour une Dame vêtue en Cavalier.

UN Castillan zélé pour les Laïs,
 En leur faveur chantoit comme un Orphée.
 Un Florentin pour l'honneur du pays,
 Aux seuls Gitons élevoit un trophée.
 Mais vous voïant en Cavalier coëffée,
 Chacun changea de gout & de discours.
 L'italien jura que pour toujours
 Il quitteroit sa premiere pratique :
 Et l'Espagnol promit tout au rebours
 De n'exercer que l'amour Socratique.

EPIGRAMME XXI.

UN Mandarin de la Société,
 A des Chinois prêchoit le culte nôtre.
 Un Bonze aïant quelque tems disputé,
 Sur certains points convint avec l'Apôtre.
 Dont à part soi fort contents l'un & l'autre,
 Chacun sortit en se congratulant.
 Le Moine dit : grâces à mon talent,
 De ce Chinois j'ai fait un Profélite :
 Beni soit Dieu, dit l'autre, en s'en allant,
 J'ai converti cet honnête Jésuite.

EPIGRAMME XXII.

UN Barnabite exploitoit Sœur Colette
 Mal à son aise au travers du parloir.
 Ah ! quel travail, lui disoit la Nonette,
 Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
 Ma chere Sœur, reprit le Moine noir,
 Un tel penser vient de l'Esprit immonde.
 Dieu ne nous fit pour nos aises avoir
 En ce bas lieu, comme les gens du monde.

EPIGRAMME XXIII.

UNe Novice accusoit un Curé
 A son Prélat, d'avoir cueilli sa rose,
 Avez-vous là, lui dit l'homme sacré,
 Quelque témoin qui contre lui dépose ?
 Las, Monseigneur, la cellule étoit close ;
 Et ne voulus crier, tant j'avois peur
 De réveiller Madame qui repose
 Toutes les nuits avec le Promoteur.

EPIGRAMME XXIV.

EN un marché passoient avec maint Sbire
 Deux Florentins que pour crime on brula;
 Crime galant, tel que l'aurez pu lire
 Du beau * Catule & de Caligula.
 Peuple assablé, disoit l'un, me voilà:
 Je suis l'agent, que tu ne t'y méprennes.
 Ha, dit le Prêtre, ami, laissons cela:
 Ne songez plus aux vanités humaines.

Valerius Catulus.

EPIGRAMME XXV.

UN maître Moine exerçoit une Sœur
 Pendant la nuit comme on disoit Matin.
 Mere Christine, en s'en allant au Chœur,
 Les apperçut avec Sœur Clémentine.
 Dont celle-ci faisant la diabolotie
 Voulut crier, & sonner le toxin.
 Laissez, laissez, lui dit Mere Christine,
 Ne troublons point le service divin.

EPIGRAMME XXVI.

UN vergalant se confessoit n'aguere
 D'avoir réduit mainte fille aux abois.
 Et des garçons, dit le Moine? Ah! mon Pere
 Je ne suis homme à semblables exploits.
 Tant mieux, mon fils : poursuis, si tu me crois,
 Dit le Frater, je te loue & pour cause:
 Car si ce mal t'arrivoit une fois,
 Plus ne voudrois jamais faire autre chose.

EPIGRAMME XXVII.

LE Pénitent d'un disciple d'Elie
 Lui racontoit qu'en un lieu débauché,
 Il avoit pris de fille assez jolie
 Le fruit cuifant de l'amoureux péché.
 Le Carme dit ; je n'en suis trop fâché,
 Aux Indévots sied bien un tel salaire,
 J'à ne seriez de venin entiché
 Si comme nous portiez le Scapulaire.

EPIGRAMME XXVIII.

UN Quiétiste ardent comme un tison
Mettant un soir son rossignol en cage,
Le corps en rut , l'esprit en oraison ,
Très-saintement dépêchoit son ouvrage.
Et redoublant maint dévot culetage ,
L'esprit au Ciel sans relâche attaché :
Dieu soit . . . Dieu soit . . . dit le saint Personnage,
Dieu soit loué', je l'ai fait sans péché.

EPIGRAMME XXIX.

UN vieux paillard , qu'à Rome on accusoit
De pratiquer l'amour antiphysique ,
Vit à Paris un Prêtre qu'on cuisoit
Pour même cas dans la place publique.
Hélas , dit-il , le pauvre Catholique ,
Que n'est-il né Romain ou Ferrarois ?
Pour un écu la Taxe Apostolique
L'auroit absous du moins quatre ou cinq fois.

EPIGRAMME XXX.

F Rere Conrard, Hermite plein de suc,
 Trouvant au lit une Dame discrète,
 Lui fit tourner l'anagramme de luc,
 Et de droit-fil s'ouvrit la voie étroite.
 Que faites-vous, s'écria la levrette?
 Ce n'est pas là, c'est plus bas, vous dit-on.
 Laissez, laissez, dit l'humble Anachorette,
 Ceci pour moi n'est encor que trop bon.

EPIGRAMME XXXI.

U N gros Prieur de luxure écumant,
 Sur un chalit piquoit son haridelle,
 Et s'échauffoit jurant, & blasphémant,
 Comme un Payen : Tant qu'enfin la donzelle,
 Pour Dieu, mon fils, ne jurez plus, dit-elle
 Vous vous damnez. Cornes de Belzébut,
 Dit le Frater, vous me la baillez belle,
 Suis-je en ce lieu pour faire mon salut?

EPIGRAMME XXXII.

UN Moine ayant (c'étoit un Souprieur.)
D'une Nonain vérifié le sexe,
Las d'encenser le Temple antérieur
Voulut aussi visiter son Annexe.
O vanité ! dit la None perpelexe.
Qu'en son état l'homme se connoit mal !
Que vers le bien sa route est circonflexe !
Un souprieur trancher du Cardinal !

EPIGRAMME XXXIII.

Qui fait l'enfant dans l'amoureux ébat ?
Disoit Agnès à sa Dame prudente.
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat ?
Ou bien l'agent qui dessus instrumente ?
La Dame alors lui dit : pauvre innocente,
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous.
Dieu soit beni , répliqua la suivante.
J'en ai fait un à Monsieur votre Epoux.

EPIGRAMME XXXIV.

UN Cordelier prêchoit sur l'adultère,
 Et s'ébaufoit le Moine en son harnois
 A démontrer par maint bon Commentaire,
 Que ce péché blesse toutes les loix ;
 Oui, mes enfans, dit-il hauffant la voix ;
 J'aimerois mieux pour le bien de mon ame ;
 Avoir à faire à dix Filles par mois,
 Que de toucher en dix ans une femme.

EPIGRAMME XXXV.

EN fait d'amour, je le dis & repete,
 Ce n'est le tout qu'un minois doux & coint.
 Beau naturel n'est que joye imparfaite,
 Si veux-je encor que l'art s'y trouve joint:
 Jeune tendron j'à ne me déplait point.
 Mais j'aime mieux gentille Douairiere.
 Or sçavez vous en quoi git tout le point ?
 L'une le fait, l'autre le laisse faire.

EPIGRAMME XXXVI.

LA joye est encor dans Paris ,
Malgré le tems & la misere ;
Et subsiste sous deux abris
Qui sont Cocus & Gents d'affaire
Dans l'un est gentille Commère :
En l'autre sont bons Cuisiniers.
Partant Cocus & Maltotiers
Sont gens qu'il est bon de connoitre.
Aussi les vois-je volontiers.
Mais pour rien ne le voudrois être.

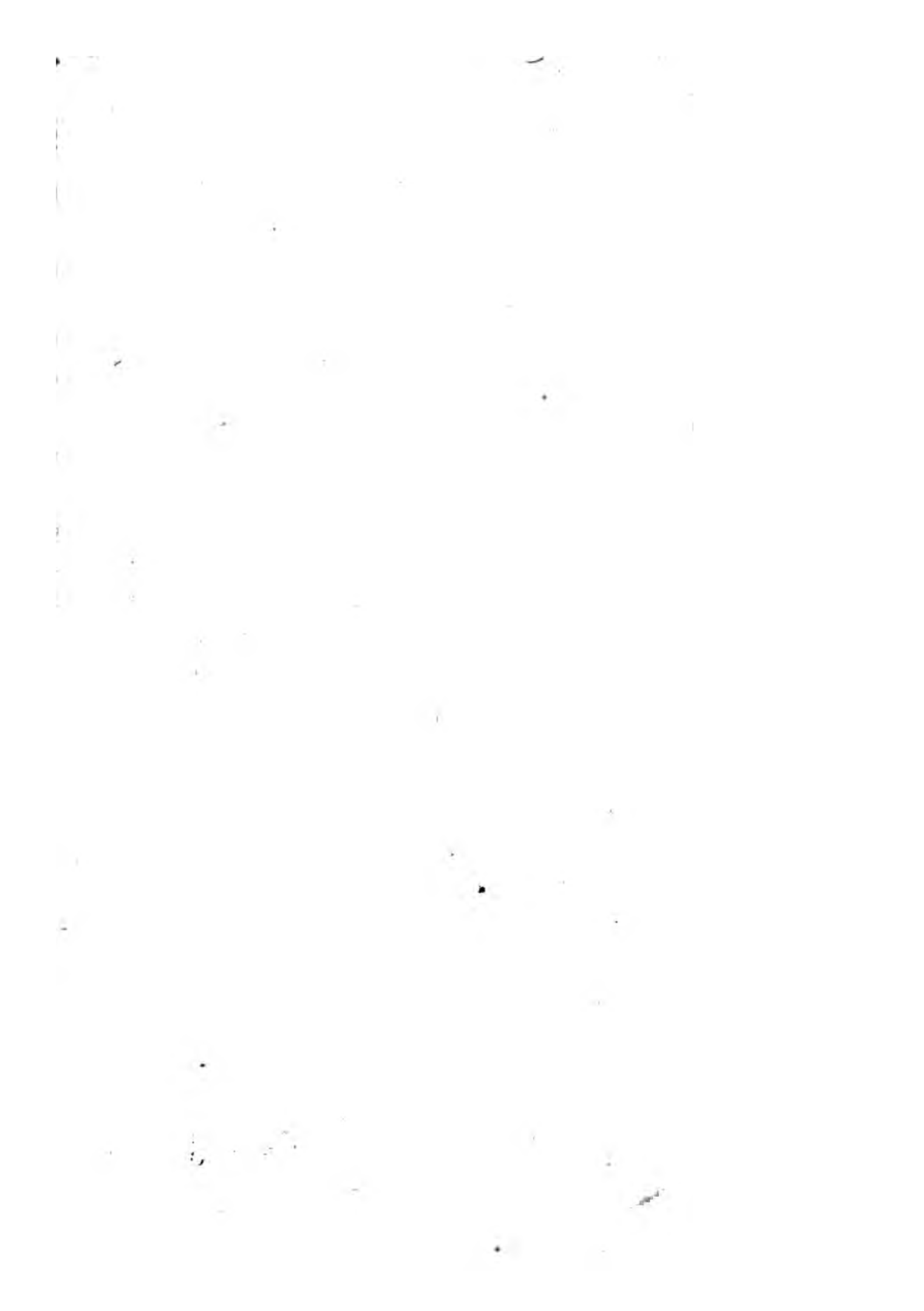
Fin des Epigrammes.

E I D I L L I O N .

FOrtè tenebroso , Veneris secura malignæ ,
Carpebat somnos Naias malè cauta sub antro.
Cùm subitò è turbâ Satyrorum profilit ardens
Corniger ; atque fugas tentantem ac multa gementem
Corripit & lapsam vesano irrorat amore.
Spargere tùm lachrymis antrum , longòque ululatu
Et nemora implere , & Cælum stellâsque vocare.
Frustrâ : tunc etenim Satyros bis , terque , quaterque ,
O quàm degeneres ! operam renovare decebat.
Jam cessant lacrymæ , & jam rupes dulce silentem
Miratur : donec tandem defessus agendo ,
Viribus effractis , discedere certat amator.
Cui Naias contra asurgens , sic , perfide , arbire
Sperasti ? nec te pudor arguit aut timor urget ?
Ergò tam vili pretio compressa recedam ?
Infelix ! neque fit requies quin Nympha fugacem
Probrisque innumeris coopertum vexet . At ille
Qualis aper fugiens venantùm tela , canésque ,
Impiger in latebras properat , queritque salutem
Pallens . Riserunt Nympha , Faunisque salaces :
Mansarùmque super posuerunt cortice carmen :
HIC SATYRUM NAIAS VICTORIBUS VICTA
SUBEGIT.

FIN DU SUPPLEMENT.

961993

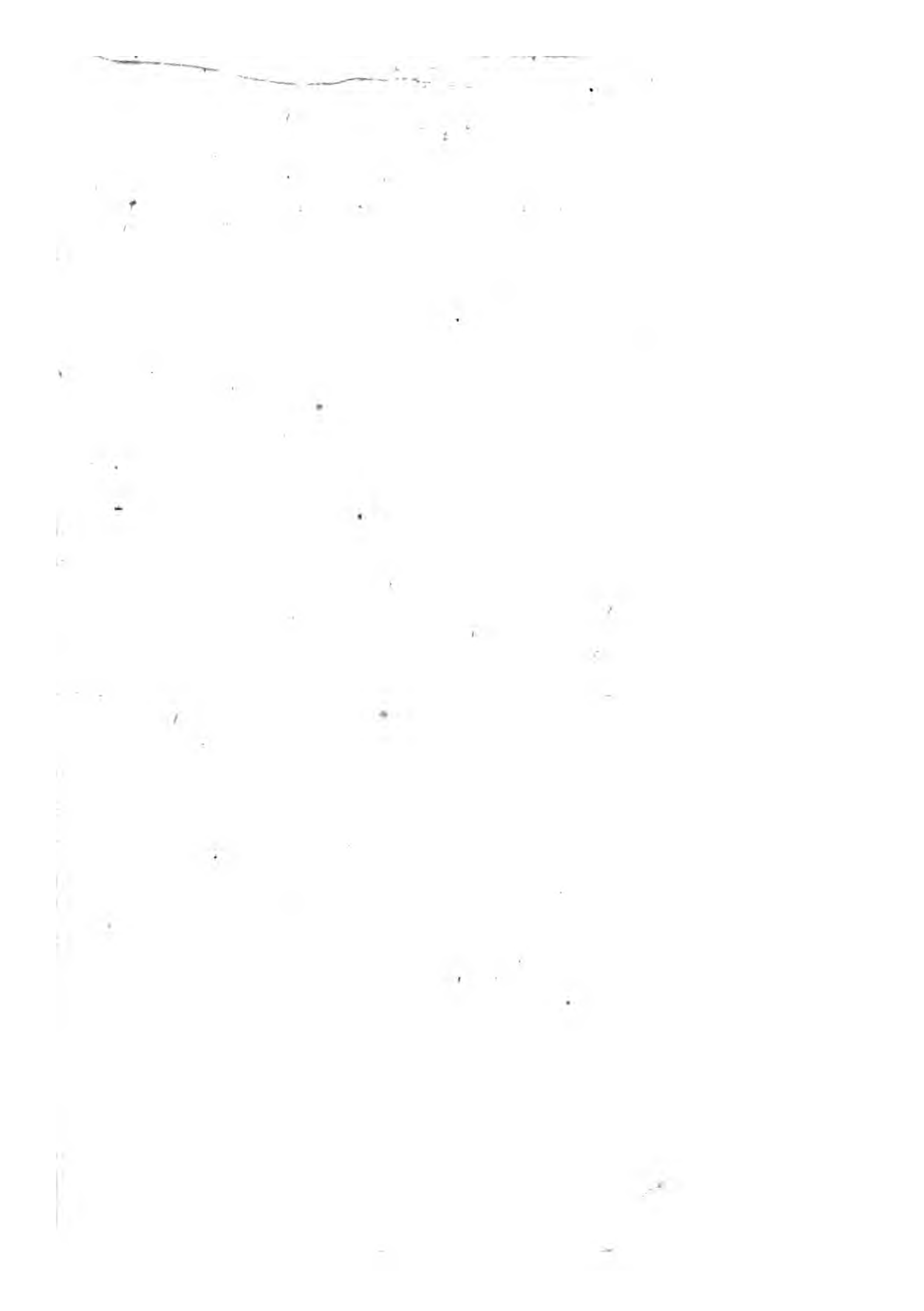


Hatchuel

24.1.97

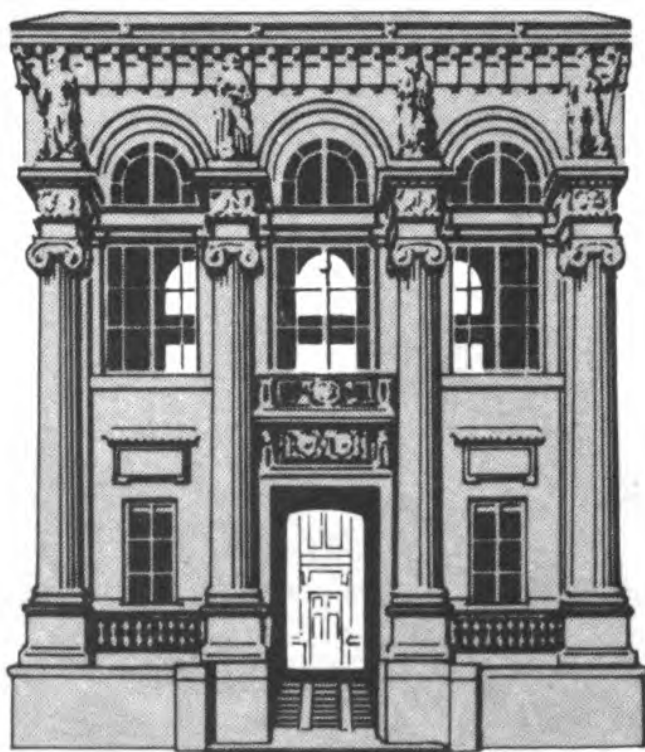
2 vols.

[ZAH.]





TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vol. Fr. II A. 2183

